N° 519 31e Année. Tome CXXXVII 1er Février 1920

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France...... 2 fr. 50 | *Etranger....... 2 fr. 85*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RUE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VI[e])

HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Histoires incertaines

Un volume in-16. Prix (*sans majoration*). **5 fr. 25**

Il a été tiré de cet ouvrage :

59 exemplaires sur chine, à........................... **30 fr.**
477 exemplaires sur hollande Van Gelder, à.............. **25 fr.**
(tous numérotés à la presse)

La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1320 *exemplaires sur vergé pur fil des Papeteries Lafuma, savoir :*

1295 exemplaires numérotés de 537 à 1831, à............ **12 fr.**
25 exemplaires marqués de A à Z............ (*hors commerce*)

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe

Téléphone SAXE-82-41

Henri Barbusse .... —
(Vient de paraître)

St-Georges de Bouhélier

Maurice Barrès ....

Romain Rolland ....

Charles Maurras ....

Anatole France ....

Paul Bourget ....

Maurice Maeterlinck ...

Laurent Tailhade ....

Colette Willy ....

Paul Fort ....

Henri Bergson ....

Henry Bataille ....

Bourdelle ....

Saint-Saëns ....

Le **Carnet-Critique** vient de commencer la publication d'une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale ;
4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série :

15 MONOGRAPHIES (voir la liste ci-contre), par MM. Henri Hertz, Gustave-Louis Tautain, Jean Bonnerot, Georges-Armand Masson, Louis de Gonzague-Frick, Roger Allard, Jean Pellerin, Louis Richard-Mounet, Waldemar-George, Paul Blanchart, André Marot, etc.

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**25 fr.**
	Étranger.	**30 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France...**	**100 fr.**
	Etranger.	**110 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France....**	**2 fr.**
	Étranger..	**2.50**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France....**	**7.50**
	Étranger..	**8 fr.**

Vient de paraître : (1re monographie de la Collection Critique.) Henri BARBUSSE *Son œuvre* Étude critique, par **Henri HERTZ**

A titre exceptionnel, les souscripteurs de la première monographie pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de la plaquette, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 25 — 2 = 23 francs.

LOUIS DUMUR

Nach Paris!

ROMAN

Un volume in-16 de 352 pages. — Prix (sans majoration)...................... 5 fr.

Il a été tiré : 25 exemplaires sur Hollande, numérotés de 1 à 25 (épuisés), et 575 exemplaires sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma, numérotés de 26 à 600, à 15 fr.

Ce livre est un terrible chef-d'œuvre. Il peint la ruée allemande de 1914 dans toute son ignoble hystérie de brutalité. Il y a déjà cinq années sur ce sang, ce stupre, ce monstrueux amas de meurtres, d'incendies, de viols, de supplices, d'ordures : ce livre justicier les replace sous nos yeux épouvantés, pour la honte éternelle des Barbares.

Camille MAUCLAIR.

On peut prédire à **Nach Paris** un succès de librairie extraordinaire, un de ces succès qui font date et remuent une génération. C'est qu'aussi bien la pitié, la grande pitié du pays de France et de Belgique, et sa sœur la colère, atteignent, en cette œuvre, à leurs sommets.

Léon DAUDET.

Le degré d'objectivité où l'écrivain a su atteindre est si haut que ce livre, qui déchirera notre cœur de Français et de civilisés, risque d'être pour le Boche un miroir où son visage moral se reflétera avec une satisfaction sadique.

Marcel COULON.

Un livre !.... Un coup de tonnerre !....

Sébastien-Charles LECONTE.

Messieurs de l'Académie Goncourt, ne soyez pas des mandarins abrités par le mur de Chine, et, maintenant que vous avez fini de lire les livres du concours, lisez **Nach Paris** !

BINET-VALMER.

UN COIN DE BATAILLE SUR L'AISNE

(16 avril 1917)

NOTES D'UN SPECTATEUR

—

Écrit voici presque deux ans, sans aucune espèce de parti pris et dans l'ignorance absolue des dessous de la malheureuse offensive, ce récit, quelque peu amer, ne doit être considéré que comme une contribution toute personnelle et locale à l'histoire encore obscure de notre échec du 16 avril 1917. Le narrateur appartenait à la Ve armée (général Mazel). Son corps d'armée, le 32e, se trouvait en ligne à droite du plateau de Craonne, devant la trouée de la Miette, la cote 108 et le mont Sapigneul (région de Berry-au-Bac). Cette Ve armée est sans comparaison celle qui subit le plus de pertes : 6.907 morts, 29.238 blessés et 11.726 disparus, contre 4.905 morts, 17.764 blessés, 5.357 disparus à la VIe (général Mangin), soit en bloc 40.000 contre 28.000. Ce détail expliquera l'impression du narrateur. Dans le secteur étroit que nous occupions la préparation avait été défectueuse. Pourtant notre aile gauche obtint d'assez beaux résultats. Je n'ai point qualité pour juger sur l'ensemble et en connaissance de cause : je rapporte ce que j'ai vu.

I

1er avril 1917.

Je fais une drôle de guerre. Depuis tantôt un mois, j'ai

mon château, mon parc et une vaste chambre dans la ferme avec des fauteuils anciens. A dire vrai, de ce château nous n'occupons que la cuisine, par la grâce du régisseur. L'Atalante du parc est en vulgaire plâtre et ma chambre, la seule à peu près habitable dans un bâtiment fracassé, n'a plus de jour sur le devant. De la toile à sacs garnit les fenêtres, par où le vent parvient seul à passer, et derrière, la vue, plongeant sur un boyau marneux, va buter contre un fouillis d'arbres.

Si ce n'est pas la gaîté, c'est le calme. On se rend à la batterie par une allée de cerisiers. A droite, à gauche et presque jusqu'aux lignes, les enfants, les vieillards, les femmes, celles-ci sous la grande capeline bouillonnée qui doit dater du temps de Pierre de Craon, piochent la terre autour des pieds de vigne de Champagne qui montent et descendent les coteaux en dessinant de longues rayures noires. Une servante accorte, aux joues de carmin pur, c'est la Madelon en personne, va et vient dans la cour de ferme et nos attelages de guerre portent des voiturées de fumier dans les champs; le tout sous le double regard ennemi de la vigie de Berru et du fort de Nogent-l'Abbesse, qui écrasent de leur mépris le fort français de la Pompelle et quelquefois de leurs marmites, les alentours de Puisieux et de Sillery.

Non, la guerre n'est plus ici qu'une sorte d'abcès froid ou de douleur chronique sur le corps d'une personne saine qui vit avec son mal et n'interrompt pas pour si peu ses occupations de tous les jours. Mais ce répit singulier a pour nous un arrière-goût fait d'appréhension et d'impatience : notre printemps approche et nous savons à quoi il est promis. Au loin les deux tours de Reims nous font signe : deux doigts d'azur levés au ciel ou deux os calcinés qui sèchent. Cette fois, nous la délivrerons.

2 avril.

Les tirailleurs auraient manqué leur coup de main. Le bâtiment contigu à ma chambre s'est effondré la nuit der-

nière : un affreux craquement et sans quitter mon lit j'ai failli me trouver dehors. On part ce soir. Il pleut, il vente. En ramassant, à la chandelle, les objets dispersés dans un intérieur de fortune, il semble que l'on dise adieu à sa maison, au peu qui vous restait de fixe sur la terre.

Ah ! cette nuit d'étape ! L'ouragan éclaircit le ciel. Derrière les rideaux de raphia à larges mailles et les toiles grossières drapées le long de la route de Reims, percent d'obsédantes fusées ; elles figurent l'inquiétude de la nuit. Le faubourg de Vesle est sinistre avec ses banderoles sales pendant en travers de la rue. Sur les pavés, nos caissons font un bruit d'enfer. Nous passerons sans avoir vu la cathédrale. Déjà deux heures quand nous sortons de Reims. On a les pieds en bois, la figure coupée : on tombe de sommeil sur son cheval : comme c'est long ! A la moindre halte on descend bien vite pour se tasser un moment contre le talus ou derrière un bouquet de misérables pins qui sifflent. Et quelle mine on a au petit jour qui rechigne tant à blanchir ! Pour occuper les heures lentes et se distraire de la torture du froid, on ne sent pas en soi la moindre force de pensée. Alors on prie, par à coups, vaguement... Allons ! c'est la dernière halte ! Un quart de « jus » vous fait plaisir.

3 avril.

Je suis venu souvent, jeune homme, sur cette route de Jonchery et de bons amis se souviennent de m'avoir enivré au château d'Hermonville. Je m'en souviens aussi, mais j'ai peine à m'y reconnaître : le paysage n'aura pas moins changé que moi.

Un magicien est passé, une sorte de Père Noël qui a vidé toute sa hotte, pour la joie puérile de ceux qui jouent à la guerre comme moi. Sur les larges pentes crayeuses à peine boisées, qui se déploient comme une tapisserie très ancienne, dont la trame laisse apparaître ses blancs et ses gris délicats, c'est un pullulement de petites choses immobiles et de petites choses mécaniques, la devanture de jouets

des magasins du Louvre au jour de l'an. D'innombrables cités de tentes, de gourbis, de baraquements ; d'innombrables parcs à chevaux, à matériaux, à munitions, à voitures automobiles ; d'innombrables équipes de convoyeurs, de travailleurs et de soldats. Il y a là des trains bébés et leur pauvre petit tuyau qui fait « pouf ! pouf ! » gentils et ridicules. Il y a les camions bâchés de peaux de zèbres ou de toiles cubistes à mille francs le mètre carré. Il y a les canons mués en serpents ou en léopards. L'agitation des personnages minuscules est celle qu'on leur voit dans certains tableaux de Breughel, le seul peintre qui ait rendu, en remettant l'homme extérieur à l'échelle du paysage, le spectacle du monde aux yeux du Créateur. Tout est habité, tout vit et tout bouge. Et une seule route pour tout cela.

Une route, non. Mieux vaut dire une piste, du moins après la côte de Pévy. Pire encore, un fleuve de boue. Un élégant canon de 155 de marine, traîné par deux tracteurs, s'épuise dans une crise d'asthme ; il cale, il est bloqué et bloque le chemin. Que vient-il faire aussi dans ce magma grisâtre, qui vous saisit comme un poulpe jusqu'à mi-jambe ? En vain, des territoriaux patients — les « terribles taureaux » — cassent et répandent des pierres. Le fleuve les avale, les digère, les assimile et comme, sans arrêt, les colonnes défilent et creusent, au lieu de le combler, ils ont l'air de l'approfondir. N'importe ! ils jettent leurs cailloux entre les roues, sous le pas même des chevaux et la flotte ininterrompue des convois navigue obstinément et malaisément vers les lignes. Sur dix kilomètres de piste, il n'y a pas un blanc, un vide, un pouce de terrain inoccupé... Mais au moindre incident de route, un cheval qui s'effondre, un tracteur malade, un obus... tout stagne. Il est dix heures et on sent le soleil.

A partir d'où « ça tombe-t-il » ? C'est la première question qu'oralement ou mentalement chacun se pose, d'un bout de la colonne à l'autre, en arrivant dans un nouveau secteur. On se signale entre soi les trous de marmite, comme

une invite à se garder. Voilà le mauvais coin ! La route après s'être coudée suit une crête dominante dissimulée par un rideau artificiel. Si on avait le temps de s'arrêter, on mettrait un œil aux trous de la toile, comme le régisseur avant la représentation et on aurait idée du prochain terrain de bataille. On passe. Sous un bouquet de pins, il est un parterre charmant : de beaux massifs carrés, où se pressent l'une contre l'autre de grosses tulipes jaunes. C'est un dépôt d'obus. Enfin on plonge à pic et par un chemin creux, escalier et précipice, on s'efforce à atteindre le couvert sans feuilles d'un énorme cirque boisé où s'établira notre parc. Une bâche tendue sur quatre piquets au-dessus d'un trou, voilà pour une nuit ma chambre.

Nous avons déjà des voisins, des fantassins, des artilleurs : cent petites tentes à deux versants, ocre, orangé, jaune-serin, autour d'une dizaine de marabouts coloniaux qui ressemblent à de grands arums renversés, des rangées de chevaux de toutes couleurs à la corde, des fumées bleues qui montent droit, tout un pittoresque algérien qui amuse l'œil. A nous de camper aussi joliment ! Cris, piaffements, hennissements, la gaîté de gens qui s'installent et dont l'ingéniosité, éduquée par l'expérience, utilise tout ce qui traîne, les feuilles mortes, les branchages, un morceau de carton bitumé ou de tôle, un fond de boîte à conserve, un fil de fer. Déjà chez lui, notre « véto » échappé des prisons d'Allemagne bourre sa pipe et taquine son chien. Celui-ci, Laguerre, flaire les cuisines : il regrette les poules ; ma chienne Rams regrette les chats. Elle s'excite autour des chevaux et mord aux naseaux Thémistocle : c'est mon petit cheval roux jaune, avec sa crinière en brosse ; il tient du cirque et des frises du Parthénon.

Un sifflement ! Ah ! c'est vrai, nous sommes en guerre et non dans le Sahel de Fromentin ! L'éclatement ne tarde pas : c'est pour la route. Oui, toujours la fameuse route, l'unique, qui continue là-haut à pousser ses charrois, en contournant la cuvette profonde où nous voilà tapis. A

moins de sortir du sous-bois, et alors, nous voyons le Chemin des Dames, nous n'avons pas d'autre horizon. Mais, comme on dit, celui-ci « vaut la peine ». Il suffit de lever la tête et nous jouirons tout le jour d'un spectacle d'ombres chinoises découpées sous le bleu du ciel, qui deviendra à la longue un peu monotone, toujours des camions, des canons, des caissons, sur une ligne parfaitement horizontale et dans un mouvement funèbre et continu, mais qui s'animera sans cesse de l'arrivée inattendue d'un projectile. Il est permis d'en rire : quarante-neuf fois sur cinquante, les ombres voyageuses en seront quittes pour la peur. Mais l'arrêt brusque d'un sous-marin interloqué, traduisez : cuisine roulante, qui perdra sa marmite ou sa cheminée, le galop trépidant d'un attelage étique, les hoquets d'un moteur calé, tous les signes de désarroi, on dit : pagaye, jeté dans un défilé si parfait, procurent à nos lâches cœurs des émotions d'ordre comique. Le poilu est ainsi ; bien attrapé, du reste, si les fusants noirs ou soufrés descendaient plus bas que la route, et, manquant les comédiens, s'égaraient sur les spectateurs. N'oubliez pas que les rieurs voyageront eux aussi sur la route unique ; on rira d'eux : chacun son tour. C'est le rire qui gagnera la guerre.

On a mangé comme on a pu ; de l'éternel pâte en boîte qui vous fait songer au foie gras et n'en donne que le désir. Les capitaines sont déjà partis en reconnaissance. Ils reviennent presque aussitôt, arrêtés net par un barrage, pour repartir une heure après. J'essaie de dormir et j'attends des ordres. La nuit vient tôt, car le ciel s'est couvert. Sous une bâche d'où la pluie dégouline, il est plus aisé d'entrer en sommeil que de se recueillir.

4 avril.

Temps affreux, tout nage. Il nous arrive une superbe tente marabout. Le tableau qu'on nous fait des positions de batterie n'est pas encourageant : de pauvres trous ou même rien ; pas de place pour moi ; le service de santé est indésirable. Pourtant ça tombe dur. Nous avons déjà un

blessé, le plus jeune de nos maréchaux de logis qui a une figure de fille : deux éclats profonds dans la cuisse. Pauvre petit !

Notre grande offensive n'aurait pas lieu avant le 15, selon le sous-lieutenant G... Il passe vite, toujours en l'air, élégant, séduisant et le fond du regard un peu mélancolique. Musset aviateur. Car il va nous quitter et j'ai bien peur qu'il ne s'envole. — Le temps nous dure... Un poilu chante à toute voix le refrain à la mode qui est mort et victoire :

Ceux qui se font casser la g...
Les voilà ! ceux qui les auront.

Pour sentir que nous sommes dans la semaine sainte, il faut que j'entre dans le livre prodigieux de la sœur voyante Emmerich. Mais avec elle, la Passion de Notre Seigneur est une atroce réalité que l'on touche. On a besoin d'apaiser son effroi dans les Psaumes du roi David.

Qu'est-ce que je fais ici ? Je me sens inutile, loin du tonnerre humain qu'assourdit le coteau. Toute la nuit il pleut, il neige, il grêle et notre tente sonne comme un tambour.

5 avril.

Jeudi-Saint. Vaguer, manger, dormir. On mange détestablement, en plein air, entre deux averses. Le cuisinier est un simple d'esprit qui ne connaît que le brouet spartiate et met tout à la sauce noire. Pénitence obligée. Tant mieux !

Vers le soir, les lointains semblent s'agiter et, dans la nuit, un fracas d'obus nous réveille. Il en vient jusqu'à nous ; on ne bouge pas. Je reste dans mon sac, sur mon brancard posé à terre ; la terre me secoue. Nous constaterons, au matin, qu'un 150 s'est égaré à dix mètres de notre tente, mais a continué sa course au royaume des taupes. On se rendort.

6 avril.

Enfin, on m'appelle. On a trouvé un coin pour l'un de nous — mon auxiliaire ou moi — et justement à la 26e bat-

terie, celle du lieutenant D..., mon plus intime camarade. C'est moi que j'y dépêche, dès ce soir.

Douceur amère d'un Vendredi-Saint radieux : moins la prairie en fleurs — nos chevaux la piétinent — celui de Parsifal. On jeûne. Des pommes de terre à l'eau à midi. A cinq heures, avant de partir, une potée de haricots rouges. On finit avec du pain sec. Vraiment le pain semble meilleur, quand il n'est plus l'accompagnement obligé des sauces et des viandes. Je fais un tour.

Le ciel ensoleillé s'est peuplé tout à coup d'une multitude de « drachen », nouveau modèle. Ils portent pour l'équilibrage quelques appendices saillants qui font corne, trompe ou besace, suivant l'angle sous lequel nous les considérons, et on dirait ou d'énormes tortues volantes, ou des têtes de bœuf Apis d'une antique sérénité. Sur l'azur exquis, elles semblent noires ; un essaim d'avions tourne autour.

Le spectacle, hélas ! est gâté par des nouvelles de la nuit assez fâcheuses. Les Boches, pour se renseigner et contrarier nos projets, ont attaqué en force et enlevé le village de Sapigneul, à l'est de Berry-au-Bac, nous râflant six cents hommes et quatre batteries de tranchée, avec quantité de torpilles accumulées pour le grand jour. La voix de Jupiter tonnant du 320 qui part dans notre dos rend confiance. Et puis, la route unique débite inlassablement ses convois. Enfin, nous avons vu des cavaliers ! ! Nos espoirs galopent en route. — Il faut prier.

II

Ainsi, c'est par un soir indiciblement pur que je vais me rendre à mon poste. Je pars avec le ravitaillement. Un salut à vous, braves conducteurs, gars solides ! Vous ferez un métier de chien pendant ce mois. Des dix heures de route nocturne, d'effort physique et de danger. Vous en aurez plein les bras à tendre les rênes, pour arracher vos chevaux à la boue, aux ornières, aux trous d'obus, sous la rafale des fusants, des explosifs et des gazeux, sans pou-

voir stopper ou presser l'allure, sans avoir le droit de sortir du rang. Vous dormirez de jour après avoir pansé vos bêtes... Je plaindrai les bêtes aussi.

Je me hisse donc sur la roue, jusqu'au haut siège d'un fourgon qui oscille comme une tartane et je m'accroche à la barre de fer. Je lâcherai la place en cours de route, pour suivre à pied quand le terrain le permettra, quitte à grimper sur l'escalier d'arrière, comme un contrôleur d'omnibus, quand il faudra passer un marécage. Le trompette Maleg, — un prénom étrange! c'est son prénom : mais son surnom est Double-Mètre, car il n'en finit pas... — traîne derrière nous son chien de chasse par une corde. Moi, j'ai laissé le mien, et ça me fait gros cœur. On sort du cirque.

On découvre alors un large vallon, fermé au loin par le plateau de Craonne. Une barre épaisse de nuages encombre le ciel qui s'approfondit. Cette flamme rouge qui les perce, est-ce la lune levante ou le soleil couchant? Elle grandit et coule comme une larme ardente : un « drachen » vient d'être flambé. L'embrasement du soir ne se produit qu'ensuite, quand nous y renonçons. Nous donnons un dernier regard à la féerie, aux camps de Lilliput qui garnissent tout le coteau, aux tas de munitions couverts de bâches polychromes, et nous nous enfonçons sous bois, par un chemin bien « défilé », soudés comme un anneau dans l'interminable chaîne qui monte, frôlant sanc cesse l'interminable chaîne qui descend. Talus creusés d'abris, huttes et paillotes sous les branches : partout des camps encore... Je salue un voisin d'Argonne, capitaine d'infanterie, qui sera du prochain assaut. A-coups, arrêts, embouteillage. Un coup de collier : on repart. Entrée dans la zone des gros canons. La nuit se ferme. Nous devinons sous des tonnelles camouflées les monstres accroupis, vomissant des éclairs. Des trous, des trous, des fondrières. Sur le ciel qui a pris toute la clarté, les cimes maintenant déchiquetées des arbres, où flottent des lambeaux d'étoffe, semblent

peintes à l'encre de Chine, au pochoir. On quitte en même temps le bois et la colonne, avant l'entrée de Cormicy ; on cahote un moment dans une sorte de prairie. On aborde aux positions. Je suis arrivé sans marmites.

7 avril.

La 26e batterie du 235 R.A.C. est dans le bled. Derrière le talus d'un chemin de fer désaffecté et en avant du bois marécageux, sur une sorte d'esplanade, les quatre pièces côte à côte, sans abris, sans tranchées, comme dans la guerre de mouvement. En vérité, elles nous la promettent : il n'y aura qu'à atteler et qu'à partir. Pour le moment elles « encaisseront » les marmites, s'il leur en dégringole sur le dos. Des cubes de petits obus les encadrent ; ils sont couverts comme elles d'épais manteaux de raphia couleur feuille morte, qu'on enlèvera pour tirer. Déjà quelques servants improvisent de petits boyaux, où ils pourront du moins descendre : une fontaine qui sourd du marécage y verse toute l'eau qu'elle peut.

A une trentaine de mètres sur la droite, notre monde se case dans un long couloir broussailleux, bordé d'abris n'abritant guère. Cinquante centimètres de terre sableuse, une tôle ondulée, parfois une couche de rondins, c'est le grand maximum ; là-dessous des cadres et des paillasses. Les hommes, quand il ne pleuvra pas, vivront surtout dans le taillis. On les voit circuler en bourgerons passés, entre les plate-bandes de projectiles, ornement et encombrement du couloir. Il y en a de toutes les couleurs, de ces obus, avec des croix, avec des chiffres : les toxiques, peints tout en noir, vous donnent mal au cœur, d'avance. Les hommes les coltinent sur des brouettes, dans des sacs à terre ou même à pleins bras.

Je reconnais avec plaisir des figures familières : les anciens, compagnons de toutes les traverses, les « bleus » dont la jeunesse émeut. Voici Beau, le sous-officier, qui fait de l'esprit et des phrases, avec l'accent parisien, une pointe à peine. Farnier a le parler gras des faubourgs : il est tacheté

de son, roux queue de vache, et rien ne le démonte, surtout pas le danger. Voici Dancourt et sa fine moustache ; toujours propre sur lui, presque distingué ; il est, dans le civil, vendeur à la Samaritaine. Testin est jeune et marche lourdement ; son œil rond, fixe et gris est celui du bon bœuf fidèle ; il possède une conscience et surtout le sens du respect. Le petit Brévain, de la même classe, imberbe et duveté, ressemble à un poussin qui sort de l'œuf ; son père est encore aux armées comme territorial et il trouve ça naturel ; un enfant sage. Il passe avec Roux, son inséparable, rond, blond, bouclé, déjà un peu plus mûr ; un chérubin qui porterait moustache. O Parisiens légers, agiles ! ô braves têtes d'ouvriers du Nord, à l'accent déplaisant que j'aime, tous envahis, sans parents, sans foyer ! Au milieu des jeunes recrues, le jeune bachelier Papin semble perdu ; il n'est pas du même monde, c'est entendu ; mais il le montre trop ; il aura besoin de se faire. Dans l'ensemble, des travailleurs : quand il s'agit d'un « coup de boule », comme dit le lieutenant S... qui est de Lille, chacun « en met » ; car ils ont la victoire à cœur. C'est pour cette fois-ci, confiance ! Plus ils coltineront d'obus et plus les Boches en recevront.

Le premier gourbi de notre ruelle est celui des officiers. Il attient au gourbi des téléphonistes qui lui sert d'antichambre ; on descend trois marches fuyantes, on écarte à gauche un rideau qui n'a pas la largeur voulue ; on est chez soi. C'est un problème inconcevable que de faire tenir tant de gens dans si peu d'espace et de les y mettre à coucher, à travailler et à manger sans qu'ils se gênent mutuellement. Ils ont d'ailleurs bon caractère. Le lieutenant D..., qui commande la batterie, est calme comme un lac et plus qu'un lac ; surtout sous l'ouragan. Des deux autres, l'un rit sans cesse, même quand il ne rit pas, un vrai printemps : il a laissé à Laon sa jeune femme. Le second bricole tout le jour sans quitter son binocle à chaîne, en chantant des romances de midinette ; il a élevé trois petites sœurs. Je suis le quatrième et sais m'accommoder. Quatre cadres de bois

superposés par couple — ce sont nos lits — occupent deux côtés de la chambre et la plus grande partie du milieu, que leur dispute notre table, accolée elle-même au troisième côté et obturant le quatrième, qui est la porte et son rideau. Les convives du bout auront chacun une escabelle, les autres s'assureront sur le rebord d'un lit. Une fois casés, c'est le confort même; mais quand il s'agit d'aller et venir — le cas se présente toute la journée — on doit se faufiler entre les genoux et les meubles, comme ferait un corps astral, et on se donne du « pardon » du matin au soir. Le repas coude à coude a toujours l'air d'une dînette, d'autant qu'on mange dans n'importe quoi; on a laissé le service de porcelaine, ramassé jadis à Nieuport, en prévision de la poursuite. Notez que l'on se trouve dans une chambre noire et que la privation du jour n'est pour nous en rien compensée par une privation de danger tout illusoire en effet; un 77 percerait le toit : nous nous enterrons sans motif. Dès l'aube, une ou deux chandelles jaunâtres, pendues au bout d'un fil de fer tremblant, pleureront sur la table. On leur voudrait un peu moins d'attendrissement et un peu plus d'éclat ; on s'en contente. Entre les planches mal jointes du plafond et derrière le grillage de la muraille, la terre neige au moindre ébranlement et nos canons n'en tiennent aucun compte ; ils ne se lassent pas de secouer le gourbi. Il faut aussi, de temps en temps, vider la source qui clapote sous nos pieds et qui fait le plein chaque nuit autour de nos malheureuses chaussures. La montée au lit est épique ; car je dois me glisser parallèlement au plafond et, une fois couché, j'ai le rondin transversal sur le ventre; heureux quand ma sangle ne craque pas. Au moins, sommes-nous seuls ? Pas même. Derrière le rideau qui nous tient lieu de porte s'agitent les téléphonistes. Nous entendons tous les appels, tous les propos, tous les jurons. Pour être tout à fait à l'aise, il ne manque plus ici que ma chienne. Elle est invitée et viendra. — Forte illusion romanesque. On vit dans le carré d'un petit bâtiment de guerre, comme des héros de

Kipling. On fait le point sur le plan directeur. On boit du thé et de la gnole. On commande sans bouger de place, on est immédiatement obéi. On sait que le guetteur veille sur la dunette et qu'à la proue les canons sont prêts à tirer.

Le guetteur y est effectivement. En avant de notre gourbi, le terrain bossué forme une espèce de terrasse, où, plus ou moins dissimulé sous un entrecroisement de branches mortes, encastré dans la loge d'un parapet de terre jaune, un homme se tient nuit et jour. Il est là pour nous signaler les fusées : les fusées simples et en grappe, les blanches, les rouges, les vertes qui ont leur signification particulière suivant que l'ennemi les lance ou que c'est nous. Les unes, comme on sait, déclanchent le « barrage » ; d'autres l'allongent ; d'autres l'arrêtent ; d'autres disent : Voici les gaz ! Il y en a même en brochette pour signaler le passage d'un avion. Je me tiens, la jumelle en main, à côté de l'homme de garde et fais connaissance avec le secteur.

Par-dessus le remblai de la voie ferrée, le regard coule sans trouver d'obstacle sur un énorme terrain vague, à peu près plat, foisonnant de hauts fenouils aux ombelles sèches, jalonné d'entonnoirs, sillonné de boyaux et coupé transversalement par le camouflage en lambeaux d'un chemin où nul ne passe sans risque ; à peine une auto sanitaire, de temps en temps. Des stores en guipure de raphia rougeâtre et des toiles autrefois vertes tâchent, comme elles peuvent, de se raccrocher aux poteaux, d'où les arrache le souffle des marmites. On dirait la noble guenille d'un mendiant d'Espagne, la mantille trouée d'une duègne de Goya. A gauche, le chemin travesti fuit vers un bois noir plein d'orage : le bois Poupeux. A droîte, il rejoint un village qui dut être exquis dans le temps jadis : de hauts murs de ronde portant quinconces; une tour d'église massive et fière et des vergers en contrebas ; c'est Cormicy. O tour découronnée, hérissée, diabolique, toits à jour, arbres tailladés ! Que reste-t-il de tout ce charme, sous la tempête sombre des percutants et des fusants ? Ce regret déposé, enjambons le chemin pouilleux.

Sur la table rase du bled, quelques « tumuli » se soulèvent. Sépultures étrusques ? non pas. Abris de pièces et abris d'hommes ; la position sommairement fortifiée de notre sœur la 25e, capitaine Roger Bontemps. Elle a déjà eu des malheurs. Le 5, un nuage asphyxiant, le 6, un sonnage de gros calibre : nous sommes le 7, ça promet. Mais le capitaine est inentamable et il vit heureux dans un courant d'air. Si nous obliquions à droite, plus en avant nous trouverions la 24, avec l'état-major du groupe. Elle s'efface discrètement derrière cette crête bombée qu'on aperçoit près du moulin de Cormicy ; à gauche, le bois de la Marine lui fait pendant. Nous saluerons un autre jour le rat Gaspard, qui s'invite à tous les repas et qu'on supporte. Pour aujourd'hui, nous continuerons la reconnaissance, droit devant nous, sur le billard inculte et nu. Mêmes boyaux, mêmes trous, mêmes fleurs. Ainsi longtemps et nous voici à bout de course. L'esplanade est fermée, sur toute sa largeur, par une rangée d'arbres-plumeaux, jalonnement d'une grande route dont il faut retenir le nom ou plus exactement le numéro : la route 44. Elle n'est pas costumée et pour cause. Immédiatement derrière elle (et derrière le canal que nous ne voyons pas), dominant à gauche Berry-au-Bac et la masse rouge et noire de la sucrerie de Moscou, se dresse à pic la double position ennemie, la butte blanche et blonde de la cote 108 et le mont plus sombre de Sapigneul. Regardons bien, voilà le terrain du combat, les deux bastions crevassés qu'il faudra enlever d'abord. Notre destin est inscrit dans ce paysage. Deux jours avant l'assaut, nous nous mettrons en batterie, au bord précisément de cette route 44, au nez des Boches... Mais les espoirs qui s'ouvrent au delà ! — Entre 108 et Sapigneul, vous apercevez, très loin sur le ciel, un coteau bleu qui s'en distingue à peine ; il porte le village de Prouvais. Eh bien ! cinq heures après l'assaut, nous y serons : seconde étape. Quant à la troisième, c'est Laon, c'est Rethel, ce que vous voudrez... à condition que l'on passe. On passera. Redescendons. — Voici déjà nos

pièces « accrochées » ; on commence les brèches dans les réseaux de fil de fer.

C'est demain Pâques.

8 avril.

Il fait beau ; je me rase dehors. Il faudra se passer de messe : notre brancardier-prêtre est loin de nous, à la 24. On tâche de la dire en soi, parmi les allées et venues. J'ai peine à déchiffrer, sous la chandelle rouge, les petits caractères de mon paroissien.

« Allo ! allo ! » Le timbre grince. Pas de réponse. La route à camouflage et le boyau sont bombardés ; la ligne aura été coupée, sans doute. Il faut réparer à l'instant. J'entends le « cuirassier » qui « rouspète ». Toujours à lui alors ! il a couru la moitié de la nuit ! Nommé ainsi, par antiphrase, le « cuirassier » est un petit bout d'homme à forte tête, tant au propre qu'au figuré, qui a quatre poils de barbe dans une éruption volcanique d'acné, l'œil extrêmement vif et le langage d'une incorrection superbe ; on dit aussi le « cuir » pour abréger. Il rouspète toujours, mais il y va quand même. — Le brigadier Hinzelin, qui est le portrait frappant de Louis XII, n'est pas là pour le mettre au pas ; le lieutenant D..., parti au petit jour pour un réglage, l'a emmené aux tranchées avec lui, son téléphone en bandoulière ; ils sont inséparables dans le risque et c'est à qui aura le plus de « cran ». — Jeannet, un grand noir qui est de Fécamp, réplique vertement dans un parler qui traîne. Ribauville bredouille ; il est doux et timide, le regard un peu en dessous. Le bachelier Papin grasseye. Dispute de gosses. Farnier survient, attiré par le bruit, et il donne tort à tout le monde. « Quand vous aurez trois ans de campagne comme moi, etc., etc. » Et le « cuirassier » s'exécute. C'est la comédie diurne ou nocturne. Car, plus on répare, plus la ligne casse, surtout quand on en a besoin. Mais la nuit, la corvée est pire ; il faut quitter le chaud des couvertures et le « cuir » fait celui qui dort.

On sent des batteries un peu partout et un peu partout elles règlent. Des avions lourds et lents, surnommés « cages à poules », — et le mot les dépeint assez — tournent au-dessus de nos têtes, dialoguant avec la terre par T. S. F. et panneaux de calicot blanc déployés. Les malheureux font un métier ingrat et ils n'ont pas grande défense. Un avion de chasse ennemi, aigu et prompt, fond sur eux, les harcèle, au milieu de nos fusants floconneux, qui le suivent sans le toucher. Il les contraint à atterrir, s'il ne les abat pas en flammes. Déjà nous en voyons deux devant nous, auprès du bois Ponpeux, leurs doubles ailes inutiles, cloués au sol comme des goëlands de basse-cour. La cote 108 commence à fumer comme une solfatare. Mais la canonnade est encore bien grêle ; on n'en a pas le cœur rempli ; sommes-nous si loin du grand jour ? Les Boches réagissent avec une méthode sévère. Ils cherchent derrière nous les grosses pièces de la forêt et toute la lisière fangeuse est creusée d'entonnoirs énormes. Oui, de tous côtés, beaucoup de marmites. Rien encore pour nous personnellement.

Vers la fin de l'après-midi, à l'heure où les vêpres de Pâques devraient chanter : « *Hæc dies quam fecit*... voici le jour que le Seigneur a fait ; exultons et réjouissons-nous en ce jour », tandis que nos canonniers, aussi tranquillement qu'à l'exercice, pointent, chargent et tirent, et rechargent, et tirent encore, une volée de 105, imprévue, se pose un peu brusquement autour d'eux. Pas d'accident. Il serait fou de continuer le tir avec un tel luxe de personnel ; on n'exposera que l'indispensable. On demande quelques volontaires, les autres rentreront dans leurs frêles « cagnas ». Le « margis » Beau, toujours gavroche, me dit en passant près de moi : « On va avoir besoin de vous tout à l'heure, monsieur le Major ! » et il ne croit pas si bien dire. A peine recommencent-ils à tirer, qu'une nouvelle volée s'annonce par un sifflement qui va crescendo. Touché ! On voit les hommes qui refluent et Beau, voilé de sang, qui revient en tendant l'échine. On l'entoure, on le presse ; il est le seul blessé ;

on l'étend dehors dans notre ruelle ; les marmites s'écrasent de ci de là dans le quartier, les éclats chantent. Son casque a sauvé la victime ; il est percé à jour, mais le crâne n'a pas cédé. Durant le pansement au soleil qui décline, un avion ennemi, traqué de toutes parts, vient presque frôler de son aile le buisson qui nous couvre. Il tombe ! il est tombé ! notre blessé tient déjà sa revanche : l'énorme croix noire est sur nous. Non, c'était une feinte ; il repart, il remonte, il prend de la hauteur, poursuivi par nos cris de rage... — N'importe ! une belle fin de dimanche de Pâques et je la reverrai longtemps : tout y était, l'héroïsme et le sang, le soleil, l'orchestre guerrier et le vautour boche. Le maréchal des logis en a pour deux mois : il « coupera » à l'offensive.

Après dîner une surprise : le fourgon me ramène Rams. Où couchera la bonne bête ? Avec nous, sur des sacs à terre formant île dans notre lac.

9 avril.

Les jours se ressemblent.

10 avril.

Brèches, harcèlement. D... règle toute la journée sur la « tranchée du vélodrome ». Il rentre tard, l'estomac creux, et il n'avoue pas sa fatigue. L... qui a trop veillé s'offre une petite sieste après manger ; il est jeune et il veut son compte. L'autre lieutenant... — celui qui rit toujours — est en proie aux papiers. Ce n'est pas le tout de « tirer », il faut « rendre compte » et d'autant plus qu'on tire plus. Au maximum de l'action, le maximum de paperasse. Téléphone, téléphone. C'est à devenir fou. Le P. C. réclame instamment « la situation de cinq heures ». On se trompe toujours en comptant les obus. Et voilà que l'on va manquer de fusées ! Un briquet sans pierre... Passons. La nuit, on interdit par un intéressant arrosage la zone des réseaux détruits pendant le jour. Mais l'habitude fait que nous n'entendons plus ni sonnerie, ni canonnade. Le gourbi sauterait qu'on se réveillerait au ciel. Quand l'appel est pour nous, il faut nous secouer par les épaules..

Je finis par jouir, au fond, des simplifications apportées à mon existence. N'avoir pas à se dévêtir, n'avoir pas à se rhabiller; coucher où l'on vous met, se nourrir de ce qu'on vous donne, à l'ordinaire des poilus. C'est du reste excellent : le haricot rouge domine. On mesure exactement le « pinard », qui est limité. Une tisane au thé nous désaltère. Quand il y a du « jus » et de la « gnole », nous rayonnons. Entre temps, j'écris, je crayonne, je lis la vie du curé d'Ars. Humilité.

11 avril.

Quel jour sommes-nous ? J'entends : par rapport à l'attaque. J. moins 5 ? J. moins 4 ?... Certainement pas J. moins 2, puisqu'à J. moins 2 nous filons pour aller mettre en batterie route 44. Excusez ce style algébrique ! Ce n'est pas l'artillerie lourde qui nous renseignera. Son activité trop intermittente continue à nous décevoir. Le jeune lieutenant B... de la 29e, soldat de métier et de cœur, droit comme un *i*, lui qui se fait scrupule de discuter un ordre, hoche la tête et dit : « Ça ne collera pas ! » Plus est large et ambitieuse la perspective qu'on nous ouvre (il ne s'agit rien moins que d'enfoncer les lignes de Laffaux au Mont Cornillet et le chef de l'armée voisine doit transporter d'emblée son quartier général à Laon), plus la préparation nous semble maigre. On règle aujourd'hui le barrage qui doit accompagner les fantassins : dispersé sur un vaste front, quelle efficacité sera la sienne ? Et cette route unique pour nourrir hommes et canons ?... Enfin, le cri de tous : « Où sont-ils, nos avions de chasse ? » L'ordre du général commandant le 32e corps nous convaincra-t-il par son éloquence ? Je le transcris.

Héros de la Marne, de l'Yser, de l'Argonne, de la Somme et de Verdun,

Officiers, sous-officier, caporaux, chasseurs et soldats du 32e corps,

Appuyés par une artillerie formidable, encadrés par des divisions fières de combattre à nos côtés et décidées à rivaliser de

courage avec vous, vous allez une fois encore faire sentir la vigueur de notre âme à l'indigne adversaire qui a pillé et brûlé nos foyers, souillé nos femmes, mutilé et massacré nos enfants et nos vieillards, torturé nos prisonniers.

Quand vous quitterez vos tranchées pour courir sus à l'ennemi, vous verrez ces ombres magnifiques, drapées dans leur linceul éblouissant d'une gloire immortelle, planer au-dessus de nous pour vous bénir et contempler l'assaut des vivants de leur illustre 32e corps.

Soyez dignes de vos héros ! qu'ils soient fiers de vous !

Camarades, frappez fort ! vengez-les !

Signé : PASSAGA.

On espère, et pourtant on doute. Il y a moyen de tout arranger en déclarant — c'est mon avis — que les Boches se retireront sans combattre, comme ils ont fait dans l'Oise et la Somme le mois dernier. Du côté de Craonne, la voix de tonnerre semble se renfler ; de larges ondes, par le fond du sol, nous soulèvent. Ici même la cote 108, sur toute sa calotte bombée, explose du feu de nos torpilles : geysers, panaches et débris. Et puis on tire à « obus spéciaux » ! La 25, entre parenthèses, reçoit une bordée qui blesse légèrement un pointeur : quelques asphyxiants s'égarent ; vers le soir, marmitage violent de nos tranchées... Patientons ! le grand déchaînement viendra.

12 avril.

Branle-bas matinal. C'est sur la droite, nous réparons l'échec du 5 avril, en rétablissant notre ligne autour de Sapigneul ; mais pas l'ombre d'un prisonnier. — Une note secrète nous fait appréhender que les Boches n'aient pris sur un officier un plan concernant l'offensive. Défense d'emporter aucun papier sur soi en première ligne : il est bien temps ! — Les Boches sont sur le qui-vive. A tout propos ils lâchent leur barrage. La cote 108 n'est plus que fumée et cratères ; elle vomit le feu. Nos monstres, pourtant, demeurent discrets. Et nous voici à J moins 2. L'ordre est venu ; à la nuit on attelle. Répétons-nous-le bien : ce

n'est que la première étape. Le jour J. à l'heure H + 5 (c'est à dire cinq heures après l'heure du déclanchement de l'offensive) nous quitterons la route 44 pour passer le pont de Berry-au-Bac, et en avant la guerre de campagne ! Tout est prévu. Pour la percée nous soutenons la 40e division ; ceci fait, nous rejoignons la 165e, la nôtre, qui exploitera le succès.

C'est bien beau, c'est trop beau. Enfin ! tâchons d'y croire ! En tout cas, je puis en répondre, dans le moment d'agir, la foi ne nous manquera pas.

Nous emportons avec nous nos vivres de route. Plus de cuisine ! plus de ravitaillement ! Des biscuits, des conserves. Je me suis bien muni. J'ai un sac à terre tout gonflé de boîtes : pâté, thon, sardines et beurre salé, sans compter le singe réglementaire. Au fond de ma musette, le superflu : livres, rasoir ; sur le dessus, le nécessaire. Les couvertures bien roulées avec le « sac à viande », on attend que tombe la nuit. Chez les poilus exaltation générale. C'est comme sur le quai d'une gare où l'on est venu une heure à l'avance, de crainte de manquer le train.

Soleil. Pour tuer le temps, je fais un tour. Derrière le remblai de la voie ferrée, je m'en vais saluer deux camarades inconnus qui reposent dans le talus depuis septembre 1914. Ils sont tombés après la Marne, au point extrême de l'avance, dans l'illusion que nous reconduisions les Boches jusqu'au Rhin. Je n'ai pas retenu leurs noms, inscrits sur deux croix de bois délavées, qui dominent un double petit jardin, enclos de claies d'osier et de carrelage. On y voit dans un assemblage touchant, un minuscule buis doré en forme de cyprès, un pied de giroflée tout sec, quelques pointes d'œillets et une touffe de feuilles bien vertes, dissimulant l'œil sombre de deux ou trois violettes chiffonnées. Le fond d'une bouteille sort de la terre et accroche un reflet du ciel. Il y a même une couronne en perles noires, blanches et mauves, que la nature a vraiment adoptée, car elle n'y détonne point. Témoins muets de la nouvelle bataille de

l'Aisne, que ces morts prient pour nous, comme je prie pour eux.

6 heures du soir : une alerte. Ils ont juré de nous empêcher de partir. Cri de guerre de l'artilleur : barrage ! barrage ! On tirera jusqu'au dernier moment. Les gros « pélots » se tassent sur nos lignes. Les fusées s'élancent par gerbes comme pour un 14 Juillet. Le Boche s'énerve : bon signe... Et nous quittons la position dans cette féerie. Sol invisible, ciel trop clair, silhouettes énormes des attelages, des avant-trains et des canons sur un fond sanglant de lueurs... L'éclair furtif d'une lampe de poche... Des cris confus... « Hue ! — Marchez donc ! » Par un impraticable bled il s'agit de rejoindre la route unique. Puis, nous traverserons l'enfer de Cormicy.

III

D... et moi, nous suivons à pied la batterie que conduit le lieutenant L... J'ai enchaîné ma chienne. La pauvre dame a si grand'peur des explosions de départ, qu'elle a passé tout son séjour agreste dans le fond obscur de la case. A peine si elle consentait, à la faveur d'une accalmie, à aller porter le bonjour à l'ami Russe, un petit fox blanc et râblé, nerveux comme une sonnette électrique, le fils chéri du canonnier Guichard. Si je la lâchais maintenant, elle retournerait au gourbi. Elle a tellement hâte d'arriver là où je la mène, quelque mauvais endroit encore, qu'elle me traîne à sa remorque avec la vigueur d'un lion et c'est ainsi que je culbute dans un trou. Diable ! je sens mon genou qui gonfle. J'ai du remords de l'avoir attirée dans cette bagarre : la guerre n'est pas faite pour les chiens, c'est sûr.

Dans Cormicy, la route unique devient rue et rue dans les ruines, ce qui aggrave encore son cas. Il faut tenir compte des éboulements passés et à venir et de la concentration des marmites. Il ne manquait plus que notre colonne pour bloquer le village : voici qu'elle débouche de flanc

et vient se coincer entre les deux autres qui ne savaient déjà plus comment s'en tirer. Le piéton n'a pas à choisir. S'il ne veut pas tomber sous une roue, il enjambera les décombres, il entrera dans les tas de boue bravement ; d'ici que les convois décollent, il sera déjà loin. Ainsi, dans la cité des ombres, comme dans une eau-forte poussée au noir, D..., moi et mon chien nous errons. Les hommes jurent, mais à mi-voix ; la nuit, la crainte appellent le silence. Pas une lumière, pas un feu. Un transparent de toile devant la porte d'une cave, avec ce mot « coureurs ». C'est tout. A côté d'une étoile blanche qui meurt déjà tandis qu'une autre naît, la lune s'est levée, pourpre et fatale ; elle a le mauvais œil. Elle accroche le pan le plus élevé de la tour ruinée de l'église ; et le reste est perdu, dissous.

Attention ! Le chant d'un corps céleste qui voyage décrit sa courbe dans la nuit. L'oreille suit la trajectoire. Il monte, il monte, atteint au son le plus aigu et redescend la gamme chromatique d'un trait vertigineux ; il est sur nous. Patatras !... Non, trop long ; dans le pâté des maisons par derrière. Tout Cormicy est secoué ; toutes les parois font écho. Déjà un autre bolide fredonne. Ne traînons pas dans ce pays malsain ! Heureux mortels, nous sommes libres de nos mouvements ; mais tous ces pauvres conducteurs entassés dans la même rue qui s'en remettent à leur chance, et le plus petit nombre à Dieu ! L'aube prochaine éclairera encore quelques chevaux crevés dans une mare de sang, les entrailles sorties du ventre, mauves et bleues et roses, comme la fleur de l'hortensia.

Passé le bourg, la route est à nous tout entière. Je détache mon chien qui court, inconscient, dans la campagne calme et nue. Tout veille et tout semble dormir. Un fusil part... Une bande de mitrailleuse se déroule. Canon proche, canon lointain. Enfin, près de la « Maison Bleue » nous rencontrons la route 44, et dans quel état de misère ! Nous n'avons plus qu'à l'emprunter, parallèlement aux lignes, dans l'incognito de l'obscurité, d'ornière en trou

d'obus entre la double haie des squelettes de bois inégaux qui montent la garde. Nous sommes toujours seuls. Déjà minuit. Après avoir dépassé la petite carrière où la batterie Roger Bontemps va s'installer, nous cherchons en désespérés, au fond des boyaux fangeux et croulants ébauchés derrière la route, un possible logis. La batterie nous a rejoints. Déjà les canonniers disposent les pièces en plein champ. Toutes les guignes : il commence à pleuvoir.

13 avril.

Las d'explorer, aux détours des boyaux, des recoins toujours occupés, nous nous sommes risqués à demander asile dans la sape. C'est la Providence qui l'a placée là. Car nous ne nous faisons pas d'illusion sur la sécurité d'un emplacement de batterie situé en pleine vue, à quelque sept cents mètres des positions dominantes de l'ennemi et sans abri d'aucune sorte. Nos tireurs seront découverts jusqu'à mi-corps ; ils auront, quoi qu'ils fassent, la cote 108 dans l'œil — et réciproquement. N'importe ! Ils pourront entre temps se réfugier dans la sape, pour tâcher d'y dormir, mal sans doute, mais tranquillement.

Quand nous y descendons, de nuit, la sape est déjà encombrée. Nous nous enfonçons dans un long couloir creusé au-dessous de la route et qui la traverse de part en part. Quelques cabinets exigus et d'autres corridors boisés s'ouvrent sur l'artère centrale. C'est moins un lieu d'habitation que de passage. Nous y habiterons pourtant et non les seuls.

J'avais élu un coin, au fond d'un couloir latéral, pour y étendre ma paillasse, quand le Maître de la caverne, sortant héroïquement de son sommeil, vient me proposer un endroit plus sûr ; je risquais en effet d'être écrasé par des passants, qui devaient enjamber ma couche. Dieu soit loué ! Le maître du lieu se présente sous la forme d'un adjudant entre deux âges, fort en couleur et fort en graisse, étoffé, de la voix et douée d'un bel accent d'oc éminemment propre au commandement. Sa corpulence semblait mal à l'aise

dans ces corridors étouffés ; sa face appelait le soleil. Tout terré qu'il était, il ne s'en laissait pas priver ; il en avait avec lui en bouteille ; le Dieu Pinard était son Apollon et illuminait la caverne ; la Muse Gnole y ajoutait quelques rayons. La première chose qu'il nous fallut faire pour remercier notre sauveur fut de boire avec lui et plusieurs coups de suite. Je sus bientôt d'où lui venaient les provisions inépuisables dont sa munificence nous faisait profiter : il s'administrait la part de ses hommes. Il nous apprit, le verre en main, qu'il commandait « l'ouvrage de Mitau ». C'était la sape — avec une section de mitrailleuses dites « de position » ; il n'a jamais bien su nous dire sur quoi elles devaient tirer. On les sortait en cas d'avions bas, trop tard. Le soir du coup de main sur Sapigneul, le 5, il avait manqué, disait-il, être « fait aux pattes »... Les Boches vinrent jusqu'à la route, oui, mon lieutenant !... Il mentait, dans le but de se faire valoir. Finalement il céda à mes camarades un petit local avec deux couchettes, d'où il déménagea un sous-officier qui lui déplaisait, garda son lit et m'octroya auprès de lui un bout de couloir à peu près fermé, où tenait un brancard, tout juste. C'est là que je passai ma première nuit et les autres. Quant à nos hommes, ils s'entassèrent comme ils purent, par-dessus les premiers occupants, dans les corridors.

Voici le jour, tâchons de nous y reconnaître. Au fond de mon couloir particulier, je pousse un assemblage de planches inégales qui s'appelle ici une porte et qui racle une horrible boue en manœuvrant. Je suis dehors. J'escalade dix marches et je me trouve dans un boyau profond qui court en serpentant vers les premières lignes. C'est le débouché des tranchées. Il suffit de monter sur la banquette de gazon pour voir, à travers les mailles piquantes d'un enchevêtrement de fils de fer, la cote 108 fauve comme un lion, creusée d'innombrables cratères. Il semble qu'on pourrait la toucher de la main, il semble qu'on la gravirait d'une enjambée. Elle ne doit plus abriter beaucoup d'ennemis ;

nos « crapouillots » l'ont nettoyée. Ils continuent du reste ; leur « poum » sonore et gai a le timbre chaud d'une timbale d'harmonie ; l'éclatement répond, mat, brisant et sauvage ; nous admirons de près les geysers et les gerbes qui ajoutent des trous aux trous. Sur Moscou, à gauche, les Boches s'acharnent ; des murs rouges s'écroulent et une poussière de briques orangée se lève comme un tulle sur les panaches noirs. De derrière la route nos petits 75 tirent sans arrêt par-dessus nos têtes : à chaque coup, la sape fait un bond. Ma pauvre Rams n'aura pas mis le nez dehors qu'elle se replongera dans la sape ; on ne pourra plus l'en faire sortir.

Après quels débats et quelles disputes nos hommes sont parvenus à se caser, je ne le dirai pas. Il y en a partout, mêlés à toutes sortes d'autres, infanterie, génie, etc., là où l'on couche, là où l'on marche, là par où l'on entre, là par où l'on sort. On ne les connaît plus ; à peine si on distingue leur fantôme. On vit dans la nuit éternelle, au fond du royaume des morts. On fend à la fois la foule et la nuit et, dans l'éclairage falot d'un bout de chandelle à éclipses, nos yeux nous guident moins que nos mains et nos pieds. Qu'ils sont longs, ces jours sans lumière ! Dans le petit local des officiers, la station debout est obligée, pour compenser les cas où l'accroupissement est de rigueur. On ne tient pas tous autour de la table ; je mangerai sur mes genoux en m'effondrant sur un châlit. Seul le sous-officier mitrailleur a gardé ses aises. Je resterais bien dans sa case, s'il n'y pérorait pas en séchant son bidon. J'aime mieux m'enfoncer dans ma ténèbre étroite et les pieds dans la boue, me renverser sur mon brancard, en feignant d'écrire ou de lire. Mon genou foulé me lancine. Non, je ne me vois pas, sur Thémistocle, faisant après-demain mon entrée triomphale à Laon !

Nous tirons donc. Aucune réplique des Boches. Nous pratiquons des « brèches », pour changer. Le service téléphonique et la liaison s'organisent ; mais il pleut sur le

téléphone qui est au bas de l'escalier. Le cuisinier des hommes a trouvé le moyen d'allumer un feu de fortune ; on aura du café, peut-être un peu de soupe ; profitons-en. Au soir, émotion. La 25e est littéralement retournée par une avalanche de 210, dans cette carrière voisine de la route, d'où il n'y a plus moyen de sortir, une fois qu'on y est entré. On évacue comme on peut ; un canon manque ; quelques blessés ; un seul vraiment inquiétant, un tout jeune, le petit Lalande. Le lieutenant B... accourt impassible ; il a été touché à la main, très légèrement. On demande des ordres : encaisser et attendre. Ils veulent donc tous les faire tuer?... Puis, ça se calme.

Décidément le jour J est dimanche. De longues files de mitrailleurs, chargés, crottés, sortent du crépuscule, traversent notre nuit, en nous pressant contre les murs et montent en première ligne. Le concert d'artillerie est toujours faiblard ; un orchestre de casino sur une petite plage normande.

« Qu'est-ce que vous fichez, les artilleurs? demandent-ils. C'est ça, la préparation ? »

Mais ils rient. On leur a dit — on le croyait — : « Vous avancerez la canne à la main. » Ils passent, leur pièce sur l'épaule ; ils ne plient pas. Quand je vais me coucher, survient dans la grotte de l'adjudant un commandant d'infanterie. Il couchera chez nous, reconnaîtra demain le terrain de l'attaque, pour attaquer après-demain. L'adjudant lui cède sa place — un officier supérieur ! — s'empresse autour de lui, lui donne de quoi arroser les conserves qui composeront son dîner. Allongé dans l'ombre de mon couloir qui ouvre sur la grotte, j'écoute, je suis témoin.

Le commandant P..., du 251e, est un homme solide, un peu ventru ; un cou de taureau, une large face avec des yeux très clairs, la barbe demi-longue, le teint vif. Un calme bloc. On dirait que rien ne l'ébranle. Sur un angle de table il boit et mange ; il a bel appétit. Tout en mangeant, il reçoit ses coureurs, déchiffre des ordres, commande, puis

plaisante. Plutôt l'air d'un honnête rentier que d'un militaire. Trop assis dans la vie, il semble, pour que le détrône la mort. Il pense ainsi ; il le dit sans bravade.

« Les Boches n'auront pas ma peau. Je leur donne un bras, mais pas une jambe ; un œil, le moins bon, et c'est tout. »

Il fait la part du feu. Il a été blessé une fois à la cuisse et il ne tarit pas sur les délices de sa convalescence à Pau. Il récompense l'obséquiosité de l'adjudant, qui a fourni le pinard ordinaire, en l'invitant à partager une bouteille de Bordeaux à capsule rouge. Bien qu'il n'ait pas renoncé à la vie, tandis qu'il l'a, il prend d'elle tout ce qu'il peut. Avec ses inférieurs il a la rondeur d'un brave homme. — Il est déjà déséquipé, roulé dans une couverture sur le châlit de l'adjudant, quand l'ordre inopiné arrive « de retourner là d'où l'on vient ». Le jour J. est remis encore. On n'attaque plus dimanche, mais lundi. Il refera, son sac au dos, dix kilomètres sous la pluie, pour revenir ici demain, après une nouvelle étape. Que de pas inutiles ! Il ne grogne point, le pauvre homme. Son bataillon est un pion sur l'échiquier ; il sait que les meilleurs joueurs tâtonnent. Mais il sera frais pour l'assaut ! Les mitrailleurs, décommandés, repassent, remportant leur charge : nos canonniers ne se plaindront plus, j'en réponds bien.

14 avril.

On s'enterre. On s'ennuie. Notre sape s'encombre de nouveaux locataires : des travailleurs, des hommes du génie, un peu de tout. La 26 se remet aux brèches. Mais sur la carrière de la 25, dès le premier essai de tir, nouvelle tempête. Encore une pièce démolie ; la troisième inutilisable ; il n'en reste plus qu'une. C'est la méthode des Allemands ; ils s'en prennent successivement à chaque batterie, et ne la lâchent plus qu'ils n'en aient eu raison. Le petit Carette m'arrive, dans le sang jusqu'au cou, la paroi du rocher ouverte comme une tabatière, un peu pâle, mais souriant ; il guérira. L'expérience est concluante ; la 25 quit-

tera de nuit sa position, pour se placer près de nous, derrière la route. Du coup, voici encore une cinquantaine d'hommes à loger. Dans le carré des officiers où on tenait à trois bien juste, il faudra vivre à six et, comme il n'y a que deux lits, on alternera, c'est bien simple : la bonne humeur du capitaine compensera tant d'inconfort. Il doit recevoir un canon et en emprunter un à la 26e.

A la tombée du jour, le commandant P... nous revient. Il paraît un peu moins loquace. Cependant le bruit court d'une victoire anglaise. Piteux sommeil.

15 avril.

Encore un dimanche sans messe. Comme il faudrait prier ! Je suis prostré sur mon brancard et je ne comprends pas ce que je lis. L'adjudant est malade ; il a trop bu ; et ses hoquets, alternant avec des soupirs, me dépoétisent la canonnade. L'entrain manque partout, aux canonniers et aux canons. Songez donc ! veille du jour J. on attendait le maximum. A peine un glas de pièce lourde, une voix au désert. Les cuivres dorment ou les musiciens font grève. A quand le « Trommelfeuer » ?

Pourtant il fait beau temps ; les boyaux sèchent. Pourtant voilà nos Spad qui sortent, les avions de chasse tant réclamés ; on les réservait pour l'attaque. Ils glissent, tournent, font ce qu'ils veulent ; leurs adversaires ne se montrent pas. Mais quantité de gros fusants les « sonnent ». L'un d'eux a été abattu dans les lignes boches ; notre 155 en vingt-sept coups l'a rendu inutilisable... On dit qu'à Cormicy la nuit a été très coûteuse ; explosifs et gazeux, des morts, des malades et des blessés ; la rue est une boucherie chevaline. — Pas d'illusions : L'ennemi attend nos « bobosses ». Mais ose-t-on décourager ces malheureux ?

Une compagnie du 251e d'infanterie fait halte chez nous. Incapable de s'y loger tout entière, elle déborde dans les boyaux extérieurs. Les hommes s'affalent sur la terre ; ils avalent une goutte, se regardent et ne disent mot. Un adjudant maigre et long, jeune encore, aux manières très dis-

tinguées, une tête de substitut avec les courtes côtelettes, est installé sur la marche du parapet et il cure avec son couteau une boîte de foie gras. J'engage le dialogue. Son geste dit : « Oui, vous voyez, on mange. » Il ajoute tout haut : «... Avant d'aller se faire démolir. » Je proteste, gêné. « Je sais ce qui m'attend », dit-il, et, à part lui, sans doute : « Pas de condoléances ! » Le fait est que j'ai l'air de m'apitoyer déjà sur sa mort. « Ne dites pas ça ! insisté-je; on en revient. — Oui... j'en suis deux fois revenu... Deux fois blessé... Mais, la troisième !... Enfin, cette fois-ci ou l'autre... Nous y passerons tous. » Il a de l'amertume et du détachement, une ironie sceptique qui fait mal. Il conclut : « Vous voyez, on mange. » Je me garderai bien, dans ma grande pitié, d'entrer en conversation avec ses hommes. Je le pourrais, si je devais m'élancer avec eux demain... Je m'écarte et je rentre, un peu honteux et plein de larmes.

Un journal ! Prise de Liévin ? — Deux ordres du jour de l'armée : l'un du général Micheler qui exige la maîtrise de l'air pour le jour J. ; l'autre du général en chef qui ne doute pas de la percée. Je ne puis juger de l'ensemble, je ne vois que mon petit coin ; mais je songe à la route unique, au tir parcimonieux de nos canons lourds, au pressentiment des plus optimistes.. Non, ça ne sent pas la victoire ! Aussi, on se déprime dans cette obscurité. Je veux prier, je prie des lèvres. Puis-je espérer sincèrement que Dieu fera un miracle pour nous ? Aide-toi toi-même ! Voilà encore qu'on manque de fusées... on tirera des obus à balle au lieu d'explosifs.

La compagnie du 251 s'en va. Sans fin il en défile d'autres ; des ombres graves et pesantes ; des Français, des Russes aussi : on a fait des bataillons mixtes. Ils sont plus larges et plus hauts que la sape, l'œil tendre, et vêtus de khaki. Je serre la main, et ils savent pourquoi, à trois de nos sous-officiers, qui conduiront au feu une douzaine de téléphonistes, composant avec eux notre « détachement de liaison » ; ils marcheront sans armes dans la première

vague et plutôt pour l'exemple que pour autre chose, pauvres garçons ! A propos, le petit canonnier Brévain est tout joyeux ; son beau-frère le fantassin, avant de monter à l'attaque, est passé par ici et ils ont pu causer. Quelle rencontre, et qu'ont-ils dû se dire ! Du moins, ils se seront revus.

Dans la soute de l'adjudant, le bon commandant P....., rentré de sa reconnaissance, prend ses dernières dispositions devant moi. Les plantons haletants circulent. « A-t-on les passerelles ? » Le bataillon doit passer de nuit le canal pour être en ligne sur l'autre rive avant l'aube.

« On a cinq passerelles. — J'en ai demandé quinze.. » Bah ! on fera comme on pourra. « Au moins les a-t-on ? » Elles viennent.... — « La compagnie un tel est en ligne ? » On le croit. « J'ai bien tous mes téléphonistes ? » On se compte. « Du reste, pas une ligne ne marchera. » — Quelle sera l'heure H ? On l'ignore ; on ne le saura qu'à minuit. Officiellement, il est 21 heures. Chacun règle sa montre, se harnache et monte au combat.

Pour nous, voici notre programme. A H moins 2 commenceront nos tirs. A H moins 20 minutes, le grand vacarme. Et à l'heure H, groupe d'appui direct, nous précédons de nos obus la vague d'hommes. Peut-on dormir sans fièvre ? Notre gros adjudant bachique ronfle comme un Silène : il a repris son lit.

IV

16 avril.

Le jour J. L'heure H est 6 heures. Dès 4 heures, je suis debout. Ciel bas, une petite pluie. Le jour se lève sans aurore. Attendre, errer.

Nos canons donnent tout ce qu'ils doivent, on n'entend qu'eux. La cote 108 est plus déserte que jamais, la sape vide ; tout le monde s'est égaillé : aux pièces, à l'assaut, au spectacle. Seul le téléphone qui grince, ah ! douloureusement.

Vers 5 heures 1/2 un avion survole nos lignes; il est bas; c'est un boche. Ayant vu ce qu'il voulait voir, il s'enfuit. Presque aussitôt une série de sourds écrasements qui inquiètent. Est-ce déjà le barrage ennemi ? Confusion des bruits. On brame après l'heure héroïque. Le temps se fait plus lent, plus précieux. 6 heures moins 5, moins 4, moins 3, moins 2, moins 1, — ils vont sortir.

Ils sortent.

Au flanc de la cote 108, la ligne des assaillants se déploie. On les voit nettement. Russes et Français, en ordre dispersé, ainsi qu'un cordon détendu. Il tâchent de garder l'alignement sur ce terrain tout cabossé qui les oblige à une gymnastique folle : rien que des cratères tangents. Les mitrailleuses de l'ennemi ne donnant pas, il vaut mieux contourner les trous que d'y descendre, quand la chose est possible. Ainsi les tirailleurs serpentent; ils plongent, ils grimpent, disloquant le dessin de la formation d'assaut; mais tous, ou àpeu près, se retrouvent en ligne, pour passer ensemble la crête et se perdre dans la vapeur. Ils ne sont plus.

— Ce n'est rien, n'est-ce pas ? une poignée de soldats sur une colline enlevée sans combat. Ils n'auront eu à se servir ni de leur musette à grenades, ni de leur fusil, ni de leur couteau. Jusqu'à présent, pas une balle à leur oreille, pas une marmite sous leurs pas. Ils sont à la manœuvre, ils montent... Ce n'est rien. C'est plus beau que tout, je vous jure ! Autant d'hommes sur le coteau, autant de petites âmes suspendues au-dessus du gouffre éternel. Il semble qu'avec eux votre âme monte ; elle porte sur elle leur croix.

A mi-pente, bientôt, une autre vague afflue, celle des « nettoyeurs ». Comme des chiens de chasse, ils flairent autour d'eux, à droite, à gauche, quelque piste. A deux ou trois, ils se rassemblent autour de la moindre crevasse, de la moindre entrée de terrier que n'ont pas comblée nos obus. L'un, effaçant le corps, lance, on ne voit pas quoi,

par l'ouverture. Ils restent un moment au guet : rien ne sort du trou. Sauf un cri, peut-être ? je ne puis l'entendre... sauf la fumée de leurs grenades, qui fumera jaune èt blanche, longtemps... La pente une fois nettoyée, à leur tour de passer la crête ! Un barrage épais se déclenche, mais derrière eux, par bonheur, et trop tard.

Le spectacle est fini. On rentre. Il continue à l'envers du décor. Dans quelles conditions ? Seul, le téléphone pourrait le dire. Il ne dit rien. En plein bled, derrière la route, dans l'entrain d'une furieuse cadence, l'aveugle artillerie fait son métier.

On connaît les principes de l'offensive de rupture. C'est un drame réglé. On n'y peut pas tenir compte de l'imprévu. L'artillerie fraie le chemin, l'infanterie n'aura qu'à suivre. Deux trains, sur une voie unique, qui roulent dans le même sens, il s'agit d'éviter le télescopage. L'horaire y pourvoira. Le barrage de 75, toutes les cinq minutes, montre en main, bondit de cent mètres ; à la vague d'assaut de régler sur lui son allure : cent mètres en cinq minutes, montre en main. — Les deux trains sont partis ensemble à 6 heures. Il en est 7 et le premier, celui de marchandises, roule toujours. Mais l'autre ! le train de voyageurs ? Qu'il suive ou non, que ça colle ou non, peu importe : nous ne connaissons que l'indicateur. Tant qu'un coureur, un message téléphoné, une fusée, n'a pas dit : Halte ! nous allongeons le tir. En vérité, chaque salve vous porte, et, sans avoir bougé de place, on marche, on progresse, on se sent vainqueur. Au bout de deux heures de ce métier-là, si excité qu'on soit, on languit après les nouvelles. Nous aurons beau tourner autour du téléphone : rien, rien et rien !

Il peut être sept heures et demie quand je trouve l'entrée de la sape bouchée par un paquet de Russes. Ils sont une quinzaine, tout dégoûtants de boue. Ils ont perdu leur sac, mais n'ont pas lâché leur fusil. Ils ignorent pourquoi ils sont venus ici et comment ils y sont venus. Ils ont l'intention d'y rester. Des épaves ! Ils ne savent que dire : Cama

rade Rousky... Ils tendent la main, on la serre. Le plus jeune d'entre eux, qui marmonne un peu de français, finit par se faire comprendre. Il nous confirme un bruit qui court, porté on ne sait par quel vent, dans la caverne. Avant l'assaut, sur le bord du canal, quelques grosses mines boches, préparées de longtemps, ont fait explosion sous une compagnie de Russes. Les débris survivants, sans officiers, perdus, après avoir erré à l'aventure dans le labyrinthe sanglant, ont échoué chez nous. Où les envoyer? Quoi en faire? Ils ne sont pas même blessés. Un téléphoniste survient; il nous signale dans le boyau longeant la route, entre la sape et la sucrerie de Moscou, un blessé russe abandonné; sans doute un de leurs camarades... Les brancardiers s'élancent. Quand ils me le ramènent, il est déjà presque guéri.

8 heures. C'est curieux, on ne reconnaît plus la sape. Si vide ce matin, elle grouille maintenant. Chaque fois qu'on y rentre, on a plus de mal à s'y faire place, surtout dans le couloir central. D'où reflue tout ce peuple? et quel est-il? Nous comprendrons bientôt. — Au cri : Des prisonniers! les têtes sortent; on s'est rué dans l'escalier boueux. Ils passent à toutes jambes sur la route sinistre, une trentaine au plus, gauchement, lourdement, pour rejoindre au plus tôt le boyau protecteur. Leur saleté sent la misère. On en voit un se débarrasser de sa veste et la lancer à nos poilus : ceux-ci découvrent dedans deux poignards. — « Bons! Franzosen! » dit un Bavarois doucereux à mon brancardier breton Jean-Marie et le brave garçon prend cela pour argent comptant. Des prisonniers? notre boyau d'évacuation en regorge; on leur a trouvé un emploi : ils transporteront nos blessés... — Alors, ça marche donc? Dans tous les cas le « barrage roulant » progresse et le voilà bientôt à une lieue du point de départ. Si nos fantassins l'ont suivi, ils sont au diable! Il y a bien ces mitrailleuses tapotantes qui deviennent une obsession et beaucoup d'énormes marmites sur notre gauche. Négligeons-les. Au ciel, nos

avions semblent les maîtres. 8 heures et demie et pas de contre-ordre. Ce serait donc possible? dans deux heures, à cheval? — Ah! rentrons! voici des blessés.

Ceux-ci reviennent de l'assaut et ce sont encore des Russes. Je ne suis pas ici pour eux, mais simplement pour nos canonniers, une soixantaine, et tout mon « poste de secours »,c'est moi, aidé de quelques brancardiers, pourvu de pansements, de sérum anti-tétanique et d'iode, sans même un coin qui me soit réservé, et chargé de me débrouiller, quoi qu'il arrive. Les deux postes d'évacuation du secteur sont installés aux deux bouts de la route dont je tiens le milieu, à Moscou et à Sapigneul. C'est sur eux que sont dirigés les blessés de l'infanterie, non sur moi qui n'ai rien, ni boyau, ni auto... Mais savent-ils, ces pauvres Russes? Quand ils ont réussi à se tirer de la zone des entonnoirs, on leur a dit : « Si vous pouvez marcher, allez tout droit! suivez les flèches! », et ils se sont perdus dans les boyaux. Impossible pour eux de se renseigner autrement que par gestes... — Enfin, les voici là; je n'ai qu'à les soigner.

Au fond d'un couloir latéral, occupé tout en long, et presque tout en large, par deux étages de couchettes dont, à tour de rôle, profitent nos hommes, je fais pénétrer mes infirmes. Tous des géants, tous des enfants ; tous blonds de lin et l'œil céleste. Leur mollesse, leur mollasserie contraste avec leur robustesse. Le combat ne les soutient plus ; ils fléchissent sous le destin et sous la douleur dont ils ont la crainte. Ils font entendre des gémissements de bétail, des petits cris d'oiseau ; ou ils poussent de longs soupirs ; ou ils n'ont pas même la force de rompre un silence fatal. Celui-ci a été criblé de haut en bas de petits éclats de grenade ; tout son poil a roussi et il ne peut pas dire à quel endroit il souffre le plus ; il s'affale en criant ; c'est peut-être « Maman ! » qu'il crie ? Cet autre qui se tient tout droit, qui n'a pas l'air blessé et semble trouver son soulagement dans un raidissement qui s'obstine, la face

rubiconde, non de congestion, mais de santé, on s'aperçoit qu'il a eu la poitrine de part en part traversée d'une balle ; il ne s'en doutait pas ; il pleure, mais ne veut pas s'asseoir. Un autre encore, qu'on a couché, se plaint du ventre et sans cesse il agite, malgré mes recommandations, son avant-bras en deux morceaux, à l'intérieur d'une manche de capote qu'il se refuse à laisser découper ; il a peur que nous l'abîmions. Mais celui qui crie le plus fort, auquel on donna la meilleure place, n'a pas une égratignure sur lui. En vain on le tourne et retourne, le corps même de l'esclave résigné de Michel-Ange, il a reçu le « shock ». La plupart s'abandonnent comme des choses et ils restent inertes là où on les a mis. Un brancardier tient à la main une bougie qui m'éclaire les plaies et les linges sanglants et révèle, dans la pénombre, un manteau khaki déchiré, un nez saillant et deux pommettes, un tas humain sur un brancard, un pied crasseux, un fusil, un bidon, et toujours dans l'encadrement de la porte la silhouette énorme de mes clients nouveau-venus.

Le siphon est amorcé maintenant ; tous les boyaux vont se déverser dans la sape. Hélas ! on perd le peu de cœur qu'on a, dans ce charnier plaintif. Dès le troisième pansement, on a oublié Dieu et l'homme. Seule excitée, l'imagination travaille ; elle vous emporte à son gré. Ainsi déjà ne réalisé-je plus bien l'endroit où je me trouve. Ce n'est sûrement pas en France. Dans quelque mine sibérienne où travailleraient des forçats. Avec Dostoïevsky dans « la Maison des Morts »... — Il faut pourtant dégorger la caverne. Les moins touchés qui tiennent encore sur leurs jambes devront gagner à petit train, par le boyau parallèle à la route, le poste d'évacuation de Moscou ; on le leur fait comprendre par des signes. « Mos cou : » Ce nom-là est de circonstance, mais il achève d'affoler les pauvres gens. Un grand gars imberbe demande, atterré : « Moscou... boche ? » Il se figure qu'on lui annonce la prise de la sainte ville par les Allemands. On crie : « Non, non !

Moscou.. là ! ambnlance.. » Et il s'en va parce qu'on le pousse, il s'en va sans avoir compris. Les autres sont tassés, en attendant, sur les paillasses de nos hommes. Alors, on panse les suivants.

Il flotte autour de nous dans notre air confiné, qui sent de plus en plus la ménagerie, le phénol et l'iode, des nouvelles sans agrément. Elles sont encore vagues ; elles nous viennent par bribes : deux mots échangés dans les corridors, un juron indigné saisi au vol parmi la rumeur sombre. Car il y a un monde dans ce souterrain ! La galerie centrale est devenue impraticable : contre les deux parois, des ombres, face à face, debout, couchées ou accroupies, et dont les pieds et les genoux s'emmêlent, semblent enchaînées dans la nuit et elles acceptent qu'on les foule, comment faire autrement ? chaque fois que l'on veut passer. Des fantassins français, rescapés de l'attaque. Ils ne demandent qu'une chose : à rester abrités ici. Comment y sont-ils revenus ? Est-ce d'eux-mêmes ou sur un ordre ? Ont-ils perdu leurs chefs ? Se sont-ils esquivés ? Mais on n'a pas le temps de les interroger et quant à eux, ils aiment mieux se taire. Les mots qui leur échappent malgré tout nous font supposer un fameux carnage derrière la cote 108 et surtout au Mont-Sapigneul. On aurait enlevé aisément les premières lignes ; mais les Boches résistent dans la « grande carrière » et partout, sur les flancs des deux positions conquises, des mitrailleuses, embusquées dans le roc, prennent les nôtres à revers et abattent tout ce qu'elles veulent.—Il faut pourtant « savoir ». Entre deux pansements je cours à la soute des officiers. Comme ils sont mornes ! L'ordre vient de leur arriver de « ramener le barrage à 2.000 » ; il tombait à 5.000 à l'instant même. Il n'y a pas à s'illusionner : ou nous reculons, ou nous n'aurions pas avancé. Le train des échelons remettra son départ de quatre heures et demie. Il va être bientôt dix heures. Je sais ce que je veux savoir.

Ici commence d'apparaître la bande des simulateurs. Le

bruit s'est répandu, sans doute, chez les fantassins du refuge, que j'évacuais sur l'arrière. Alors on se risque chez moi. On parle de crises nerveuses, de courbatures... « On n'en peut plus ! » ou bien on a mal à la tête, J'offre un cachet et, mieux, je renvoie à Moscou, pour examen supplémentaire... Mais ce n'est pas ça qu'il leur faut : une fiche dûment signée, pendue à la boutonnière, comme l'étiquette d'un colis postal. Je ne donne pas ça pour une névralgie le jour où se jouent nos destins. Il n'y a plus qu'à trouver un coin dans la sape, à s'y tapir, à se faire oublier. La simulation est plus facile aux Russes ; ils n'entendent pas mes questions et je n'entends pas leurs réponses ; allez donc deviner de quoi ils se plaignent ! Je n'ose pas les renvoyer. — Certain sergent français mérite une mention spéciale. Deux camarades qui l'ont ramené, Dieu sait comme, le déposent contre un châlit, en paquet. Il est rouge, du rouge d'une grenade bien mûre ; tout juste si sa tête n'éclate pas. Il a l'œil vague, la bouche de travers, les bras et les jambes qui flottent et il vous tire la langue obliquement. Qu'on l'interroge, qu'on le pince, qu'on le chatouille, il ne bronchera pas ; il joue son rôle jusqu'au bout ; autant remuer une pierre... Sinapismes aux jambes, compresses froides au front et, à tout hasard, on le couche. Vous connaîtrez bientôt la fin.

A ce moment, je vois accourir le petit Brévain. Il cherche « après moi », ruisselant de larmes. Le mari de sa sœur, le fantassin, celui qui vint l'embrasser hier soir, a été blessé à l'attaque, et « bien blessé ». Il s'est fait ramener par un camarade, — à quel prix ! — à tout prix auprès de son petit beau-frère. Il sent qu'il va mourir. « Sauvez-le, Monsieur le Major ! » Ce désespoir de gosse me fend le cœur. Lâchant mes Russes, je traîne dans la case de l'adjudant (il en dira ce qu'il voudra !) la paillasse sur laquelle je couche et j'y étends le moribond. Mon chien affolé tourne autour, le flaire ; le poilu lui plaît, il veut l'embrasser. Le beau-frère est un homme maigre qui a passé trente ans. Sur ses

traits la visible usure du travail, du combat et de l'agonie. On découpe ses vêtements. Il a la glace aux pieds : on les entoure, on les réchauffe. Blessure du bras et blessure à la jambe. Mais le pire est caché : derrière l'omoplate une plaie pénétrante du poumon. A bout de sang et de respiration, il parle encore. Il est dur pour lui-même et il se prête à tout. Je lui dis : « Ça n'est rien, tu guériras ! » Ça le soulage et il veut me conter tout ce qu'il a vu au combat. Encore plus qu'à la vie il tient à la victoire et c'est vainqueur qu'il est tombé. « Oui ! Monsieur le Major, nous l'avons, la cote 108... et la carrière... On avance... On avance... Sans ces... g... de mitrailleuses... etc. » Laissons-lui ses illusions et recommandons-lui de reposer et de se taire : je ne donnerais pas quatre sous de sa peau. N'importe ! je ferai tout ce que je peux faire. Le petit me supplie comme si j'étais Dieu. Déjà le sang ne coule plus, les traits se détendent... Je laisse en paix ce privilégié pour m'occuper des autres ; mais son souci me suit partout. Chaque fois que je reviendrai lui tâter le pouls sous la couverture, je me demanderai s'il n'est plus ou s'il dort.

10 heures. Le sens du temps nous a quittés. Il faut regarder à sa montre pour être sûr que le même jour dure encore ; que dis-je ? la même matinée ! Le barrage a cessé d'être continu ; nous lançons des rafales de dix minutes. Vers 10 h. 1/2 on raccourcit encore de 200 mètres entre la rivière et la tranchée du col. On rallongera de 100 à 11 h. pour se fixer définitivement. Elle est loin notre chevauchée ! Recommandé aussi de « ménager les munitions »... — Or, voici ce qu'on sait de source officielle. 108 et le mont Sapigneul sont en effet à nous ; entre les deux avance nulle. Le tiers de l'effectif a été écrasé avant de sortir des tranchées par un marmitage de 210 ; l'avion, signalé à 5 heures, aurait prévenu l'ennemi que les boyaux se remplissaient de troupes ; tous les officiers sont tombés, et le commandant P... entre autres ; les survivants, sans chefs, se seraient ralliés aux troupes de droite et de gauche laissant le centre

dégarni. Les Russes mêlés aux Français auraient aggravé le désordre et, faute de réserves suffisantes, quantité de centres de résistance auraient été laissés intacts sur nos derrières ; certaine mitrailleuse, inabordable, continue son œuvre de balayage jusque sur notre route, au revers de nos positions : on l'entend bien. — A 11 heures enhardissement général de l'artillerie allemande ; les marmites pleuvent. Mais par un privilège inexplicable, tandis que dans le bois des Pies à gauche, le troisième groupe du régiment est à peu de chose près détruit, nos batteries qui tirent à découvert semblent « tabou ».

Midi et 8 minutes. Prendre immédiatement sous notre feu le boyau qui part du canal latéral à l'Aisne et aboutit au point X du plan directeur. Les Boches, sans doute, contre-attaquent. — Midi 15. Même tir. On stagne. — 14 h. 25. Assurer le maintien de notre infanterie sur les lignes actuelles par des barrages ajustés. Interdire toute contre-attaque, tout mouvement de troupes et tout rassemblement préparatoire sur la 2e ligne de la 1re position et entre ces positions. Ainsi, nous ne tenons pas même la 1re position dans son entier. — 16 heures. On fixe plus précisément la ligne : cote 108, lèvre occidentale de la « grande carrière » et, sur la droite, positions de départ. L'ordre est passé à la colonne des échelons, qui stationne en ordre de marche, derrière Cormicy, de regagner l'ancien bivouac. Cela dit tout. L'échec. On mâche de la suie. On a beau entendre conter qu'ailleurs, à Juvincourt, par exemple, même à Craonne, « ça va tout seul »... ici, on a le bec cloué. Il faut pourtant continuer d'agir, de remplir son ingrat devoir ; le mien est sans risques et modeste ; il me console un peu. Je songe à ceux qui gardent les trous, parmi les morts.

Le beau-frère n'est pas plus mal. Ces quelques heures de repos lui auront été salutaires. Mais lui et les intransportables, il va bien falloir cependant les évacuer à leur tour. Je fais réclamer à Moscou, outre des pansements — les miens s'épuisent, — au moins *une* auto sanitaire... Elle

met longtemps à venir. Enfin, le chauffeur se présente. La route étant ravagée de marmites, il a dû laisser sa voiture à quelque cent mètres de là. Il faudra essayer d'y traîner mes blessés, par le boyau, dans une couverture ; un brancard ne passerait pas. Non, c'est une tâche impossible. Le chauffeur se résout à courir tout le risque ; il amènera son auto jusqu'à l'escalier de la sape : tenons-nous prêts à embarquer ! Nous extrayons du souterrain Français et Russes. Ah ! comment parvient-on à soulever de tels colosses ! Tout le monde s'y met, aux épaules, au bassin, aux pieds, comme dans une *Descente de croix* à la Rubens. Le petit Brévain sourit dans ses larmes : je lui ai rendu quelque espoir. On se hâte ; pas d'accident. Reste encore le sergent au « shock ». Il fait le mort. On le plante debout : il tombe. Au moins qu'il se laisse porter ! Entre deux brancardiers, de marche en marche, il s'élève comme un pantin bourré de son...Il arrive au ras de la route. A ce moment, la mitrailleuse irréductible qui a vu l'auto à croix rouge la prend pour cible et fauche l'air. Les balles sifflent et frappent la terre d'un son mat. « Montez, montez, crie le chauffeur qui occupe déjà son siège. Comme on va charger le sergent, à ce cri, l'inertie renonce, l'inhibition est levée : notre paralytique, en deux gambades, escalade la route, se jette en voiture et « bonsoir » ! L'auto a mis la troisième vitesse. Je suis bien sûr qu'à l'ambulance la congestion aura repris ses droits. Personne n'est touché, ni nos blessés, ni nous. On rentre.

O troupeau hébété ! ombres suspectes, obstinément affalées ou errantes dans la ténèbre du couloir ! Rien plus que de la chair, toute pensée absente. L'animal échappé à la boucherie, las de souffrir et se trouvant bien dans son corps. Comment distinguer parmi eux les fous des lâches, les égarés des précautionneux? Il se faut se défier surtout de ceux qui crânent, en contant bien haut leurs prouesses. Ils vous disent qu'ils soufflent avant d'y retourner ; une heure après, on les retrouve dans ses jambes. Le plus pé-

nible à voir, peut-être, c'est l'escouade des Russes honteux, une dizaine, qui, n'osant jamais s'arrêter, sortent par devant, rentrent par derrière et bouclent la boucle autour de l'abri. Figurants éternels du grand opéra de la guerre, ils auront toujours l'air de se rendre aux premières lignes, sans y aller jamais. Ils croient n'être pas remarqués. On se sent si déçu, si las, qu'on les excuse... On excuserait tout. Leurs frères se sont bien battus.

Dans tout cela que deviennent nos hommes, ceux qui marchaient dans la vague d'assaut, comme des otages, pour rassurer les fantassins et établir avec nos batteries une impossible liaison ? Le téléphone est muet sur leur compte. Le sous-officier Soubéry, qui revient seul, halluciné et sans paroles, ne nous renseigne que sur lui. Quand il peut s'expliquer, il dépeint des scènes épouvantables, inattendues, dont on voudrait douter. Il a vu, non pas seulement la misère et la solitude du fantassin perdu au fond de l'entonnoir, non pas seulement la souffrance, la mutilation, l'agonie, la mort... Il a vu, il a vu surtout, un Cosaque s'acharner sur un Boche, lui trancher la tête, les mains, les pieds, et pratiquant on ne sait quel rite sauvage, en faire un tas, l'arroser d'essence, y mettre le feu. L'a-t-il vu en réalité ou dans sa fièvre ? Mais ne vivons-nous pas nous-mêmes, dans notre fièvre froide, plus que dans la réalité ? Nous avons sur nous trop de sang et non payé, ici du moins, par la victoire. Quelle heure est-il ? Nous sortons et trouvons la nuit.

Les barrages se suivent, s'espacent. On vient de faucher d'importants renforts qui s'amassaient au fond de « la Corbeille » pour attaquer d'Est en Ouest la cote 108. On se tient sur ses gardes... on est nerveux... Fusées. Des cris, des étoiles, des lueurs... — Manger n'importe quoi, redéballer ses couvertures et sur une paillasse salie, ensanglantée par un héros, dans la déception, essayer de dormir... Je voudrais pourtant bien prier. Je n'ai presque plus de Dieu à cette heure.

V

17 avril.

Lendemain de noce ; le cœur chavire. On dormirait toute l'après-midi. Le désespoir se cuve, comme l'ivresse. On se lève fripé ; on ne se lave pas ; on a du mal à se mettre à la page... On craint de voir le jour et d'affronter la vérité. Tant pis ! liquidons nos tristesses !

Jamais ne nous parut plus insolite notre présence dans la sape, tout ce qui s'y passe, tout ce qu'on y voit. De tout cela rien n'a plus raison d'être. On dirait de mornes « coulisses » après la représentation. La pièce n'a pas réussi : pourquoi rester? pourquoi attendre ? On nous avait mis là pour nous permettre de tirer jusqu'aussi loin qu'iraient nos fantassins. Pour tirer près, nous voici gênés au contraire ; la cote 108 nous bouche l'horizon ; elle est dans le champ de nos trajectoires. Sans compter que, finie l'alerte, les observatoires ennemis vont se regarnir de jumelles et l'œil nu suffit à nous repérer. Ah ! quel délire chez les Boches quand ils vont découvrir devant eux, à leurs pieds, nos impudentes batteries, appelant sur elles le feu vengeur ! Je vous dis qu'ils verront pointer, charger, tirer chacune de nos pièces. Le plus sage serait de décamper en hâte, avant qu'ils ne se soient repris... Non, on nous laisse là. — Si on nous laisse là, c'est donc, peut-être, qu'on espère ?... L'espoir tenace trouve toujours un joint pour rentrer dans des cœurs obsédés par l'idée de vaincre. Quoi ? le jour J ne nous a pas guéris et nous refusons l'évidence ?

On commence à se rendre compte de ce qui s'est passé hier. Au moment du départ le centre n'était pas encore en ligne. Comme j'ai dit plus haut, un marmitage inattendu l'a décimé ; les troupes ne savaient qui suivre. Pas de contre-batteries. Un barrage roulant de pauvres... « Je ne vous ai pas vus, messieurs les artilleurs, dit le colonel X... à notre commandant. — Mon colonel, j'ai fait tout le possible. J'avais 1.800 mètres à battre avec dix pièces. A raison de 2 obus par pièce et par minute, comptez ce que ça

fait ! » Enfin, on prétend que « la lourde » manquait de projectiles. La gare et les dépôts en étaient pleins ; mais il fallait tout charroyer par la « route unique » ; elle n'a pas suffi. Nous savions à peu près tout cela, on nous le confirme. Dans la case des officiers, on parle bas comme dans la chambre d'un mort. Ou on lance une plaisanterie qui sonne faux et sombre à plat. Sans doute nous tenons encore 108 et nous encerclons « la grande carrière » ; mais cette cote est un terrier aux galeries inexpugnables ; nous l'occupons à la surface, les Boches sont toujours dedans et un tunnel mystérieux les ravitaille. Nous n'avons plus là-haut que 200 fusils dans des trous. Combien de temps s'y accrocheront-ils ?... Au mont Sapigneul ce fut pire. Après l'assaut victorieux, une affreuse boucherie et le soir même tout le monde en dégringolait. « J'ai été au Mort-Homme, me dit un soldat du 150e ; auprès de Sapigneul, ça ne compte pas. » Va-t-on s'obstiner ? Je l'ignore ; il le faudra peut-être, si ça marche mieux chez Mangin. On parle d'attaquer à notre droite la cote 100.

Les mêmes égarés circulent dans la sape ; d'autres malades, d'autres blessés... Mais on n'en tire pas grand'chose. Nous restons toujours sans nouvelles de nos agents de liaison. Quel soulagement quand ils reparaissent, et quel plaisir on a à leur serrer la main ! La bonne figure rose et franche du grand Larroy de la 25e tire des larmes ; il nous apprend la mort de son camarade Rogeron frappé au front par une balle comme il escaladait le parapet ; il était simple, peu causeur et fidèle. Tous sont soulagés et, au fond, heureux « d'avoir vu ça » en faisant leur devoir : ils n'ont servi du reste à rien. Rénon, qui partit affolé, revient plus affolé encore : il n'aura même pas pu joindre le commandant de bataillon, justement celui qui est mort et n'accordait qu'un de ses bras aux Boches.

Le jour passe, on ne sait comment, émaillé de harcèlements, de contre-préparations, de barrages. Les mitrailleuses détestables tiennent toujours dans leurs abris. En retour

nos batteries sont toujours épargnées. Il ne faudrait pourtant pas, ce nous semble, prolonger ce jeu-là. On ne parle pas de partir. — Des milliers de prisonniers et des centaines de canons disent les nouvelles... Même, le plateau de Craonne serait à nous : on ne l'affirme pas. Réjouissons-nous, sans jalousie, des victoires de nos voisins ! Un rayon luit... Le capitaine Roger Bontemps plaisante... Enfin, bon débarras ! notre hôte l'adjudant est relevé.

18 avril.

La dernière journée à la fameuse route 44. On a pitié de nous : nous partons dans la nuit pour regagner nos positions primitives. Le chasseur qui rentre « bredouille » n'est jamais fier ; mais sa vie, du moins, ne fut pas en cause. En guerre, il n'en va pas de même. Un espoir égoïste, purement animal, remplace notre élan vers la victoire et atténue notre déception. Plus qu'un jour à tirer et, si rien ne se gâte, tout notre monde ramènera sa peau. Nos pièces auront craché durant six jours, six fois vingt-quatre heures, au nez de l'ennemi, à deux pas de lui et à découvert, sans avoir reçu un obus. Il en est tombé devant et derrière, à droite, à gauche ; mais point dessus. En vérité, cela tient du miracle ; on pensait courir au massacre et on trouve l'impunité. Les canonniers se disent : encore 10 heures ! encore 8 heures ! encore 6 ! encore 4... Ce serait bien le diable si nous étions repérés aujourd'hui. Du reste, il règne une sorte de calme ; les adversaires se recueillent ; on ne nous demande guère que du harcèlement. Allons ! l'après-midi tire à sa fin : sauvés !

Les hommes donc circulent et plus librement que jamais, entre les canons et la sape, lorsque, soudain, l'un d'eux est salué par un explosif de 105 : hasard de l'arrosage ? ou directe prise à parti ? Un autre poilu s'est montré : même politesse. Ça y est ! la 26e est repérée, encadrée, menacée d'un marmitage exact, si elle s'avise de « l'ouvrir » — et par la même occasion la 25e. Mais calme persistant. Pourquoi l'ouvrirait-elle ? voilà déjà six heures... — Au loin, de sourds

écrasements, et au dedans, la sonnerie du téléphone. « Allo! — Les Boches contre-attaquent. De suite, le barrage ! — Est-ce absolument nécessaire ?— Absolument ! » Le cri de : « Barrage, barrage ! » traverse et balaie la caverne. « Canonniers, à vos pièces ! » Je les vois tous passer, monter l'escalier et sortir. Ils savent où ils vont; on ne distingue pas ceux qui méprisent le danger (il en est quelques-uns) de ceux qui surmontent leur crainte. Tous s'élancent, faisant bon visage à la mort. Farnier trouve encore un mot gouailleur ; notre lieutenant capitaine est plus droit que jamais, ses lieutenants plus empressés. Un seul officier suffirait pour commander le tir; mais les trois donneront l'exemple.

« Première pièce.. feu ! » Ce qui était prévu advient. La rafale des obus boches répond coup pour coup sur la position. Mais s'effaçant à peine au sifflement des arrivées, les pourvoyeurs se passent les obus, les servants chargent, les tireurs tirent, le chef de pièce transmet les ordres (« Ne craignez rien, les gars ! c'est du faux ! » dit Farnier), le lieutenant les donne de sa voix la plus froide, et plus les Boches les arrosent, plus s'accélère leur entrain. La terre vole, les éclats sifflent, la fumée se déchire et se reforme, les deux tonnerres ennemis superposent leurs deux vacarmes... Au milieu de cela, des silhouettes fermes et actives. A la 25, un paquet de terre volant vient boucher la gueule d'une pièce ; on la débouche calmement. — Les Boches n'ont pas le dernier mot ; ils se taisent avant nos pièces. Miracle encore, aucun de chez nous n'est touché. Ah ! quand nos hommes rentrent, on les embrasserait !

Il fera bon partir sur ce geste héroïque. Il nous rend déjà moins amer et misérable le souvenir de l'Aisne et de la route 44. Le séjour finit en beauté et il sera permis d'en parler avec joie. Allons ! nous défaisons le pénible chemin, à pied encore et sur un terrain plus aride. Nous traversons un Cormicy plus ruiné, qui sent le gaz, le sang caillé, la poudre et surtout le pétrole. En sortant du village, un petit incident.. C'est moi qui vais m'enliser jusqu'au ventre dans un ma-

récage fangeux, approfondi par de grosses marmites : sans la main charitable que me tend le lieutenant D... j'y restais. Et je me couche grelottant, dans mes vêtements cuirassés de boue, à ma place ordinaire, que je ne croyais reprendre jamais. Dans le gourbi, la source est devenue rivière ; de plus près, le rondin m'écrase. Nous nous donnons tout au sommeil, comme si nous mettions le point final.

HENRI GHÉON.

PAUL ADAM

SOUVENIRS ET SÉJOURS

—

Ce n'est pas le Paul Adam officiel des dix dernières années et gravitant vers la gloire que je veux commémorer ici, non plus qu'il n'est dans mon intention d'esquisser de lui un nouveau portrait littéraire : tant d'autres l'ont étudié sous ses aspects divers, et il était le thème favori sur lequel s'exerçaient les jeunes gens débutant dans la critique. Car un peu à la manière de V. Hugo, il distribuait volontiers du génie à ses plus récents admirateurs, et telle était la chaleur de son accueil que, se donnant à tout le monde, chacun croyait l'avoir tout entier. C'est un Paul Adam plus intime, plus simple, plus douloureux aussi, que je vais tenter de montrer, tel que je l'ai connu à une époque de transition, peu après son entrée au *Journal* et jusqu'au moment où parurent « Le Temps et la Vie ». Des extraits caractéristiques de ses lettres pourront donner quelque intérêt à ces pages.

§

Je fis la connaissance de Paul Adam en octobre 1893. Un roman que je venais de faire paraître : *Misère Royale* m'avait valu un billet flatteur de lui, où je relève cette phrase :

Voilà bien, à mon sens, le genre de roman qui réussira. La bourgeoisie a été étudiée à fond. Restent les Grands et le Peuple; et montrer de l'un et de l'autre les mesquineries, les faibles extériorités serait une très belle œuvre de morale.

Déjà, dans ce dernier mot, pointe l'auteur des différentes *Morales* qui parurent par la suite, car Adam, évocateur des

foules, paradoxal metteur en scène des situations les plus variées, se piquait avant tout d'être un moraliste.

Suivait une invitation à venir le voir à son jour, le vendredi, de deux à cinq.

Paul Adam occupait alors, 24, rue de la Faisanderie, un rez-de-chaussée, sur la cour, confortable, mais modeste. La proximité de l'avenue du Bois, je le sus par la suite, lui agréait particulièrement, à cause de l'élégance offerte. Il sortait d'une période difficile : à vivre dans un décor fastueux, il lui semblait que son rêve d'opulence future obtînt un commencement de réalisation. (Notons, en passant, l'importance extrême que prenait pour lui l'intérieur, le décor. A cet égard, le titre d'un de ses premiers ouvrages, et non des moindres, *En Décor*, est mieux qu'une indication.) Sa mère y demeurait avec lui, et de la ruine survenue naguère il tâchait à lui épargner le souci.

Nous restâmes seuls, ce premier après-midi — Paul Adam ne tenait pas encore salon — et nous y gagnâmes de tout de suite nous entendre cordialement. Le buste large, la tête puissante, le regard clair, il y avait dans la figure de Paul Adam du penseur et du lutteur. C'est ce qui frappait d'abord. Un pli de souffrance marquait le front. A peine y prenait-on garde, tant il émanait d'enthousiasme de sa personne, de bonté communicative. C'était une habitude du cœur, chez lui, de chercher à discerner, chez le nouveau-venu, non les défauts, mais les qualités. Celles-ci, il les exaltait, comblant, par sa louange, de joie et de confiance le visiteur. Mais le pli de souffrance subsistait, devait s'accentuer avec l'âge. Et cela s'expliquait. Souvent dans sa correspondance reparaîtront des passages analogues à celui-ci :

Je suis dans une période d'ennuis miraculeusement successifs qui me tiennent avec un mal de jambe persistant. Les humeurs les plus noires m'accablent et je ne voudrais pour rien au monde vous mettre en rapport avec mon être momentané qui s'affirme très morose (sept. 94).

Sitôt cette entrevue, nos relations s'établirent, presque

quotidiennes, intimes, confraternelles, mais exemptes de camaraderie. Paul Adam était un ami, mais il avait le bon goût de ne pas vouloir être un camarade. Car toute vulgarité dans les rapports lui était odieuse, de même qu'une vulgarité dans l'expression, signifiât-elle la vérité, le choquait. Ce pourquoi certains croyaient devoir lui reprocher du maniérisme et de la préciosité.

Sa mère ne laissait pas à cette époque d'exercer sur lui une certaine influence. Quoiqu'en général elle s'effaçât, ceux dont la présence ne l'effarouchait pas ont pu constater son intelligence avertie, ses dons de narratrice. Grande liseuse, elle savait également maints récits de son pays (la Picardie) et c'est tant qu'elle fut en vie qu'Adam écrivit la série de contes réunis sous le titre : *Les Tentatives passionnées*, contes d'une rare imagination et d'une forme souvent parfaite, plus accessibles dans leur brièveté que les romans touffus où plus tard son génie se complut. A vrai dire, il lui reprochait d'avoir mis obstacle, lors de son veuvage, à sa vocation d'explorateur. Pour ma part, j'ai toujours pensé qu'il y avait en cela une part de « bovarysme » chez Paul Adam. Lui aussi se rêvait autre qu'il n'était, et se voyait homme d'action, alors qu'il était le pur littérateur. C'est dans le livre qu'il répandait ses idées que pratiquement il eût eu de la peine à réaliser. Ainsi se voyait-il également sportsman accompli, mais, à sa 14e leçon de bicyclette, ne savait encore se tenir en équilibre, après quoi il renonça.

§

Il m'arriva, un an plus tard, de réunir à ma table Maeterlinck et Paul Adam. Une première tentative n'avait pas réussi, Adam m'écrivant (nov. 94) :

... Malgré tout mon désir de passer ce soir-là en l'admirable compagnie offerte par votre gracieuseté, ma misère me contraint à voir les personnes qui voulurent bien me ménager cette entrevue (*d'affaires*).

J'aurais eu tant de joie à connaître Maeterlinck dont les écrits

m'enchantent. Dites-lui mon espoir et mon désespoir de ne le pouvoir réaliser.

A quelques jours de distance, l'agape put avoir lieu. Heureux moment où l'on peut réunir familièrement devant un repas sans prétention deux hommes déjà touchés des rayons de la célébrité, mais incertains encore de ce que leur réservera l'avenir.... Sans doute, à cette époque, Maeterlinck ne prévoyait-il pas qu'il deviendrait illustre. Il était l'auteur, révéré par une élite, de *Pelléas et Mélisande*, nullement ébloui par son succès, peu accoutumé à Paris, et peut-être intimidé par la présence d'Adam, de renommée plus brillante. J'oublie qu'il y avait un troisième convive, un superbe chat bleu, auquel tout était permis, et qui, assis à côté de moi, interrogeait dans mon assiette de sa patte flatteuse la bonté des plats et s'enhardissait à sauter sur la table. Pareilles façons ne déplaisaient pas à Maeterlinck, mais scandalisaient Adam, blessé dans sa conception du décorum. Seulement, allez faire entendre raison à un chat ! Ou il est votre ami, ou il ne l'est pas. S'il l'est, son droit strict est de s'initier aux belles manières et de manger de ce que vous mangez vous-même, dans votre plat. Je crains bien que la présence de cet imprévu commensal félin n'ait beaucoup nui à la pénétration mutuelle des deux écrivains, car Adam ne déploya pas ce soir là ses facultés oratoires habituelles, et quant à Maeterlinck, il pense plus qu'il ne parle... Je ne crois pas d'ailleurs qu'ils ne se soient jamais revus.

§

Entre amis de lettres, il est fréquent que naisse l'idée d'une collaboration. Adam rêvait théâtre, où il envisageait la fortune. Il m'affirmait que le théâtre est à la portée de chaque talent, et que je n'avais qu'à essayer. Hélas, « voir théâtre », c'est un défaut que je n'ai pas. Néanmoins, nous jetâmes les bases d'une pièce qui s'intitulait *le Trône*.

Je me rappelle qu'il s'agissait d'une milliardaire améri-

caine obligeant le roi d'un pays balkanique ruiné à l'épouser, et devenant la souveraine de fait : cela finissait très mal, par une guerre, une révolution et quelques assassinats. La pièce ne devait jamais être écrite, mais elle hanta assez longtemps Adam. Maintes fois il y fait allusion. Ainsi dans ce billet d'octobre 95.

... *Le Trône* vous semble-t-il en voie ? Nous entrons en répétitions le 5 octobre pour le *Cuivre* qui sera joué fin novembre. Si nous pouvions arriver alors ! Carré vient de reprendre la Porte-Saint-Martin, avec, je crois, les meilleures intentions. Comment vous va ?

Je patauge dans la sombre panade. Et ce Tybalt ! (*Laurent Tailhade*). Avez-vous lu l'article de Géraldi ? Voilà l'heure de justice. Qui a frappé par l'injure sera frappé par l'injure, a dit le Christ.

Oh, vous voir !

§

En 96, Adam fit un long séjour avec moi à Guéthary, entre Biarritz et Saint-Jean-de-Luz. L'endroit, où j'avais déjà séjourné, alors peu connu, avait gardé son exact caractère basque, et la vie y était charmante de laisser-aller. Je ne suis pas certain que le manque de confort dans l'installation convînt tout à fait à Adam, et s'il ne s'en plaignait pas, il donnait néanmoins de sages conseils à l'hôtelier. D'autre part, malgré les goûts sportifs qu'il manifestait (ce fut à Saint-Jean-de-Luz qu'il tenta de s'initier aux beautés de la bicyclette), les « pelotari » continuellement en exercice devant le fronton du jeu de paume ne l'enthousiasmaient pas, et si peu, qu'agacé, un jour, il lança, mais très sérieusement, cette boutade : « Est-ce que ces gars-là, au lieu de perdre leur temps à lancer des balles, ne feraient pas mieux de lire Kant ? » Mais devant le spectacle de l'Océan il avait de magnifiques trouvailles de phrases, peu à peu se laissait gagner par le charme du pays, dont il utilisa le cadre (Bayonne et Biarritz principalement) pour un de ses

pluscharmants romans : *L'Année de Clarisse* (1). Adam était arrivé muni de nombreuses lettres de recommandation pour l'Espagne, qu'il projetait d'explorer, et de guides et ouvrages sur ce pays. Il alla à Fontarabie et à Saint-Sébastien, et connut l'Espagne.

Cela, je l'écris sans ironie. A une rare faculté d'intuition Adam joignait également une prodigieuse faculté d'amplification ; avec une vague, il eût fait l'Océan. Avec les pierres, les balcons et les écussons de Fontarabie, il fit les villes espagnoles. Un cri « *Sardiñas frescas* », à Saint-Sébastien, lui révéla toute la vie des pêcheurs — et davantage (article paru sous ce titre au *Journal*). De mantilles entrevues aux arènes de Saint-Sébastien il déduisit la vie des dames madrilènes. Et s'il ne put tolérer que la vue de deux courses de taureaux, il ne donna pas moins des *corridas* une éblouissante description.

Qu'on me permette d'intercaler ici, et en anticipant les années, une anecdote qui me paraît caractéristique de sa manière de voir, de concevoir et de développer. Au château de Chaiges, près Juvisy, parmi quelques amis conviés, se trouvait le peintre Hawkins, méphistophélique de visage, et parfois non moins dans ses propos. Très occupé à ce moment-là de travaux militaires, Adam s'avise de lui montrer le portrait d'un grand-oncle qui fut commandant à la garde nationale. « Voilà, dit-il, je voudrais vous demander un renseignement. Combien m'en coûterait-il de faire rajouter à cette tête un corps ? Il me plairait d'avoir chez moi le portrait en pied de mon oncle dans son uniforme, dont ici on n'aperçoit que le col. » Hawkins donne un chiffre. Là-dessus Adam s'emballe : « Oui, mais ce n'est pas tout. Mon grand-oncle commandait la revue à cheval. On pourrait compléter par le cheval, un cheval blanc. Et cela se passait à Arras. Alors la place d'Arras, ses pignons, son hôtel de ville, le beffroi composeraient le fond de la toile... » Adam discou-

(1) Exactement, Paul Adam fit deux séjours avec moi à Guéthary. Celui dont je parle, et qui fut le plus long, est le second.

rut de la sorte fort longtemps et avec force détails nouveaux sur les beautés du tableau projeté, à la stupeur amusée du peintre. Or, il est que cette petite histoire, à mon sens, nous découvre à vif la nature de l'imaginatif. Là ou le vulgaire ne voit qu'une tête, lui reconstitue le corps, le cheval, et tout un paysage. Adam était le pur imaginatif.

De ces vacances à Guéthary il garda un souvenir charmé, et souvent, indépendamment de ses conversations, il y revient dans ses lettres, un peu comme à une joie d'arrière-jeunesse, et qui ne se renouvellera plus.

J'ajouterai qu'en ses villégiatures Paul Adam était aussi assidu, aussi régulier au travail qu'à Paris. A part de rares excursions qu'il faisait plutôt pour s'instruire que pour en jouir, sa promenade se faisait toujours à la même heure — tout de suite après déjeuner, au désespoir de ses compagnons — et généralement vers le même endroit. C'était pour lui une nécessité aussi bien cérébrale que matérielle de coucher de l'écriture sur du papier à des intervalles fixés d'avance. Cette continuité, sans brisure, explique la quantité de son œuvre, sinon sa qualité. Elle le privait de petites joies, inhérentes à un peu de paresse, elle l'empêchait de frayer nonchalamment avec autrui, aux heures où le soleil se couche dans la mer, où l'on respire la nature au lieu de vouloir l'exprimer. Et tel petit cabaret, dominant l'Océan, où l'on se rencontrait avant dîner avec Hermann-Paul, de braves indigènes et quelques autres baigneurs, lui fût toujours odieux. Il s'y sentait déplacé et l'était. L'atmosphère du cabinet de travail lui convenait mieux, et quand le cabinet s'élargit aux proportions d'un salon où les disciples s'empressaient, il s'y sentit tout à fait bien — pour une heure ou deux.

§

Un billet de lui, en avril 1897, m'avertit de ses fiançailles, prévues depuis des semaines :

Les Gazettes vous ont-elles appris le bonheur que j'ai ce jour ?

Serez-vous assez gentil pour venir dîner vendredi soir chez les parents de ma fiancée, monsieur et madame Meyer, 7, avenue de l'Alma, afin que vous puissiez connaître Mademoiselle Marthe que j'aime ?

Un mot, je vous en prie. Je ne veux pas que mon meilleur ami tarde à être des nôtres...

La vie prenait pour lui une nouvelle face, son activité littéraire allait recevoir une nouvelle impulsion. Mais son existence ne se simplifiait pas, ainsi que l'indique une lettre datée de Boissy-Saint-Léger du 1er septembre 1897, dont voici les passages essentiels :

Après un tour en Hollande, nous voici revenus, ma femme et moi, dans les environs de Paris, où j'ai achevé mon drame des *Byzantines*. Enfin ! ! Nous parlons de vous sans cesse, et l'idée de vous savoir à Paris, le 6, nous enchante. Vous pousserez, j'espère, jusque Boissy. Je travaille assez à mon grand machin de roman, et je suis excessivement heureux. Puis-je croire que la même clarté illumine votre vie ?

Seulement, ma mère est un peu souffrante et morose. Vous seriez le plus exquis des hommes si en arrivant à Paris vous alliez la voir et lui persuader que mon seul dessein n'est pas de la voir mourir, ainsi qu'elle le proclame avec des énergies diverses et certaines.

Je vous chéris toujours beaucoup. Comment l'Alsace vous plaît-elle ? Que dit l'Allemagne de l'Alliance qui lui assure le maintien de la paix, c'est-à-dire l'acceptation définitive par la France du Traité de Francfort ?...

(Je reproduis ce dernier alinéa, parce qu'il me semble rétrospectivement curieux. Mais j'avoue ne pas me rappeler à quelle Alliance il y est fait allusion.)

Peut-être y avait-il des malentendus entre la mère et le fils, depuis que celui-ci s'était marié. Il ne m'appartient pas d'en parler. Quoi qu'il en soit, plusieurs lettres d'Adam, fort sombres de ton, me parvinrent l'automne 1897 à Guéthary, où j'allais passer l'hiver. Je transcrirai en partie celle-ci, du 17 novembre, où de l'enjouement subsiste :

...Les *Lettres de Malaisie* vous parvinrent-elles à Guéthary

où je les adressai ? J'espère qu'elles vous amèneront du temps moins morose que celui dont se plaignait votre lettre à l'arrivée sur la plage océanique. Je vous vois svelte et beau, courant en espadrilles sur les hautes roches et bavardant avec le flot.

Hier la *Revue Blanche* me donna le bonheur de communier magnifiquement de votre âme. Que de beauté..., et comme il faut vous chérir chaque jour plus... Moi je continue à me débattre dans la Tragédie eschylienne, dont ma mère continue à être la protagoniste inlassable.

Puis, voici une autre missive du 10 décembre 1897, où s'atteste l'incroyable activité de Paul Adam.

... Rien ici ne nous va trop. Ma mère nous donne bien du chagrin ; et les Byzantines attendent l'asile d'un décor favorable que leur refusent les parcimonieuses esthétiques de directeurs. Je corrige les épreuves de trois volumes, j'en achève un, j'en prépare deux, et le monde va !

Pourquoi êtes-vous mélancolique ? Il faut vivre en joie, malgré tout. Le désir de la joie, c'est la joie elle-même.

Je vous vois dans la maison aux contrevents bruns, et la croix de pierre se signe sur l'Océan. Ici la douceur du soleil allège les duretés de la vie et auréole ses charmes...

Un télégramme m'annonçait, en février 1898, la mort de Mme Adam mère. Peu après je recevais cette lettre (22 février 1898) :

... Je suis anéanti. C'est ma vie qui est morte avec celle de ma mère, et tout le motif de quinze ans d'efforts. Il n'est pas de chagrin moral et autre qui ne m'accable à ce moment. Oh ! si je pouvais auprès de vous reconquérir du calme, de la résignation ! C'était la maladie qui avait modifié le caractère de ma pauvre et vieille amie. Je le sais trop maintenant. Elle fuyait une douleur dont elle attribuait à toute présence l'initiative. Quel regret je souffre ! Des mots ne l'exprimeraient pas. Je respire une mèche de ses pauvres cheveux gris que ma femme a coupés au moment de la mise au cercueil. Ils donnent exactement l'odeur que sentaient ses cachemires de l'Inde, lorsque petit enfant je me frottais à sa toilette selon la mode du second empire. Toute son émanation est dans l'odeur suave de cette boucle argentée. Et c'est tout ce qui me reste...

« La Tragédie eschylienne », dont parlait Paul Adam, venait donc de prendre fin. Les obsèques — auxquelles je n'assistai point — de Mme Adam, à Saint-Honoré d'Eylau, ne furent, paraît-il, point exemptes de pompe. Et ce n'est pas, peut-être, ce qu'eût souhaité la vieille dame dont les derniers chagrins ne furent pas tout à fait imaginaires. Mais sur la négligence et l'infidélité de la personne commise à ces soins, pendant quelques heures par jour, dans ce logis de l'avenue Henri-Martin, où elle s'était retirée, je n'ai pas à répéter ce que Paul Adam apprit plus tard, trop tard.

§

Désormais, installé au château de Chaiges, près de Juvisy, pendant trois années, Paul Adam allait s'occuper à peu près exclusivement de ce qu'il désignait sous le nom d' « Epopée de l'Empire ».

Le château de Chaiges était une grande bâtisse de l'époque Louis XIV, dont les proportions et le style enchantaient Paul Adam. Cela était démesuré pour un couple, et au fait, pendant la saison estivale, y habitaient la famille Narcisse Meyer, Mme et Lucien Muhlfeld, co-locataires, et de nombreux hôtes, dont le dernier fut Henry Becque, y trouvaient hospitalité. Un peu de délabrement ne messeyait pas à la vieille demeure. Le parc, défendu par un saut de loup, avait, pour négligé qu'il fût, de l'allure et conservait des restes d'un noble dessin. Paul Adam, en costume de velours lilas, culottes courtes, bas écossais, s'y délassait à tirer la pie, la corneille, voire le lapin, qui ne redoutaient guère son adresse. Deux étangs attenant à la propriété, profonds, perfides, aux eaux mornes garnies de roseaux, complétaient la physionomie de l'endroit. En bordure, d'un côté, s'élevait le remblai d'un chemin de fer. Les lignes d'Orléans et du P.-L.-M. passant à proximité du château, il y avait nuit et jour un beau vacarme de sifflets de locomotives.

Une cloche, comme de juste, appelait les convives au déjeuner et au dîner, tout à fait seigneuriale.

Le cabinet de travail de Paul Adam était une vaste et haute pièce au rez-de-chaussée, au meuble recouvert d'Utrecht jaune, ouvrant par une porte vitrée sur la verdure du parc. Dans l'imposante cheminée, dès le commencement de l'automne, flambait le sapin et se consumait le chêne. Là, devant son bureau chargé de fiches et de mémoires de l'époque, Adam travaillait tout le matin, et, après un peu d'exercice, l'après-midi jusqu'à l'heure du dîner qui était tardive.

Il avait conçu le projet d'écrire *la Force* suivie de trois autres volumes, après une lecture de *la Guerre et la Paix*. Ayant connu Tolstoï d'assez près, j'avais été à même de renseigner Adam sur la façon dont l'illustre moscovite avait composé son roman, — si l'on peut appeler roman *la Guerre et la Paix*. — Immédiatement, Adam avait pris feu. Lui aussi possédait des documents de famille, et, avec leur aide, retracerait l'épopée impériale, mais dans un esprit français.

Je dois remarquer qu'Adam goûtait médiocrement Tolstoï. Dans *Anna Karénine*, il ne voulait voir qu'une banale histoire d'adultère. *La Guerre et la Paix*, c'était mieux. Mais il y avait autre chose à faire. Et trop de sentimentalité nuisait à l'œuvre.

Or, précisément, c'est la profonde humanité de Tolstoï qu'Adam était incapable de ressentir. Les personnages de Tolstoï vivent par l'intérieur, ceux d'Adam par l'extérieur et le décor. Je n'ai ni le loisir, ni la place ici de me livrer à une comparaison des deux « épopées ». D'ailleurs, j'ai prévenu que ces pages ne prétendent pas à de la critique. Néanmoins, je ne peux m'empêcher de constater que, si brillants que soient les tableaux de *Le Temps de la Vie*, si sagace que se montre l'auteur, jamais il ne touche le cœur, comme fait si aisément, si constamment le grand slave. L'émotion de Paul Adam est toute de pensée. C'est celle qu'il préco-

nise exclusivement, peut-être parce qu'il se sent impuissant à produire l'autre, celle du cœur. Et volontiers traiterait-il celle-ci de niaiserie, de sentimentalisme à l'usage des femmes. Il reste froid. Son œuvre est de la glace où étincelle le soleil de l'intelligence.

§

Maintes fois, et dans diverses saisons, je séjournai à Chaiges, dont Mme Paul Adam faisait délicatement les honneurs, sans cesser d'apporter une collaboration discrète, mais incessante au travail de son mari. Entre temps, des lettres me parvenaient, celle-ci, par exemple (juin 1899), qui me trouva à l'Ile de Bréhat :

... Puissiez-vous en goûter de semblables (*de beaux moments*) devant la mer bretonne où vous vous êtes enfui mystérieux ! Herméros, Herméros ! C'est vous qui vous contemplez dans le jeune éphèbe aux ailes closes. Et le flot lave vos pieds purs. Je vous devine solitaire, sur la grève, svelte silhouette ! Mirez-vous dans votre mémoire et vous goûterez les joies mêmes que votre livre vient de me prêter (1) !

Nous sommes ici toute la famille réunie, nous parlons de vous, nous relisons vos vers. Nos amis disent du bien qui vous concerne. Je vous envoie l'hommage de notre bien vive amitié.

Je me prépare à écrire le texte définitif de *La Ruse*, mais la neurasthénie s'y oppose. Je la vaincrai quelque jour de cette semaine qui vient ; et alors, durant six cents pages, je balbutierai fiévreusement.

Moréas et La Jeunesse parlèrent de vous en termes très amicaux. Cela m'a fait le plus grand plaisir. Très douce et bonne chose d'entendre louer un ami véritable.

C'est encore un merci que je vous dois.

§

Un post-scriptum à une lettre datée de Chaïges me remet en mémoire une des particularités d'Adam :

Serez-vous dans la possibilité de me renseigner sur cette dame

(1) Je m'excuse une fois pour toutes de transcrire tels compliments d'Adam. Mais ils caractérisent nettement sa manière enthousiaste, et d'ailleurs parfaitement sincère à l'endroit de ses amis.

Nocroff? Et aurez-vous achevé la lecture de la *Lumière d'Egypte?* Celle-ci servirait à comprendre un horoscope que m'a écrit celle-là.

C'est qu'Adam, ayant vécu dans l'intimité de Stanislas de Guaita, avait gardé le goût de l'occultisme, et c'est pourquoi une partie de son œuvre est teintée de magisme. Ce n'est pas là l'aspect le moins curieux de sa physionomie. Mais il ne transposait pas seulement ses connaissances spéciales dans ses livres, il les mettait également en pratique dans la vie. Le tarot lui était d'un usage familier. Pendant longtemps — j'ignore s'il persista jusqu'à la fin — il en disposait les lames tous les matins pour être renseigné sur ce qu'il adviendrait de sa journée. Il ne laissait pas de donner quelque créance aux dires des somnambules. Ainsi narrait-il qu'une de ces voyantes lui avait prédit qu'il se fiancerait dans une maison sise avenue de l'Alma. Il se trouva que le numéro qu'elle lui avait indiqué est englobé dans l'édifice de l'Hippodrome. « Mais, ajoutait-il, sur l'emplacement de l'Hippodrome démoli fut bâti l'immeuble où réellement je me fiançai. » Il souriait, un peu sceptique, passablement convaincu.

§

Le moment de quitter Chaiges approchait.

On jette Chaiges par terre le 15 décembre, m'écrivait-il, et je n'ai pas un sol pour déménager. Je suis en difficulté avec Ollendorff; et ma bourse est aussi vide, c'est d'ailleurs sa coutume, que mes créanciers sont nombreux. Vous n'ignorez pas qu'il en est toujours ainsi chez moi. Qu'y faire que nous ne fassions? écrire bêtement dans le vague espoir de finir par triompher vers les limites de l'extrême vieillesse si nous y parvenons jamais.

Hélas, il devait mourir en pleine maturité et d'abord poursuivre la lutte.

Si je ne crains pas de citer ces passages, qui ne constituent pas une injure à la mémoire d'Adam, loin de là, c'est qu'il est sain pour la jeunesse qui se destine aux lettres de les lire, c'est qu'Adam est un magnifique exemple d'éner-

gie, c'est que, malgré les traverses et les misères de la vie, il lutte toujours pour un idéal de beauté et de vérité, et que tel Antée reprend force au contact de la terre; aux prises avec l'adversité, il se redressait plus robuste.

D'ailleurs, il devait quitter la résidence de Chaiges pour s'établir dans un vieil hôtel de la rue de Verneuil, et, à partir de ce moment, on peut dire qu'une nouvelle carrière s'ouvrit pour lui plus mondaine, plus somptueuse, en même temps qu'une onde de gloire l'atteignait après la publication de la *Force* et de la *Ruse*. Ce qui ne signifie pas qu'il fût à bout de peine. Au contraire. Une lettre, et c'est la dernière que je citerai, datée de Carnac-Hermenec (Morbihan), septembre 1902, nous renseignera.

Rien n'est gai que le risible de nos efforts pour atteindre une félicité toujours illusoire et prompte à fuir. Ah! qu'on est las, qu'on est las!

Dans une quinzaine je serai de retour, rue de Verneuil. Nous nous confierons nos déboires, ce qui console un peu de les subir, puisqu'on les subit ensemble. Il n'est pas d'ami que je chérisse autant que vous, et depuis des années précieuses. — Tout est triste sauf le paysage qui de tant de morts, de luttes, de chagrins se construit en beautés, en lumières, en prestiges dignes de rénover nos ans. En dépit de la rengaine, disons-nous toujours que l'art est une mère adorable qui nous sourit, étanche nos larmes, fortifie notre faiblesse. En dehors de lui rien ne nous aide, hélas, que le hasard aveugle, capricieux et boitillant.

J'arrêterai ici ces souvenirs et les extraits de cette correspondance. Sans doute pourrais-je encore parler d'un séjour en Bretagne, au Pouldu, où Adam acheva de rédiger le *Serpent noir*, d'où devaient sortir, par un bizarre phénomène de métempsychose, *Les Mouettes*, qui furent représentées au Français, mais il n'y a guère d'intérêt.

Adam était entraîné dans un nouvel orbite et devenait mondain avant de devenir mondial. De nouvelles constellations se formaient autour de lui, non toujours absolument pour le réjouir ni pour dissocier ses soucis. De cette der-

nière et en apparence brillante période je me tairai donc, et d'autant plus aisément que peu à peu je me retirai de son milieu où le snobisme s'infiltrait. Adam visait à l'Académie ; il en résulta pour lui de nouvelles amertumes.

§

A relire ces paragraphes, j'ai le sentiment d'avoir mis en évidence les ombres plus que les lumières de mon sujet. C'est qu'il était peut-être utile de faire savoir de combien de tristesses cachées se compose la vie d'un auteur célèbre. A ceux qui ne l'ont connu que superficiellement, Adam pouvait faire illusion. Sa causerie prodigieusement vivante, éblouissante d'idées subjuguait, laissait croire que l'homme était au-dessus des contingences. Cependant il souffrait, et même de piqûres, mais, magnanime, haussait les épaules et pardonnait. Il n'attaquait jamais, je veux dire ses confrères, et quelle que fût sa pensée secrète à leur égard. Au contraire, il s'étonnait que dans un article on pût souligner le blâme. « Le public est déjà assez enclin à nous critiquer, disait-il. Est-ce à nous à lui fournir des armes ? » O ingénuité ! et toute à son honneur.

Paradoxal dans sa causerie, dans ses écrits mêmes il l'était. Cela tenait à ce que, liseur infatigable, et de tout, philosophie, science, voyages, ouvrages militaires, il s'assimilait instantanément sa lecture, et, pour un jour, en adoptait les idées. Il en résultait quelque disparate, mais si amusante, si instructive !

Son œuvre, j'en pense encore ce que j'écrivis en métaphore il y a quelque dix ans, et qu'on me permettra de reproduire ici.

« C'est un Mississipi que l'œuvre de Paul Adam. Abondante dès l'origine, elle s'élance, impétueuse, bouillonnant entre les obstacles, bientôt s'élargit, se grossit d'affluents importants, reflète des paysages plus vastes, des ciels plus généreux, le long des rives qui s'écartent, accueille une civilisation qui se régénère, et dans la nappe des savanes voit

surgir de formidables cités. D'un bord à l'autre, des ponts d'une architecture grandiose jettent leur éblouissant tablier, sous les arches s'avancent, pavoisés, les steam-boats, villes flottantes d'acier, où triomphent la vapeur et l'électricité, où l'humanité transporte ses passions et ses ambitions, joue sa comédie et sa tragédie. Parfois le fleuve déborde ; limoneuse et féconde, l'eau monte et s'étale : de son retrait, une floraison splendide jaillira. Fleuve énorme, l'œuvre de Paul Adam, qui, au long de son cours, appelle des races, groupe des intelligences, concilie les disparates, mire la vie en couleur et en mouvement. Peu importe comment se forme le fleuve, il est fleuve, il unifie en son lit toutes les eaux tributaires, et sa puissance est faite de tant de rivières qu'il attira et s'assimila pour le bien des contrées où il se développe. Contemplez l'œuvre de Paul Adam : d'un flot gonflé, elle nous entraîne vers l'infini, mais sans avoir failli à sa tâche, qui est d'octroyer des espoirs et des dons à l'hésitante humanité. »

§

Au fond, et malgré sa perpétuelle tension vers le style (1), tension qui ne donna pas toujours des résultats heureux, Adam mésestimait la littérature. En proférant cela, je m'attirerai peut-être l'animadversion de ses thuriféraires. Et pourtant cela est, et je n'opine pas uniquement d'après des conjectures.

J'ai parlé plus haut de son « bovarysme ». J'ai noté également ce « pli de souffrance » sur son front et qui se communiqua à tout son visage.

Toute sa vie, Adam espéra autre chose que les honneurs littéraires, c'est l'action qu'il envisageait, le commandement, la responsabilité. Il eût rêvé d'être général, ministre, ou encore pasteur et milliardaire, ou simplement directeur de journal.

(1) Adam appliquait certaines méthodes un peu bizarres. Un jour il me montre une feuille où s'alignait une colonne de substantifs et d'adjectifs : « Ce sont là, me dit-il, des mots que j'ai employés trop fréquemment. Je les ai notés pour les éviter désormais. »

Le début de sa carrière est instructif.

Dès l'âge de 25 ans, secrétaire de Barrès, il se présentait concurremment avec lui aux élections législatives de Nancy, et ne fut battu que de peu. Dans le *Mystère des foules*, livre amer, difficile et puissant, il raconte l'aventure et dit sa déception. Il souffrit de voir Barrès jouer un rôle politique important et de rester à l'écart. Et une chose dut le faire méditer à la fin de cette guerre : l'envol d'un Paderevsky, devenu chef d'Etat. Ainsi, un virtuose du piano conduisait les destinées d'un peuple, alors que lui, virtuose de la pensée, restait un comparse, éloquent, suggestif (le général Mangin nous a appris qu'on lui doit la nomination du général Foch au commandement des troupes alliées), mais un comparse dans l'agencement de l'Europe. Un plumitif, en somme. Et avec quel dédain il prononçait ce mot !...

La dernière fois que je rencontrai Paul Adam, ce fut, quinze jours avant sa mort, sur le boulevard, où, quoique il le détestât, il accomplissait une promenade de santé, devant le *Carnaval de Venise*. Le hasard a des ironies. La conversation eut un tour désabusé. Son dernier mot fut : « Mon aventure littéraire est courue. »

Je ne prévoyais pas que je ne le reverrais plus.

ROBERT SCHEFFER.

Paris, 12-15 janvier 1920.

L'ORGUE DES GONGS

—Les futuristes, Monsieur? des écrevisses ! Oui, des écrevisses, des gens qui reviennent aux procédés de l'âge de pierre ! Vous avez vu cette exposition ? le train en nuage, les gens en mille morceaux? C'est la peinture d'un enfant réaliste qui s'essaie à peindre le mouvement. Nous ne sommes pas des enfants, Monsieur ! Nous avons le cinéma ! Les futuristes !

— Vous n'avez donc pas peur de Marinetti ? faillis-je murmurer.

Mais mon interlocuteur, droit dans son pardessus râpé et moustaches en croc, levait les bras au ciel avec un air si peu commode que je ne m'exposai pas à le froisser.

— Le cinéma, répondis-je. Oui, sans doute, le cinéma. Mais il est bien difficile d'aboutir avec le cinéma. On retombe toujours...

— Eh si ! interrompit-il, agacé. On pourrait aboutir. Seulement ce n'est pas mûr ! Et puis tout ceci est à côté. Il y a deux écueils, Monsieur ! être réaliste et ne pas voir le réel, — tous les avatars du réel ! Vous saisissez ?

Nous nous promenions, depuis les quelques minutes que durait notre entretien, le long du parapet qui, en face de la gare du Nord, soustrait les passants à l'attirance des rails et des voies. Devant nous c'était un paysage de feux, une hiérarchie de lumières qui, sur ces dix heures, commençaient leur veillée : la rangée distante des globes blancs, rayonnant de haut avec une solennité de chefs, les laborieuses files de réverbères parallèlement établies, les vedettes surélevées, rouges ou vertes, jusqu'à une cabine de vitres

suspendue très loin et vibrante au contact de mille fils. Et tant d'autres qui se glissaient et couraient, à des mains humaines, et, près de terre, l'œil cyclopéen des locomotives à l'arrêt, regardant tout droit la route.

D'un geste il embrassa le spectacle :

— Cela, Monsieur. Voyez-vous cela? Ce que vous avez devant vous se rapporte tout juste à ma question. J'entends: voyez-vous *ce qu'il y a de nouveau là?*

Il n'attendit pas ma réponse et déclama :

— Vouloir atteindre et décrire la vie des grands êtres collectifs, sottise! S'imaginer que ces êtres approchent du caractère humain, sottise! Les prendre pour des ensembles bien définis, au rôle mystique mais précis, des espèces de dieux qu'on a créés, c'est une illusion de potache. Et nier que leur ombre immense et incertaine s'appesantisse lourdement sur toute beauté, cela, Monsieur, c'est la négation de l'art moderne et l'aveu d'impuissance à créer un art futur!

Je professe un respect humilié pour l'incohérence. Car, bienveillant de ma nature, j'aime à y admettre un ordre supérieur que je ne peux discerner. Ce me fut une raison suffisante de garder le silence et de jeter sur le personnage un regard déférent qui lui plut.

— Oui, fit-il. Voici une gare, n'est-ce pas? un endroit où les gens partent et arrivent. Or, nierez-vous qu'il naît autre chose dans ces feux? Devant le concile de ces lumières, vous rêveriez, n'est-ce pas? de leur prodigieuse méditation, et peut-être, aussi, qu'elles se moquent de nous? — Et voilà! exclama-t-il avec une rage dont sonnèrent les arcades du Métro, vous y êtes, vous tombez en plein dans l'erreur futuriste! *La souffrance d'une lampe électrique*, n'est-ce pas? (j'avais eu le malheur d'esquisser un geste d'approbation). — Ah! Monsieur, je vous prie de croire qu'elles s'en fichent pas mal, et que moi-même je suis idiot en disant qu'elles s'en fichent, car ce qu'elles réalisent est aussi loin de l'ironie et de la pensée que la pensée l'est du mouvement. —

C'est réel pourtant, prononça-t-il plus bas, comme apaisé. Et, devenu méditatif, il tracassa un bouton de sa jaquette.

Nous restâmes sans rien dire, lui plongé dans ses réflexions, moi repassant en mon esprit les péripéties de notre rencontre, depuis l'instant où ce singulier promeneur, — dont, accoudé sur le parapet, je gênais sans doute le va-et-vient, — était venu me toucher l'épaule et me dire avec une courtoisie un peu sèche :

— Cet endroit, Monsieur, est le plus favorable au suicide.

Après quoi, comme il est naturel, nous nous étions mis à causer d'art.

— Monsieur, finis-je par hasarder, j'avoue bien volontiers mon incompétence. La vigueur avec laquelle vous la redressez me donne à croire que vous possédez le mot de l'énigme, insoupçonné de ma part. Aussi suis-je partagé entre le sentiment de mon indiscrétion grande et l'extrême désir de recevoir vos enseignements...

Je m'arrêtai, car l'inconnu, éclatant de rire, me prenait familièrement le bras et le secouait avec une gaîté fébrile.

— Ah ! jeune homme, jeune homme ! Quel monde de jeunes gens ! Pourquoi ne m'appelez-vous pas cher maître ? Mes enseignements ! Elle est bien bonne. Mais, mon cher Monsieur, je ne suis pas professeur ! Ni écrivain, ni sculpteur, ni peintre... ni même musicien, acheva-t-il en fronçant les rides d'un maigre visage, son accès de bonne humeur terminé brusquement. Et vous, Monsieur, est-ce que vous êtes musicien ?

Je confessai mon ignorance musicale.

— Tant mieux. Alors vous comprendrez peut-être. Je cherche un musicien, continua-t-il avec un hautain mépris de la contradiction. Mais il faudrait que ce musicien eût du génie. Pas de talent, c'est tout à fait inutile à ce point initial... gênant même... déplorable ! Le talent serait déplorable. Du génie. Et rien ne m'autorise à vous en croire

doué, conclut-il, les paumes ouvertes et le regard droit, presque cordial.

Je restais penaud et ne savais que dire.

— Allons, vous êtes un bon jeune homme et je suis content de vous avoir rencontré. Voulez-vous m'accompagner jusqu'au Sacré-Cœur ? Je vais vous raconter une histoire.

J'acquiesçai avec empressement, car ma curiosité était piquée, et, comme nous remontions la Butte, mon compagnon, d'un ton légèrement sarcastisque, commença :

— Il y avait une fois, dans le sud-est, des paysans et des paysannes qui tapaient sur des chaudrons pour reproduire le bruit du tonnerre. Ils miaulaient à la manière des chats en rut, pour exprimer que la passion en eux était forte, et pissaient à la lune pour imiter le ruissellement des eaux.

Et ils étaient fort tristes : car ils ne parvenaient point à taper assez fort, ni à miauler juste, ni à pisser aussi dru qu'un fleuve.

Il advint qu'un pâtre des leurs imagina la flûte à sept trous. Elle ne simulait ni l'orage, ni les bêtes en amour, ni la plus légère pluie ; mais quand ils en eurent entendu les sons, ils leur connurent le pouvoir d'évoquer et de rendre sensible ce qu'ils avaient cherché au delà des bruits de la nature. Et depuis ce jour ne heurtèrent la ferraille, vociférèrent et compissèrent le sol que pour les joies de leur seule vie matérielle.

Voilà, Monsieur, l'origine de la musique ! affirma mon conteur avec une autorité si péremptoire que l'idée ne me vint pas de discuter. Et son état actuel ? Vous qui n'êtes pas musicien, mon cher Monsieur, vous devez avoir une opinion sur son état actuel ? je serais heureux de la connaître !

— Mon Dieu ! répliquai-je, il me semble que, depuis Wagner, Richard Strauss d'une part, d'Indy et Debussy de l'autre...

— Allez, mon bon ami, allez toujours ! Vantez-moi les

mérites de votre pommade ! Elle guérit l'impuissance sexuelle, sans doute ? Apprenez qu'en ce cas je n'en ai pas besoin, monsieur le commis-voyageur ! tonitrua-t-il.

Nous gravissions la rue des Martyrs et, entre les maisons médiocres, déjà fermées et noires, la voix de l'énergumène sonnait héroïquement. J'en oubliais ses impertinences et marchais à son côté, aussi fier que si nous étions montés tous deux à l'assaut de je ne sais quelle hydre aux cent mille têtes. Mais j'avais — une fois de plus — mal saisi sa pensée ; il ne voulait décapiter aucune hydre :

— Tout cela est fort beau, jeune homme, continuait-il d'un ton radouci. Croyez que je comprends et admire *cette* musique. Ah ! Beethoven, comme j'ai aimé Beethoven... Seulement, voyez-vous, *cela ne m'intéresse plus*, parce que maintenant il y a autre chose et il faut exprimer cette autre chose... Je disais, tout à l'heure, combien les grands êtres nouveaux ont une vie précaire, et insaisissable, et étrangère surtout... Etrangère à un degré qu'aperçoit seule la plus secrète intuition. En ce domaine la musique, que n'arrêtent pas les barrières de la pensée, est l'art qui le premier peut avoir prise. Or *vos* futuristes...

— Ce ne sont pas *mes* futuristes, repartis-je impatienté.

— Si, vous les preniez tout à l'heure au sérieux. *Vos* futuristes donc croient se tirer d'affaire avec de l'harmonie imitative. Ils fabriquent des « bruiteurs » ! Ils agissent comme mes paysans qui contrefaisaient le tonnerre avec leurs bâtons et leurs casseroles. Comprenez-vous, Monsieur ? Moi...

Il prononçait ce mot d'une voix changée. Il s'arrêta, me regarda dans les yeux, à la lueur du réverbère qui, après la ruelle dont luisait le pavé humide, éclairait une placette et le premier zigzag d'un frais chemin.

— Moi, j'ai trouvé la flûte à sept trous, chuchota-t-il très vite. Venez me voir demain à mon usine, 107, rue des Fondoirs, à Saint-Ouen. Vous demanderez le directeur, M. Ralli.

Et, me faisant avec la main un signe de bienveillance, il s'éloigna dans la direction du boulevard extérieur, tandis que je descendais vers le *Lapin Agile.*



La rue des Fondoirs est un routain affreux où, depuis que Saint-Ouen est Saint-Ouen, charrois et averses amalgament le charbon, l'eau et la terre. Il y avait vingt minutes que je le suivais, entre des palissades, des murs, des prairies rongées de chaux et de gravats. De temps en temps un numéro, plaqué auprès d'une porte, rappelait qu'une édilité s'estime responsable de cette voie. Je dépassais un tournant, je découvrais, fenêtres ouvertes, volets battants, une maisonnette à un étage, qui portait en lettres délavées cette enseigne : *Restaurant du Hasard*, et depuis longtemps ne devait être restaurant ni auberge, rien qu'un gîte ou un passage pour le vent, et la pluie, et le hasard... A côté une porte bâtarde était fermée et portait le fatidique 107. Je tirai la chaîne d'une sonnette rouillée, fêlée, une sonnette de couvent, bien déplacée en ce paysage d'usines.

Une minute passa dans le silence de l'après-midi. Puis j'entendis un pas et un homme en cotte bleue vint m'ouvrir.

— M. Ralli ?

— C'est vous qu'il attend ?

Sur ma réponse affirmative, l'homme prenait les devants ; avec une politesse sournoise, et d'un pas balancé, il me guidait à travers un terrain vague. Nous traversions des herbes, mouillées encore du matin, et çà et là mon soulier cassait l'ombelle d'un champignon à mince tige ; nous contournions un monticule, nous atteignions un hangar vitré, pareil sous son badigeon indigo à tous les hangars vitrés de la banlieue. Sans doute ce hangar servait-il de cabinet directorial, car là m'attendait M. Ralli.

Il se leva de l'angle où il était assis et vint à moi. Le jour

entrait par la porte restée ouverte et, mieux que la veille, j'apercevais son visage de quadragénaire à nez mince, à moustaches relevées, avec une drôle de lueur au fond des yeux. Je voyais aussi qu'il n'était pas seul ; une jeune fille ou une jeune femme, fine dans sa toilette noire, les cheveux châtain doré, jolie en somme, se tenait sur une chaise voisine de celle qu'il venait de quitter. Et ces deux sièges, une table, une machine à écrire, quelque chose, au fond, qui semblait le clavier d'un piano, faisaient tout l'ameublement de cet atelier désaffecté.

— Monsieur, déclara-t-il avec bonne grâce, voulez-vous permettre ? Deux mots à mon contremaître et à ma dactylographe. Laurent, vous allez prendre le camion et livrer le petit tour d'occasion...

— L'revolver de cent soixante ?

— Oui, le tour-revolver.

— Enfin, c'lui qu'a pas été payé ? insistait, avec un coup d'œil à mon adresse, le contremaître, peut-être impayé lui-même. Mais M. Ralli ne relevait point son insolence :

— Oui, celui-là. Et n'oubliez pas qu'on doit vous verser, comptant, les quatre cinquièmes du prix convenu. Sinon, vous le remportez. Mlle Paulette va préparer le reçu.

— Diable ! pensai-je.

Mlle Paulette préparait le reçu. Pour l'industriel, il se tournait avec simplicité vers moi : « Monsieur, je suis à vous. Nous avions commencé hier à parler musique... »

Nous continuions, ce lendemain, et il y avait un bon quart d'heure que M. Ralli, moins agité en plein jour, m'exposait ses idées sur la désuétude de l'art musical. Nous étions ressortis et marchions de long en large.

— Moi, concluait-il, je ne prétends rien brûler. L'âge du feu est passé. Laissez pourrir, Monsieur ! Il faut favoriser un déclin et une naissance...

— Nietzsche déjà, glissai-je...

— Laissez-moi donc tranquille avec Nietzsche ! Il n'a pas

été au bout de *sa* vérité, pour employer *son* langage ! Mais moi, Ralli, je vous dis : laissez pourrir !

Il baissa la voix mystérieusement :

— Songez que nous vivons à la fin du cycle de l'eau. Il dut hésiter longtemps à naître, après les pyrozoaires...

Décidément cet homme avait l'esprit bizarre, même en plein jour. Je le regardais avec inquiétude... Après tout, si ça se gagnait ?

— Il hésita longtemps à naître, poursuivait-il imperturbable, et chaque vague de la mer répète encore la plainte infinie de sa genèse. Les avez-vous écoutées ? Mais le cycle des métaux, à son tour, s'éveille dans un prodigieux labeur...

Il éclata :

— Comment voulez-vous que j'exprime cela avec ces violons, ces violoncelles, ces bois, ces cuivres, ces sons tirés de matières animales, de souffles et de contacts humains, de l'eau amoureuse et pensante ?

Une flamme étrangère courbait sa tête, allumait ses yeux.

— Il me faut la musique du métal et du cristal. Passer du son au bruit, remplacer les gammes par je ne sais quelle échelle de vacarmes ? Non, Monsieur ! là est l'erreur, l'erreur *facile*, — il appuya sur ce mot. — Mais il faut, maintenant qu'on a été loin dans la recherche des accords nouveaux, dans la complication des harmonies, il faut compliquer le son lui-même en renouvelant les timbres ! L'instrument nouveau ! Nierez-vous la correspondance qui existe entre l'émotion et le timbre, hors de tout dessin mélodique ou harmonique ? Je me rappelle une phrase d'un de vos poètes : *Le piano scintille, le violon ouvre aux fibres déchirées la lumière...* Je l'ai assez vue, cette lumière-là ! ragea-t-il.

Il se tut un moment, se calma, reprit :

— D'autres timbres. Peut-être, ensuite, trouvera-t-on une autre texture. Oh ! je sais, Monsieur, qu'on ne doit point rêver à la légère, et qu'il est indispensable d'appuyer

scientifiquement cette recherche. Et voici ce que je vais vous dire : vous savez quel groupement d'harmoniques autour du son fondamental détermine le timbre ? Et vous savez aussi que les sons dits musicaux ne se composent que de cette note fondamentale et de ses harmoniques ? Or il est des sons « non musicaux », plus complexes, car ils groupent avec les harmoniques d'autres notes parasitaires, trop déterminés cependant pour être réputés des bruits. Ils sont même utilisés déjà : celui de la cloche, celui du gong !

Songez au parti que l'on peut tirer de ces timbres plus riches, plus froids, plus mordants, plus *métalliques* !

Il disait ce mot avec une espèce de foi, s'arrêtait et se crispait, comme s'il avait eu l'ambition de se muer lui-même en métal.

— Il y avait une difficulté, plusieurs difficultés. Rendre ces sons maniables, les faire durer ou les interrompre... Au prix de beaucoup d'essais et de travaux je les ai levées et j'ai construit l'Orgue des Gongs.

Nous longions un bâtiment d'aspect abandonné. Derrière nous le fracas d'un vieux camion automobile ébranla l'air une minute : le tour s'en allait... Vers la lisière du terrain vague, dont ce bâtiment atteignait l'un des coins, nous suivions un passage entre des tas de copeaux d'acier, huileux et fumants, sous lesquels couvait un feu malade. Au bout, un fossé offrait un singulier spectacle : car, au lieu d'eau, il gardait, sur une longueur de plusieurs mètres, une nappe de poudre gris-bleu qui en épousait les bords comme un fluide, ayant enseveli et tué la bourbe et les herbes, desséché les plantes riveraines :

— La rivière de fer, dit M. Ralli. Elle avance d'un ou deux centimètres chaque jour. Et elle vient de là.

Il me faisait voir un trou rond, à la base de la muraille, et m'expliquait que par ce trou une soufflerie rejetait les poussières tombées des meules dans l'atelier d'affûtage, de l'autre côté.

— Chaque usine métallurgique a ainsi sa rivière de fer,

ajoutait-il très simplement. J'ai vu les plus belles en Amérique.

Sur l'autre rive, un mur perpendiculaire s'élevait et, dans ce mur, un portail de tôle noire... Nous contournâmes la « rivière » : c'était là. — Il ouvrait le portail qui, sur ses gonds, tournait en silence. J'apercevais le fameux orgue.

Sur des rayons tels que ceux d'une armoire, des boîtes de résonance portaient les gongs, toutes les grosseurs de gongs, depuis les timbres d'argent bons à appeler les domestiques, jusqu'aux calottes d'alliage jaune du registre moyen et aux lourds hémisphères de bronze qui paraissent volés à une pagode et gardent, en leur rondeur polie et huilée, les notes graves. Ils étaient là, au repos, comme en un magasin. Ralli saisit un petit marteau, frappa l'un des plus gros, dont la voix gronda à peine.

— Les gongs, Monsieur ! Il fallait, d'abord, y penser. Puis trouver un dispostif qui en éveillât le son au moyen d'une friction douce, à la façon d'un archet ! et réaliser, — l'emploi de l'électricité me l'a permis, — l'entretien de ces vibrations. Mes gongs vibrent aussi faiblement et aussi longtemps que je le désire, et, quand je veux que le son s'arrête, des étouffoirs pareils à ceux des pianos le font cesser.

Le principe de tout ceci est simple. La réalisation en a été difficile. Après tout, Monsieur, vous savez peut-être que X... (il citait le nom d'un ingénieur célèbre) travailla deux ans sur des chiffres et des abaques, avant de réaliser la harpe chromatique. Et mon orgue est un peu plus compliqué !

Le volume de ces sons est considérable. Pour les notes basses cela va de soi, — et il jetait un regard sur les dômes trapus, à niveau de terre. — Pour les notes élevées, plusieurs timbres à l'unisson, un grand nombre s'il le faut, vibrent en même temps. Entendue de près, une telle musique serait un véritable supplice.

— Alors, objectai-je, le musicien ?

— Ah ! le musicien ! — il se mit à rire. — Le musicien ne se tient pas là. Il est assis, — il serait assis, corrigea-t-il

d'une voix amère, — à l'intérieur de mon atelier, à cent mètres. Sur un clavier semblable à celui de l'orgue ordinaire, il joue, et, par des commandes électriques, les pièces de contact, les étouffoirs, tout le mécanisme fonctionne ici, assez loin pour qu'il puisse écouter et juger ce qu'il joue.

Je remarquai, en effet, de nombreux fils auxquels je n'avais pas pris garde, et qui, partant de l'armoire, filaient le long des murs.

— C'est très simple, appréciai-je pour montrer que j'avais compris ; je m'en repentis aussitôt, car M. Ralli haussait les épaules de l'air le moins flatteur.

— Venez donc, fit-il, sans daigner me contredire ; et, laissant l'orgue ouvert, nous revînmes sur nos pas.

Le jour avait baissé et l'atelier, où nous rentrions, était mi-obscur. Le coin où M[lle] Paulette, à côté de la chaise vide de M. Ralli, tapait sur sa machine à écrire, ce coin seul brillait parcimonieusement, éclairé par une ampoule. M[lle] Paulette y apparaissait penchée, la nuque blonde, les cheveux d'un or beaucoup plus précieux que l'or... J'en pensai quelque bien du « cycle de l'eau », comme disait M. Ralli. Cependant ce dernier tournait un commutateur et, dans le fond du hangar, de nouvelles lampes s'allumaient, encadrant le clavier qu'en entrant j'avais aperçu et dont je savais, depuis quelques minutes, l'utilité.

Sous la clarté vive je regardais mon hôte ; je ne l'avais pas encore aussi bien vu. Ni l'ombre de la demi-nuit, ni le jour neutre ne mettaient en valeur comme cette précise lumière sa face tourmentée et étroite, pleine toutefois d'indécisions, de méplats adoucis, de subtilités plastiques qui faisaient songer à un masque posé sur d'autres masques. J'eus, un éclair, l'impression que les mensonges successifs de ce visage avaient un bizarre aspect de vérité... je me répliquai que le pardessus jaunâtre, les chaussures fatiguées, le mobilier lamentable, le contremaître insolent et le tour escroqué participaient d'une vérité moins contestable. Il portait sa jaquette de la veille, et le deuxième bouton, tour-

menté trop souvent, pendait. « Est-ce Mlle Paulette qui les recoud ? » me demandais-je, tandis que lui disait :

— Je ne suis pas musicien, Monsieur. Je n'ai pas de génie ! — La voix s'imprégnait de désespoir. — Vous entendrez néanmoins l'Orgue des Gongs.

Il alla au bout de l'atelier, ouvrit un vantail de vitres, découvrit le clavier, s'assit. Une note s'éleva. *Do*...

Le son de cette note n'était point étrange. Il était tellement impersonnel, tellement étranger, qu'on ne le pouvait plus tenir pour étrange. Il venait d'ailleurs, voilà tout. La note persista, avec la même force, s'éteignit net. L'inventeur continuait.

Ré... *mi*... la gamme suivait, au même niveau, relevant du même empire. C'était un empire sans amour et sans volupté, un empire métallique vraiment ! avec des folies de travail, de lumière et de force, et une âme si subtile que la pensée, par comparaison, prenait une épaisseur matérielle.

Do... Ralli fermait la gamme, jetait sur le clavier son couvercle, se tournait vers moi. Je ne trouvais rien à dire. Ses yeux brûlaient et ne m'interrogeaient pas. Au fond de la pièce, Mlle Paulette, sur sa machine, faisait toujours tac, tac, tac...

— Voilà, Monsieur ! Trouvez un musicien de génie ; amenez-le ici ! Lui *jouera*. Je lui donne l'Orgue des Gongs et je ne garde pour moi que les dettes ! Mais qu'il ait du génie...

Il menaçait maintenant, et du poing levé semblait appeler une foudre sur le malheureux qui, sans génie, se fût hasardé à essayer l'instrument. La dactylographe s'était arrêtée et attendait que l'industriel eût fini. Sans doute étaitelle habituée à ces scènes ?

— Le courrier est prêt, Monsieur, prononça-t-elle tout naturellement.

Je la regardais, je regardais M. Ralli qui, revenu auprès d'elle, signait, après un coup d'œil, les huit ou dix lettres du maigre courrier, et j'essayais de comprendre quelles fan-

taisies du sort retenaient dans cette usine promise à la faillite une gracieuse fille, un contremaître gouailleur, les rares ouvriers que je devinais près de là, musant à droite ou à gauche, et cet escroc fou. Fou ? j'étais obligé de le qualifier ainsi : quel autre mot eussé-je trouvé? Aussi bien perdais-je contenance et sentais-je que ma visite devenait indiscrète. Je m'avançai et pris congé.

— Vous partez, Monsieur ? Adieu donc. Je vous dis adieu, car je n'espère pas que vous trouviez *le musicien* !

Puis, se ravisant : — Je sors avec vous, je vais à Puteaux. — Mlle Paulette, vous m'attendrez, s'il vous plaît. — Par ici, Monsieur.

Nous refaisions à l'inverse mon trajet d'arrivée, nous repassions à travers les herbes humides ; la petite porte s'ouvrait. Il la franchit avec moi.

— Je vais par là, Monsieur. Paris est de ce côté, fit-il me désignant la direction inverse.

Nous nous saluâmes et il disparut. Je restais seul, devant le *Restaurant du Hasard...* Je m'en allai, buttant aux ornières. Ah ! cette rue des Fondoirs ! La nuit était tombée, la nuit opaque et traîtresse des banlieues. Loin, un point brilla, devint un éventail jaune et mal déchiqueté : un bec de gaz perdu, au coin d'une route qui filait droite et presque sans maisons. Je la prenais, je tournais encore, je finissais par m'égarer, dans ma hâte à rejoindre une voie urbaine, pourvue de tramways et de voitures. J'en avais assez. Rentrer à Paris, à Paris, mon Dieu ! Avec quel bonheur j'aurais aperçu les fortifications ! Mais j'errais à l'aveuglette et, après un quart d'heure, j'étais au milieu d'un champ d'asperges sauvages où m'avait ironiquement mené une amorce de rue. Pendant cinq minutes je m'empêtrais entre les hautes tiges qui balançaient au vent leur feuillage délicat. Enfin j'atteignais une plate-forme de ciment, soulevée et fendillée par les plantes, mélancolique témoin du projet de construction abandonné là. De ce point j'apercevais un chemin, une porte, une maisonnette...

Il me semblait m'y reconnaître. J'approchai ; je lus : *Restaurant du Hasard* ; à côté : 107...

Les bras m'en tombaient. Ainsi j'avais tourné sur place, j'étais devant l'usine ! Il fallait en prendre mon parti, suivre la longue et désastreuse rue des Fondoirs, et ne point compter sur un taxi avant la barrière.

— Allons-y ! pensai-je.

Mais je ne fis point un mouvement, car un son inattendu s'élevait... J'écoutais de toutes mes forces et j'hésitais à comprendre, à reconnaître... C'était cela, pourtant ! Alors je songeai en frissonnant qu'*il* n'était peut-être pas allé à Puteaux, qu'*il* pouvait rentrer, et je m'enfuis de ce lieu voué au meurtre : car Mlle Paulette, avec une témérité naïve, jouait *les Ponts de Paris* sur l'Orgue des Gongs.

R. DE LA VAISSIÈRE.

POÉSIES

—

L'AUBE

L'aube.
Le sifflement d'un train
Déchirure... Banlieue... Aube.
Quelqu'un qui n'est pas dans mon sommeil me touche l'épaule,
— Quelqu'un qui n'est pas dans mon sommeil me dit : Lève-toi : viens !

Et mon cœur saute, hors de son élément, vers le soleil,
Un instant mon cœur m'échappe —
Puis mon corps reprend son fardeau d'angoisse :
Ma chair enceinte de mon cœur bat,
Et je redeviens le rythme et la chose de mon cœur.
Mon cœur, dominé par sa prison, s'égalise,
Reprend son cours, se fait au jour à vivre.
— Jours à vivre : orchestration du bruit : tout se tait dans le bruit —
Prêt à oublier ce saut hors de soi qui voulait renaître...
Ailleurs, l'aube passe !

—

FÊTES

Les lanternes parmi les arbres ont des joues
Peintes : rondes mousmés lumineuses qu'on loue !
La chasse aux vers luisants prendra pour son taïaut
Les sons de quelque flûte invisible qui joue :
Arabesques d'une âme ancestrale et mantchoue
Qui s'enfle du désir d'arriver sans défaut
A cette lune prise au pommier le plus haut ?

★

Un tourbillon de neige,
Comme les lucioles
Ont blanchi!

. . . .

En ajoutant vos regards
Aux regards de mes hôtes,
Je croirai au retour des lucioles.

★

Voici du maître Avril la frêle orfèvrerie :
Primevères, muguets, cloisons pleines de miel;
La branche du pommier, fragilement fleurie,
Semble être l'éphémère ouvrage d'Ariel.
Je mets tout ce printemps sur ton grand lit, qu'il vienne
Se rouler à tes pieds afin qu'il t'en souvienne.

—

FEMME

Femme à la souple charpente,
Au poitrail courbe, arqué pour
Les gémissements d'amour,
Mon désir suivra tes pentes —
Tes veines, branchages nains —
Où la courbe rejoint l'angle ;
Jambes fermant le triangle
Du cher coffret féminin;

O femme, source et brûlure —

Je renverse dans ma main
Ta tête — sommet humain;
Cascade ta chevelure!

—

VERS PRIS AUX POÈMES QUE JE N'ECRIRAI PAS

La saveur à venir des choses retrouvées...

★

Mars accourt, secouant ses écharpes de vent.

★

Le mois de mai, comme un poète anglais...

★

Vers ces autres couleurs que contiennent nos ombres.

★

Piano : harpe couchée en son cercueil sonore.

★

Et le crépuscule laisse tomber la lune.

★

La lune, lanterne sourde aux mains de la nuit...

★

Luisante aumône,
Pièce d'argent que nous jette la nuit...

★

La lune haut cernée de tout son devenir...

★

Son profil blanc et froid : un fragment de la lune.

★

Et ses mains dans la nuit, fragilités lunaires.

★

Les grands bouleaux aux yeux de Pharaonne
Noirs dans leur blanche peau.

★

De ma verdure citadine
La branche verte se dandine
A ma fenêtre. — Un vers anglais
Ignore le mal qu'il me fait.

NATALIE CLIFFORD BARNEY.

LA TRAGÉDIE SIBÉRIENNE

La révolte qui éclata à Vladivostock contre l'amiral Koltchak avait été organisée par le général Gaïda, qui, peu de temps encore auparavant, commandait toutes les troupes de Sibérie. Le général Gaïda avait derrière lui la masse ouvrière, les social-démocrates mencheviki et les socialistes révolutionnaires. Tous lui donnèrent leur appui dans la révolte qu'il prépara, sous le drapeau de laquelle se rangeaient les ennemis de toute dictature, dictature militaire ou dictature des Soviets.

Depuis longtemps déjà la presse étrangère aurait vivement désiré éclaircir ce mystère sibérien, comprenant d'instinct que cette révolte qu'avait à combattre Koltchak n'était pas un mouvement de caractère bolchéviste. Mais nul témoignage impartial n'arrivait de là-bas ; on manquait de l'indispensable base qu'auraient fournie des documents exacts.

En essayant de donner un aperçu de cette question, nous ne voulons attaquer ni Koltchak, ni le groupe adverse, mais montrer l'immense importance de ce mouvement, dont les conséquences, peut-être, décideront de tout l'avenir de la Russie. Tel qu'il nous apparaît au fond de sa lointaine Sibérie, ce mouvement évoque pour nous les premiers temps de la Révolution russe. Le général Gaïda, chef de l'insurrection, n'est pas un aventurier brusquement entré en scène : sa personne est bien connue, son nom représente une force ; la révolte qu'il a dirigée fut le suprême appel au secours d'une démocratie qui se sentait glisser à l'abîme. Certes, cette révolte a été durement réprimée par des forces

étrangères, mais son chef n'a point été exécuté : ordonner la mort de Gaïda eût été pour Koltchak ordonner en même temps la sienne propre.

L'insurrection ne visait pas à s'étendre à la Sibérie entière, pas davantage à renverser Koltchak du pouvoir : son but était de tâcher à rendre ce même pouvoir plus démocratique. Et l'on peut penser, devant les événements de ces derniers temps, que ce but était essentiel, et qu'il faut en avoir toute reconnaissance au général Gaïda. Celui-ci n'a pas usé de la révolte comme premier moyen : les autres étant demeurés vains, c'est l'attitude de Koltchak et de son entourage réactionnaire qui l'a conduit jusqu'à la mesure extrême. Et voyant les résultats obtenus là où tout avait échoué, on est tenté de croire que c'était la meilleure. En effet Koltchak s'est résolu à nommer à la présidence du Conseil des ministres le frère de ce général Pepelaïeff, qui commanda en chef l'armée du Nord de la Sibérie. Entre ses mains est tout le pouvoir, et c'est à lui qu'est dévolue la tâche d'établir en Sibérie un régime largement démocratique. Son frère, le général Pepelaïeff, a toujours été sous les ordres du général Gaïda, et il fut, comme ce dernier, obligé par Koltchak de donner sa démission à cause de ses opinions démocratiques. Il n'y a point de doute, d'ailleurs, qu'il n'ait été, lui aussi, un des acteurs de la tragédie de Vladivostock. Banni maintenant de Sibérie, le général Gaïda regagne son pays avec l'intime conviction que, vaincu en apparence, il est en réalité le vainqueur.

Ces deux généraux, les plus brillants généraux russes, ont seuls réussi à sauver la Sibérie, durant longtemps, de l'invasion bolchéviste, et c'est pourquoi leurs témoignages sur la révolution de Sibérie, où ils essaient d'en dégager les caractères et où ils expriment leur opinion, sont d'une importance capitale. Je veux me permettre aujourd'hui d'en mettre sous les yeux du public quelques extraits, pris à des documents jusqu'alors secrets. De ces documents l'un est un rapport du général Gaïda, destiné à être lu par

Koltchak lui-même, l'autre est un rapport du général Pepelaïeff, sous le n° 2642, en date du 21 juin 1919, adressé à son chef le général Gaïda. Ces deux hommes remarquables ont, depuis longtemps déjà, prévu, annoncé dans les moindres détails l'écroulement de la dictature de Koltchak. Sur ces onze feuilles de rapport serré j'ai vu, exposée par de vrais patriotes, toute l'histoire de la tragédie sibérienne et russe. Que nos lecteurs jugent par eux-mêmes, à l'aide des extraits ci-dessous de ces deux documents inédits, qui l'on doit déclarer coupable dans cette immense tragédie russe que nous voyons une fois encore se répéter. Quant à nous, nous pensons que si les événements des derniers temps demeurent vides de sens, si les généraux Gaïda et Pepelaieff ne parviennent pas, cette fois-ci, à sauver la Sibérie et par là même la Russie, cela deviendra à jamais impossible. Leur effort est le dernier qu'on puisse humainement tenter, la suprême tentative de deux hommes qui, durant plus d'un an, ont fourni un immense travail afin d'arrêter au seuil de la terre qu'ils défendaient la désorganisation de l'invasion bolchéviste.

I

Ces deux rapports, celui du général Pepelaïeff et celui du général Gaïda, se complètent l'un l'autre de façon parfaite. Tous deux datent de l'été dernier et expliquent, l'annonçant dans tous ses détails, la défaite actuelle de l'armée sibérienne. Tandis que le rapport Gaïda traite de la vie politique et sociale en Sibérie, le rapport Pepelaïeff est plus strictement militaire.

De tous deux cependant se dégage cette idée que c'est sur la conduite qu'on eut à l'arrière que doit être rejetée la responsabilité des défaites subies sur le front.

Nous commencerons par étudier dans ses détails le rapport du général Pepelaïeff, et nous terminerons par celui de Gaïda, qui nous expose le compte dernier de cette tragédie de Sibérie.

§

A la lecture du rapport Pepelaïeff nous apercevons, expliquées de façon claire et forte, les raisons de la déroute d'été de l'armée Koltchak. A l'aide des seuls détails de la vie dans son secteur, étudiés dans leur valeur typique, il arrive à reconstituer et faire revivre la marche générale des événements. Son armée propre, l'armée du Nord, commença le 20 mai dernier une offensive avec ordre de prendre Wiatka. En même temps, l'armée des Soviets, avec des forces de beaucoup supérieures, commençait de même une offensive. Elle fut écrasée par l'armée de Pepelaïeff, qui, avançant rapidement, s'empara bientôt de la ville de Glazof. Après la complète défaite de la troisième armée rouge, Pepelaïeff se trouvait en mesure de développer largement son offensive et d'atteindre le but qui lui avait été assigné.

Cependant, dans le même temps, sur tout le reste de la ligne de front, les armées de Koltchak étaient en recul. Le groupe Pepelaïeff pouvait inquiéter l'avance des rouges en opérant sur les derrières de leurs armées, grâce à sa position avancée. Mais il reçut la nouvelle qu'il ne pouvait compter sur aucune réserve, et, bientôt attaqué de flanc par les rouges, il dut obéir à l'ordre qui lui arriva de se retirer jusque derrière la Kama. Tout ce qu'avaient permis de gagner trois longs mois d'opérations pénibles et de durs sacrifices était brusquement perdu. Pepelaïeff écrit alors au général Gaïda :

Tout cela m'oblige à vous communiquer mon opinion au sujet des défauts d'organisation militaire dont le rôle a été funeste au cours des derniers événements lamentables du front, et qui peuvent causer l'anéantissement de notre travail de tout un an en vue de reconstituer la Russie.

La brillante avance de l'armée sibérienne de l'ouest donnait à tous l'espoir que la victoire finale sur l'ennemi approchait. Mais peu à peu, non seulement les chefs supérieurs, mais les officiers ordinaires comprirent que l'armée ouest

était semblable à un cheval emballé, dépassant ses moyens. Elle manquait d'hommes, de réserves. On sentait qu'il lui serait impossible de résister à une contre-offensive de l'ennemi soigneusement organisée. Cette avance rapide de l'armée ouest demandait une avance parallèle de l'armée du sud et, pour ce cas, prématurée. Le résultat ne se fit pas attendre : l'avance générale cessa et démontra de façon éclatante aux Bolchéviks la fragilité de l'organisation de l'armée Koltchak.

Non seulement c'était une grave faute que de faire s'avancer en direction de la Volga des armées dépourvues de réserves sur leurs derrières immédiats, mais encore le moment d'engager une semblable opération était prodigieusement mal choisi : en effet, l'avance ayant été momentanément ralentie pour des raisons d'organisation, le mauvais temps commença.

Nos forces, portées trop à l'avant, fortes de moral, mais trop peu nombreuses et dont, même au cours de l'avance, les services de l'arrière avaient été mal organisés, se trouvèrent tout à coup affamées, sans vêtements, dans l'impossibilité de remédier à la disette ou au froid, les chemins étant devenus brusquement inutilisables, et la base d'arrière étant trop éloignée, *ou — pour mieux dire — n'existant pas.*

L'armée bolchévik, cependant, se repliait sur sa base et pouvait se réorganiser immédiatement. Le mauvais temps conspirait avec les rouges, et servait seulement, pour les blancs, à souligner leurs fautes d'éloquente façon et à les aggraver. Et ici, Pepelaïeff ne peut s'empêcher de se demander qui est coupable, et d'accuser.

Quand nos défaites ne sont pas causées par des ordres de stratégie, elles le sont par le défaut d'organisation de l'arrière. Et de tout cela, c'est notre commandement suprême qui est coupable. Ce qui apparaissait lumineusement clair à tout officier sur le front, le Grand Quartier général devait le prévoir, lui aussi, avant le début des opérations. Mais il préférait s'encombrer de la prétendue « organisation » d'un arrière vide, ou s'oc-

cuper à établir les listes de composition de cadres d'Etat Major, ne correspondant en rien avec les nécessités de la vie, et, se jetant dans les combinaisons politiques, laissait de gaîté de cœur envoyer à l'abattoir les hommes par dizaines de mille, et se traînait enfin à la queue des armées, derrière le lieu des opérations. Ce Grand Quartier général, au milieu de toutes ces combinaisons, ne paraissait pas faire entrer en ligne de compte la nécessité qu'il y a, en temps de guerre civile, à obtenir une victoire décisive et rapide en même temps qu'effective, et que faire promener les armées en avant, puis revenir en arrière, est un jeu dangereux pour une semblable époque.

Le proche arrière, et l'arrière lointain, découragés par les insuccès, commencèrent à se désintéresser de la signification de principe de l'effort tenté, pour ne se livrer plus qu'à un calcul intéressé sur les possibilités de bien-être que le triomphe de l'une ou l'autre cause pouvait leur apporter. Privé ainsi du soutien moral que pouvait lui donner un arrière uni, le front vit naître la décomposition intérieure. La masse des soldats n'eut plus qu'une seule pensée : la paix à tout prix.

Tant que la victoire nous a souri, toutes les fautes de notre organisation ont été compensées par la vaillance de nos troupes. L'insuccès est venu, et les héros du front ont souffert pour ces fautes dans une proportion dix fois plus grande. C'est l'arrière qui est coupable, mais cependant il est tranquille, *parce qu'il est loin du danger*.

Tout cela est devenu maintenant impossible à supporter, et tous les coupables, ceux qui n'ont pas su au moment propice prendre les décisions nécessaires, ne peuvent plus rester à la tête d'une action militaire dont dépend le sort de notre Russie bien-aimée. Je ne veux pas ici me faire le critique des opérations stratégiques, mais je dois, chef responsable d'une armée, dévoiler avec la plus grande franchise les fautes commises à l'arrière, d'où est venue notre débâcle.

Les officiers font la force de toute armée. Là, il n'y en a pas assez sur le front, tandis qu'ils sont en excès à l'arrière. Quelques-uns se cachent, fuyant l'accomplissement

de leur devoir. D'autres — les meilleurs — se précipitent vers le front, prêts, pour quitter l'arrière, à fuir sans permission, au risque d'encourir une accusation de désertion de la part de l'Etat-Major. Tandis qu'à l'arrière il en est ainsi, sur le front périt la fleur des officiers, et les régiments, privés d'eux, vont s'affaiblissant. Et ce n'est pas l'Etat-Major des premières lignes qui est coupable : là aussi manquent les officiers. C'est plus loin, à Omsk, à Tomsk, qu'on les arrête et les retient criminellement. Et ce fait n'est rien — une goutte d'eau en comparaison de la mer si l'on pense à la foule d'officiers retenus dans l'armée de l'ataman Semenoff, en Extrême-Orient, tandis qu'on aurait dû les envoyer sur le front immédiatement. L'armée ne possédait d'autre réserve d'officiers que celle formée par les officiers transfuges de l'armée rouge, et cet espoir même doit être abandonné, les dernières défaites de Koltchak anéantissant chez les rouges le désir de passer aux blancs.

Un prikaze du commandement suprême, sous le n° 189, a causé la plus funeste aggravation de cette disette d'officiers. Il ordonnait de traduire devant un conseil de guerre les transfuges de l'armée rouge. Un tel ordre est si manifestement contraire à la nécessité de la vie que je n'ai jamais pu comprendre quelle raison avait bien pu le dicter à son auteur.

J'ai été rejoint à Perm par 701 officiers rouges qui tous maintenant occupent dans le commandement les postes les plus importants. A l'aide de ces officiers j'ai formé la division de Perm, qui s'est signalée par des exploits particulièrement brillants.

A quoi donc peuvent se résoudre ces officiers, sachant qu'il y a derrière eux les balles des commissaires bolchéviks, et devant, l'arrêt de mort que prononcera un tribunal militaire?

La conclusion est bien claire, et des prisonniers rouges l'ont confirmée : les officiers bolchéviks qui, jusqu'à présent, passaient à nous volontiers, en nombre, se battent maintenant jusqu'à la mort dans les rangs adverses.

Autant ce prikaze fait preuve d'aveuglement politique, autant, et peut-être plus, il est impitoyable envers tous ces officiers qui

durant la guerre contre l'Allemagne ont exposé leur vie par milliers, et qui maintenant, volontaires ou forcés, se consacrent au service de leur pays sur les innombrables fronts russes.

Un appel de vieux chefs même serait impuissant à combler les vides en officiers :

Dans notre armée, où des efforts extraordinaires sont nécessaires pour gagner la victoire, il n'est point place pour de vieux routiniers, sans énergie, apathiques, incapables de combattre pour une idée de résurrection. Ils décomposeront notre armée avec la même rapidité et la même perfection qu'ils ont montrées déjà dans l'armée du Tsar. Je ne veux pas dire que tous soient ainsi. Dans leurs rangs, il est possible de trouver d'extraordinaires caractères, d'énergie indomptable, à laquelle s'ajoute avec un rare bonheur l'expérience des années : je pense par exemple au chef de la 16e division sibérienne, général Charof, qui, engagé volontaire comme soldat à 54 ans, fit montre d'un talent d'organisateur et d'une énergie incomparables. Mais pour découvrir de tels hommes il faut choisir de façon rigoureuse et ne nommer chefs que ceux qui en sont dignes.

Durant la première période d'existence de l'armée sibérienne, il ne fut rien fait pour tenter d'augmenter les cadres en officiers. On créa seulement quelques écoles d'application, de types variés, dont le seul résultat fut de dépouiller les premières lignes des officiers qui leur étaient nécessaires. Ce ne fut que dans les tout derniers temps qu'on songea à créer des écoles de sous-officiers, et maintenant encore on ne peut remarquer d'efforts sérieux pour persévérer dans cette voie. Un enrôlement des intellectuels dans le corps des officiers apparaît comme des plus nécessaire, dans la plus large mesure possible, et il est nécessaire aussi de faciliter aux simples soldats l'accès au grade d'officier. Ce sera réunir les uns et les autres dans une fraternité désirable en temps de guerre civile.

Cette question des officiers est des plus angoissantes. Il faudrait des mesures radicales pour arriver à la régler promptement.

La question de la pénurie de soldats pour compléter les unités se pose aussi de la façon la plus pressante :

Au début de la première mobilisation, dans l'automne 1918, — si mal faite qu'elle rendit odieuse aux habitants de Sibérie l'idée seule de l'existence d'une armée permanente, — l'arrière ne donna pas un seul soldat pour le front. Une seule fois arriva du district d'Ischim un détachement qui devait compléter une unité, lequel fit preuve du plus extrême bolchévisme.

Les régiments fondent, et l'on ne peut trouver d'hommes pour remplir les vides. Les soldats d'une armée ont cependant avant tout, pour bien combattre, besoin de cette certitude que, s'ils meurent, d'autres seront là par dizaines pour les remplacer, l'idée ou la cause pour laquelle ils se sacrifient étant immortelle.

Il faut incorporer de force les populations voisines des lieux que l'on occupe, agir en l'absence de tout plan légal de mobilisation, chacun à sa façon, en risquant de faire appeler son effort du nom de « brigandage ». La création d'unités improvisées s'impose, entraînant l'affaiblissement des cadres d'unités combattantes. L'arrière, souvent, dérobe pour son usage les cadres indispensables aux unités engagées dans la bataille.

La question des équipements et des armements n'est pas moins tragique.

Les hommes vont sans vêtements, pieds nus, habillés seulement d'un court gilet d'hiver, chaussés de sandales d'écorce, tandis que les unités demeurant à l'arrière paradent en des équipements anglais arrivés par dizaines de mille.

Les éclaireurs à cheval vont sans selle, tels des Scythes du xx[e] siècle, cependant que la ville sibérienne de Kungur et son district ont fourni, durant la guerre contre l'Allemagne, les deux tiers des cuirs nécessaires à l'armée.

Les unités sont dépourvues de l'organisation du train des équipages, que les administrations de l'arrière ont négligé de créer. Les chevaux manquent et n'ont point de harnais, les populations rurales doivent supporter un régime terri-

ble de corvées et de réquisitions à l'époque du labour et des semailles. Ce même régime, elles doivent le supporter aussi durant l'époque des récoltes, et peu à peu la haine grandit en elles pour l'armée, tout cela parce que l'arrière même le plus éloigné ne donne pas un seul homme pour aider aux corvées. Le général Pepelaïeff ajoute :

Lorsque j'ai envoyé mon représentant à Vladivostock afin d'acheter pour notre propre compte les équipements nécessaires, non seulement on ne voulait rien lui vendre, mais encore, lorsqu'il eut obtenu quelque chose, les autres unités rencontrées le lui voulaient dérober. Dans de pareilles conditions, peut-on espérer des soldats qu'ils seront courageux et donneront la victoire ?

Et enfin, il n'est situation pire que celle de l'intendance. Les provisions sont épuisées là où l'on se bat. Les réserves sont infinies à l'arrière, mais il est impossible de les amener ; le service des transports est tel que la guerre en devient chaque jour plus difficile à mener. Pour donner quelque nourriture aux soldats, il faut bien en passer encore par des moyens que l'on qualifie de « brigandage ». L'initiative personnelle des chefs est aussi paralysée par les défenses en nombre infini d'acheter ou d'expédier d'après son propre jugement. Les wagons, dirigés sur l'arrière afin d'en ramener les denrées acquises, n'en reviennent jamais. Le système bureaucratique des délais sans fin, avec son organisation hiérarchique, n'est certes pas capable à lui seul de nourrir le front.

Grâce à d'enfantines expériences de « régularisation » des transports, on arrive à faire régner la famine sur la ligne de feu... La création de nouveaux comités d'intendance par dizaines est impuissante à hâter l'expédition des stocks de provisions destinées aux combattants. Ce n'est point par en bas qu'il faudrait tenter la réorganisation de ces services, mais commencer par les grands chefs, premiers responsables.

Et le général Pepelaïeff ajoute :

Il est bien inutile de dissimuler que nous manquons de canons,

de fusils, de balles. Tout ce que nous possédons, nous l'avons capturé nous-mêmes chez les rouges. Avec la fin de nos succès, causée par la trahison, nous nous sommes vus privés de cette dernière possibilité de ravitaillement. Notre sort maintenant est tout entier dans la dépendance de l'arrière. Si celui-ci ne peut rien nous envoyer, c'est à nous alors qu'il appartiendra d'en exiger le maximum d'efforts, cela en renouvelant tous ses travailleurs. Tous ceux de maintenant sont trop vite devenus caducs, et ils emportent avec eux au tombeau toute la force de notre armée.

§

En plus de toutes ces fautes d'organisation matérielle, auxquelles on peut remédier, d'ailleurs, et qui ne décident pas à elles seules du sort des armées, il est des causes plus profondes de nos échecs, qu'il importe d'anéantir par tous les moyens possibles, chaque fois qu'il sera en notre pouvoir de le faire, et contre qui, si elles continuent à exister, nulle réorganisation de l'arrière ne pourra prévaloir.

C'est l'apathie de la société pour tout ce qui concerne l'œuvre de résurrection de notre pays, laquelle se reflète dans l'esprit des officiers et des soldats et peut avoir la puissance de transformer le plus mince échec en une retentissante catastrophe. Je suis soldat et ne tiens pas à me mêler de politique, mais, en tant que chef, je vois ouvertement proclamer qu'on ne peut espérer une victoire d'idées sur le bolchévisme tant que la société elle-même ne participera pas en esprit à cette lutte. Tant que cela fut, jusqu'en 1918, notre front demeura inexpugnable. Quelque échec qui pût nous advenir, il n'influait en rien sur l'allure profonde des événements. Mais à l'heure actuelle, l'arrière est muet comme un sphinx. Le gouvernement seul conduit la guerre contre les Bolchéviks, et seuls le suivent les gens qui se nourrissent d'elle, profiteurs de la minute, avides d'intérêt matériel. Là où en 1918 les troupes avaient été accueillies par des populations enthousiastes, le pays est en proie maintenant à des milliers de vagabonds rôdant en bandes, dont le gouvernement ne peut venir à bout. Tout cela a sa répercussion sur le front ; là, plus de soldats convaincus, confiants, sachant pour quelle raison ils se battent, n'ayant point

à s'inquiéter de la situation, à l'arrière, de leur famille, persuadés que le gouvernement fait son devoir envers tous et envers chacun. Aux soldats qui n'ont pas, d'eux-mêmes, toutes ces vertus, il est inutile de vouloir les enseigner. Bien vite, ils passeront du côté des rouges. J'en suis arrivé à un moment où j'ignore ce qui pourra demain se passer : mes unités tout entière ne se rendront-elles pas à l'ennemi ? Une crise est nécessaire, nouveau jaillissement de patriotisme sans lequel je ne vois d'autre possibilité que la mort pour tous. J'ai foi que cet enthousiasme naîtra quand la société sera appelée à se régir elle-même de façon plus autonome, quand elle pourra prendre en main le gouvernail de l'Etat. *Si on laisse échapper sans le saisir le moment propice, la Russie est perdue, elle périra sous la vague d'une nouvelle anarchie.*

Pour sauver la Russie, du point de vue de Pepelaïeff, il est nécessaire : 1° De proclamer solennellement la convocation d'une grande Assemblée Constituante dès que la Russie sera libérée, assemblée nantie de tous pouvoirs pour régler et décider à elle seule le sort futur de la Russie.

2° Que le Gouvernement, solennellement et à la minute présente, proclame que, dans toute la Russie, la terre appartiendra à ceux-là seuls qui la travaillent, et sera donnée aux paysans sans aucun remboursement soit en argent, soit en coupures.

3° Qu'il règle immédiatement la question ouvrière, permettant aux travailleurs et à leurs familles de mener une vie plus humaine que celle vécue sous le régime bolchévik. Certes, on peut exiger le travail de ses ouvriers, mais il faut aussi se préoccuper des conditions dans lesquelles ils vivent et les faire le meilleures possible. Une telle attention a été méritée en particulier par les travailleurs des chemins de fer qui ont peiné jour et nuit, parfois à proximité immédiate de la ligne de feu. Ils ont droit pour leur travail au salaire qu'ils méritent, non d'être condamnés à une demi-famine.

4° De proclamer comme obligatoire pour tous une contribution au travail, sans distinction de fortune ni de classes sociales.

5° D'appeler au service militaire tous les intellectuels, sans aucun allègement, exemption ou ajournement. Tous sont également obligés de défendre leur patrie.

6° D'établir, sur tous les hommes ne faisant point de service militaire, un impôt spécial, proportionnel au chiffre de leur fortune.

En ce qui concerne la réforme de l'armée, voici ce que demande le général Pepelaïeff :

1° Que l'on nomme un commandant en chef des armées qui, accompagné de son état-major spécial, résidera dans la zone du front et non pas à Omsk.

2° Que l'on examine et tire au clair les causes des défaites subies sur le front.

3° Que l'on règle au plus tôt la question du complément des unités par les soldats nécessaires.

4° Que l'allocation accordée aux familles de mobilisés soit en rapport avec les conditions actuelles de la vie et que, plus la famille en question sera pauvre, plus soit importante la somme à laquelle elle aura droit.

5° Qu'on règle la question des pensions à servir aux hommes mutilés et aux familles dont le chef sera tombé sur le champ de bataille.

6° Qu'on s'occupe de donner aux blessés des soins, que l'on crée des colonies, des refuges, des stations hydrothérapiques, des ateliers de prothèse. Jusqu'ici rien de tout cela n'a été tenté.

7° Augmentation de la solde des hommes dans une proportion double, considérant qu'ils ont à pourvoir à leurs besoins propres et à ceux de leur famille ; augmentation de la solde des officiers sur le front.

8° Que l'on supprime les délais interminables apportés par l'Etat Major dans la question des décorations. Huit mois s'écoulent entre la proposition d'un homme à telle décoration et la signature du décret la lui accordant. Il arrive souvent même que ces listes de propositions soient égarées à l'arrière.

9° Supprimer toutes les conditions spéciales jusqu'à présent requises pour nommer officiers de simples soldats. Ceux qui sont courageux, énergiques, capables de diriger les unités dans la bataille, ont eux aussi le droit d'être officiers. Peu importe qu'ils soient professeurs ou illettrés.

Il est indispensable de répandre l'énergie du sommet à la base de notre organisation, de même qu'en électricité le courant se répand du centre jusqu'aux plus lointaines ramifications du circuit.

En vous faisant cette communication, je vous prie de la soumettre au plus vite à notre commandant en chef, général Koltchak. Le temps s'écoule et il faut prendre des mesures immédiates. Souffrir le moindre retard, c'est tout perdre.

En ce qui me concerne personnellement, comme soldat je peux combattre partout et dans n'importe quelles conditions. Mais en tant que chef responsable, qui doit envoyer à la mort des milliers d'hommes, je ne puis conserver mon poste que si je suis assuré du succès. Sans les conditions dont je vous parle il n'y a point d'espoir de succès.

Notre œuvre est condamnée à demeurer chancelante, puis elle s'écroulera, entraînant la ruine de tout ce qui a été acheté du sang des meilleurs fils de notre patrie bien-aimée.

Terminant son rapport, le général Pepelaïeff s'adresse à son chef Gaïda en ces termes :

Je crois que vous, qui le premier avez hissé en Sibérie le drapeau de la révolte, vous pourrez me comprendre et me seconder dans mes tentatives.

Notre armée ainsi pourra, facilement et vite, vaincre l'armée rouge, et les populations, conscientes de l'effort du gouvernement, en auront vite terminé avec le bolchévisme.

Signé : GÉNÉRAL PEPELAÏEFF.

Le chef d'Etat-Major : GÉNÉRAL SOURININE.

L'aide de camp : COLONEL KONOPUFF.

N. 2642.

II

Le second de nos documents est un rapport du comman-

dant en chef de l'armée sibérienne, général Gaïda, adressé à Koltchak lui-même. Une partie, plus purement militaire, et que nous ne citerons pas en détail, est basée sur le rapport ci-dessus du général Pepelaïeff. Puis, de ces faits le général Gaïda passe à une considération plus générale de la vie sociale en Sibérie, analyse le régime soviétiste en Russie, et expose enfin quelle est, selon lui, la seule solution pratique aux graves problèmes exposés. C'est tout cela que nous essayerons de montrer ici.

UNE AVANCE VICTORIEUSE TRANSFORMÉE EN DÉROUTE

Le recul de l'armée sibérienne n'a pas été causé par une augmentation des forces de l'armée adverse. C'est au sein même de l'armée que se sont développés les germes capables de la décomposer, à la moindre pression exercée par les ennemis.

Le ravitaillement en vivres et munitions n'était pas organisé de façon à pouvoir répondre aux exigences d'une avance : par suite de celle-ci, nos troupes occupaient un secteur soigneusement débarrassé par les bolchéviks de ses ressources en blé, bétail, moyens de transport, et elles se trouvaient dépourvues, de ce fait, de nourriture et de fourrage. Le train des équipages, vu le mauvais état des chemins, dut, au plus fort de l'avance, changer ses traîneaux devenus inutilisables contre des véhicules à roues. Il fallait les attendre de l'arrière, et, à cause du retard apporté par cette organisation, le service de ravitaillement resta éloigné de la ligne de front de plusieurs dizaines de kilomètres.

La cause de ce brusque recul fut plus encore la décomposition qui se manifesta dans le moral de l'armée.

Dans quelques régiments, les soldats tuèrent leurs officiers et passèrent à l'ennemi. L'un des premiers de ceux-là fut le régiment ukrainien formé dans le district de Tchéliabinsk, d'ordinaire extrêmement discipliné. Avant de se rendre, il se révolta et fit périr son commandant et une bonne part de ses officiers. Cet exemple eut sur toute l'armée une influence funeste.

Le général Gaïda estime que si, par les mesures les plus sévères, on ne fait pas effort pour enrayer cette débâcle, la situation sur le front deviendra désespérée. Devant l'imminence d'une telle catastrophe il accuse maintenant.

Un des responsables de l'écroulement de l'armée sibérienne fut l'Etat-Major, qui joua à la politique, fit naître l'agitation, et, pénétré jusqu'au cœur d'esprit anti-démocratique, excita une haine profonde entre les nationalités, se montrant à la fois antisémite et antibachkir. Jeu politique et agitation eurent un effet si malheureux que l'un des premiers résultats fut la *naissance d'une révolte dans le plus proche arrière du front.*

LA RÉVOLTE DANS L'INTÉRIEUR

En même temps que toutes ces difficultés se produisaient sur le front, l'agitation dans la zone de l'intérieur allait sans cesse grandissant. Les articles parus dans nos journaux indiquent clairement qu'on avait affaire là à tout autre chose qu'à des mécontentements passagers, soulevés soudain par hasard, et il fallait bien savoir, de plus, que les nouvelles qui nous parvenaient par cette voie ne pouvaient représenter qu'une toute petite parcelle de la vérité.

Plus tard, un rapport détaillé du général Gaïda rendra compte de tous ces mouvements de révolte ; je ne veux pour l'instant qu'exposer ici dans les lignes les plus frappantes ces événements. Nous sommes surpris tout d'abord de constater combien de mouvements d'agitation se sont produits en des lieux où, d'après les conditions économiques locales, le bolchévisme devait trouver très peu de prise.

La révolte éclata :

1° dans le gouvernement		d'Enisséisk	(4 districts)
2°	—	de Tomsk	(5 districts)
3°	—	d'Altaïsk	(1 district)
4°	—	d'Irkoutsk	(2 districts)
5° dans la province		de Zabaïkalié	(5 districts)
6°	—	d'Amoursk	
7°	—	Primorskaïa	(4 districts)

La révolte fut surtout étendue et particulièrement féroce dans les districts de Nijni-Oudinsk, Atchinsk et Minoussinsk. Les districts plus proches du front furent plus calmes. Cependant, même là, on put constater des mouvements à Tioumen (mobilisés et grand nombre d'ouvriers) et à Koustanaïé (paysans, fermiers-propriétaires et mobilisés).

Il est bien caractéristique de noter que ces révoltes n'ont nulle part le caractère de révoltes citadines. Leur lieu de naissance à toutes fut le village. Les bandes de révoltés prennent de plus en plus d'importance : elles ne comptaient au début que quelques dizaines d'hommes, c'est par milliers maintenant qu'elles les rassemblent. (A Koustanaïé, il n'y eut pas moins de 10.000 insurgés).

Voici quelques détails qui peuvent donner une idée de ce que furent les efforts des révoltés : durant deux semaines, le chemin de fer sibérien de l'Amoursk ne fonctionna pas, occupé par les insurgés ; l'Etat-Major japonais de Sibérie communique que dans le village de Spaskaïa (province d'Amoursk) il n'éclata pas moins de 30 grandes révoltes de paysans en l'espace d'un mois et demi. Du 18 mars au 3 avril le même communiqué signale jusqu'à 57 attaques menées contre la station de chemin de fer de Taïschet. Ces bandes ont souvent à leur tête d'intelligents meneurs, des officiers dans certains cas. Soit que leur action se borne à des coups de mains de quelques partisans : prise d'une station, destruction d'un poste de soldats, soit qu'au contraire elles agissent en masse, non seulement elles ne trouvent point de résistance parmi les populations rurales, mais encore elles sont bien souvent aidées par celles-ci. Grâce à tout cela, les insurgés peuvent causer à nos troupes et aux troupes alliées des dommages assez considérables, et disparaître très facilement, de connivence avec les populations, une fois les coups faits. Et, en cas de répression, ce ne sont pas les insurgés qui pâtissent, mais les populations et bien souvent même ceux qui n'ont point pris de part à

cette révolte. C'est ainsi qu'au village d'Ivanovska, dans le district de Blagorichtchansk, des enfants qui sortaient de l'école sont tombés sous les balles des mitrailleuses japonaises. La même chose s'est passée au village de Tambovka et dans maint autre lieu. Dans ce même district, des représentants du Zemstvo furent mis à nu et fouettés par les cosaques, tandis qu'ils avaient été simplement envoyés en mission officielle pour rassurer la population.

On explique d'ordinaire la naissance de pareilles insurrections par l'action d'agitateurs bolchéviks groupant autour d'eux des éléments de l'ancienne garde rouge. Et sans doute, les bolchéviks et leurs partisans entrent en jeu chaque fois qu'une agitation se manifeste, tentant de la diriger dans le sens d'une lutte en faveur du « pouvoir des Soviets ». Mais il faut, à côté de cela, expliquer comment semblables révoltes ont pu trouver toute la sympathie des paysans quand ceux-là venaient, il y a peu de temps encore, de se réjouir de l'écroulement de ce même « pouvoir des Soviets ». Il semble bien que toute une série de faits établisse clairement que ces insurrections n'ont rien à voir avec le mouvement bolchévik. C'est ainsi qu'à Koustanaïé, le germe de la révolte fut le conflit qui s'éleva entre les propriétaires ukrainiens de la terre et les cosaques, également propriétaires de titre plus ancien, qui voulurent se débarrasser de leurs nouveaux voisins. Dans la province d'Amoursk, les paysans soulevés se baptisaient « armée populaire des paysans » et, pour n'être point confondus avec la garde rouge, ils enlevèrent tout ce qu'il pouvait y avoir de rouge à leurs costumes, et marchaient sous la devise : « Pour la Patrie ». Les insurgés eux-mêmes expliquaient de différentes façons la cause de ces révoltes ; pour établir, disaient les uns, le « pouvoir du peuple », les autres pour amener l'avènement du « Soviet universel des paysans », d'autres enfin pour libérer la Patrie du pouvoir étranger. Le mot d'Assemblée Constituante n'était presque jamais prononcé par eux. D'autres se soulevaient pour se venger

des insultes subies, des moqueries trop longtemps endurées. (Voir le journal *Zabaïkalskaïa Nov*, nº 123.)

Quand la gare de Kamichet fut reprise aux prétendus « rouges », ceux-ci s'expliquèrent de la sorte : *Nous ne sommes pas bolchéviks, nous sommes « l'alliance des paysans », nous luttons contre Koltchak, le fouet et les réquisitions.*

Bien souvent on put constater, dans les rangs des révoltés, la présence des gens les plus cultivés des villages, qui tous avaient infiniment souffert du bolchévisme ; quelques prêtres russes orthodoxes prirent part eux aussi à ces mouvements

Tout cela laisse à penser que nous avons affaire ici à toute autre chose qu'à de passagères révoltes, suscitées ou simulées par les agents du bolchévisme. C'est beaucoup plus profondément qu'il faut aller chercher les racines de ce mouvement qui s'est étendu à tout le territoire de la Sibérie.

L'OPINION PUBLIQUE EN SIBÉRIE ET DANS L'OURAL

La nouvelle de l'écroulement du pouvoir des Bolchéviks fut accueillie avec le plus grand enthousiasme par toutes les classes de la population. Voici un tableau de la façon à peu près générale dont étaient accueillies nos troupes dans les pays où elles rentraient à nouveau : acclamations, dons d'argent, bien souvent processions religieuses, nombreux enrôlements volontaires dans les rangs des soldats. Après deux ou trois mois écoulés, le tableau est devenu tout autre dans la majorité des villes, et la presse flétrit unanimement l'apathie des civils et commence contre elle une campagne vigoureuse. Peu à peu, l'indifférence se transforme en animosité passive. Dans les conversations particulières où peut s'apercevoir le reflet de l'opinion publique, on n'entend parler que de la cherté de la vie, comparable à ce qu'elle était au temps des Bolchéviks, que du poids que fait lourdement peser la guerre sur les épaules. Et tout se conclut invariablement par : « Quand donc tout cela finira-t-il ? »

Plus souvent encore on peut entendre exprimer un profond mécontentement contre le Gouvernement. En même temps, on peut observer dans la vie de la société nombre de faits qui rappellent exactement ce que fut la pire période de détresse au temps de notre débâcle dans la lutte contre l'Allemagne : la spéculation refleurit, les jeux de hasard, on profite du moment pour échafauder toute une carrière politique. Au lieu de croître et d'aller jusqu'à l'acceptation d'un sacrifice, les sentiments patriotiques peu à peu s'éteignent.

Le ton de la presse quotidienne nous renseigne sur cet état d'esprit. Elle est tout entière hostile au bolchévisme et soutient unanimement le gouvernement actuel, mais, malgré cela, et dans les journaux officiels même, on peut souvent trouver des communiqués et des articles parlant des graves fautes de ce gouvernement.

CAUSES GÉNÉRALES DES DIFFICULTÉS DE LA SITUATION

La coïncidence d'événements tels que nos déroutes sur le front, les révoltes à l'intérieur et le mécontentement public obligent à penser qu'il existe une cause unique engendrant toutes ces difficultés. C'est dans la méthode de gouvernement qu'il nous la faut chercher. Le pouvoir s'exerçant sur la Russie libérée doit baser son droit sur sa capacité à lutter contre le bolchévisme au nom du salut de la patrie, au nom de l'ordre, de la démocratie et de la paix sociale. Le pouvoir est fort seulement lorsque tout le monde peut apercevoir que sa politique va dans le sens des nécessités vitales du pays. Celui-ci a le droit de savoir et de posséder des preuves que le Gouvernement sait demeurer à la hauteur de sa tâche. Tandis que pour le cas présent on peut enregistrer dans ce sens, au passif du gouvernement sibérien, toute une série de graves erreurs.

Contredisant formellement dans le domaine de l'action ses déclarations solennelles, le Gouvernement commet des

actes allant de la façon la plus éclatante contre toute idée de droit et de culture :

1° On use des punitions corporelles que, depuis plus de dix ans déjà, le régime tsariste avait abandonnées, et souvent en sont victimes les hommes jouissant parmi le peuple d'une grande notoriété.

(Le général Gaïda cite ici des exemples d'exécutions de membres de Zemstvos, de médecins, de directeurs de syndicats professionnels.)

2° On a exécuté beaucoup d'hommes sans les juger, et ces violations sont toujours demeurées impunies.

(Gaïda nomme ici, parmi les victimes, plusieurs membres de l'Assemblée Constituante de la Russie, et des hommes politiques distingués de la ville d'Omsk.)

3° Emprisonnements en masse, exil, longue détention, sans accusation préalable, d'hommes qui ne participèrent jamais au mouvement bolchévik, qui même étaient connus pour s'y être opposés de toutes leurs forces.

(Gaïda nomme nombre de maires des grandes villes de Sibérie, des membres de Zemstvos, et jusqu'à des commissaires du Gouvernement provisoire.)

Toutes ces choses différentes se réunissent en uneimpression unique pour les esprits : les intellectuels imputent tout cela à la faiblesse de l'Etat, et la masse incrimine la mauvaise volonté de ce même Etat, quand bien même tous ces faits se seraient produits hors de sa volonté ou contre elle.

Les populations ne peuvent nullement s'apercevoir que le Gouvernement fasse des efforts sérieux pour assurer au pays la meilleure administration possible et le plus grand respect des droits des citoyens.

1° Les droits naturels d'inviolabilité de la personne, du domicile, de liberté de la presse, de parole, de réunion et d'association, qui, du fait de la guerre, peuvent partout subir une certaine diminution, ont été en Sibérie pratiquement anéantis.

2° Au lieu d'ordres émanés directement du pouvoir cen-

tral, l'administration intérieure est élaborée par des prikazes militaires ; ceux-ci changent avec les commandants et les chefs de garnison et souvent le texte de ces ordonnances ne cadre en rien avec ce qui devrait être le devoir et la dignité du pouvoir suprême.

3° En quelques endroits, les méthodes de répression employées sont purement et simplement bolchévistes. C'est ainsi que des exécutions d'otages ont été ordonnées par les généraux Rozanoff et Ivanoff-Rinoff.

Il est impossible de sentir dans la conduite du Gouvernement un acheminement progressif vers un esprit plus véritablement démocratique :

1° L'attitude du Gouvernement envers les Zemstvos et les Municipalités des villes n'est pas claire. Les membres de ces institutions sentent leur sécurité menacée, du fait seul que durant leur service ils ont à édicter des arrêts.

La limitation des pouvoirs de ces fonctionnaires leur est apparue à eux-mêmes et est apparue aux populations comme un signe évident du manque de confiance du Gouvernement envers eux.

2° La population connaît extrêmement peu de chose de l'attitude adoptée par le Gouvernement en face de l'Assemblée constituante et le principe sur lequel sont basées les élections ; ou, pour mieux dire, elle en ignore tout. Les délais interminables apportés au règlement de ces questions sont interprétés par elle comme un refus de convoquer cette assemblée.

3° Les pourparlers concernant la formation d'une Assemblée législative semblent prouver que le Gouvernement refuse de s'entendre avec la démocratie.

4° Les poursuites exercées contre les organisations démocratiques les plus influentes : les Coopératives ont convaincu le peuple que le pouvoir appartient seulement à une classe de la société et ne saurait être considéré comme démocratique.

5° Les déclarations du Gouvernement sur les questions

agraires, même celles qualifiées par lui de définitives, paraissent si peu explicites que les paysans doutent fortement que ces questions vitales pour eux soient jamais envisagées dans toute leur étendue et résolues par l'Assemblée constituante.

6º La masse des ouvriers, qui jusqu'ici était demeurée pleine de loyalisme, manifeste son mécontentement devant l'hostilité du pouvoir envers les bourses du travail et les syndicats.

De tout cela ressort l'impression que la faute capitale du Gouvernement est celle-ci : il s'occupe seulement des problèmes posés par les villes. Les paysans, qui ont eu infiniment à souffrir, ne sentent de sa part nulle sollicitude à leur égard. Au pays de la « démocratie des paysans » (comme le qualifiait le prince Lvoff dans la presse parisienne), c'est une faute dont les conséquences sont d'une extrême gravité pour la situation de l'armée et celle du pouvoir. Les paysans sont la partie la plus importante de la nation : ils nourrissent le pays et possèdent la plus grande quantité de billets de banque. Leur influence l'emporte énormément en poids sur celle de la population des villes avec son prolétariat, ses commerçants et sa petite bourgeoisie. Le Gouvernement ne pourra jamais aller jusqu'au bout de sa tâche si les paysans n'estiment pas que celle-ci est d'accord avec leurs revendications et leurs intérêts.

La population ignore tout des relations existant entre le pouvoir suprême et le Gouvernement qui, peu à peu, commence à se stabiliser. On ne lui a rien expliqué des droits et des bases de l'autorité du Conseil des ministres.

Tous ces faits, qui déjà en temps de paix peuvent faire courir à un Gouvernement le plus grand danger, deviennent plus graves encore en une époque de lutte fratricide. Le peuple, fatigué de promesses, n'aperçoit rien que deux forces ennemies : le pouvoir des Soviets, et de l'autre côté le pouvoir suprême de Sibérie. Chaque faute de ce dernier diminue l'enthousiasme que le peuple apportait à la lutte, fait de lui son ennemi et le jette dans les bras des bolchéviks.

LE POUVOIR DES SOVIETS

Il importerait de revenir de toutes ces erreurs, considérant que le pouvoir des Soviets, instruit par nos propres fautes, a profité de l'expérience pour modifier sa politique. Dès longtemps, les classes intellectuelles ont commencé à se rapprocher des Soviets. Le dernier congrès communiste à résolu de cesser la répression exercée contre les paysans aisés et la petite bourgeoisie. Les bolchéviks espèrent surtout en la classe des paysans, et ils ont élu président du Conseil du peuple le paysan aisé Kalinine, « starosta de toutes les Russies ». Les bolchéviks veulent se concilier les sympathies paysannes. Ils ne s'endorment pas, et n'hésitent pas, pour gagner la victoire, à sacrifier nombre des principes considérés jusqu'à présent par eux comme les plus sacrés. Si tout cela ne peut les sauver d'une mort certaine, du moins ils retarderont ainsi l'heure de la détresse finale, et si le gouvernement de la Sibérie ne prend pas de son côté des mesures analogues, ils s'écrouleront sans doute, mais seulement après l'avoir fait périr lui-même.

LES MOYENS DE SALUT

La gravité extrême de la situation demande aussi des mesures extrêmes. Le Gouvernement doit veiller, sans retard, à ne plus retomber dans ses erreurs, et ensuite à marquer clairement la route démocratique qu'il doit suivre sans hésitations, avec fidélité, certain qu'en ce cas il pourra toujours compter sur l'armée et sur la plus grande partie de la nation.

Les mesures nécessaires semblent être celles-ci :

1° Le Gouvernement doit dissiper tous les doutes émis sur son esprit démocratique, en tâchant que son action établisse un ordre véritablement tel dans tous les domaines de la vie.

2° Il lui faut se séparer des agents du pouvoir qui n'ont point de honte de profiter de leur situation pour faire de la

propagande réactionnaire, souvent même au nom du Gouvernement.

3° Il lui faut proclamer que son but le plus important est la convocation d'une Assemblée Constituante élue selon le mode de suffrage le plus démocratique.

4° Convoquer, dans le plus bref délai possible, tous les représentants des Zemstvos, des Municipalités, Coopératives et autres grandes organisations sociales en un Congrès qui devra rendre compte de la situation du pays, signaler toutes les erreurs commises par le Gouvernement et quelles mesures lui semblent les plus propres à y remédier.

5° Que les élections en vue de la constitution d'une Assemblée locale puissent être faites immédiatement dans les provinces du territoire de Sibérie libérées de l'ennemi.

6° Publier, dans toute la Russie, les statuts de l'organisation temporaire du pouvoir réparti entre le chef suprême, le Conseil des ministres et les représentants du peuple, et indiquer que tout le pouvoir sera transmis à l'Assemblée Constituante quand celle-ci sera formée.

7° Prendre des mesures contre les châtiments corporels exercés sans jugement préalable, mesures valables pour tout le territoire de la Russie libérée.

Rétablir la liberté d'association sauf pour les bolchévistes et ceux qui voudraient s'entendre avec eux.

Adoucir le régime de censure de la presse et cesser les persécutions administratives.

Préparer des lois sur la liberté de réunion, comme le firent durant la guerre les Etats européens.

Examiner avec le plus grand soin les prikazes partout édités et étendre la même administration à toutes les provinces.

Prendre des mesures en vue de rétablir l'autorité des Zemstvos et des Municipalités, qu'on ne peut plus continuer à traiter comme des organisations d'initiative privée ; prendre également des mesures pour que l'on poursuive

ceux qui se sont rendus coupables de violences envers les membres de ces institutions.

Se ménager les sympathies de la masse paysanne par les mesures suivantes : Modifier les lois agraires dans un sens plus démocratique. Faire connaître aux paysans ces modifications de la façon la plus étendue. Faire parvenir régulièrement aux villages toutes les denrées nécessaires à la vie. Ouvertures d'écoles, d'hôpitaux, asiles de vieillards.

Pour réformer l'armée, il est nécessaire :

1° De créer rapidement une organisation complète de ravitaillement.

2° De ne nommer aux grands emplois militaires que les seuls hommes ayant la confiance du peuple et de l'armée.

3° D'adopter pour toute la Russie le principe du commandement unique.

§

Les dernières nouvelles qui nous sont parvenues de Russie indiquent trop clairement qu'approche l'acte final de cette tragédie sibérienne. Les armées rouges ne cessent d'avancer victorieusement, le pouvoir de Koltchak semble à la veille de s'écrouler. A cette heure on ne saurait trop méditer les documents ci-dessus, où deux hommes, deux des plus grands généraux de Koltchak, signalent les innombrables fautes de sa politique et le désignent clairement comme le responsable de l'immense détresse actuelle. Tout ce qui arrive maintenant, voici plus de six mois qu'ils l'ont prédit. Qu'a-t-on tenté pour remédier à la catastrophe imminente? Koltchak a obtenu la démission de ces deux généreux coupables de trop de clairvoyance. Au bord de l'abîme seulement il tente un effort dans le sens qu'ils avaient indiqué, il s'essaie à prendre un gouvernement plus réellement démocratique. Peut-être est-il déjà trop tard.

Et que penser des hommes politiques russes qui, à Paris, renseignés comme nous le pouvons être nous-mêmes, tentent de rejeter sur un autre que sur Koltchak la responsa-

bilité de cette défaite où il entraîne un pays tout entier? Devant l'émotion que l'on sent incessamment présente dans cet appel de deux hommes au grand cœur et à l'esprit lucide, il est impossible de ne pas vouloir tenter pour soi-même aussi, dans la mesure de ses forces, la tâche de faire connaître la vérité.

ARTHUR TOUPINE.

Paris, 1er janvier 1920.

ENCORE UN PLAGIAT DE STENDHAL

LES « MÉMOIRES D'UN TOURISTE »

—

Cet Henri Beyle, que l'on vante comme un homme fort, succomba à bien des faiblesses. On connaît ses goûts cachottiers, ses ruses de mystificateur. C'est par un plagiat qu'il débuta dans les lettres, avec ses *Vies de Haydn, Mozart et Métastase* (1814).

Quoi qu'il en coûte à mon admiration pour Stendhal, dit Romain Rolland, à propos de la *Vie de Haydn*, j'ai dû arriver à cette constatation accablante pour lui, que plus des trois quarts de son livre avaient été pillés dans Carpani (1).

Pour Mozart, il s'est purement et simplement approprié une notice biographique de Winckler (2).

M. Paul Arbelet, qui a consacré une de ses thèses aux sources de *l'Histoire de la Peinture en Italie* (1817), conclut de la sorte :

Plus ou moins libre, plus ou moins ingénieux, il s'agit toujours ou presque d'un très authentique plagiat. Ce n'est point une page que Stendhal s'assimile à l'occasion, c'est tout un livre qu'il copie. Et les ruses subtiles qui lui servent à dissimuler ses emprunts, si elles font honneur à son esprit, ne peuvent que lui aliéner les dernières sympathies des gens scrupuleux (3).

Les *Mémoires d'un touriste* (1838) sont une preuve nouvelle de ces instincts de pillerie et de menterie.

Par une ingénieuse fantaisie d'auteur, c'est un marchand

(1) *Vies de Haydn, Mozart et Métastase*. Edition Champion, p. XXIV.

(2) Notice parue d'abord dans le *Magasin encyclopédique* ou *Journal des sciences, des lettres et des arts*, de Millin.

(3) P. Arbelet, *L'Histoire de la peinture et les plagiats de Stendhal*, Paris, 1913, p. 427.

de fer qui promène son esprit curieux sur les routes de France, tout en voyageant pour ses affaires.

Chaque soir, à l'auberge, il tient journal de ses remarques. Foin des pédants, du style académique, des opinions toutes faites ; il ne dira que ce qu'il a vraiment vu et senti, et dans sa langue à lui. Et les menus incidents de route, les anecdotes, les réflexions personnelles d'abonder. A la lecture, on éprouve pourtant quelque malaise à rencontrer comme des îlots d'histoire et d'archéologie ; la science de ce marchand de fer semble de fraîche date et mal assimilée.

Qui n'a aimé les remparts d'Avignon à travers la célèbre phrase stendhalienne :

Ces jolis murs sont bâtis de petites pierres carrées admirablement jointes ; les mâchicoulis sont supportés par un rang de petites consoles d'un charmant profil ; les créneaux sont d'une régularité parfaite. Toute cette construction annonce la richesse et la sécurité ; l'homme qui bâtit est si peu dominé par le sentiment de l'utile et de la peur qu'il se permet les ornements. Ces murs sont flanqués de tours carrées placées à distances égales et du plus bel effet. On se promène sur leur épaisseur ; jolie vue. Le temps a donné à ces pierres si égales, si bien jointes, d'un si beau poli, une teinte uniforme de feuille sèche qui en augmente encore la beauté (1).

Lisons maintenant un honnête et solide ouvrage d'érudition : le *Voyage dans le Midi*, de Millin (2) :

Les murs sont bâtis de petites pierres carrées et unies parfaitement jointes ; les créneaux qui les couronnent sont d'une grande régularité ; les mâchicoulis sont supportés par un rang de petites consoles d'un charmant profil et le tout est flanqué de tours carrées, placées à des distances égales et dont la disposition symétrique est du plus bel effet. Le temps a donné à ces pierres si égales, si bien jointes et si bien polies une teinte brunâtre qui augmente encore l'effet de l'ensemble.

(1) *Mémoires d'un Touriste.* Ed. Calmann-Lévy, t. I, p. 219 (Ed. reproduisant l'édition Michel Lévy, 1854 : d'après Paupe, *Histoire des œuvres de Stendhal.* Paris, 1904, p. 118).

(2) *Voyage dans le Midi de la France,* par A. Millin. Paris, 1807-1811, 5 vol. in-8° et un atlas.

Stendhal, par un heureux coup de pouce, a remplacé « teinte brunâtre » par « teinte uniforme de feuille sèche », amené une chute meilleure de la phrase, mais l'emprunt est évident.

N'hésitons pas à crier : au voleur ! Qui vole un œuf vole un bœuf, qui copie une phrase transcrira un livre. Et en effet, voici des pages entières de Millin qui nous reviennent sous la signature de Stendhal. Inutile, certes, de les dénombrer : deux morceaux suffiront à faire apprécier le procédé de la simple copie à la refonte.

Millin, *Voyage dans le Midi*, t. II, p. 124 et s.

La ville de Saint-Esprit s'appelait d'abord *Saint-Saturnin-du-Port* ; elle n'a pris son nouveau nom qu'après l'édification du pont qui fait sa célébrité. Il fut commencé en 1265 : une bulle du Pape Nicolas V, de l'an 1448, nous apprend qu'il fut construit par un berger qui en avait reçu l'ordre d'un ange ; mais il est évident que le Saint-Père a fait ici une méprise et qu'il a appliqué au pont du Saint-Esprit ce qu'on raconte du pont d'Avignon bâti par un berger appelé saint Bénezet. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les habitants de Saint-Saturnin, effrayés des naufrages qui avaient lieu en traversant la rivière, construisirent ce pont qu'ils appelèrent pont du Saint-Esprit, parce qu'ils attribuèrent cette heureuse idée à l'inspiration de l'esprit divin. On recueillit des aumônes de toutes parts et l'on rassembla des matériaux. Le prieur du monastère de Saint-Saturnin, Dom Jean de Tyange, voulut d'abord s'opposer à cette entreprise, qu'il regardait comme attentatoire aux droits de son monastère : mais il se rendit enfin aux motifs pressants d'utilité publique et posa lui-même la première pierre de ce monument. On nomma des recteurs qui achetèrent des carrières à Saint-Andéol ; on établit une société religieuse de Frères donnés et de Sœurs données qui avaient un habit et des règlements particuliers : les uns recueillaient des aumônes, les autres soignaient les ouvriers malades ou blessés, d'autres enfin partageaient les travaux des maçons. Après la construction du pont on appela d'Avignon des frères pontifes ou hospitaliers de Saint-Bénezet pour desservir la chapelle de l'hôpital et continuer les quêtes.

Ce pont est imposant par sa longueur, remarquable par la

régularité et la propreté de la bâtisse et agréable par sa forme et sa construction. Les arches ne sont point en ogive, mais en plein cintre comme dans l'architecture romaine. Sa direction n'est pas droite, mais forme un coude opposé au courant, ce qui lui donne plus de solidité. Sa longueur est de 145 toises; sa largeur de 10 pieds dans œuvre et de 17 hors d'œuvre. Il est soutenu par 26 arches d'inégale largeur, 19 grandes et 7 petites ; les plus grandes ont 18 toises d'ouverture. Chaque pile est percée à jour ; cette ouverture est cintrée, et elle a l'apparence d'une petite arcade de bonne proportion. On ne peut déterminer l'usage de ces petites arcades ; doivent-elles diminuer la masse de la maçonnerie et en rendre le poids plus léger ? Je pense qu'elles sont là pour donner plus de passage à l'eau dans les grandes crues et l'empêcher de battre le pont et de le détruire ; ce qui me le fait supposer c'est leur élévation au-dessus des éperons des piles : l'architecte aura conçu qu'il fallait donner un passage à l'eau, qui ne pouvait plus être coupée et renvoyée sous les arches par ces éperons.

Et voici Stendhal aux prises avec ce texte plein de choses mais compact ; il allège la phrase, tranche le problème des petites arcades et s'empare de la « méprise » de Nicolas V pour décocher au passage une bonne nasarde au Saint-Père.

Stendhal, *Mémoires d'un Touriste*, t. I, p. 204.

Ce pont Saint-Esprit fut commencé en 1265 et achevé en 1309 par les habitants de la ville de Saint-Esprit qui s'appelait alors *Saint-Saturnin-du-Port*. Le prieur du monastère de Saint-Saturnin, Dom Jean de Tyange, voulut d'abord s'opposer à cette entreprise qu'on regardait comme attentatoire aux droits de son couvent ; mais enfin la passion soudaine qui s'était emparée des habitants pour bâtir ce pont fut la plus forte, et le prieur de Tyange en posa lui-même la première pierre. On nomma des recteurs qui achetèrent des carrières à Saint-Andéol ; on établit une société religieuse de frères *donnés* et de sœurs *données* qui avaient un habit et des règlements particuliers. Les uns recueillaient des aumônes, les autres soignaient les ouvriers malades ou blessés ; d'autres même partageaient les travaux des maçons.

On voit qu'en 1265 on avait en ce pays une vraie passion pour

le bien public. Une bulle du pape Nicolas V, de l'an 1418, nous apprend que ce pont fut construit par un berger qui en avait reçu l'ordre d'un ange; et pourtant Nicolas V fut un homme de mérite. Mais le métier avant tout, disait un marchand de fer.

La longueur du pont Saint-Esprit est de deux mille cinq cent vingt pieds; il est assez étroit, dix pieds dans œuvre et dix-sept hors d'œuvre. J'ai compté vingt-six arches d'inégale largeur, dix-neuf grandes et sept petites. Chaque pile est percée à jour au-dessus des éperons apparemment pour donner passage à l'eau lors des grandes crues. Ce qu'il y a de singulier, disent les savants, c'est que les arches ne sont point *en ogive*, mais en plein cintre comme dans l'architecture romaine. Rien de moins singulier à mes yeux : on adopta cette forme par respect pour le pont du Gard. Enfin, pour dernière bizarrerie, le pont Saint-Esprit n'est point en ligne droite, il forme un angle opposé au courant, ce qui lui donne plus de solidité. Une partie est fondée sur le roc et l'autre sur pilotis.

Plus curieux et marqué se présente le plagiat de la Foire de Beaucaire. Le *Voyage* de Millin offrait ici une description abondante en petits faits significatifs, que Stendhal ne laissera pas échapper; de même il utilisera mot pour mot la narration de son ami Crozet pour l'épisode de Napoléon à Laffrey (1).

Millin, *Voyage dans le Midi*, t. III, p. 411 et s.

... On ne saurait peindre la confusion et la cohue qui règnent pendant tout le temps de cette foire : la foule est continuelle ; on se presse, on se porte : il y a dans toutes les rues un mouvement semblable à celui des flots de la mer : il faut se préserver des coups de coude, se garder des filous, et cependant satisfaire sa curiosité. Ici on se heurte ; là on se bat. Des musiciens chantent au son des instruments, des charlatans débitent leurs drogues, des mendiants cherchent à exciter la pitié ; le portefaix semble près de vous écraser en laissant tomber le fardeau qu'il porte en équilibre sur sa tête ou ses épaules; les colporteurs s'égosillent à crier des événements qui ne sont point dans leurs gazettes.

... On aime surtout à s'arrêter au bal des Catalans, qui, chan-

(1) *Touriste*, II, 149.

tant des chansons de leur pays et au bruit des castagnettes, dansent entre eux sans femmes, avec beaucoup de légèreté, de précision et de mesure.

Longtemps avant la foire, les principaux marchands s'occupent de louer une maison, ou du moins un appartement. Toutes les chambres, dont chacune réunit ordinairement une famille entière, sont encombrées de lits ; et pendant ce temps-là le propriétaire se relègue dans son grenier. ouvent ces maisons et ces chambres sont louées aux mêmes personnes pour plusieurs années. Les marchands de laine et les drapiers doivent loger alternativement dans la Grande-Rue et dans la Rue-Haute ; les baux qu'on leur fait sont conformes à cette disposition. Ainsi la même maison est louée à des drapiers en 1803, 1805, 1807 et à des marchands de laine pour 1804, 1806 et 1808 ; de cette manière les habitants de ces deux rues ont l'avantage de posséder tour à tour les marchands drapiers, auxquels on fait payer les loyers plus cher, parce qu'ils ont un plus grand débit. Les lingères s'établissent tout près de la porte du Rhône, dans un lieu appelé la Placette. Les Juifs ne quittent point la rue qui porte leur nom pendant la foire et qui reprend ensuite celui de rue des Cordeliers ; ils n'occupent que le centre de cette rue ; le haut et le bas sont remplis de marchands de cuir, qui se cèdent alternativement la partie la plus favorable au commerce.

Les boutiques ne sont pas seules occupées : il y a devant les murs des échoppes couvertes en toile, et l'on tire aussi parti des bancs de pierre qui sont loués et sur lesquels on expose différents objets de petite mercerie. Les marchands suspendent à des cordes qui traversent les rues des toiles carrées qui portent l'indication de leur nom, de leur domicile et du genre de leur commerce. La bizarrerie des couleurs, la différence des formes de ces écriteaux, leur disposition et la variété des inscriptions font un coup d'œil vraiment singulier. . . . .

La ville ne pourrait contenir tous ceux qui s'y rendent à cette époque ; on bâtit en peu de jours une seconde ville de bois, qui a aussi ses carrefours, ses rues et ses faubourgs.

... Celui qui fait l'entreprise de ces cabanes en retire un produit considérable, attendu le haut prix qu'il met à leur location. Chacun prend ordinairement pour enseigne un instrument de sa profession. En général les marchands d'un même pays ou d'une

même ville se réunissent dans la même rue : ce qui rassemble aussi les productions d'un même genre ; ici l'on trouve les boutiques des marchands de savon, d'épicerie et de droguerie de Marseille; là, les parfumeurs de Grasse exposent leurs pommades et leurs savonnettes; ceux de Montpellier leurs parfums et leurs liqueurs ; ailleurs de nombreuses cabanes sont remplies de figues, de prunes, de raisins secs et d'amandes. Mais ce qui nous étonna le plus ce fut une rue dont les murs fort épais et fort élevés n'étaient composés que d'oignons et de gousses d'ail ; la quantité en était si considérable qu'on eût pu croire qu'il y en avait pour toutes les sauces de l'Europe.

A l'extrémité de la plaine est une chapelle où l'on dit la messe : elle est consacrée à l'Immaculée-Conception et l'on débite une grande quantité de rosaires. Cette chapelle est très petite ; mais les fidèles qui veulent prendre part au saint sacrifice s'agenouillent dans le pré en dirigeant leur vue vers l'autel et leur intention vers le ciel ; c'est ainsi que dans les temples des anciens les prêtres étaient ordinairement dans l'enceinte sacrée, tandis que les assistants demeuraient répandus au dehors.

Les cafés, les billards, les lieux où l'on danse sont en général placés dans la grande rue : derrière sont les loges des bateleurs, des faiseurs de tours, de ceux qui montrent des animaux.

Non seulement les maisons, les cabanes et les tentes du pré sont remplies d'une immense population, mais le fleuve même est couvert de barques, sur lesquelles un grand nombre de personnes ont leur habitation. Chacune de ces barques y a une place déterminée d'après sa forme, les marchandises qu'elle porte et le pays d'où elle vient. Les barques françaises se rassemblent à Arles. Le patron de celle qui arrive la première salue la ville de Beaucaire avec le mousquet ou le pistolet qu'il porte à son bord ; et il reçoit en récompense de sa célérité un mouton offert avec solennité : la peau de mouton empaillée et des banderoles attachées à son mât annoncent au loin l'honneur qu'il a obtenu. Les autres barques font aussi à mesure qu'elles arrivent une salve de leur mousqueterie. Ce sont des pinques espagnoles et principalement catalanes ; des felouques génoises qui se distinguent par leurs belles couleurs ; des chaloupes de Marseille ; les bateaux du haut Languedoc, de Bordeaux, de la Bretagne et de plusieurs ports de l'Océan arrivent par le canal de communication des Deux-Mers, les barques

du Lyonnais, du Dauphiné, de la Suisse et de l'Allemagne descendent par le Rhône.

Les barques qui descendent le Rhône ne sont faites que de planches légères, qui sont aussitôt désassemblées et vendues ; auprès sont les coches d'eau et enfin de petites penelles ou barques plates qui servent au transport des graines, de la houille et des autres marchandises. Les barques portent pour enseigne les unes un chapeau de feutre, les autres une grille de bois, une femme de paille. On y vient acheter des marchandises comme dans les cabanes du pré... Les commis des marchands arrivent ordinairement 15 jours avant l'ouverture de la foire pour emmagasiner les marchandises, les enregistrer et les exposer convenablement.

... La ville est petite ; ses rues sont anguleuses et étroites. Le nombre des maisons est considérable relativement à son étendue et à sa population ; et, le reste de l'année, il est aisé de voir dans quel état de décadence et d'abandon peut tomber une ville dont les habitants ont un moyen facile de se procurer sans travail ce qui est strictement nécessaire pour leur subsistance. Le prix excessif des loyers des maisons, des magasins, des hangars et des cours suffit aux Beaucairois (on dit en provençal Boukeirens) pour les faire vivre pendant une année ; aussi ne songent-ils à aucune autre industrie : ils n'établissent aucune manufacture, ils ne forment aucune entreprise ; ils cultivent seulement pour leur plaisir quelques champs de vignes, quelques plantations d'oliviers : ils ont une si grande horreur pour toute espèce de travail, qu'on trouverait à peine chez eux un traiteur ou un cordonnier : il leur faut pour se faire vêtir ou chausser attendre le retour de la foire ou s'adresser à Tarascon. Ceux qui ont vu Beaucaire pendant ce temps ne peuvent après se persuader que ce soit la même ville ; la plus grande partie des appartements est fermée, rien n'égale la tristesse de ses rues désertes et de ses maisons sans locataires : il semble qu'une calamité aussi affreuse qu'inattendue en éloigne tous les habitants.

Ce morceau un peu massif garde un accent personnel qui en fait toute autre chose qu'un article d'encyclopédie ou de manuel, dont on puisse user sans scrupule. Stendhal anime tout le tableau de sa verve, glissant ici une anecdote, là un bon mot, et réveillant l'attention par une heureuse

image. Mais le malin ne lâche pas son guide; vous verrez tout à l'heure de quelle monnaie il paie ses bons offices.

Stendhal, *Mémoires d'un Touriste*, t. II, pp. 90-97.

Dans toutes les rues, sur le pré, sur la rive du Rhône, la foule est continuelle; à chaque instant quelqu'un prend son point d'appui sur vous à l'aide de son coude, pour se glisser en avant : on se presse, on se porte; chacun court à ses affaires. Cette activité est gênante, et surtout offensante au premier moment, mais elle est divertissante. Des musiciens gesticulent et braillent devant une contrebasse et un cor qui les accompagnent, des marchands de savonnettes vous poursuivent de l'offre de parfums de première qualité qu'ils apportent de Grasse; des portefaix, vacillant sous des fardeaux énormes qu'ils portent sur la tête, vous crient gare quand ils sont déjà sur vous; des colporteurs s'égosillent à crier le sommaire des nouvelles télégraphiques arrivant d'Espagne; c'est une foule, une cohue, dont à Paris on ne peut se faire une idée. Après plusieurs heures de badauderie, je revins de mon étonnement, je voulus prendre mon mouchoir, il avait disparu, ainsi que tout ce que j'avais dans mes poches. A Beaucaire, l'oreille est assiégée par toutes sortes de langues et de patois, et c'est sans doute pendant que ma vanité cherchait à comprendre ce que me voulait un beau Catalan qui m'engageait à un bal pour le soir, que je fus dévalisé. Du reste on ne pouvait pas être volé avec moins d'inconvénient. Je trouvai un mouchoir dans une boutique à trois pas de moi.

Un riche marchand, avec lequel je fais des affaires, me raconte que, longtemps avant la foire, les principaux négociants s'occupent de louer une maison, un appartement, une chambre. Ici, dans chaque chambre, on voit quatre ou cinq lits; le propriétaire se relègue dans son grenier : en revanche non seulement la foire paye son loyer, mais le dispense de travailler pendant le reste de l'année.

Il y a des usages qui font loi. Les marchands de laine et les drapiers doivent loger alternativement dans la Grande-Rue et dans la Rue-Haute. Les drapiers payent leur loyer beaucoup plus cher, parce qu'ils vendent une *marchandise riche*.

Les lingers s'établissent tout près de la porte du Rhône; les Juifs occupent le milieu d'une certaine rue, dont le haut et le bas sont pris par les marchands de cuir.

Les boutiques des maisons ne sont pas seules louées ; devant le mur d'une boutique à l'autre, il y a des échoppes couvertes en toile. L'on tire parti même des bancs de pierre qui se trouvent quelquefois le long des maisons : ils font l'affaire des petits merciers.

Le singulier de cette foire, c'est qu'il y a foule partout, et les costumes sont aussi variés que les langages, mais ce qui frappe avant tout et donne une familiarité particulière au labyrinthe dans lequel cette foule s'agite et tourbillonne, c'est la quantité de grands morceaux de toile de coton, formant tableaux de toutes couleurs et de toutes formes, carrés, triangulaires, ronds, qui flottent au milieu de la rue, à quinze pieds au-dessus des têtes ; les marchands les suspendent à des cordes tendues d'une maison à celle qui est vis-à-vis. Ces toiles portent l'indication de leurs noms, de leurs domiciles ordinaires et de leurs demeures à Beaucaire... Ces enseignes amusent la vue : le jour de mon arrivée, elles étaient malheureusement agitées par un grand vent de mistral qui tue la joie facile. L'ensemble de ces pavillons a quelque chose d'oriental et rappelle un navire pavoisé pour un jour de fête.

... Chacun prend pour enseigne un instrument de sa profession, et d'ordinaire les marchands d'un même pays se réunissent dans la même rue.

Je rencontrai d'abord, dans ma course de curiosité après les premières affaires, les boutiques des marchands de savon, d'épiceries et de drogueries de Marseille : plus loin, les parfumeurs de Grasse exposaient leur pommade et leurs savonnettes ; ceux de Montpellier leurs parfums et leurs liqueurs : j'achetai d'excellente eau de Portugal de M. Durand. En avançant, je trouvai de nombreuses baraques remplies de figues, de prunes, de raisin sec et d'amande. Nous fûmes saisis par une odeur plus forte qu'agréable, nous approchions d'une rue dont les murs fort épais et assez élevés n'étaient composés que d'oignons et de gousses d'ail ; nous prîmes la fuite.

A l'extrémité du pré, où nous allions chercher un peu d'air dans le vain espoir de nous tirer de la foule énorme et de la poussière, nous trouvâmes une petite chapelle où l'on dit la messe. — Voici enfin une maison où l'on ne vend rien, me dit M. Bigillion, nous nous trompions ; on y débitait à des Espagnols une quantité prodigieuse de rosaires.

Là nous fûmes recrutés par un limonadier, qui prétendit qu'il avait des limonades gazeuses excellentes, et qui depuis deux heures étaient dans la glace : nous le suivîmes en essayant de traverser la foule. Il s'agissait d'arriver à la *Grande-Rue*. Les cafés, les billards, les lieux où l'on danse sont placés dans la Grande-Rue, derrière laquelle s'étendent en longue file les loges des bateleurs, des faiseurs de tours, de ceux qui montrent des animaux vivants, ou des grands hommes en cire. Il n'y avait de silence que dans le coin où l'on voyait Napoléon étendu sur son lit de mort à Sainte-Hélène.

Non seulement les maisons de la ville, les baraques et les tentes du pré de a Madeleine sont remplies d'une immense population, mais le fleuve même, tout rapide qu'il est, est couvert de barques, dans chacune desquelles couchent huit ou dix personnes ; chaque barque a une place déterminée d'après sa forme, je crois, et le pays d'où elle vient. Avant la mort de Ferdinand VII, les Espagnols se présentaient en foule, ils achetaient en France pour cent quatre-vingts millions ; maintenant les Anglais les fournissent de tout et ils ne prennent en France que pour quinze millions de francs.

J'ai distingué des pinques catalanes, des felouques génoises, des chaloupes de Marseille. Les bateaux de Toulouse, de Bordeaux, de la Bretagne et de plusieurs ports de l'Océan arrivent par le canal de Languedoc. Les barques de Lyon, de Grenoble et de Valence viennent par le Rhône. Il n'est bruit que d'une de ces barques qui a heurté contre une des piles du pont du Saint-Esprit, et vingt personnes se sont noyées, c'est-à-dire trois.

Les barques qui descendent le Rhône ne sont faites que de planches légères ; aussitôt les marchandises vendues, on déchire la barque et l'on vend les planches. Ces barques portent pour enseigne une femme de paille, une quille de bois, un énorme polichinelle de six pieds de haut...

On loue les maisons, les cours, les baraques d'une année à l'autre, et le prix excessif des loyers suffit aux *Boukeirens* (comme disent les Provençaux) pour les faire vivre toute l'année. Aussi se gardent-ils bien de se livrer à aucune industrie ; ils ont horreur de toute espèce de travail, et partant bâillent beaucoup. Pour se faire vêtir ou chausser, ils attendent le retour de la foire.

Les deux textes rapprochés montrent sur le vif le travail

de Stendhal écrivain ; comment il recherche la phrase courte, supprime les discussions, se hâte de conclure, glisse ici une anecdote, là une réflexion, interpose sa personnalité toujours en éveil.

Le morceau de Beaucaire se termine par une phrase dont on peut goûter maintenant le comique ou le cynisme :

On me dit que le savant Millin, parlant de Beaucaire, a décrit avec beaucoup de détails une église détruite dix ans avant son passage.

Millin ne décrit avec détails en cet endroit aucune église, et c'est tout gratuitement que Stendhal ridiculise son bienfaiteur.

On peut ainsi poursuivre la confrontation à propos d'Orange (Millin, t. II, p. 129 et Stendhal, t. II, p. 113), Autun (Millin, t. I, p. 304 et Stendhal, t. I, p. 63), etc...

Stendhal a plagié Millin chaque fois qu'il avait besoin, au cours de son itinéraire, de faits historiques ou archéologiques.

Aubin-Louis Millin (1759-1819) était un personnage considérable : historien, naturaliste, antiquaire, conservateur de médailles, pierres gravées et des antiques à la Bibliothèque impériale, travailleur solide et abondant. Ce *Voyage dans le Midi*, que Michelet, en le citant, utilisa bien des fois dans son Tableau de la France (1), fut entrepris — qui le croirait — par délassement.

De longs travaux, dit Millin, avaient épuisé ma santé ; une maladie qui a duré fort longtemps m'avait laissé une extrême faiblesse ; plusieurs habiles médecins me conseillèrent pour obtenir un prompt et entier rétablissement de voyager dans des contrées méridionales. Mes regards devaient naturellement se tourner vers l'Italie dont un antiquaire ne prononce jamais le nom sans émotion ; mais la France est toujours l'objet des premières pensées. Je vois avec peine les hommes instruits visiter toujours les contrées étrangères et ne point connaître leur propre pays ; j'avais déjà parcouru plusieurs départements septentrio-

(1) T. II de *l'Histoire de France*, publié en 1835.

naux, je résolus de passer par Lyon après avoir vu une grande partie de la Bourgogne, de parcourir toute l'ancienne Provence, le ci-devant Languedoc en entier ; de revenir par Bordeaux, la Rochelle et de suivre jusqu'à Orléans les bords du Cher et de la Loire (1).

Ce voyage de repos ne craint pas les longs circuits, et ce convalescent nourrit les plus vastes desseins.

Je ne prétendis pas me borner à des recherches relatives aux arts et aux lettres ; je voulais visiter les ateliers, les manufactures, les établissements de bienfaisance et d'instruction, enfin je comptais laisser peu de choses sans exemple et sans observation, procurer à la Bibliothèque impériale par des acquisitions et des échanges de livres, des manuscrits et des médailles.

Plein de ces projets, assisté d'un compagnon de route, Millin part, non sans avoir serré dans le coffre de la chaise de poste : « tout ce qui est nécessaire pour copier, calquer, modeler, et enfin pour recueillir au besoin des insectes et des minéraux », crayons, étui à mathématique, papier lucidonique (!), cire, plâtre, huile siccative, brosses, potasse, tampons, cartes, livres.

Le voyageur dessine les inscriptions, statues, médailles, monuments, il décrit les cultures, l'industrie, les coutumes, et jusqu'aux parlers locaux.

Son intelligence avide n'a garde d'omettre ces traits de mœurs, ces traditions qui donnent la physionomie véritable d'un pays. Pour la Provence, par exemple, la moisson en terre d'Arles, la ferrade des taureaux en Camargue, les bordigues des Martigues, l'industrie du kermès à Istres, les troupeaux de la Crau, les jeux de la Fête-Dieu à Aix ; en Languedoc : les danses des treilles et du *civalet*, le verdet de Montpellier, les oies de Castelnaudary, etc. Il recueille proverbes, expressions populaires, chansons et noëls de langue d'oc. Stendhal s'intéresse peu à une vie, pour lui, si étrangère. Enfermé dans son *égotisme* de vieux garçon, rempli de préjugés et de manies, il a, quoi qu'on en dise, un

(1) *Voyage dans le Midi*, t. I. Préface.

horizon fort étroit. Devant cette petite chapelle de Beaucaire, si petite que les fidèles doivent s'agenouiller dans le pré, Millin, on l'a vu, évoque aussitôt :

Les temples des anciens où les prêtres étaient ordinairement dans l'enceinte sacrée, tandis que les assistants demeuraient répandus au dehors.

Stendhal, dominé par son anticléricalisme, n'y voit que matière à impertinence.

Voici enfin une maison où l'on ne vend rien ; nous nous trompions, on y débitait à des Espagnols une quantité prodigieuse de rosaires.

A propos du *Voyage dans le Midi*, M. Emile Ripert dira avec raison :

Millin voyait donc le parti poétique que l'on pouvait tirer du spectacle de cette vie rustique, semblable à celle de Grecs, dans sa simplicité primitive, et réclamait en quelque sorte la venue d'un Mistral (1).

Stendhal, emprisonné dans son beylisme, ignorera toujours la richesse de ces thèmes. L'intérêt des *Mémoires d'un Touriste* ne réside pas, il est vrai, dans leurs renseignements statistiques ou historiques ; c'est leur moindre valeur ; les réflexions de Stendhal, les petits faits qu'il recueille et commente, sa personnalité enfin, séduisante ou irritante, en font le seul prix. Il est comique de surprendre en flagrant délit celui qui écrivait dans son journal (2) :

Quelle que soit la destinée qui m'attend, je veux toujours pouvoir dire comme le grand Corneille :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Ainsi, je ne veux introduire aucune espèce de copie dans mes premiers ouvrages.

Et voilà que de ses premiers à ses derniers livres, ces cuistres indiscrets, qu'il redoutait, dépistent ses plagiats.

(1) E. Ripert, *La Renaissance provençale*. Paris, 1917, p. 130.
(2) *Journal inédit*, cité par Arbelet, *op. cit.*, p. 1.

Il eût été intéressant de voir comment se reflète dans le manuscrit du *Touriste* la servilité de l'auteur à l'égard de sa source. Les recherches faites sur notre demande par M. Duraffour, professeur au lycée de Grenoble, dans le fonds stendhalien de la bibliothèque municipale de cette ville, ne donnent malheureusement aucun résultat.

La collection, nous écrit-il, ne tient pas les promesses que semble faire le catalogue. Le fol. 101, au tome VIII du « Recueil factice » en 28 vol. (n° 958 du catalogue des Mss., cote actuelle R 5896), ne comprend que des fragments des *Mémoires d'un Touriste*. On y pourra étudier les procédés de rédaction de Stendhal dans les passages relatifs à Genève, Chambéry, et surtout Marseille, mais ceux démarqués de Millin ne se trouvent pas en cet endroit.

Ce nouveau plagiat de Stendhal confirme ce que nous savions déjà des *Mémoires d'un Touriste*. Vers 1838, le goût des relations de voyage était à la mode ; les libraires exploitent cette veine : rappelons les *Voyages pittoresques et romantiques* de Ch. Nodier et J. Taylor (1830) et les *Notes* de Mérimée sur le Midi, l'Ouest, l'Auvergne et le Limousin, publiées de 1835 à 1838.

Stendhal, dit M. Martino (1), commença à écrire les *Mémoires d'un Touriste* au cours de l'année 1837 ; il les vendit 1.560 fr., et l'on peut croire qu'ils ont été composés à peu près uniquement en vue de gagner cette somme. Tout témoigne de la hâte avec laquelle ils furent écrits ; une bonne partie de l'œuvre n'est d'ailleurs point de Stendhal ; et au surplus, il suffirait de constater que ce livre a été entrepris avant le court voyage de 1837 en Bretagne, et publié avant le long voyage de 1838 dans le Midi ! Il servit à préparer ces voyages plutôt qu'à les raconter.

Le *Touriste*, a déclaré un ami intime, Crozet, a été fait à la hâte, non « de visu », bien que l'auteur ait fait en ce temps-là quelques voyages, mais sur des rapports vagues, et le plus souvent pour soutenir des thèses faites à l'avance.

La suspicion, une fois éveillée, demeure très gênante, car ces procédés de maquillage déconsidèrent leur auteur.

(1) Martino, *Stendhal*, Paris, 1914.

Désormais que faudra-t-il croire de Stendhal ? M. Martino, édifié pourtant sur le *Touriste*, apprécie le pittoresque du livre : « On se promène, dit-il, dans la grande foire de Beaucaire, qui est une vraie ville. » Cette foire de Beaucaire, hélas ! pour la plus grande part, se trouve dans Millin.

En Avignon, Stendhal visite le musée Calvet.

Les tableaux sont placés, dit-il, d'une manière charmante, dans de grandes salles qui donnent sur un jardin solitaire, lequel a de grands arbres. Il règne en ce lieu une tranquillité profonde qui m'a rappelé les belles églises d'Italie ; l'âme, déjà à demi séparée des vains intérêts du monde, est disposée à sentir la beauté sublime.

Voilà une impression qui n'est pas cueillie dans Millin, puisque les collections du Musée furent transférées dans l'hôtel de Villeneuve-Martignan en 1835 seulement ; elles portent un cachet indéniable, semble-t-il, de sincérité ; mais quand on le voit écrire au baron de Mareste (23 octobre 1837) :

Je suis ravi de ce que vous m'envoyez, c'est excellent ; il y a autant de pensées que de lignes ; je l'insère tel quel. Donnez-moi vite *Marseille* et *Nîmes*. Le musée de Marseille n'est-il pas dans l'église d'un couvent situé près des belles allées de Meilhan ?

On ne sait que penser.

Les plagiats de Stendhal rendent plus piquante et complexe sa figure. Malgré tout, c'est un autre homme que Millin. Vous chercheriez vainement, dans *le Voyage dans le Midi*, ces phrases chargées de sens :

Qu'est-ce que la musique, qui, avant tout, n'est pas un bonheur pour l'oreille (1) ?

Je n'eus jamais le temps de deviner comment les gens chez lesquels je passais avaient coutume de s'y prendre pour courir après le bonheur. C'est pourtant là la principale affaire de la vie. C'est du moins le premier objet de ma curiosité (2).

Il y a des hommes qui aiment à méditer sur les conclusions morales qu'ils ont tirées d'un fait, mais ils ont le malheur de ne

(1) *Touriste*, II, 250.
(2) *Ibid.*, I, 77.

garder aucun souvenir des chiffres ni des noms propres. Ces gens-là sont sujets à être arrêtés tout court au milieu d'une discussion animée par un sot qui sait une date. Mais l'on peut avoir une montre à cadran d'émail, et écrire sur ce cadran quelques chiffres nécessaires et surtout faciles à consulter (1).

Et tant d'autres propos que les stendhaliens récitent avec dévotion, et qui à leurs yeux absoudront Stendhal de tous ses plagiats (2).

MAURICE BARBER.

(1) *Touriste*, I, 81.

(2) Depuis la rédaction de cette étude, un article de M. Ferdinand Gohin, *Stendhal, plagiaire de Mérimée* (La Minerve Française, 1er janvier 1920), est venu fortifier nos conclusions en découvrant dans les *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France* une des sources des *Mémoires d'un Touriste*. Pour M. Paul Souday (*Menus propos stendhaliens*, « Le Temps », 5 janvier 1920) cette « plaisanterie » des plagiats de Stendhal « ne mérite pas d'être prise au sérieux ». Ce sont là bien commun et domaine public. « Est-ce plagier que d'écrire : Rome a été fondée en 753 avant Jésus-Christ ? » Un génie primesautier comme Stendhal n'est pas obligé de perdre son temps à des recherches déjà faites. « La raison d'être des érudits est de mâcher la besogne aux esprits supérieurs. »

Au lecteur de se prononcer aujourd'hui, pièces en mains, et de décider si les démarquages de Stendhal furent tout à fait innocents.

LA PÉCHERESSE

HISTOIRE D'AMOUR

(*Suite* 1)

—

V

Un matin que M. le Président de Tourves était en train de se faire la barbe et d'accommoder sa perruque, il fut soudain distrait de son occupation par un événement insolite. Tout d'abord, il se crut le jouet d'une illusion de l'ouïe et il se fourra le doigt dans l'oreille pour s'éclaircir le tympan. Puis une expression d'étonnement se répandit sur sa large figure en même temps qu'il se levait de son fauteuil et demeurait debout dans une attitude de profonde attention. Décidément, il ne se trompait point. Le son d'une flûte parvenait jusqu'à lui et M. de Tourves y croyait reconnaître un air qui lui était familier et qui semblait provenir de l'appartement qu'avait habité M. de la Péjaudie. Or, cet appartement était fermé depuis le départ de la Péjaudie à la suite de la Bohémienne, M. de la Péjaudie en ayant emporté la clé avec lui. Cependant, il n'y avait pas à s'y méprendre, quelqu'un jouait de la flûte chez M. de la Péjaudie. Si l'événement se fût produit de nuit, M. de Tourves, qui était assez superstitieux, eût cru volontiers que le fantôme musicien de M. de la Péjaudie fût venu hanter sa chambre et que son ombre y donnait concert, mais les fantômes ne se manifestent guère une fois l'aube venue, ce qui fit que M. de Tourves, s'étant résolu à avoir par lui-même le cœur net de cette affaire, se précipita sur l'escalier et fut bientôt à la porte de l'appartement magique. La flûte invisible y résonnait si mélodieusement que M. de Tourves en resta, un instant, dans le ravissement, puis, d'un coup

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 516, 517 et 518.

d'épaule, ayant poussé le battant, il en demeura, sur le seuil, stupéfait de ce qu'il voyait.

M. de la Péjaudie, en habit du matin, se tenait sagement assis sur une chaise devant un pupitre à musique. A la vue de M. de Tourves, il ôta la flûte de ses lèvres et lui adressa un signe de bienvenue, tandis que M. de Tourves, la perruque de travers et la barbe à moitié faite, agitait ses bras sans pouvoir parler. Quand il le put, ce fut avec le torrent de paroles qui lui était habituel. « Pardieu, ce la Péjaudie en faisait de belles, à disparaître sans prévenir et à reparaître sans crier gare! Comment diable avait-il pu ainsi pénétrer nuitamment dans l'hôtel, dont toutes les portes étaient exactement fermées? Cette Bohémienne qu'il avait suivie lui avait-elle donné quelque sortilège qui lui permettait de négliger les serrures et de traverser les murailles? Enfin, il était de retour et c'était là l'essentiel, et qu'il n'eût rien perdu de son talent sur la flûte! »

M. de la Péjaudie avait écouté le plus tranquillement du monde l'apostrophe de M. de Tourves et subi ses accolades, mais ce fut du ton le plus froid et le plus naïf qu'il lui répondit que lui, la Péjaudie, ne comprenait rien à toute cette histoire de Bohémienne, qu'elle n'était qu'une vaine imagination et ne reposait sur aucun fondement; que, certainement, la veille, il avait assisté au départ des Bohémiens, mais qu'ensuite il était rentré à l'hôtel de Tourves et n'en était plus ressorti de la journée; qu'après une légère collation, il s'était couché et qu'ayant parfaitement dormi toute la nuit, il venait de se réveiller, ce matin, tout dispos; enfin que M. de Tourves avait rêvé toutes ces chimères d'absence et qu'il ferait bien de n'en rien dire s'il ne voulait pas qu'on lui crût l'esprit dérangé. Que quant à lui, la Péjaudie, il ne démordait pas d'un mot là-dessus et qu'il en donnerait le démenti à quiconque en alléguerait le contraire!

Cette belle réponse fut débitée avec tant de fermeté que M. de Tourves en fut suffoqué et abasourdi, ne sachant

trop s'il devait s'en fâcher ou en rire, mais il en conclut, à tout le moins, que M. de la Péjaudie montrait par elle son désir que l'on ne lui parlât pas de son escapade et qu'on la tînt poliment pour non avenue. Néanmoins, M. le Président de Tourves, qui était fort bavard et ne savait guère rien retenir, ne put s'empêcher de colporter cette nouvelle facétie de M. de la Péjaudie, en même temps qu'il annonçait son retour, en quoi il eut tort, car M. de la Péjaudie avait des ennemis et qui en tirèrent parti contre lui. M. de Larcefigue en fut témoin et me l'a conté parmi tant d'autres particularités que je tiens de lui sur cette aventure singulière, que j'aurais mise en doute sur plus d'un point, s'il ne s'en était porté garant. M. de Larcefigue donc entendit répéter en vingt endroits qu'il résultait clairement des dires de M. de la Péjaudie que celui-ci avait été enlevé par une Diablesse de Bohême, avec laquelle il avait dû aller au Sabbat, comme les Bohémiennes en ont coutume, et s'y livrer à toutes les turpitudes démoniaques qu'on y pratique, mais que cette fille d'Enfer, par le moyen de quelque philtre et sortilège, lui avait fait perdre le souvenir de leurs déportements coupables, afin qu'il ne les pût dénoncer et s'en repentir et qu'il en fût irrémédiablement damné. Aussi était-ce peut-être de bonne foi qu'il prétendait n'avoir pas quitté son appartement de l'hôtel de Tourves, mais, sincère ou non, ce la Péjaudie n'en était pas moins pour cela de dangereuse compagnie et fréquentation, car il portait en lui le venin d'un horrible péché dont il pouvait communiquer, à son insu, la contagion, et il était marqué au front de la griffe de Satan. D'ailleurs, ajoutait-on encore, M. de la Péjaudie eût-il gardé mémoire de sa diabolique aventure, il y eût eu peu de chances qu'il songeât jamais à s'en faire absoudre, étant par principes libertin, athée et impie déterminé, et peu soucieux du jugement de Dieu. M. de la Péjaudie avait, dès longtemps, pris son parti d'être damné, et, sans manquer à ce que l'on doit à son prochain et attendre de la miséricorde divine, n'était-

il pas loisible de le considérer d'ores et déjà comme tel?

Il était naturel que la plus ardente à déblatérer contre M. de la Péjaudie fut Mme de Gallerand-Varade. Elle n'y manqua point et se répandit en invectives. Quand elle rencontrait M. de la Péjaudie, elle faisait le signe de la croix et se bouchait les narines pour fuir l'odeur de soufre, qu'à son dire, il exhalait. Ces simagrées amusaient M. de la Péjaudie, assez peu sensible à ce qui se chuchotait derrière son dos. Il lui suffisait qu'on lui fît bonne mine en apparence et il s'inquiétait médiocrement du reste, surtout si ces figures favorables étaient figures de femmes. Or, M. de la Péjaudie s'apercevait que, depuis son retour de Bohême, sa faveur n'avait pas baissé. La vieille Mme de Séguiran l'appelait toujours son petit la Péjaudie, et plus d'une dame n'eût pas été fâchée de savoir sur l'oreiller si les charmes secrets des filles de Bohême étaient préférables aux leurs. Mais M. de la Péjaudie, contre son habitude, ne se pressait pas de choisir entre elles et semblait assez indifférent à leurs mines, d'où Mme de Gallerand-Varade d'en conclure charitablement que le Diable, à qui il s'était voué sous les espèces d'une Diablesse au teint basané, l'avait frappé d'un enchantement néfaste où il avait perdu tout pouvoir de virilité. Elle déclarait que cet accident arrive fréquemment à ceux qui ont commerce avec les suppôts de Satan. Elle l'avait appris jadis d'un père cordelier fort expert en ces matières, vu qu'il avait jugé, condamné, exorcisé et fait brûler en son temps plus de vingt sorcières et sorciers. Et, selon Mme de Gallerand-Varade, le même sort attendait M. de la Péjaudie, ce dont elle se réjouissait grandement, fort curieuse, d'avance, de la figure qu'il ferait parmi les braises et les tisons.

Ces propos et maints autres dont M. de la Péjaudie ne voyait pas les inconvénients et même le danger ne furent pas, malgré la retraite où ils vivaient à Carmeyrane, sans parvenir aux oreilles de M. et de Mme de Séguiran. Celui-ci ne fit que s'en amuser. La faveur, toujours aussi marquée,

dont sa mère honorait M. de la Péjaudie, le protégeait à ses yeux et il conservait pour lui un certain goût, non que bien des choses ne le choquassent en ce garçon, notamment son impiété incorrigible et le dérèglement de ses mœurs, mais M. de Séguiran se souvenait avec plaisir de ce voyage de Paris, à la recherche de Mlle d'Ambigné, où M. de la Péjaudie s'était montré si agréable compagnon, de même qu'il lui savait gré, une fois Mlle d'Ambigné devenue Mme de Séguiran, qu'il n'eût pas essayé de resserrer la liaison à laquelle il eût pu se croire droit avec eux. M. de la Péjaudie avait compris de lui-même que ses façons d'être n'étaient point de celles dont on se pût accommoder à Carmeyrane et s'était tenu vis-à-vis des nouveaux époux dans une réserve qui ne s'était jamais démentie et dont il avait toujours fait preuve, quand il arrivait que l'on se rencontrât. De plus, M. de la Péjaudie se soutenait auprès de M. de Séguiran par son talent pour la musique. M. de Séguiran était fort sensible à l'harmonie. Sans jouer lui-même d'aucun instrument, il aimait à écouter les gens qui en jouaient et ensuite il fredonnait volontiers les airs qu'il avait entendus et retenus, ce qui le rendait souvent insupportable et tout bourdonnant de refrains.

Cette manie de couplets et de fredons, M. de Séguiran la partageait avec son frère, M. le Chevalier de Maumoron, qui était également très fredonneur d'ariettes et de chansons. Il est vrai que celles qu'il préférait étaient communément abominables par les paroles qu'il y ajoutait et à l'obscénité desquelles il se délectait. Néanmoins, malgré ces préférences, M. de Maumoron n'était pas étranger à des airs plus relevés. Aussi avait-il coutume de se pourvoir sur sa galère d'un petit concert de musiciens qu'il emmenait avec lui dans ses courses marines. Il les habillait de belles couleurs et exigeait, aux jours de bataille, qu'ils se tinssent sur le tillac jusqu'au moment où les boulets commençaient à ricocher, et alors il s'amusait extrêmement à les voir se débander et aller cacher leur peur dans les profondeurs

du fougon, ce qui le faisait rire à gorge déployée, l'approche du combat mettant toujours de belle humeur M. le Chevalier de Maumoron.

M. de Séguiran avait donc, comme nous l'avons dit, quelque faiblesse pour M. de la Péjaudie, tellement que, plus M. de la Péjaudie se montrait mauvais sujet, athée et impie incorrigible, plus M. de Séguiran voyait en la réserve que M. de la Péjaudie avait observée à l'égard de lui et de sa femme un hommage rendu à l'un et à l'autre. N'était-ce pas une preuve du respect que l'éclatante vertu de Mme de Séguiran imposait aux plus hardis et aussi une marque de la considération que leur inspirait son propre mérite? Aussi, M. de Séguiran parlait toujours, en toute occasion, de M. de la Péjaudie, avec un ménagement dont il ne s'était pas départi, même après l'étrange rencontre qu'il avait faite de lui, le jour où il revenait de la pipée avec Mme de Séguiran et où M. de la Péjaudie leur était apparu, juché sur un chariot de Bohémiens et partant pour l'aventure, aux côtés d'une fille basanée qui portait des pendeloques aux oreilles et, au cou, un collier de sequins d'or.

Depuis cette rencontre à laquelle, sans savoir pourquoi, elle avait plus d'une fois repensé, Mme de Séguiran n'avait pas revu M. de la Péjaudie. Tout ce qu'elle en avait su était qu'on l'avait aperçu en divers lieux, toujours en compagnie de cette fille de Bohême. Puis elle apprit également, par son mari le retour inopiné de M. de la Péjaudie à l'hôtel de Tourves et la facétie par laquelle il entendait que l'on tînt son escapade comme inexistante. Mais Mme de Séguiran avait attaché peu d'importance à ces propos. Elle était alors trop exclusivement occupée d'elle-même pour prêter beaucoup d'attention aux faits et gestes d'autrui. Le débat de conscience où elle se consumait était de ceux qui nous ramènent le plus constamment et le plus fortement à nous-mêmes et nous employons à en résoudre un pareil toutes nos capacités. Nous sommes tout entiers à notre propre tourment et rien ne nous en peut distraire ni détourner.

Nous nous y bornons et nous y resserrons de toute notre misère, et cet effort intérieur nous rend indifférents à tout ce qui n'est pas elle. Or, Mme de Séguiran, arrivée à ce point d'elle-même, en subissait les effets et rien ne semblait l'intéresser de ce qui se passait alentour, bien qu'elle se prêtât de bonne grâce à ce qu'on exigeait d'elle, mais sans que rien pût suspendre ni interrompre les réflexions continuelles auxquelles elle se livrait sur un état dont elle concevait tout le déplorable et où elle n'apercevait pas d'issue.

Si retirée qu'elle fût en elle-même, Mme de Séguiran s'efforçait de ne le point trop laisser paraître à l'extérieur, et elle ne négligeait pas de se parer comme à l'ordinaire. M. de Séguiran aimait fort à la voir bien accoutrée et ne lui refusait rien pour qu'elle le fût à merveille. Il éprouvait grand plaisir à ce qu'elle se promenât dans les jardins ou se tînt dans l'appartement, comme si elle y devait rencontrer ou recevoir nombreuse compagnie. Il ne lui marchandait ni les belles étoffes, ni les atours, ni les colifichets, et il lui était agréable, quand il la voyait ainsi, qu'elle le fût pour lui seul et de songer que ces attifements galants ou somptueux cachaient un corps dont il était seul à connaître les plus intimes secrets. Il en prenait une sorte d'orgueil où se ravivait son désir. Il était si persuadé que nul n'oserait jamais lui disputer la possession de tant de charmes qu'il n'éprouvait aucune jalousie à ce que chacun les admirât. Ce n'était donc pas pour éloigner d'elle les gens qui eussent pu tenter de lui vanter ses attraits qu'il avait si soigneusement tenu à l'écart Mme de Séguiran, mais pour jouir plus à l'aise et plus commodément de sa beauté.

Cette beauté, Mme de Séguiran continuait donc à en prendre soin, quoiqu'elle la détestât au fond d'elle-même, parce qu'elle la devait à un corps dont elle méprisait la matière périssable, charnelle et voluptueuse. Si elle n'eût écouté que son sentiment, Mme de Séguiran eût fait subir à ce corps de dures avanies et de cruelles macérations. Au moins eût-elle cessé de le polir et de l'oindre et l'eût-elle tenu dans

un désordre et une ordure qui eussent convenu à sa bassesse. N'était-il donc pas bassement ordurier, ce corps que le péché habitait sournoisement et hantait de ses feux misérables ? Et Mme de Séguiran se considérait avec horreur à penser qu'elle portait dans sa chair le coupable désir d'une étreinte défendue à quoi avaient hâte de servir ses hanches et ses épaules, ses cuisses et ses bras, son ventre et ses seins, et dont sa bouche attendait le baiser, car rien n'avait pu éteindre en elle cette flamme de luxure qui y était née et qui la brûlait de son ardeur pécheresse.

M. de Larcefigue, qui vit plus d'une fois Mme de Séguiran à cette époque, m'a conté qu'en ce temps sa beauté subit une transformation singulière et prit un caractère différent de celle qu'on lui avait connue jusqu'alors. Le visage de Mme de Séguiran avait perdu cette première fleur de jeunesse dont la nature l'avait si gracieusement parée, de même qu'il n'avait pas conservé cette plénitude savoureuse qu'il avait acquise un moment ; il s'y était répandu une expression anxieuse et ravagée dans laquelle il s'était, pour ainsi dire, contracté et durci, mais il n'en était pas moins demeuré complètement beau. La flamme des yeux, qui ne pétillait plus, brûlait d'un feu assombri et concentré ; la bouche avait cessé de sourire en sa gravité inquiète et il s'y marquait un pli d'amertume et de réflexion. Comme son visage, le corps de Mme de Séguiran présentait un certain changement. Certes, toujours souple et gracieux en son amaigrissement, malgré la dignité du port et la retenue des gestes, il laissait deviner une sorte de lascivité involontaire que dégageaient certains de ses mouvements.

Ces changements dans la beauté de Mme de Séguiran, qui n'avaient pas échappé aux regards curieux de M. de Larcefigue, ne furent pas sans frapper vivement M. de la Péjaudie lorsque, de retour de sa frasque de Bohême, il rencontra Mme de Séguiran chez sa belle-mère, qu'elle était venue voir à Aix. La vieille Mme de Séguiran y gémissait, dans son fauteuil, des atteintes d'une attaque de goutte. Ce

jour-là, elle avait mandé auprès d'elle pour la distraire son petit la Péjaudie et sa flûte. M. de la Péjaudie s'était rendu de bonne grâce à l'invitation et il était assis sagement sur un tabouret, en train de faire chanter de son mieux le bois sonore, quand Mme de Séguiran parut.

Elle portait, ce jour-là, une robe richement brodée et passementée dont l'échancrure laissait voir une gorge un peu diminuée, mais toujours parfaite. Ses bras nus étaient chargés d'anneaux, et de lourdes pendeloques scintillaient à ses oreilles; mais ce qui attira encore davantage l'attention de M. de la Péjaudie, ce fut le visage même de Mme de Séguiran. Ce n'était plus ce visage de mariée qu'il avait vu à Paris à Mlle Madeleine d'Ambigné, et dont il conservait un souvenir assez dédaigneux, ni celui qu'elle lui avait montré aux diverses circonstances où ils s'étaient rencontrés depuis lors. Maintenant, Mme de Séguiran était une tout autre personne qui ne méritait plus d'être regardée avec une indifférente négligence ou une respectueuse déférence, mais bien, en tout point, digne d'être considérée avec un intérêt nouveau et même passionné. Aussi, M. de la Péjaudie, dès son entrée, avait-il posé sa flûte en travers sur ses genoux pour contempler plus à l'aise cette merveille inattendue, et cet examen ne le lassait point. M. de la Péjaudie admirait en connaisseur ce pied nerveux, bien pris dans une mule étroite; il suivait le dessin des jambes et remontait audacieusement à tout le corps, dont il devinait la forme sous la robe. M. de la Péjaudie tirait de cette rêverie des conclusions fort avantageuses à Mme de Séguiran. Mme de Séguiran devait avoir le genou poli, les cuisses fermes, le ventre souple, la taille fine et cambrée. Quant aux seins, ce qu'en apercevait M. de la Péjaudie le remplissait de contentement. L'élégance des bras et la petitesse des mains l'enchantaient, mais le visage surtout lui causait un ravissement voluptueux. M. de la Péjaudie en détaillait les traits : le front, les joues, le nez fin et palpitant, la bouche aux belles lèvres, mais plus que tout, les

yeux avec leur cerne et leur regard ardent et concentré. Et M. de la Péjaudie n'en revenait pas de sa surprise. Que s'était-il donc passé en Mme de Séguiran pour qu'elle fût si peu semblable à elle-même et au souvenir qu'il avait gardé d'elle, mais aussi, plutôt, que se passait-il en lui pour qu'il s'aperçût seulement à présent que Mme de Séguiran était plus propre que nulle femme à provoquer le désir ? Or, M. de la Péjaudie avait pensé souvent, et c'était une de ses croyances, qu'il y a presque en chaque femme une heure où elle est capable de nous émouvoir et de devenir pour nous le centre du monde. L'heure de Mme de Séguiran était venue pour lui.

Cette pensée consolait quelque peu M. de la Péjaudie de la mésestime amoureuse où il avait tenu si longtemps Mme de Séguiran. Il fallait qu'il fût bien étourdi pour ne pas s'être aperçu plus tôt de l'admiration qu'elle méritait ou qu'elle fût véritablement bien différente de ce qu'elle lui avait paru jusqu'alors. En tout cas, le moment était arrivé de réparer le temps perdu. Par les Dieux, il était urgent que cette belle bouche lui rendît ses baisers, que ces yeux le regardassent avec amour, que ces bras souples répondissent à son étreinte, que tout ce corps deviné lui appartînt en sa nudité charnelle ! Et M. de la Péjaudie se félicitait tout bas que, par un heureux hasard, depuis son retour à Aix, il eût différé tout engagement, aussi pourrait-il mettre librement toutes ses facultés d'intrigue au service de cette nouvelle passion. Rien n'y serait de trop, car M. de la Péjaudie ne se dissimulait pas les difficultés d'une pareille conquête et les obstacles qu'il y rencontrerait, non seulement en Mme de Séguiran elle-même, mais dans tout ce qui l'entourait. Bast ! un la Péjaudie n'est pas homme à se laisser démonter pour si peu ! Mme de Séguiran était exactement la maîtresse qu'il lui fallait, et il était bien résolu, foi de La Péjaudie, à la tenir toute nue entre ses bras, si dévote et si irréprochable qu'elle fût, et dût-il, pour parvenir à ses fins, mettre le feu au château

de Carmeyrane et emporter la belle à travers les flammes, quitte ensuite à être roué et écartelé comme incendiaire, et quelque désastre lui en pût-il advenir !

Ces soudaines ardeurs agitaient si tumultueusement M. de la Péjaudie que sa flûte en tremblait posée sur ses genoux, et qu'il eût été incapable d'en tirer le moindre son. Aussi faisait-il peu d'attention à ce qui se disait autour de lui. Que lui importaient ces fariboles : que la vieille Mme de Séguiran se plaignît amèrement de sa goutte, que M. de Séguiran eût été retenu à Carmeyrane par un refroidissement, que la santé de M. le Chevalier de Maumoron se fût améliorée, que M. Palamède d'Escandot se fût fait faire une perruque filasse, que Mme de Listomas eût pris pour amant M. de Vardanne et que Mme de Bréganson eût quitté M. de Tarleris ? Tout cela se passait pour M. de la Péjaudie dans un monde où il n'avait que faire désormais et dont la seule valable raison d'être avait été de produire ce chef-d'œuvre des cieux qui s'appelait Mme de Séguiran. Comment, d'ailleurs, y était-elle apparue pour devenir la femme de ce niais de Séguiran, qui ne l'avait épousée que dans le but de la charger d'enfants, ce à quoi, par bonheur, il n'était point parvenu, car c'eût été un véritable crime de déformer un corps si parfait et de lui imposer la disgrâce d'une grossesse. Non, le corps de Mme de Séguiran n'était point fait pour engendrer, mais pour être voluptueusement caressé en ses parties les plus secrètes et pour servir au plaisir des honnêtes gens, or, il n'en était aucun que M. de la Péjaudie trouvât plus honnête que lui-même. Ne devait-il pas, en effet, présenter certaines de ces qualités qui attirent et retiennent l'attention pour que Mme de Séguiran le considérât comme elle le faisait ? M. de la Péjaudie venait de s'apercevoir que, depuis quelques moments, elle tenait ses regards obstinément fixés sur lui. Bien plus, M. de la Péjaudie discernait sur le visage de Mme de Séguiran des rougeurs changeantes qui témoignaient d'une certaine agitation du cœur.

La vérité, en effet, était que Mme de Séguiran trouvait en M. de la Péjaudie autant de changement que celui-ci en constatait en elle.

Certes, le nouveau la Péjaudie ressemblait bien à l'ancien, à celui que Mme de Séguiran avait connu à Paris, lors de son mariage, et dont, par la suite, on lui avait tant de fois rebattu les oreilles du récit de ses talents, de ses amours et de ses entreprises. Ils étaient tous deux de même taille et de même complexion, l'un et l'autre petit et vigoureux, musculeux et hardi, et cependant le la Péjaudie d'aujourd'hui, tel qu'il apparaissait aux yeux étonnés de Mme de Séguiran, ne lui semblait pas le même. Il était impossible de ne pas remarquer son air de hardiesse et de violence. Dans son visage expressif, son regard brûlait d'une flamme redoutable. Sa peau brunie s'était hâlée, sans doute d'avoir suivi par les chemins cette fille de Bohême, et il lui en demeurait quelque chose de singulier et de diabolique dont il semblait tirer fierté. Il y avait en ce la Péjaudie-là cette sorte de sécurité de quelqu'un qui, ayant sans retour perdu son âme, s'est donné tout entier à son corps dont il entend user exclusivement pour son plaisir. Tout cela se lisait si ouvertement sur le visage de M. de la Péjaudie que Mme de Séguiran en baissa les yeux, en même temps qu'une pensée étrange la faisait tressaillir, si prompte, si puissante, si forte qu'elle s'en sentit comme transpercée jusqu'au fond d'elle-même, mais dont soudain, au lieu d'en être déchirée, elle éprouvait une grande paix.

Car Mme de Séguiran comprenait tout à coup que le moyen lui était offert de faire mourir en elle cette présence de péché, qui tourmentait si cruellement sa chair ignorante et curieuse, et que ce moyen était M. de la Péjaudie. Impie, blasphémateur, libertin, M. de la Péjaudie n'était-il point damné d'avance sans rémission ? Quel tort éternel lui feraitelle en l'associant à son péché, en le lui faisant partager, en lui demandant la chance de s'en exorciser, par le dégoût qu'elle en aurait peut-être, l'ayant commis ? Il ne serait

autre chose que l'instrument charnel de sa délivrance, le cautère brûlant que l'on applique sur la plaie et qui rend sain le reste du corps. Ensuite, quand elle aurait chassé d'elle l'impureté qui la souillait, elle retrouverait cette paix des sens qui l'avait fuie, et M. de la Péjaudie ne serait plus que le rebut indistinct d'une part d'elle-même dont elle se serait séparée à jamais.

A cette pensée, l'émotion de Mme de Séguiran fut si forte qu'elle faillit se jeter à genoux pour remercier Dieu du remède qu'il lui inspirait; mais au mouvement qu'elle fit, M. de la Péjaudie se leva du tabouret sur lequel il était assis, si bien que Mme de Séguiran et lui se trouvèrent debout, face à face, et que leurs regards croisèrent leurs feux. Que n'eût donné M. de Larcefigue pour les voir à ce moment, qui fut celui où leurs destinées se nouèrent, mais cette scène n'eut pour témoin que la vieille Mme de Séguiran, qui, toute occupée de sa goutte, se frottait les doigts avec un onguent dont lui avait fait présent M. le Président de Tourves, et qu'il avait justement acheté de ces Bohémiens qui étaient venus camper proche de la ville et dont les tambourins et les danses avaient attiré M. de la Péjaudie et sa flûte dans une ronde qui pouvait bien avoir eu pour conséquence celle du Sabbat, ainsi qu'en avait répandu la créance cette folle de Mme de Gallerand-Varade.



Ce fut aux approches de la mi-janvier que le Chevalier de Maumoron annonça son arrivée au château de Carmeyrane. Après diverses alternatives qui l'avaient mis plus d'une fois en danger, sa blessure s'était peu à peu cicatrisée. Le peu de soin qu'il en avait pris tout d'abord l'avait envenimée au point que l'on crut bien qu'il en faudrait recourir à des moyens extrêmes, et M. de Maumoron avait dû envisager la perspective de ne remonter sur sa galère que pourvu d'une bonne jambe de bois. Certes, il l'eût fait sonner fièrement sur le plancher de son carrosse de poupe, car il n'y a

pas de honte à être devenu bancal, manchot ou cul de jatte au service du Roi ; cependant M. de Maumoron préférait conserver ses quatre membres pour le servir mieux encore, quand l'occasion s'en présenterait. Aussi, après avoir commencé par traiter sans façon sa blessure et par n'en faire qu'à sa tête à ce sujet, en était-il arrivé, voyant que les choses se gâtaient, à suivre plus étroitement les avis des chirurgiens et à se conformer à leurs prescriptions auxquelles il s'était montré, en premier, si récalcitrant. Cette docilité tardive lui avait évité le pire, mais ne lui avait pas épargné de longues souffrances. Il en avait enfin triomphé, et, sans pouvoir encore marcher commodément, il pouvait faire quelques pas, appuyé sur deux cannes et soutenu sous les aisselles par ses deux esclaves turcs, le fidèle Ali et le fidèle Hassan.

Ce serait donc en cet équipage qu'il arriverait bientôt à Carmeyrane et en compagnie, naturellement, de l'inséparable Palamède d'Escandot, qu'il comptait bien ne pas laisser derrière lui, son père, M. d'Escandot le Laid, le lui ayant confié, tant sur terre que sur mer, pour en faire un gentilhomme accompli et un bon officier. A cette double fin, M. de Maumoron avouait assez humblement qu'il n'avait pas entièrement réussi. Certes, le jeune Palamède d'Escandot avait acquis l'usage de la mer et des connaissances en nautique ; de plus il se comportait bien à l'ennemi, mais était infiniment moins porté à s'accommoder de la discipline qu'à la faire observer aux autres. A bord, il se montrait paresseux et négligent et il cherchait à se donner le moins de mal possible, ingénieux à éviter toute fatigue, et n'hésitant pas, quand il était pris en faute, à la rejeter sur autrui et à s'en excuser par des mensonges qu'il croyait convaincants et par des simagrées qu'il jugeait irrésistibles, tant il avait confiance en ses grâces de joli garçon et en ses mines de petite maîtresse. Sur ce point Palamède était inimitable, de même que nul ne le surpassait pour le goût de ses accoutrements. Quand son père, M. d'Escandot le Laid, le reverrait,

il aurait grand'peine à reconnaître dans ce mignon soigné, peigné, musqué, passementé, le polisson aux joues fraîches et aux mouvements brusques qu'il avait remis aux mains de M. de Maumoron. Néanmoins, Palamède, malgré ses façons affectées et ses minauderies, sentait de cent lieues son gentilhomme et M. de Maumoron ne se refusait pas d'en convenir. Tel qu'il était, Palamède lui faisait honneur et les louanges qu'il recevait, en tous lieux, de cette jolie figure lui réjouissaient le cœur.

A cette satisfaction M. le Chevalier de Maumoron montrait le bout de l'oreille et l'on y pouvait voir que M. Palamède d'Escandot lui était un peu trop particulièrement et singulièrement cher et que les bruits qui avaient couru sur cette affection n'étaient pas dénués de fondement; mais où l'oreille de M. de Maumoron paraissait tout entière, c'était quand il lui revenait que son cher Palamède prêtait les siennes à certains propos dont M. de Maumoron ressentait une extrême jalousie. Il ne fallait pas, en effet, que l'on parlât de trop près à son Palamède, car il entrait alors en de véritables fureurs où il perdait tout sentiment de décence et se laissait aller aux paroles les plus grossières contre les audacieux qui cherchaient à détourner du bercail, où lui, Maumoron, jouait le bouc impudique, cette ouaille capricieuse et légère.

M. de Maumoron avait eu fort à souffrir des dispositions à s'en laisser conter dont témoignait le jeune Palamède, tandis qu'il geignait sur son lit de douleur et pouvait moins bien faire bonne garde, d'autant qu'à ce tourment s'en était ajouté un autre. M. Palamède d'Escandot, qui, jusqu'alors, s'était montré fort indifférent aux femmes, semblait s'être aperçu subitement qu'elles n'étaient pas exactement ce que les lui avait dépeintes M. le Chevalier de Maumoron dans ses exhortations à se conduire avec elles comme si elles n'étaient que des ombres inconsistantes et vaines, indignes d'attirer l'attention d'un gentilhomme qui a l'honneur de servir sur les galères du Roi et d'y avoir pour protecteur et pour ami

un Chevalier de Maumoron. Depuis quelque temps, M. Palamède d'Escandot écoutait distraitement ces sages avis et semblait bouder aux bons conseils. Il paraissait trouver que le visage et le corps des femmes ne sont point si laids et méritent d'être considérés et qu'il y avait même, entre elles et lui, certains points qu'il ne serait pas désagréable de confronter de plus près. Une fois même, M. Palamède d'Escandot s'en était avisé et M. le Chevalier de Maumoron l'avait, de son grabat, vu distinctement tâter la gorge d'une petite servante que lui avait donnée M. de Tourves pour prendre soin de son linge, et que M. de Maumoron mit à la porte le lendemain, sous prétexte que sa présence l'importunait.

Ces écarts où M. Palamède d'Escandot faisait mine de s'émanciper de la tutelle maumoronesque ne furent pas étrangers à déterminer M. le Chevalier à hâter son départ pour Carmeyrane, bien que sa blessure le fît encore souffrir et qu'il s'attendît à périr d'ennui dans ce château, loin de la mer et en la seule compagnie de son frère et de sa belle-sœur; mais là, au moins, tandis qu'il achèverait de se remettre sur pied, M. Palamède d'Escandot ne serait pas exposé aux tentations. En tout cas, il ne risquerait pas d'y succomber, car M. de Maumoron ne croyait pas que sa dévote et sévère belle-sœur fût femme à satisfaire les désirs qu'elle pourrait faire naître, et ceux de M. Palamède d'Escandot, s'il venait à en concevoir, resteraient à court auprès d'elle. D'ailleurs, une fois à Carmeyrane, M. de Maumoron s'occuperait à mettre dans le droit chemin le trop indépendant Palamède. Aussi, M. de Maumoron décida-t-il de s'y rendre directement, en ne s'arrêtant à Aix que le temps d'y saluer sa mère. A cette nouvelle, la vieille Mme de Séguiran fut fort mécontente, mais M. de Maumoron résista à ses instances, alléguant qu'il ne voulait pas se faire voir aux compagnies qui fréquentaient l'hôtel de Séguiran sous la figure d'un bancroche. En réalité, M. de Maumoron obéissait à un motif assez différent. Il connaissait trop les dames

d'Aix pour ne pas savoir que le jeune et inflammable Palamède serait l'objet de leurs entreprises galantes, ce qui ne convenait point à sa jalousie. Rien donc ne put le faire démordre de ne passer auprès de sa mère que le temps nécessaire entre deux relais.

L'annonce de la venue de M. de Maumoron fit bien faire la grimace à M. de Séguiran, quoiqu'il eût lui-même invité le Chevalier, le jour où il était allé l'attendre au débarquer de sa galère. Maintenant que l'échéance était arrivée, M. de Séguiran apercevait tous les inconvénients du séjour de M. de Maumoron à Carmeyrane, dont le moindre n'était pas sa présence. M. de Séguiran n'éprouvait pas pour son frère une de ces amitiés où le cœur s'épanche en conversations infinies et celle de M. de Maumoron ne fournissait pas grands sujets qui leur fussent communs. Les propos de M. de Maumoron concernaient presque exclusivement les galères sur lesquelles il avait l'honneur de servir. Sur ce sujet M. de Maumoron ne tarissait pas et M. de Séguiran savait qu'il fallait se préparer à entendre discuter à perte de vue des qualités de la chiourme, sa discipline et sa nourriture, des punitions qu'on lui inflige et des travaux qu'on en exige, de la valeur des argousins et comites, de mariniers de rame et de calfats, car M. de Maumoron ne lui ferait grâce de rien ; il le promènerait du tabernacle et de la gigeole, où est l'habitat de la boussole, aux rambardes qui sont le château de proue. Il ne lui épargnerait ni le gavon, ni la campagne où l'on enferme les vivres secs, ni le paillot où l'on serre les vivres liquides ; il le mènerait tout le long de la coursie qui est le chemin de planches qui va d'un bout à l'autre de la galère et il lui faudrait se tenir sur l'espale, tandis que M. de Maumoron parlerait d'avant-bout, de passe-vogue, de pedagne et manicles et autres termes de nautique, dont il aimait à émailler son discours. Ainsi, M. de Séguiran apprendrait de lui que *serper le fer* signifie lever l'ancre et qu'une galère *bien estive* est celle qui est bien lestée. De là M. de Maumoron passerait aux

exploits de courses, de prises, de batailles et autres aventures marines auxquelles il exigeait que l'on prît le même intérêt que lui-même. Ces perspectives ne réjouissaient pas extrêmement M. de Séguiran et celle d'avoir à demeure à Carmeyrane le beau Palamède d'Escandot n'y ajoutait rien de rassurant.

M. de Séguiran, en effet, n'ignorait pas ce que l'on racontait de ce garçon et du rôle qu'il tenait auprès de M. le Chevalier de Maumoron ; aussi appréhendait-il assez de voir s'installer sous son toit ce couple équivoque dont il redoutait des façons qui ne sont point celles des honnêtes gens et qui risqueraient d'offenser les yeux et les oreilles. On pouvait s'attendre à tout de la part de M. de Maumoron, qui ne connaissait nul frein à son langage et qui avait dû communiquer cette même licence de propos à M. Palamède d'Escandot, dont il n'avait pas craint de corrompre les mœurs en lui enseignant les siennes. Certes, M. de Séguiran n'était sévère à personne qu'à soi-même, mais il ne pouvait pourtant pas approuver des pratiques de cette sorte et il en voulait fort à M. de Maumoron d'y avoir entraîné ce garçon en abusant de sa jeunesse et de son inexpérience. Etait-ce à quoi avait pu s'attendre M. d'Escandot le Laid en confiant son fils aux soins du Chevalier ? M. de Séguiran tenait ce procédé comme mauvais à son égard. N'appartenait-il pas quelque peu aux Escandot par l'alliance qu'il avait contractée avec l'une d'elles ? Aussi se promettait-il de faire de sérieuses remontrances à son frère et de lui démontrer combien il nuisait à ce jeune Palamède en le fixant dans une secte dont les fidèles ne sont pas sans encourir un juste discrédit.

Certes, M. de Séguiran n'avait pas de particulière affection pour ce jouvenceau dévergondé, qu'il ne connaissait que pour l'avoir vu à Carmeyrane, lors des obsèques de sa première femme, mais il ne pouvait s'empêcher de songer au déplaisir qu'il éprouverait, si pareille aventure devait jamais arriver à l'un des fils que lui donnerait sûrement,

un jour, sa femme d'à présent, bien qu'elle tardât singulièrement à assurer la postérité de la maison de Séguiran, à laquelle Dieu, il n'en doutait pas, saurait pourvoir.

C'était, d'ailleurs, à ce retardement que M. de Séguiran attribuait parfois la mélancolie que témoignait Mme de Séguiran et que rien ne semblait pouvoir dissiper. Sans fonder grand espoir d'y remédier sur la venue de M. de Maumoron, M. de Séguiran comptait pourtant que la présence de ces hôtes contribuerait à l'en distraire quelque peu. Sans doute Mme de Séguiran ne goûterait pas beaucoup les récits de galères du Chevalier, mais par certains devoirs qu'elle aurait à remplir auprès de lui elle trouverait moins de temps pour s'abandonner à ses pensées. M. de Maumoron leur serait un divertissement forcé. De plus, M. de Maumoron s'entendrait assez bien avec elle sur le chapitre de la religion, car sa bougrerie ne l'empêchait pas d'être dévot à sa façon et il n'était pas impénitent dans son péché. Et qui sait si Mme de Séguiran, dans les entretiens qu'elle aurait avec lui, ne parviendrait pas à le ramener au bien? Ce fut donc sur ces réflexions consolantes que M. de Séguiran attendit de pied ferme l'arrivée de M. de Maumoron et de son Escandot.

Elle eut lieu le douzième jour de février, sur les trois heures, par une journée de soleil dont la clarté était de bon augure. M. de Maumoron et M. d'Escandot occupaient le carrosse que suivait une autre voiture chargée de caisses et d'où M. de Séguiran vit descendre sans plaisir deux Turcs en turban et en habits levantins, qui portaient à la cheville l'anneau d'esclavage et qui se précipitèrent pour aider M. de Maumoron à mettre pied à terre, ce qu'il fit avec force jurements et imprécations et non sans avoir laissé plusieurs fois retomber sa canne sur le dos du fidèle Ali et du fidèle Hassan, car c'étaient eux que M. de Maumoron amenait avec lui à Carmeyrane, afin qu'à son défaut ces deux espions eussent l'œil sur M. Palamède d'Escandot et lui rapportassent ses moindres actions.

Les saluts de bienvenue échangés et MM. de Maumoron et d'Escandot ayant présenté leurs compliments à Mme de Séguiran, on les conduisit à leur appartement où ils retrouvèrent les coffres et les caisses qu'ils avaient apportés avec eux. Leur contenu, d'ailleurs, concernait moins M. de Maumoron, qui était assez négligé dans sa parure, que M. Palamède d'Escandot, qui était fort recherché dans la sienne. M. Palamède d'Escandot, traînait après lui toute une garde-robe et tout un attirail de fards, d'onguents et de parfums, sans compter plusieurs habillements de femme dont il aimait à s'accoutrer pour la grande joie de M. de Maumoron, qui raffolait de ces déguisements, par une singulière contradiction qui lui faisait se plaire à retrouver en ce garçon travesti les apparences d'une race qu'il méprisait. Cependant, durant les premiers jours, la conduite de Palamède fut irréprochable. Il se montra fort attentif à ne pas alarmer M. de Séguiran et respectueusement empressé auprès de Mme de Séguiran. A peine s'il se permit un peu de rouge aux joues et aux lèvres et quelque peu trop de bagues à ses doigts amenuisés, desquels il caressait volontiers la mouche qu'il se posait au coin de la bouche pour donner à son sourire plus de malice et de piquant. Passé quoi il se comportait en parfait gentilhomme, courtois et réservé et cédant avec modestie la parole à M. le Chevalier de Maumoron.

Ce dernier s'en servit tout d'abord pour réclamer certaines commodités, dont la principale fut un fauteuil à roues, pour pouvoir se promener dans les jardins, quand il serait fatigué d'y marcher avec ses cannes, car sa jambe malade ne lui permettait pas encore grand exercice. Cette infirmité le chagrinait d'autant plus qu'il détestait s'enfermer dans l'appartement où il prétendait étouffer, ne se trouvant bien qu'au grand air, encore qu'il jugeât que celui de Carmeyrane manquât de ces odeurs salines que l'on respire avec le vent marin. Néanmoins, il fallait bien qu'il s'en contentât et l'on voyait, pendant des heures, quelque temps qu'il fît,

M. de Maumoron arpenter en boitant les allées ou s'y faisant rouler par Ali et par Hassan, tandis que M. Palamède d'Escandot, assis sur une chaise basse auprès du feu, amusait Mme de Séguiran par l'adresse surprenante qu'il montrait aux travaux d'aiguille, tant à tricoter qu'à broder, en honneur parmi les galériens qui s'y livrent, l'hiver, quand les galères sont désarmées, et où quelques-uns excellent.

M. Palamède d'Escandot, à vrai dire, n'avait pas seulement appris de ces braves gens ces travaux innocents ; il en avait tiré maints autres enseignements, car une chiourme renferme des gens de tous métiers. Grâce à eux, M. Palamède d'Escandot savait plusieurs sortes de tours d'escamotage et de gibecière ; il savait prendre dans une poche ou un gousset une montre ou une bourse, sans que les possesseurs s'aperçussent qu'ils avaient été dérobés ; il savait ouvrir une porte sans se servir de clé, forcer doucement une serrure, contrefaire les écritures, imiter les signatures et plusieurs autres gentillesses quelque peu inquiétantes qui avaient conduit où ils étaient ceux qui les lui avaient enseignées ; mais M. Palamède d'Escandot n'en était pas moins fier de ses talents et aimait à les faire admirer de Mme de Séguiran, qui se prêtait distraitement à ces démonstrations, car pendant que s'y ingéniait M. d'Escandot, elle avait l'esprit ailleurs et sa pensée demeurait fixée sur son tourment intérieur.

L'image de M. de la Péjaudie y tenait une grande place. Depuis leur rencontre, Mme de Séguiran continuait de voir en lui celui qui pouvait mettre un terme à l'angoisse dont elle souffrait. Il lui apparaissait comme une sorte de sauveur que la Providence lui avait envoyé. N'était-ce pas Dieu lui-même qui l'avait mis sur son chemin pour qu'il la délivrât de son péché en lui montrant le peu qu'il en est des plus ardents désirs de chair et le peu qu'ils laissent en nous après qu'ils se sont accomplis? Aussi Mme de Séguiran ne doutait-elle pas que Dieu, qui lui avait, en quelque sorte, présenté en sa miséricorde l'instrument de sa guéri-

son, lui fournirait l'occasion d'en faire l'emploi. Si troublée qu'elle eût été par la soudaine révélation que lui avait apportée la présence de M. de la Péjaudie, Mme de Séguiran n'avait pas laissé de s'apercevoir de l'effet qu'elle avait produit sur lui et elle commençait à s'étonner qu'un homme de cette hardiesse et de cette galanterie n'eût encore rien tenté pour trouver l'occasion de se déclarer. M. de la Péjaudie n'était-il donc pas capable d'inventer quelque stratagème qui lui permît de l'aborder ? N'avait-il donc pas su lire dans ses yeux, cet expert déchiffreur de femmes, l'appel charnel qu'ils lui avaient adressé ? Alors d'où venait cette négligence à en profiter ?

En songeant ainsi, Mme de Séguiran accusait à faux M. de la Péjaudie. Depuis leur rencontre, ce dernier cherchait un moyen de s'introduire à Carmeyrane, mais, par une singulière malchance, son esprit, d'ordinaire si actif et fertile en expédients, demeurait, pour une fois, à court d'invention. En vain, M. de la Péjaudie avait ruminé dans sa cervelle mille projets, il n'avait pu s'arrêter à aucun. Lui, si déterminé d'habitude, hésitait et piétinait sur place. A peine un dessin formé, il en découvrait l'impossibilité, et ces échecs le contrariaient fort. M. de la Péjaudie ne se reconnaissait plus lui-même.

M. de Larcefigue, en me contant ces tergiversations de la Péjaudie, leur attribuait une cause que je dois rapporter ici. M. de la Péjaudie était-il averti par un instinct secret des dangers auxquels il allait s'exposer ? Peut-être la bizarre prédiction que lui avait faite la Devineresse de M. le baron de Ganneval lui était-elle revenue à l'esprit ? Peut-être était-il mis en garde par quelque horoscope que lui avait tiré la Bohémienne, car on sait que ces filles sont fort expertes à distinguer l'avenir ? La Péjaudie sentait-il un de ces avertissements qui nous viennent du plus profond de nous-mêmes ? Toujours est-il qu'il demeurait incertain et tiraillé et dans une singulière stérilité d'invention. Il en avait délaissé sa flûte et ne sortait plus guère de l'hôtel de

Tourves. Aussi Mme de Gallerand-Varade, toujours acharnée à lui nuire, répandait-elle le bruit que les maléfices auxquels M. de la Péjaudie s'était livré, et qui l'avaient soumis au Diable, commençaient à opérer et que, si M. de la Péjaudie se tenait ainsi coi, c'était qu'il était en train de lui pousser au front des cornes et aux pieds des sabots de bouc, comme il arrive souvent à ceux qui ont pris part aux horreurs démoniaques du Sabbat.

Les choses en étaient donc au point que nous venons de dire et le temps passait sans que la conjonction de Mme de Séguiran et de M. de la Péjaudie se produisît, lorsque le hasard se mit de la partie pour y pourvoir. On était alors vers la fin du mois de mars, quand de grandes pluies survinrent. Pendant plusieurs jours, l'eau ne cessa de tomber par torrents. Ces intempéries contrarièrent fort M. le Chevalier de Maumoron en lui interdisant ses promenades favorites et en réveillant sa blessure encore mal fermée. Confiné au logis et souffrant assez cruellement, M. de Maumoron fit preuve d'une humeur exécrable, d'autant plus qu'il s'aperçut que M. Palamède d'Escandot ne partageait pas sa fureur contre les éléments. M. Palamède d'Escandot, en effet, paraissait parfaitement heureux et ne demander rien d'autre que de passer de longues heures en compagnie de Mme de Séguiran. Il s'y plaisait si visiblement que M. de Maumoron en fut outré. Le goût que M. Palamède d'Escandot témoignait à Mme de Séguiran lui semblait une injure personnelle. De quoi s'avisait ce petit Palamède de faire l'amoureux, car il l'était et cela se voyait de trop aux paroles, aux rougeurs, aux embarras de ce soupirant novice. Cela crevait les yeux et M. de Maumoron en enrageait. C'était bien la peine d'avoir enfermé ce Palamède dans ce château isolé, entre un fâcheux et une dévote, pour que s'éveillât dans son cœur une disposition si outrageante. Non que M. de Maumoron redoutât que son Palamède obtînt quoi que ce fût de la belle châtelaine, mais il ne s'en habituait pas moins avec elle à

adresser ses hommages où M. de Maumoron n'entendait pas qu'il les portât. Le drôle n'était que trop enclin à déserter la secte, et la jalousie de M. de Maumoron s'en alarmait furieusement. Aussi, le jeune Palamède eut-il à subir de violents reproches et d'amères diatribes qu'il écoutait les yeux baissés et la mine hypocrite, niant que Mme de Séguiran lui inspirât autre chose que le respect le plus profond ; mais à peine M. de Maumoron avait-il fini de sa mercuriale que le gaillard reprenait son manège de clins d'yeux, de langueurs et de soupirs dont Maumoron, en sa fureur, alla jusqu'à avertir charitablement son frère Séguiran. A quoi M. de Séguiran éclata de rire pour toute réponse.

Sur cet échec, M. le Chevalier de Maumoron, dépité, en revint, bougonnant, à ses galères et aux récits les concernant.

Une des choses qui, de la sienne, lui donnait le plus d'orgueil était, plus que l'exacte discipline de la chiourme et la sage brutalité des comites, la troupe de musiciens qu'il y entretenait. Il se plaisait à vanter le luxe de leur habillement et l'harmonie de leur jeu. M. de Maumoron tirait de leur présence à son bord grande vanité. Il ne se passait pas de jours qu'il ne leur fît exécuter quelque morceau à sa convenance. Cela le reposait également, disait-il, des sifflets de commandement et des hurlements de la chiourme, quand le nerf de bœuf y caressait quelque dos récalcitrant, ce qui arrivait souvent, à moins que ces chiens n'eussent le bâillon à la bouche. Aussi M. de Maumoron se plaignait-il fort d'avoir été, faute d'argent, obligé de licencier ses musiciens et de n'avoir pu les amener avec lui à Carmeyrane. Certes, M. de Maumoron y recevait une hospitalité dont il n'avait qu'à se louer, mais à laquelle manquait, il le fallait bien avouer, un peu de divertissement. Or, en est-il un plus agréable que la musique et, depuis son arrivée à Carmeyrane, M. de Maumoron n'en avait pas entendu une note.

Ces récriminations de M. de Maumoron eurent pour effet que M. de Séguiran, illuminé d'une idée subite, alla sur-le-champ trouver Mme de Séguiran, qui était occupée à enseigner à l'ingénieux Palamède un point de broderie, pour lui demander si elle ne verrait pas d'inconvénient à ce qu'ils appelassent à la rescousse M. de la Péjaudie et sa flûte. M. de la Péjaudie ne refuserait sans doute pas de venir passer quelques jours à Carmeyrane. A cette proposition, Mme de Séguiran devint si pâle que le jeune Palamède la crut sur le point de s'évanouir, en même temps qu'il sentit trembler ses mains sur l'écheveau qu'elle dévidait; mais elle se remit si vite que ce fut d'une voix tranquille qu'elle répondit que M. de la Péjaudie et sa flûte seraient les bienvenus, car il importait avant tout que M. le Chevalier ne manquât de rien à Carmeyrane, pas même d'ariettes et de fredons. Cela dit, elle se reprit à dévider le fil de soie, tandis que M. Palamède d'Escandot mordait jusqu'au sang sa lèvre qu'il ne fardait plus, depuis qu'il aimait, avec la fureur et le désir de son vrai sexe, la belle dévote qui l'avait, sans qu'elle le sût, converti à l'amour.



Si la présence de M. de la Péjaudie et de sa flûte fit merveille aux oreilles de M. le Chevalier de Maumoron, elle fut moins agréable aux yeux de M. Palamède d'Escandot. Néanmoins, si persuadé qu'il fût que M. de la Péjaudie et Mme de Séguiran n'étaient pas indifférents l'un à l'autre, il ne parvenait pas à saisir entre eux aucune marque d'entente et aucun signe d'intelligence. Depuis plusieurs jours, il ne cessait de les observer à la dérobée, mais il n'avait encore pu relever aucun de ces indices qui prouvent les accords amoureux. Certes, M. Palamède d'Escandot n'était pas fort expert en ces sortes d'intrigues, mais il était servi dans son rôle par sa ruse naturelle et par la haine qu'il ressentait envers un rival présumé. Malgré ces atouts, il ne parvenait pas à voir clair dans le jeu de M. de la

Péjaudie et de Mme de Séguiran, pour la bonne raison qu'ils n'en paraissaient jouer aucun, et cependant M. Palamède d'Escandot tenait pour assuré qu'il y avait partie liée entre eux. Aussi enrageait-il de sa déconvenue, tout en écoutant M. de la Péjaudie exercer ses talents sur la flûte, au grand contentement de M. le Chevalier de Maumoron, dont l'humeur bougonne était devenue excellente. Il importait peu à présent à M. de Maumoron que le temps fût bas et pluvieux et il déclarait hautement qu'il n'avait jamais rien entendu de pareil à la flûte de M. de la Péjaudie pour la douceur et la force de souffle, l'habileté des doigts et le choix et la variété des airs, ajoutant par plaisanterie qu'il donnerait gros pour avoir sur sa galère un tel musicien.

A ce jugement, M. de Séguiran se redressait avec fierté, car il s'en découvrait une soudaine à avoir pour ami M. de la Péjaudie ; Mme de Séguiran acquiesçait à ces louanges en baissant ses yeux et M. de la Péjaudie les recevait avec modestie. Il ne se départissait d'ailleurs guère de ce maintien et l'on eût eu peine à reconnaître en lui le la Péjaudie qui avait fait tant de ravages parmi les dames d'Aix et qui avait couru les grands chemins avec une fille de Bohême. Il avait même cessé de tenir ces propos et discours impies dont il n'était que trop coutumier et qui lui avaient valu un renom mérité de libertin. M. de la Péjaudie, à Carmeyrane, se montrait doux, complaisant, bon enfant, si bien que Mme de Séguiran, déconcertée, se demandait si c'était bien là ce damné vivant avec qui lui était venu le brusque et hardi désir d'essayer du péché qui était en elle, avec la certitude qu'elle n'ajouterait rien à une damnation d'ores et déjà assurée.

En effet, Mme de Séguiran était plus fortement résolue que jamais à se délivrer de cette anxieuse curiosité de chair qui la tourmentait et la consumait de sa morne et brûlante ardeur. Elle était de plus en plus certaine que son péché se dessécherait en elle à sa propre flamme et qu'il éparpillerait ses cendres refroidies au vent de l'oubli. Mais

M. de la Péjaudie allait-il donc se dérober à ce qu'elle attendait de lui ? Que voulaient dire ces façons et que signifiait cette réserve ? Sans doute, n'était-ce là qu'une fausse apparence et bientôt M. de la Péjaudie en reviendrait à sa véritable nature qui était de demander aux femmes de livrer leur corps à son plaisir. Comme avec toutes, M. de la Péjaudie ne manquerait pas d'en arriver là avec elle et Mme de Séguiran attendait ce moment avec une anxieuse et sombre impatience. Certes, Mme de Séguiran, déterminée comme elle l'était à l'épreuve qu'elle voulait tenter, fût bien allée, d'elle-même, au-devant des desseins de M. de la Péjaudie, car, en l'état où elle était, elle n'eût hésité à aucune honte ; mais, sans être experte aux choses de l'amour, elle n'ignorait pourtant pas que les hommes n'aiment guère les avances trop hardies et qu'ils préfèrent solliciter des faveurs à les accorder. Aussi comptait-elle que son renom de pudeur, de vertu et de dévotion inciterait mieux M. de la Péjaudie à entreprendre sur elle que si elle lui offrait la première ce qu'il souhaitait d'en obtenir. Mme de Séguiran s'en tenait donc à ce calcul, espérant que le hasard qui avait amené à Carmeyrane M. de la Péjaudie se mettrait encore en frais pour aider à la jeter dans ses bras.

Cependant les jours passaient en conversations et en airs de flûte, sans que M. de la Péjaudie eût cessé de témoigner à Mme de Séguiran un respect qui commençait à l'inquiéter. Le dépit secret qu'elle éprouvait de cette conduite n'avait pas échappé aux yeux vigilants de M. Palamède d'Escandot, aussi s'en crut-il autorisé à profiter de l'occasion pour déclarer sa flamme. Avant de s'y résoudre, M. Palamède d'Escandot avait maintes fois consulté son miroir. Il s'exerçait à donner à son visage des grâces hardies et touchantes. Au fond, M. Palamède d'Escandot ne doutait pas de son succès. Il avait une haute idée de sa figure, surtout quand il la comparait à la mine de M. de la Péjaudie. Autant M. de la Péjaudie était râblé et robuste, autant le beau Palamède était svelte et élancé. La fraîcheur de son teint éclipsait la

peau sombre de son rival, que M. d'Escandot jugeait d'avance malheureux. De plus, M. de la Péjaudie ne pouvait lui être comparé pour le goût et le précieux des ajustements et aucune femme n'oserait mettre en balance un modeste petit gentilhomme sans emploi et un brillant officier de galères, un la Péjaudie et un Escandot, surtout quand cet Escandot se nommait Palamède, qui est un nom sonore et fait pour l'amour.

Il ne restait donc à M. Palamède d'Escandot que de trouver pour agir le moment propice. Il crut l'avoir découvert dans une promenade que, par une éclaircie, M. de Maumoron avait proposé qu'on fît aux jardins. M. de la Péjaudie et M. de Séguiran s'en étaient abstenus et, au bout de quelque temps, M. le Chevalier, ayant senti sa jambe récalcitrante, s'était fait ramener au château par Ali et par Hassan. Mme de Séguiran, ayant témoigné l'intention d'aller jusqu'à une grotte rustique que l'on construisait dans un bosquet assez écarté des jardins, M. Palamède d'Escandot s'offrit à l'y accompagner. Cette grotte sembla à M. Palamède d'Escandot un lieu particulièrement propice à sa déclaration, car il avait lu dans les romans que les dames choisissent volontiers ces sortes d'endroits pour y écouter les cajoleries de leurs amants. Aussi, à peine Mme de Séguiran était-elle entrée dans l'habitacle, qu'elle vit le beau Palamède tomber à ses genoux. Or, malgré son audace, M. Palamède était assez ému, tellement qu'au lieu de débiter la belle harangue qu'il avait préparée dans sa tête, et dont les termes ne lui revenaient pas à l'esprit, il se contenta de risquer, en vrai marin, l'abordage de Mme de Séguiran et de porter sur elle une main hardie, tandis que sa bouche se posait brusquement sur les lèvres de la belle dévote ; mais il ne les ferma pas si bien des siennes qu'il n'en entendît sortir le rire le plus déconcertant et le plus méprisant qu'il se pût, accompagné d'une poussée à droite qui lui fit perdre l'équilibre et le renversa dans une flaque d'eau d'où il ne se releva, sali et boueux,

que pour voir Mme de Séguiran s'éloigner d'un pas rapide.

Dépité, confus et furieux, M. Palamède d'Escandot, n'osant se montrer dans l'état où il était, dut attendre le jour tombant pour rentrer au château, se nettoyer et changer d'habit. Lorsqu'il redescendit de sa chambre, il trouva tout le monde réuni autour de M. de la Péjaudie. M. de la Péjaudie, sa flûte dans l'étui, prenait congé de ses hôtes, rappelé à Aix par une affaire imprévue, sur laquelle il ne s'expliquait pas, malgré les regrets et les plaintes de M. de Maumoron. M. de Maumoron se désolait à la pensée que le château ne retentirait plus des airs de flûte de M. de la Péjaudie, déplorant de nouveau que M. de la Péjaudie, au lieu d'être un gentilhomme, ne fût pas un des musiciens de sa galère, auquel cas il aurait bien su l'empêcher de lui fausser compagnie, car une bonne chaîne et un bon anneau l'eussent alors retenu à son devoir. Cependant le carrosse qui devait reconduire à Aix M. de la Péjaudie étant attelé, il fallut bien le laisser aller.

La soirée qui suivit le départ de M. de la Péjaudie fut maussade. M. le Chevalier de Maumoron consola sa déconvenue par de cruels récits de bastonnades, expliquant longuement le détail de cette opération, qui est une de celles par quoi on maintient le mieux la discipline de la chiourme. Il en commenta minutieusement le procédé et le résultat qui est parfois d'amener la mort du patient, quelque soin que l'on prenne de laver ses plaies au vinaigre et de les panser au gros sel. Le fidèle Ali et le fidèle Hassan excellaient à manier le bâton et c'était une des raisons de l'estime que M. de Maumoron faisait de ses deux esclaves turcs. M. Palamède d'Escandot écoutait avec distraction les récits de M. de Maumoron et, encore tout penaud de son aventure de la grotte, n'osant regarder en face Mme de Séguiran, considérait avec animosité M. de Séguiran, celui-ci assez soucieux, car, l'heure du coucher approchant, il lui faudrait regagner sa couche solitaire ; Mme de Séguiran, en effet, depuis quelque temps, sous prétexte de santé, lui avait

interdit l'accès de sa chambre et tout ce qui s'en suit. Or M. de Séguiran était fort contrit de ce régime d'abstinence qui ne lui convenait guère et qui retarderait encore l'heureux jour où il ferait enfin mentir les insinuations désobligeantes de M. d'Escandot le Petit et donnerait raison aux encourageantes assertions de l'illustre M. Dagrenais. Quant à Mme de Séguiran, elle gardait un silence assombri et cherchait le motif de l'inexplicable réserve et du départ de M. de la Péjaudie.

Mme de Séguiran poursuivait ces réflexions, lorsque, ses femmes congédiées et le verrou poussé à la porte de son appartement, elle allait se mettre au lit. Cet appartement était situé au premier étage du château et on y accédait par l'escalier principal. Il était vaste et s'ouvrait par trois hautes fenêtres sur un beau balcon dont la balustrade était ornée de vases sculptés et d'où l'on avait vue sur les jardins. Ce soir-là, Mme de Séguiran entendait retentir aux vitres un bruit de pluie et elle songeait que la journée du lendemain serait maussade par la mauvaise humeur de M. de Maumoron et sans la présence de M. de la Péjaudie. Lorsqu'elle eut songé ainsi assez longtemps, il lui sembla distinguer un bruit insolite, comme si l'on eût marché sur le balcon; mais elle n'eut pas le loisir d'en penser davantage. Soudain la fenêtre s'ouvrit et elle aperçut une forme d'homme qui se glissait dans la chambre et se plantait debout devant elle. Mme de Séguiran n'était pas peureuse, aussi ne poussa-t-elle pas un cri; d'ailleurs, avant qu'elle eût essayé d'appeler, une main se posait sur sa bouche, tandis qu'un bras vigoureux la soulevait et que ses yeux, à quelques pouces de son visage, reconnaissaient le visage ruisselant de M. de la Péjaudie, qui, prompt, forcené et silencieux, l'emportait sur le lit aux draps entr'ouverts, où ils tombèrent tous les deux, si fortement et si étroitement enlacés qu'ils ne semblaient faire qu'un seul corps, car M. de la Péjaudie qui, par nature et par expérience, n'ignorait aucune des façons de l'amour et aucun des moyens par lesquels un amant impose son désir

et sa volonté, excellait particulièrement à ces brusques prises de femmes, qui tantôt suppriment toutes leurs hésitations, leurs scrupules et leurs pudeurs, tantôt comblent leurs attentes et répondent au vœu brûlant de leur chair, et qui ont l'avantage, comme le disait assez plaisamment M. de Larcefigue, de remplacer les paroles par des actes et de couper court aux préliminaires de galanteries et de sentiment où la plupart sont moins enclines qu'elles ne se croient obligées de le paraître.



Presque chaque nuit M. de la Péjaudie visitait Mme de Séguiran. Après avoir passé la journée à ses occupations habituelles, M. de la Péjaudie rentrait à l'hôtel de Tourves, au soleil couchant. Il prétextait, pour s'y enfermer ainsi, certaines fièvres dont les accès le prenaient à heure fixe, puis, ayant gagné sa chambre, il se mettait ostensiblement au lit et feignait de s'endormir, après avoir recommandé que l'on ne vînt le déranger sous aucun prétexte. Dès que la nuit était venue, il se relevait, endossait un manteau grossier, se coiffait d'une perruque commune et d'un chapeau à larges bords et sortait par les derrières de l'hôtel. Une fois dehors, il atteignait une maison isolée où il trouvait un bon cheval que lui tenait prêt un ancien domestique de M. de Tourves, nommé Pelamourgues, à qui il avait rendu service, en ne dénonçant pas un vol de quelques écus dont le drôle avait allégé la bourse de son maître. Ce larcin eût pu le mener loin avec M. de Tourves, qui ne badinait pas avec ses gens. M. de la Péjaudie avait arrangé l'affaire, ce dont Pelamourgues lui gardait une fidèle reconnaissance. Donc, la bête enfourchée, M. de la Péjaudie se dirigeait, par la traverse, vers Carmeyrane. Il n'avait ainsi guère chance d'être reconnu, accoutré comme il l'était, et il arrivait sans encombre à proximité des jardins du château. Il y pénétrait aisément et attachait son cheval dans cette grotte rustique qui avait été si funeste à M. Pala-

mède d'Escandot. De là il pouvait observer sans être vu les abords et la façade du château. Quand la nuit était assez avancée et que les lumières s'étaient éteintes, M. de la Péjaudie se glissait prudemment hors de sa retraite jusque sous le balcon sur lequel donnaient les fenêtres de la chambre de Mme de Séguiran, et dont l'escalade n'était pour lui qu'un jeu. Une fois la balustrade enjambée, M. de la Péjaudie se trouvait dans la place, c'est-à-dire aux bras de sa maîtresse.

Ces façons de mystère étaient, il faut bien le dire, assez nouvelles de la part de M. de la Péjaudie et elles lui étaient venues dès qu'il avait été à même de constater, lors de son séjour à Carmeyrane, que Mme de Séguiran était surveillée par des yeux jaloux. Certes, M. de la Péjaudie ne mettait pas au nombre de ceux qu'il avait à redouter le bon M. de Séguiran. Celui-là était de toute sécurité, car il avait en sa femme, aussi bien qu'en lui-même, une entière confiance. Il estimait comme inattaquable la vertu de Mme de Séguiran et jugeait que personne n'aurait la hardiesse et l'outrecuidance de s'y attaquer, de même que nul ne serait assez impudent pour en vouloir à l'honneur d'un personnage, à son propre regard, aussi considérable que lui-même. Que des maris fussent trompés, M. de Séguiran le trouvait fort naturel, et, quand sa mère lui contait les malheurs conjugaux de ces Messieurs d'Aix, il n'en témoignait aucun étonnement! Mais que pareille chose lui pût arriver n'entrait pas dans sa cervelle ! N'était-il pas un parfait époux, non seulement par sa fidélité exemplaire, mais aussi par sa régulière assiduité? Mme de Séguiran, même, n'avait-elle pas rendu hommage à la force de son tempérament en lui demandant d'y apporter quelque modération? Certes, cette abstinence consentie n'était pas sans causer à M. de Séguiran une certaine mélancolie, mais, par contre, il en tirait aussi une certaine fierté. Pour qu'une femme demande ainsi, en quelque sorte, grâce, il faut qu'elle n'ait point affaire à un malingreux et elle donne ainsi un certificat de

vaillance amoureuse sur lequel on se peut reposer à bon droit. De plus, et pour se mettre tout à fait l'esprit en repos, M. de Séguiran considérait que son mariage avec Mlle Madeleine d'Ambigné ne s'était pas accompli selon les règles communes et que, par là même, il était en dehors des accidents ordinaires. La main de Dieu y avait présidé et M. de Séguiran comptait qu'elle continuerait à s'y manifester et finirait par le conduire à son but, qui était de donner lignée à une maison illustre. Sur ce dernier point, la Providence apportait bien quelque retard, mais M. de Séguiran ne doutait pas d'en venir, quelque jour, au bout de ses vœux et, en attendant, il reprenait haleine et laissait souffler la bête.

Si donc M. de Séguiran n'était guère à ménager, il n'en était pas de même de M. de Maumoron et de M. Palamède d'Escandot. M. de Maumoron, tout en poursuivant ses récits de galères et en écoutant des airs de flûte, avait l'œil sur sa belle-sœur, prêt à saisir le moindre signe de bienveillance qu'elle témoignerait à M. Palamède d'Escandot, dont la langueur et les manèges amoureux exaspéraient le jaloux. M. de Maumoron n'entendait pas que le beau sexe lui soufflât son Palamède. Il ne l'avait point éduqué aux galantes manières pour qu'une autre en profitât. Aussi faisait-il bonne garde, tandis que le Palamède montait la sienne auprès de M. de la Péjaudie, en qui il avait flairé un rival probable, et, par avance, détesté. M. de la Péjaudie, dès son arrivée à Carmeyrane, s'était fort bien rendu compte du filet qui entourait la belle Mme de Séguiran. Aussi s'était-il résolu à ne rien hasarder et à agir avec prudence. De là, la conduite qu'il avait adoptée et le silence où il s'était tenu, quitte à le rompre à sa façon et à son heure, quand il aurait dépisté la méfiance du trop attentif Palamède. Or cette réserve n'était guère dans les habitudes de M. de la Péjaudie et il fallait qu'il eût des raisons fortes de s'y astreindre. En s'attachant à ne pas compromettre Mme de Séguiran, il faisait preuve de quelque chose, pour

lui, d'assez nouveau. D'ordinaire, il se montrait moins ménager de la réputation des femmes et en prenait peu de souci, pourvu que la sienne acquît du renom à leur déshonneur ou qu'il y trouvât simplement du plaisir. Mais M. de la Péjaudie sentait, au fond de soi, qu'avec Mme de Séguiran il ne se devait pas conduire comme avec toutes.

Il l'eût pu cependant, d'autant mieux qu'il se jugeait assuré du succès. M. de la Péjaudie, malgré ses nombreuses bonnes fortunes, n'était point fat et ne se croyait rien d'irrésistible. Il admettait fort bien qu'une femme ne lui cédât point et disait qu'avec elles, pour être franc, le hasard avait souvent fait, pour lui, plus que quoi que ce fût. Mais avec Mme de Séguiran il ne pensait rien de semblable. En leur rencontre d'Aix, il avait pris la soudaine mais inébranlable certitude que Mme de Séguiran serait à lui, quand il le voudrait. L'affaire s'était réglée entre eux par un seul et mutuel regard. M. de la Péjaudie prétendait ne se pas tromper à certains signes. Néanmoins, malgré cette certitude, M. de la Péjaudie éprouvait un sentiment singulier. Lui qui était entré dans toutes les aventures, et les plus hardies, avec l'audace la plus déterminée, ressentait devant celle-là une secrète appréhension; elle lui paraissait obscurément engager plus de lui-même que toutes les autres et il y devinait quelque chose de dangereux et de caché. Il s'étonnait que la beauté de Mme de Séguiran, à laquelle il était demeuré longtemps insensible, se fût révélée à lui si brusquement, et par une sorte de surprise assez inexplicable. N'était-il pas moins singulier également qu'une personne de la dévotion et de la vertu de Mme de Séguiran eût jeté les yeux sur un impie comme lui, dont tout eût dû l'éloigner avec horreur? Toutes ces circonstances composaient autour de Mme de Séguiran une sorte de mystère qui avait de quoi inquiéter.

Certes, M. de la Péjaudie n'était pas homme à s'arrêter à ces augures, d'autant que sa passion, pour avoir été soudaine, n'en était pas moins forte et que le désir le pous-

sait de ses pointes acérées; mais pour parvenir à ses fins, il avait jugé bon de mettre toutes les chances de secret en son jeu. M. de la Péjaudie avait cependant, en amour, peu de goût pour la discrétion, et un certain scandale ne lui déplaisait pas; mais, cette fois, il n'avait nulle envie de provoquer un esclandre dont Mme de Séguiran eût été la victime principale. Aussi avait-il eu grand soin, avant tout, d'endormir les soupçons de M. de Maumoron et de M. d'Escandot, ce dernier surtout méritant quelques précautions, dont la meilleure avait paru à M. de la Péjaudie de s'introduire nuitamment, par surprise et escalade, chez Mme de Séguiran. Cette façon avait l'avantage de supprimer ces préliminaires qui attirent toujours l'attention, quelque prudence qu'on y apporte, et, de plus, celui de sembler si improbable, par sa hardiesse même, que personne, même le subtil Palamède, ne s'aviserait de supposer rien de pareil. Et M. de la Péjaudie, ayant fait comme il en avait décidé, pénétrait donc presque chaque nuit chez Mme de Séguiran et en repartait assez avant l'aube, de façon à être rentré à temps à l'hôtel de Tourves.

Quand il avait franchi le balcon et que son pas s'éloignait, Mme de Séguiran restait silencieuse à l'écouter, l'oreille à l'entre-bâillement de la fenêtre. Puis, lorsqu'elle avait entendu retentir le galop lointain du cheval qui emportait M. de la Péjaudie, elle refermait la croisée et revenait vers son lit où la place de son amant était encore chaude dans les draps froissés. Alors, à demi-dévêtue, assise au rebord de ce lit où elle venait de ressentir le plaisir de l'étreinte, elle se laissait aller à une longue rêverie. Tout d'abord, elle revoyait minutieusement celui qu'elle venait de quitter. Elle se le représentait à son entrée dans la chambre, le feutre rabattu sur les yeux et le manteau aux épaules. Elle se rappelait son visage en ses moindres traits. Ensuite, c'était la façon dont il la prenait dans ses bras. A ce souvenir voluptueux, tout son amant lui apparaissait en son corps vigoureux et souple, en ses membres proportionnés. M. de la

Péjaudie avait la peau brune, mais douce, les mains petites et caressantes. Mme de Séguiran les sentait la parcourir du dos au ventre, peser à ses épaules, s'arrêter à ses seins, glisser sur ses hanches, descendre le long de ses cuisses, et remonter lentement. Alors, Mme de Séguiran fermait les yeux, puis il lui semblait se retrouver étendue auprès de M. de la Péjaudie, si étroitement et si complètement enlacée à lui qu'ils ne formaient plus ensemble qu'un seul corps. Et la songerie de Mme de Séguiran se prolongeait en étreintes, en baisers, en soupirs et en mignardises. Parfois, le rire bref et hardi de M. de la Péjaudie lui semblait tinter à ses oreilles et remplir la chambre; un mot qu'il avait dit résonnait dans le silence. Certaines nuits se passaient muettes et violentes, âpres et farouches, d'autres, douces, langoureuses et tendres, mais toutes, toutes étaient des nuits de plaisirs, toutes des nuits de péché !

Car, maintenant, Mme de Séguiran appartenait au péché, et, ce péché, elle ne parvenait pas plus à le détester et à le haïr qu'à s'en rassasier. Elle avait cru, quand le désir en était né dans sa chair ignorante et curieuse, qu'il s'épuiserait et mourrait de son accomplissement même et qu'elle en ressentirait le dégoût par la saveur de néant qu'il porte en lui. Mais, au contraire, il lui semblait chaque fois ingénieusement et orgueilleusement nouveau en ses voluptés coupables. Au lieu de s'éteindre en sa cendre inerte et vaine, il se répandait en elle avec une active et brûlante flamme et, insinué en toute elle-même, il la pénétrait et la possédait tout entière. Hôte terrible, on croit l'asservir et il nous domine. Maintenant, Mme de Séguiran se sentait une demeure de péché. Elle l'abritait, le nourrissait. Il faisait frissonner sa chair heureuse qui l'appelait de toutes les chaleurs de son sang. Maintenant, il n'était plus en elle cet intrus secret et sournois dont, seule, elle rougissait, qui avait vécu au plus obscur d'elle-même; maintenant, il était le maître exigeant et souverain d'une esclave docile et corrompue. En elle, le Péché était visible, apparent, triom-

phant, dans l'épanouissement de sa beauté qu'il illuminait d'une sorte d'éclat qu'elle n'avait pas auparavant.

A cette pensée, Mme de Séguiran tremblait de tous ses membres. Un effroi terrible la saisissait et elle se retenait pour ne pas crier. Alors, elle se levait et prenait un des flambeaux qui éclairaient la chambre de leur cire à demi consumée. Debout devant son miroir, elle examinait son visage lascivement embelli, ses yeux plus grands, sa bouche plus charnue, son corps plus harmonieux et dont l'amour avait assoupli les mouvements en ses jeux. Elle se parcourait tout entière et ses regards s'arrêtaient à une place d'elle-même, celle dont l'ombre obscure et tiède était l'antre même du Péché, et tandis que de longues larmes de désir et de honte coulaient sur ses joues enflammées, elle demeurait ainsi, nue et immobile, en face d'elle-même et comme offerte au souvenir qui la brûlait.

Parfois, cependant, un espoir se glissait en sa détresse. Il lui semblait que ce n'était pas le péché même qu'elle aimait, mais que c'était plutôt le Pécheur. N'était-ce pas ce la Péjaudie qui avait suscité en elle l'ardeur de ses sens ? N'était-ce pas de lui que dépendait et datait son désir et, tandis qu'elle avait cru qu'il lui en apporterait l'apaisement, n'était-ce pas lui qui en avait été, sans qu'elle s'en doutât, l'instigateur ? Alors, Mme de Séguiran, en son angoisse, se mettait à revenir sur le passé. Elle se demandait si elle n'avait pas, à son insu, aimé M. de la Péjaudie, du jour où elle l'avait vu pour la première fois. Maints détails lui repassaient par l'esprit, maints indices auxquels elle n'avait donné nulle attention. Elle se souvenait de l'intérêt que, malgré elle, elle portait aux récits où M. de la Péjaudie était mêlé. Elle se souvenait du dépit que lui avait causé l'histoire de la Bohémienne. Et dans la scène du bosquet, ce berger jouant de la flûte, n'était-ce pas déjà lui qui lui était apparu et l'avait infesté de sa néfaste influence ? Mais un jour viendrait où elle saurait bien s'en délivrer et son péché disparaîtrait d'elle avec lui. Alors elle se jetait à genoux et priait

Dieu de lui donner la force de Judith. Le Seigneur n'armerait-il pas son bras comme celui de l'héroïne biblique ? Et elle imaginait M. de la Péjaudie étendu mort à ses pieds. Elle se réjouissait cruellement en cette vision. Qu'il retournât à l'enfer celui qui en était sorti pour son malheur ! A peine avait-elle formulé ce souhait affreux qu'elle se sentait prise de faiblesse, une sueur glacée refroidissait tout son corps, et elle demeurait, l'oreille au guet, les yeux hagards, épiant le moindre bruit, les mains jointes, toute pâmée dans l'horreur et dans l'effroi; mais, le lendemain, quand, le balcon enjambé, M. de la Péjaudie apparaissait de nouveau, elle se précipitait furieusement au-devant de lui et l'étreignait de tout le désir de sa chair ardente et torturée.



Comme tous les amateurs et tous les exécutants de musique, M. de la Péjaudie avait l'oreille fort fine. Il le fallait pour assortir et moduler, ainsi qu'il le faisait à la perfection, les sons de sa flûte et les unir en une mélodie qui charmait les plus difficiles. Il percevait les plus légers bruits et savait en distinguer parfaitement la nature et la provenance. M. de la Péjaudie tirait de cette faculté de grandes sécurités. Il était ainsi averti aisément et sûrement de ce qui se passait autour de lui, en dehors de sa vue. Ce fut pour cette raison que, couché dans le lit de Mme de Séguiran, il se dressa soudain sur son séant, en lui faisant, du doigt sur les lèvres, signe qu'elle demeurât sans bouger. Il semblait, en effet, à M. de la Péjaudie, distinguer des craquements insolites, comme si quelqu'un marchait avec précaution derrière la porte de la chambre. L'oreille tendue, il écouta assez longtemps. Il avait dû ouïr, dans le silence de la nuit, la promenade de quelque rat. Néanmoins, M. de la Péjaudie se laissa couler doucement hors des draps. Une fois debout, il demeura attentif, puis, pieds nus, il se dirigea vers la porte et écouta de nouveau, tandis que Mme de

Séguiran l'interrogeait d'un regard anxieux. Son inquiétude redoubla, quand elle vit M. de la Péjaudie ramasser ses vêtements et s'en vêtir avec une singulière vivacité, en homme habitué à ces sortes d'alertes et qui entend être prêt à tout événement. En moins d'un instant, M. de la Péjaudie fut donc vêtu, puis, à pas de loup, il se dirigea vers la fenêtre. A peine se fut-il accoutumé aux ténèbres du dehors qu'il poussa un juron étouffé. Il avait aperçu deux ombres, visibles malgré l'obscurité, qui se tenaient dans le jardin et juste en face du balcon ; mais comme il allait faire part à Mme de Séguiran de cette désagréable découverte, il se retourna brusquement, au bruit de la serrure crochetée, et avec une telle dextérité qu'il n'eut que le temps de se jeter d'un bond dans un cabinet, dont il tira sur lui le rideau, juste comme s'ouvrait la porte forcée et que s'y encadrait, un flambeau à la main, la nocturne et gracieuse personne de M. Palamède d'Escandot.

A cette vue, Mme de Séguiran éprouva une telle surprise qu'elle n'eut même point à se retenir de crier, mais elle devint si pâle qu'on eût dit que ses draps allaient lui servir de linceul.

M. Palamède d'Escandot s'était mis en frais pour cette visite intempestive et avait revêtu ses habits les plus galants. M. Palamède d'Escandot portait un haut de chausse de satin blanc avec des bouffettes de ruban vert. La jeunesse de son visage était rehaussée d'une touche de fard. Avec lui, une odeur d'essences parfuma la chambre. La lueur du flambeau faisait luire à ses doigts les bagues dont ils étaient chargés. Puis l'ayant déposé sur un meuble, M. Palamède d'Escandot s'avança de quelques pas jusqu'au lit où était Mme de Séguiran interdite, et, d'une voix tranquille, il commença par s'excuser de la liberté qu'il prenait. Puisque, de jour, Mme de Séguiran n'était pas d'humeur à l'écouter, il était bien obligé de profiter de la nuit pour se faire entendre d'elle. Du reste, ce qu'il avait à lui dire tiendrait en peu de mots, car elle en savait déjà le principal et l'essentiel,

c'est-à-dire qu'il avait conçu pour elle une irrésistible passion. Donc ce qu'il avait à ajouter serait bref ; l'important était qu'il fallait qu'elle sût bien qu'il était résolu à ne se point consumer en vains soupirs et qu'ayant mieux à lui offrir que la simple vue de sa beauté, il prétendait qu'elle lui permît d'en faire usage pour sa satisfaction. Certes, il n'aurait pas eu l'audace de lui adresser pareille requête, si certaines circonstances ne l'y eussent encouragé, mais celle où elle se trouvait aujourd'hui lui donnerait sans doute à réfléchir sur les inconvénients qu'il y aurait pour elle à lui refuser ce qu'il avait l'honneur de lui demander. Il n'entrait pas d'ailleurs dans sa pensée la moindre intention de la contraindre et il souhaitait qu'elle lui accordât de bonne grâce ce qu'il éprouverait grand chagrin à être forcé d'obtenir autrement. Le meilleur parti pour elle était donc d'accepter la nécessité où elle se trouvait. Il était prêt à se retirer et à lui laisser le temps de se préparer à le recevoir, ajoutant qu'il n'était nullement désireux de provoquer un esclandre où il pourrait prouver que sa présence en cette chambre avait eu pour raison certaines allées et venues qui lui avaient fait croire aux entreprises nocturnes de quelques-uns de ces maraudeurs, qui, non contents de dévaliser les jardins, se glissent par escalade sur les balcons et jusqu'à l'intérieur des appartements, mais qu'on ne prend pas la peine de rechercher, une fois qu'ils se sont éclipsés, à condition qu'ils se le tiennent pour dit et qu'ils n'y reviennent pas. Enfin, pour finir, M. Palamède d'Escandot concluait qu'au cas où l'on n'entrerait pas dans ses vues, il serait obligé d'appeler le fidèle Hassan et le fidèle Ali, qui faisaient les cent pas sous le balcon, mais qu'il serait extrêmement contrit d'en venir à cette fâcheuse extrémité, où il ne trouverait aucun des plaisirs qu'il se promettait et dont il imaginait tout le prix d'après les risques où d'autres se hasardaient pour se les procurer.

A cette harangue débitée avec une singulière insolence, M. de la Péjaudie, au cabinet où il se piétinait enfermé, l'a-

vait soudain senti devenir un espace brûlant. Tous les feux de la colère lui montèrent au visage, et il bondit hors de ce réduit infernal, l'épée à la main, sur M. Palamède d'Escandot. L'assaut fut si prompt et si furieux et le coup donné avec tant de justesse et de force que M. Palamède d'Escandot, le cœur percé, tomba sur le plancher comme une masse et sans répandre une goutte de sang. Ce ne fut que lorsque M. de la Péjaudie eut transporté le corps au haut de l'escalier que le sang se mit à couler et à dégoutter de marche en marche, car ce fut là, au matin, que, s'étant lassés de leur garde sous le balcon, étonnés de ne pas en voir descendre M. de la Péjaudie et de ne pas voir apparaître M. Palamède d'Escandot, le fidèle Ali et le fidèle Hassan, rentrant au château, retrouvèrent ce dernier et en coururent avertir, tout le premier, M. le Chevalier de Maumoron.

M. de Maumoron était, ce matin-là, d'une humeur exécrable, s'étant querellé, la veille au soir, avec M. Palamède d'Escandot, qui s'était déclaré excédé aussi bien de ses jalousies que de ses caresses. Le beau Palamède avait même témoigné l'intention de s'embarquer, à la prochaine campagne, sur une autre galère que celle de M. le Chevalier. Il avait ajouté qu'il était las de la vie qu'il menait, confiné dans ce château, et qu'il s'en irait rejoindre à Aix M. de la Péjaudie, qui était, lui, au moins, un joyeux compagnon. Sur ces menaces, le beau Palamède, satisfait de cette brouille voulue, avait feint de s'aller coucher, comptant bien faire de la nuit un tout autre usage que celui qu'en eût souhaité M. de Maumoron, qui s'était retiré chez lui, jaune de bile et outré d'une pareille ingratitude.

Quand il en sortit, sur l'annonce qu'il était arrivé malheur à M. Palamède d'Escandot, l'humeur de M. de Maumoron s'était changée en un furieux désespoir. Malgré sa jambe douloureuse, il se jeta sur le corps de son Palamède avec des sanglots et des cris, et il fallut l'en arracher presque de force, lorsque ses hurlements eurent éveillé le châ-

teau et que le bruit se fut répandu qu'un crime avait été commis sur la personne de M. Palamède d'Escandot. La rumeur qui en bourdonnait partout fit accourir chacun. Valets et chambrières, jardiniers et marmitons descendirent des galetas et ce fut bientôt toute une petite foule qui entoura le cadavre saignant d'où M. de Maumoron se sépara tout barbouillé de sang, lorsque M. de Séguiran fut parvenu à l'en détacher.

M. de Séguiran, il faut bien le dire, à la vue de M. Palamède d'Escandot étendu mort, manifesta plus de surprise et de mécontentement que de chagrin. Il en voulait à ce garçon de s'être laissé tuer ainsi au haut du grand escalier du château de Carmeyrane. Ce n'est pas une façon de remercier de l'hospitalité que l'on reçoit que d'apporter avec soi un trouble aussi mortel. M. de Séguiran se faisait reproche d'avoir abrité ce jeune drôle suspect et décrié. Aussi pourquoi, diable, avait-il invité son frère à se venir guérir à Carmeyrane de sa blessure et l'y avait-il laissé amener ce Palamède de malheur ? Il y avait fait un beau désordre et M. de Séguiran s'en apercevait à se voir ainsi, parmi ses gens, couvert de sa robe de chambre et le front encore orné de son bonnet de nuit. Quant à Mme de Séguiran, elle parut à tous si pâle, qu'il semblait que le sang qu'avait perdu M. d'Escandot eût coulé de ses veines à elle.

Elle s'était agenouillée en prières auprès du cadavre et elle ne s'en releva que lorsque M. de Séguiran eut donné l'ordre d'emporter la dépouille de ce qui avait été le beau Palamède d'Escandot et qu'elle le vit s'éloigner porté par Ali et par Hassan et suivi de M. le Chevalier de Maumoron, qui voulut que l'on procédât en sa présence à la toilette funèbre. Elle fut longue et recherchée. Après avoir été lavé et oint des parfums qu'il préférait, M. Palamède d'Escandot fut revêtu de ses plus beaux habits et paré de toutes ses bagues et bijoux. On lui ferma les yeux, on lui posa du rouge aux pommettes et aux lèvres et on le coucha sur un lit de parade entouré d'une herse de cierges allumés.

Cela fait, M. le chevalier de Maumoron, larmes taries, le baisa au front et, d'un pas boiteux, comme la vengeance même, s'en alla trouver M. de Séguiran pour confabuler avec lui du tragique événement qui venait d'ensanglanter le château de Carmeyrane.

M. de Maumoron trouva son frère dans un cruel embarras. Le crime commis sous son toit le travaillait extrêmement et il se creusait la cervelle pour deviner qui avait bien pu se charger d'expédier dans l'autre monde M. Palamède d'Escandot. En tout cas, il importait de tirer la chose au clair. Il fit part de ses perplexités et de ses réflexions à M. de Maumoron, et tous deux échangèrent leurs vues sur ce sujet, en attendant l'arrivée des gens de justice que M. de Séguiran avait fait mander d'Aix et qui ne pouvaient tarder à se présenter. Leur dextérité ne serait pas de trop pour démêler cette affaire d'où MM. de Séguiran et de Maumoron ne parvenaient à dégager aucune lumière. Il était bien, difficile en effet, d'attribuer ce mauvais coup à aucun des habitants du château, tous d'humeur pacifique. Le meurtrier avait dû venir du dehors, et, M. d'Escandot ayant été tué d'un coup d'épée, il était vraisemblable que l'assassin était un homme de qualité.

Ce fut l'avis du magistrat qui vint pour procéder à l'enquête. Il s'appelait M. de Sourgis, et M. de Larcefigue l'estimait fort pour sa perspicacité. M. de Sourgis, après s'être fait montrer les lieux, commença ses interrogatoires. Valets, chambrières, marmitons, jardiniers, tous y passèrent sans apporter aucun indice ou révélation. M. de Sourgis se grattait le nez, comme il faisait dans les conjonctures embarrassantes, quand il avisa, dans un coin de la pièce, les deux esclaves turcs de M. de Maumoron. M. de Sourgis pria donc ce dernier de lui servir d'interprète auprès de ces deux mécréants, supposant qu'ils ignoraient la langue franque, mais M. de Maumoron lui apprit qu'Ali et Hassan étaient fort capables de lui répondre en assez bon français. Aussitôt M. de Sourgis leur dit d'approcher. Ils vinrent

donc à lui, avec force salamalecs, selon l'usage de leurs pays. L'un et l'autre feignirent tout d'abord de ne rien savoir, puis, enfin, s'étant concertés en leur idiome, ils déclarèrent que le meurtre de M. Palamède d'Escandot avait été sûrement commis par M. de la Péjaudie, lequel, étant descendus au jardin pour faire leurs ablutions matinales dans le bassin, ils avaient distinctement vu sortir du château et se diriger vers la grotte rustique qui était au fond des bosquets, après quoi ils étaient rentrés par une petite porte et avaient trouvé au haut de l'escalier M. d'Escandot, qui, déjà, ne respirait plus. Ils ajoutèrent que, plus d'une fois déjà, ils avaient aperçu M. de la Péjaudie sortant ainsi du château où il venait, nuitamment, rejoindre M. Palamède d'Escandot.

A cette révélation, M. le Chevalier de Maumoron pensa mourir de rage. La pourpre lui monta au front et d'affreux jurements lui jaillirent de la bouche que suivirent d'abominables imprécations. En sa colère, il confondait dans une même rancune Palamède d'Escandot et M. de la Péjaudie. Quoi, ce joueur de flûte avait osé aller sur les brisées d'un capitaine des galères du Roi ! Le misérable avait donc profité de son séjour à Carmeyrane pour nouer une intrigue avec cet ingrat de Palamède. Ah ! comme ils avaient dû se moquer de lui tous les deux ! A cette pensée, M. de Maumoron écumait de fureur. Il les détestait autant l'un que l'autre, mais puisqu'il ne pouvait plus rien contre Palamède, il se rattraperait sur ce la Péjaudie, et Maumoron serait là pour veiller à ce que la justice fît son devoir envers ce suborneur et ce meurtrier. M. de Sourgis considérait cette scène d'un œil narquois, tandis que les deux Levantins échangeaient des regards complices, heureux d'avoir joué un bon tour à M. le Chevalier qu'ils haïssaient de longue date pour sa brutalité, et aussi, par surcroît, d'avoir, par leur stratagème, rendu service à la belle dame chrétienne qui, plus d'une fois, leur avait accordé un regard charitable et compatissant et qu'ils préser-

vaient ainsi de tout soupçon. Quant à ce qui en pourrait bien résulter pour M. de la Péjaudie, ils s'en souciaient assez peu, car ils étaient d'un pays où la mort d'un homme ne tire pas trop à conséquence, surtout quand son meurtrier est kaïmacan ou pacha, et ils ne pouvaient pas supposer que ce M. de la Péjaudie, qui avait, leur avait-on dit, dans son harem les plus belles femmes de la ville, ne fût point fort au-dessus des lois.

Néanmoins, et quoi qu'en pensassent à la turque le fidèle Ali et le fidèle Hassan, leur déposition eut pour suite que M. de la Péjaudie fut, dès le lendemain, arrêté dans son logis de l'hôtel de Tourves et bel et bien conduit en prison. On avait, en effet, retrouvé dans la grotte rustique les traces de son cheval, dont les empreintes, soigneusement relevées, avaient conduit les gens de justice chez Pélamourgues, lequel, pris de peur, avait parlé et confirmé les sorties nocturnes de M. de la Péjaudie, mais la charge la plus grave qui pesait sur lui; fut que l'on trouva le fourreau de son épée fiché dans la terre molle du jardin, sous le balcon de Mme de Séguiran, ce qui laissait penser que M. de la Péjaudie s'en était débarrassé avant d'entrer au château, et qu'il y avait pénétré la lame nue, d'où s'indiquait la préméditation du meurtre qu'il avait commis sur la personne de M. Palamède d'Escandot.

Pendant que M. Palamède d'Escandot reposait sur son lit de parade, sous l'œil hargneux de M. le Chevalier de Maumoron, M. de Séguiran expédiait à la parenté les courriers d'usage. Aussi, le jour où les obsèques de M. Palamède furent célébrées dans la cathédrale d'Aix, y vit-on paraître toute l'Escandotterie, les Escandot ne voulant pas que l'un des leurs s'en allât en terre sans qu'ils assistassent à la cérémonie. On y vit donc, avec le père du défunt, M. d'Escandot le Borgne et M. d'Escandot le Bègue, côte à côte avec M. d'Escandot le Grand. M. d'Escandot des Vaisseaux y manquait, étant décédé l'année précédente, mais M. d'Escandot le Roux y figurait auprès de

M. d'Escandot le Petit, qui y montrait son visage malveillant et pincé, que M. de Séguiran revit sans plaisir, car il lui rappelait certaines insinuations qui n'avaient pas encore reçu leur démenti. Pour une fois, d'ailleurs, M. de Séguiran s'en félicitait. Que fût-il advenu si sa femme eût été alors en état de grossesse ? Elle y aurait risqué quelque accident fâcheux, car elle avait été très affectée du crime commis auprès d'elle et pour ainsi dire à sa porte et dont elle connaissait l'auteur. Depuis ce jour, le visage de Mme de Séguiran était d'une pâleur extrême et elle passait presque tout son temps en prières, dont l'âme de M. Palamède d'Escandot ne manquerait pas de se bien trouver.

Tout en songeant ainsi, M. de Séguiran suivait le cours de la cérémonie. M. de Maumoron l'avait voulue fort belle avec le plus de musique qu'il se pût, comme le mérite quelqu'un qui a servi, non sans distinction, sur les Galères du Roi. Pour lui, il n'en souhaitait pas de telle et il espérait bien trouver sa tombe dans la mer. Il était décidé à quitter le plus tôt possible le château de Carmeyrane. L'état de sa jambe lui permettrait bientôt de reprendre le commandement de sa galère, et quelque bonne bouteille de rhum, tirée de son gavon, lui aiderait à oublier tous les Escandot de la terre, y compris le beau, l'ingrat et le perfide Palamède.

Ce fut dans ces dispositions que M. de Maumoron quitta l'église pour aller voir sa mère, la vieille Mme de Séguiran. Il la trouva fort baissée et se retira assez mécontent d'elle, Mme de Séguiran lui ayant dit qu'elle n'aurait jamais assez de reconnaissance à son petit la Péjaudie, s'il l'avait vraiment délivré, lui, Maumoron, de l'objet d'une honteuse passion, ni assez de regret de la perte qu'elle faisait en lui, la Péjaudie, d'un de ses principaux plaisirs qui était de l'entendre jouer de la flûte ; que quant à ce que l'on prétendait de la Péjaudie et du beau Palamède, sur le témoignage de deux esclaves turcs, que c'était une pure folie et qu'elle ne démordrait pas qu'il n'y eût, là-dessous, quelque

histoire de femme, la Péjaudie ne dédaignant pas les plus humbles, et qu'il avait suffi de quelque chambrière pour motiver son équipée nocturne ; que la vérité finirait bien par se découvrir et que la Péjaudie se tireraitdes mains de la justice, quoi qu'en fissent tous ces Escandot enragés contre lui et qui se répandaient en démarches et en instances, afin qu'il fût jugé avec la dernière rigueur.

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Alfred Poizat : *Le symbolisme (de Baudelaire à Claudel)*, La Renaissance du Livre. — Maurice des Ombiaux : *Les Premiers romanciers nationaux de Belgique*, La Renaissance du Livre. — Georges Doutrepont : *Les débuts littéraires d'Emile Verhäeren à Louvain*, Cahiers de l'Amitié de France et de Flandre. — Arnold Goffin : *Les grands Belges : Emile Verhaeren*, Brepols à Turnhout. — Léon Deffoux : *Du Testament à l'Académie Goncourt*, Société anonyme d'Edition et de Librairie. — Léon Deffoux : *L'immortalité littéraire selon M. de Goncourt*, Delasalle. — Aurel : *Rodin devant la Femme*, Maison du Livre. — Archag Tchobanian, traducteur : *La Roseraie d'Arménie*, Tome I : *Pages choisies de Arakel de Sunik*. — Archag Tchobanian : *La Femme Arménienne*, Grasset. — Archag Tchobanian : *Les plus belles chansons de Djivani*, Ernest Leroux.

M. Alfred Poizat, poète néo-classique, vient de publier un volume sur le **Symbolisme** (de Baudelaire à Claudel) en passant par Péguy, qui n'a vraiment rien à faire ici. M. Poizat ne me semble avoir entrepris cette étude que pour nous ramener à l'éternel classicisme, loin duquel il n'y a pas de salut en littérature. Pour lui le symbolisme n'est qu'un mot « qui a servi à qualifier toute une série de manifestations, les unes calculées, les autres inconscientes, par lesquelles se traduisent les mille tendances, plus ou moins troubles, les aspirations confuses d'une époque de décadence ». Quelle merveilleuse décadence ! Mais M. Poizat continue : « Le symbolisme caractériserait notre génération élégante et maladive... s'il n'avait eu sa contre-partie dans le mouvement raisonné et vigoureux, qui, un peu plus tard, aboutit d'un côté au néo-classicisme, de l'autre aux doctrines politiques de Maurras et de *l'Action Française*. » On se demande quelles œuvres le néo-classicisme a produites ou pourrait produire, n'étant qu'un prolongement d'une perfection morte. Et quant à *l'Action Française* je ne sache pas qu'elle ait quelque rapport avec la littérature.

Ce qu'il y a de meilleur dans ce livre de M. Poizat, c'est son commencement, le tableau de la poésie française où il essaye de situer l'Ecole symboliste à sa place « en marquant de leurs traits significatifs les principales époques qui l'ont précédée ». Il nous

expose que la littérature française fut longtemps une littérature en langue vulgaire, « autant dire une littérature de seconde qualité ». Il est évident, dit-il, qu'il n'y a pas de proportion entre les œuvres de saint Bernard et celles de ses meilleurs contemporains en langue française, et que les trouvères et les troubadours semblent n'avoir été que des « primaires ». Evidemment, puisqu'ils n'écrivaient pas en latin, mais il fallait bien un commencement à la littérature française, et M. Poizat veut bien reconnaître qu'ils ont beaucoup « trouvé » et ont laissé « une matière considérable, et qui, remise en œuvre, pourrait alimenter longtemps la poésie ». Ce qui n'empêche pas M. Poizat de négliger cette source merveilleuse de poésie française et de rimer, en vers simili-classiques, autour des filles de Pandion, roi d'Athènes, changées en hirondelle et en rossignol, ce qui est vraiment captivant.

La langue française se forme, mais la Renaissance, sous l'influence de la littérature latine, brusque son évolution, et M. Poizat constate lui-même que les poètes de la Pléiade « firent en français d'adorables vers latins ». Il ajoute même ceci, qui est fort exact : « Depuis eux, on a surtout fait en français des vers latins. Hugo et Leconte de l'Isle sont des poètes latins. »

A partir de Ronsard, deux courants s'établissent dans la littérature française : l'un de littérature purement française, des Rutebeuf, Charles d'Orléans, Jean de Meung, Clément Marot, Villon, qui se continue avec Scarron, Cyrano de Bergerac, Saint-Amant, Tristan, Théophile et se raccroche au romantisme et au symbolisme. L'autre courant aboutit au classicisme et à tous les néo-classicismes qui ont continué jusqu'à nos jours d'entraver l'évolution logique de notre littérature.

Après avoir cité les beaux vers de Saint-Amant, qui sont déjà des vers verlainiens :

J'entends les ailes du silence
Qui planent dans l'obscurité...

M. Poizat constate qu'entre l'année 1630 et l'année 1830 « la continuité est si naturelle que c'est comme si les deux siècles intermédiaires n'avaient pas existé ». C'est exact, mais il faut tout de même expliquer que pendant le règne officiel de Malherbe et de Boileau, Théophile et ses disciples conservèrent leurs fervents, à peu près comme maintenant Lamartine et Musset demeurent pour beaucoup les derniers grands poètes. Corneille lui-même prolonge

ce premier romantisme, et M. Poizat note que dans *Psyché* (qui n'est pas une œuvre de jeunesse) il se rattache à « la vieille France ». La remarque est curieuse, car *Psyché* est sans doute ce qui demeure de plus vivant dans l'œuvre de Corneille : c'est de la poésie lyrique pure, où il échappe, enfin, à Virgile, et même à Lucain et à Sénèque. Au XVII[e] siècle, La Fontaine aussi reste vieille France et continue la tradition du *Roman du Renart*, de Marot et de Régnier. Il y a, d'ailleurs, en ce XVII[e] siècle classique et latin, où la phrase, la période et le vers français sont calqués sur la période et sur le rythme latins, toute une littérature « vieille France » qui est comme le lien souterrain qui nous relie à la tradition, aux *Grotesques* de Théophile Gautier et aux *Poètes Maudits* de Verlaine. Molière, dans ses comédies les plus directes, plonge aussi ses racines dans la vieille France, et il apparaît, en définitive, que le classicisme grec et latin n'est qu'un masque qui intercepte l'expression du visage français, de la sensibilité française, un masque qu'il faut définitivement arracher et jeter dans les coulisses avec les mythes étrangers à notre race et à notre religion et même à notre scepticisme.

D'ailleurs, sous ce masque greco-latin, c'est la pensée du moyen-âge qui rayonne, et M. Poizat est frappé lui-même de ce que le XVII[e] siècle « garde encore d'irréductiblement médiéval dans son esprit. Tertullien, saint Augustin, saint Jérôme, voilà au fond les vrais, les premiers maîtres et informateurs de la pensée et de la langue françaises, et par là de la pensée moderne, qui nous vint par Pascal, Bossuet, les gens de Port-Royal, les grands prédicateurs avec leur verve, leur véhémence, leur âpre ironie de moralistes ». Sainte-Beuve l'avait bien compris en écrivant son histoire de *Port-Royal*, et Remy de Gourmont son *Latin Mystique*. M. Poizat ajoute :

L'influence de la Renaissance, qu'on est porté à croire si considérable, se limite à quelques cantons de la poésie. Mais les grands débats, les grandes écoles restent plus théologiques que politiques ou philosophiques. Et il n'y eut pas alors d'événement plus impressionnant que le jansénisme.

Le jansénisme est notre fatalisme, notre philosophie du destin, et c'est sa cruauté qui a trempé les plus belles âmes françaises, les plus belles œuvres françaises. Je ne puis qu'indiquer ici la chaîne littéraire et philosophique qui relie le XVII[e] siècle à Vigny

et à Baudelaire. M. Poizat note que le poète des *Fleurs du Mal* penche visiblement vers le satanisme, se demandant (Baudelaire, pas M. Poizat, certes) si Satan ne serait pas le véritable type de la beauté. Ce satanisme de Baudelaire me semble être la dernière conséquence du jansénisme, du doute janséniste. Satan dernier refuge des désespérés et des orgueilleux, Satan l'un des pôles de la divinité, qui représente et symbolise tout ce qui est beau et défendu. On retrouverait encore un certain satanisme dans le symbolisme, qui fut volontiers blasphématoire et sacrilège, ce qui montre à quel point, loin de Minerve, il plongeait ses racines dans le mysticisme divin et satanique de la vieille France. Il faudrait noter ici le satanisme de Huysmans, ne se soumettant à Dieu que parce qu'il le croit le plus fort, et qui embrume dans la fadeur de l'encens sa belle virulence d'écrivain païen.

Tandis que les Heredia, les Gautier, les Banville suivent le courant classique et furent « des poètes latins antiques », Baudelaire, constate M. Poizat, est un grand poète des temps modernes, des temps chrétiens de la famille médiévale des Dante et des Shakespeare ». Mallarmé, lui aussi, pour qui la musique, la danse, le spectacle apparaissaient « chacun contenir les éléments épars du poème racique, vers lequel doit tendre la poésie nationale ou occidentale moderne, et qui serait, pour traduire le secret idéal des peuples, ce que fut jadis l'office chrétien ».

Quant à Verlaine, qui est l'émotion et la poésie mêmes, M. Poizat ne le considère que comme un poète de second ordre, bon à mettre à côté des Valade et des Albert Mérat. Il ne dédaigne pas (et admire même) Henri de Régnier, « le plus grand de ma génération », écrit-il très justement, ni Jammes ni Claudel, mais, malgré tout, il ne peut pas perdre son sang-froid et sa raison, et il veut savoir « où tout cela nous mène », car « il y a un tel danger à sortir de la grande voie romaine de la littérature traditionnelle et monumentale, faite vraiment pour les peuples bien plus que pour les individus ».

Mes conclusions, après avoir lu les derniers chapitres de ce volume, sur les doctrines de l'école symboliste, le subjectivisme symboliste et le vers libre, seraient très différentes de celles de M. Poizat. Je pense, au contraire, qu'il nous faut définitivement sortir de la grande voie romaine, trop monumentale pour nous, et que notre littérature doit être individualiste. Notre langue a

enfin acquis le droit de s'émanciper et de couper le fil qui la retenait à sa mère latine.

§

Dans la même collection, bibliothèque internationale de critique, M. Maurice des Ombiaux publie une étude synthétique sur les **Premiers romanciers nationaux de Belgique**, et pose d'abord la question : y a-t-il une littérature belge ? Il est évident, écrit-il, qu'un ensemble d'œuvres écrites en français ne reste pas étranger à la littérature française, mais « cet ensemble peut présenter certains caractères distinctifs qui nécessitent et autorisent des appellations spéciales ». C'est Emile Verhaeren qui va répondre, avec toute la lucidité de son génie de poète :

Notre littérature a hérité de tous les dons plastiques de nos peintres et de nos sculpteurs : elle a exploré le champ de nos mystiques et de nos saints.

A cette heure, elle rayonne à travers l'Europe entière et l'on imite en Russie, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Amérique les œuvres de vers et de proses que nous créons d'après notre idéal, chez nous. Nous devenons, nous sommes un pays littéraire. Naguère, on pouvait nous assigner, dans l'immense mouvement des lettres, le même rang qu'à une province de France, soit la Bretagne, soit la Provence. Aujourd'hui, un tel jugement heurterait la plus nette évidence. Nous recevons une lumière directe et non plus oblique. Elle nous tombe d'aplomb de notre ciel ; elle sort d'un jet de notre sol, de nos coutumes, de nos tares et de nos vices, de nos héroïsmes, de nos rêves, de nos pensées ; elle est riche de par sa nature et de par son origine et nous en éclairons et nous en incendions l'âme de nos livres.

Et Verhaeren conclut en disant : « Je ne désespère pas de voir un jour notre art littéraire wallon et flamand jouer le même rôle universel que notre peinture et que notre musique. »

Le livre de M. M. des Ombiaux justifie cette conclusion du grand poète flamand. Il nous montre l'âme littéraire belge prenant conscience d'elle-même dans l'œuvre de Charles de Coster, *La légende d'Ulenspiegel*, et se précisant dans le réalisme de Camille Lemonnier (correspondant à notre naturalisme), l'écriture artiste et si picturale de Georges Eekhoud, la grâce évocatrice de Demolder, le sentimentalisme mystique et un peu morbide de Rodenbach, s'épanouissant dans le génie de Verhaeren et de Maeterlinck, qui, tout en demeurant d'essence flamande, ont brisé les écluses de leur nationalité littéraire.

Je veux signaler, à côté de cet ouvrage de M. des Ombiaux, le petit livre de M. Doutrepont sur **Les débuts littéraires d'Emile Verhaeren à Louvain**. Les premières poésies publiées dans la « Semaine des Etudiants » et qui font songer à Coppée plutôt qu'au tumultueux poète qu'il deviendra. Mais ces *juvenilia* sont curieux parce qu'ils nous montrent le Verhaeren qui se cherche et qui déjà s'est trouvé en quelques vers plus hardis et plus lui-même. Mais surtout ce petit livre situe Verhaeren dans le milieu « d'initiative littéraire où il a vécu avec les siens d'une vie commune, collective, universitaire », et, comme l'écrit l'auteur lui-même, nous évoque l'essentiel de son activité littéraire, alors qu'il écrivait bien sagement en vers parnassiens, sans se permettre l'enjambement ou quelque infraction à la césure.

Et puis, voici encore, dans toute sa plénitude, un **Emile Verhaeren**, dessiné par M. Arnold Goffin. On pourrait dire, écrit M. A. Goffin, que la Flandre avait déposé en lui « un germe immortel qui était toujours prêt à fermenter et à refleurir. Elle était l'arrière-pensée de toutes ses pensées. Ses dons comme ses défauts, c'est d'elle qu'il les tenait. Il était fait d'elle ». Il la voyait endormie « dans son antique gloire » qu'il rêvait de ressusciter.

§

On a beaucoup épilogué, ces temps derniers, au sujet de l'ajournement imposé par les circonstances à la publication intégrale de la dernière partie du *Journal des Goncourt*. M. Léon Deffoux, dans un petit volume qui s'intitule : **Du Testament à l'Académie Goncourt**, nous apporte des précisions et une petite chronologie du Testament. Et d'abord, voici l'extrait du Testament d'E. de Goncourt se rapportant au journal posthume :

Après ma mort, il sera trouvé dans ma petite armoire de Boule placée dans mon cabinet de travail une série de cahiers portant pour titre : *Journal de la vie littéraire*, commencé par mon frère et moi le 2 décembre 1851. Je veux que les cahiers auxquels on joindra les feuilles volantes de l'année courante qui seront dans un buvard placé dans le compartiment de ma bibliothèque, près de ma table de travail, soient immédiatement cachetés et déposés chez M. Duplan, mon notaire, où ils resteront scellés vingt ans, au bout desquels ils seront remis au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et pourront être consultés et livrés à l'imprimerie.

La date d'échéance est dépassée depuis plusieurs années. Et,

pour des raisons de haute convenance, expose M. Deffoux, pour ménager la susceptibilité des personnes nommées dans ces *Mémoires*, l'Académie Goncourt sollicite et obtient du ministre que la publication soit différée. Du même coup, la Bibliothèque nationale se voit interdire de communiquer le manuscrit dont elle a la propriété matérielle et qu'elle avait pris soin de faire relier et cataloguer afin de le livrer au public dès le 16 juillet 1916.

M. Deffoux se demande si cette interdiction est légale. L'Académie répond que M. de Goncourt n'a pas voulu fixer une échéance impérative, et qu'il n'a pas écrit, dans son Testament, que le journal intégral *devrait* mais *pourrait* être publié vingt ans après sa mort.

Il semble bien que la phrase du Testament : « ... pourront être consultés... » signifie : pourront, s'il se présente des curieux de cette littérature, et indique bien qu'on ne saurait les leur refuser, pas plus qu'à l'éditeur qui désirerait en entreprendre la publication.

Enfin, pour éveiller à côté de notre indignation notre curiosité, M. Deffoux nous donne ce renseignement qu'une moitié seulement, et la moins intéressante du *Journal de la vie littéraire*, a paru sous le titre de *Journal des Goncourt :*

Dans la préface du tome sixième de cette moitié la moins intéressante que nous connaissons M. de Goncourt décompose la vérité absolue en deux parties : « une *vérité agréable,* — dont on veut bien ; mais presque toujours tempérée par une *vérité désagréable,* dont on ne veut absolument ». Dans ce volume, qu'il croyait être le dernier publié de son vivant, il se résignait à servir seulement aux gens la vérité agréable et il déclarait : « L'autre vérité, qui fera la vérité absolue, viendra vingt ans après ma mort. »

C'est cette boîte de Pandore, lourde de vérités désagréables, que la sage Académie ne peut se décider à ouvrir ou même à entr'ouvrir.

Ainsi les onze volumes du *Journal* et les trente volumes de la *Correspondance* des Goncourt resteront au secret, on ne sait jusques à quand, classés ainsi que MM. de Talleyrand, Honoré de Vieil-Castel, le chancelier Pasquier, le Maréchal de Castellane, Philareste Chasles, Maxime du Camp, Victor Cousin, Mme de Rémusat et de Boigne, dans cette « réserve » qui constitue, écrit M. Deffoux, non l'Enfer, mais, en quelque sorte, le Purgatoire des bibliothèques.

M. Léon Deffoux a traité la même question, en un premier ouvrage, dont ce dernier est une édition complétée, intitulé : *L'Immortalité selon M. de Goncourt.*

§

Mme Aurel a mis en épigraphe à son livre : **Rodin devant la Femme**, cette belle phrase du Maître : « Je dois tout aux femmes, elles marchent comme des chefs-d'œuvre. » « La femme, écrit Aurel, attendait son sculpteur pour être toute. Et Rodin fut. » C'est tout de même un peu excessif, et Rodin, dont le génie était très positif, eût été bien étonné d'apprendre que la femme l'avait attendu pour « être toute ». La femme, ainsi que l'homme, d'ailleurs, est exactement aujourd'hui ce qu'elle était hier et ce qu'elle sera demain, et les petites querelles du féminisme n'y changeront rien. Et justement, la femme que Rodin a fait jaillir du marbre, c'est la femme de tous les siècles dans son éternelle nudité. Mais Mme Aurel, qui est un écrivain d'idées et de talent, et qui a bâti une théorie du *Couple*, basée non plus sur l'Amour qui désunit, mais sur l'amitié qui unit les êtres, essaie d'appuyer sa théorie sur l'œuvre solide de Rodin. Mais, lorsqu'elle écrit : « Ce que Rodin semble avoir importé dans l'art, c'est l'amitié qui ombrage l'amour et l'aère de spiritualité, c'est la caresse de l'amitié qu'il promène sur la vérité des beaux corps », j'avoue très humblement que je ne comprends pas. Ce serait vraiment diminuer le *Baiser* de Rodin que d'en faire l'évocation de l'amitié, et les groupes tourmentés du maître révèlent plutôt une sorte de perpétuelle inquiétude dionysiaque que le calme des sentiments amicaux. Rodin, comme tous les sculpteurs de génie, fut tourmenté devant la chair féminine, et toute femme fut pour lui, avant d'être une femme de lettres ou une penseuse, une simple femme désirable, au parfum inquiétant.

Dans la seconde partie de son livre, Mme Aurel nous révèle que l'*initiateur* de l'art de Rodin fut Rosso. C'est lui qui lui inspira son « Balzac » : « saisi de partout par l'ambiance, n'isolant plus que l'âme de la chair. Il n'est plus qu'un hymne d'esprit et de lumière... » Mme Aurel ajoute : Rosso était passé par là : « Et Rodin refit du Rosso toute sa vie. Il fallait que cela fût dit. Et cela ne lui ôte rien. Chacun vient de quelqu'un. » Mais Rodin « n'a pas inventé ce qui l'illustra, ni ce par où il rénova la statuaire. Le novateur, le vrai Rodin, c'est Rosso. »

Et Mme Aurel écrit avec courage, parlant du Maître que pourtant elle aimait et admirait avec une si belle ferveur spirituelle :

Rodin — là est la tare humaine — fort troublé par Rosso (qui, a-t-elle dit quelques lignes plus haut, officiel en Allemagne, en Angleterre, en Autriche, en Italie, n'a pourtant pas ici conquis la gloire) — ne sut pas lui rendre les armes, ni jeter à ses pieds tout ce qu'il lui devait : il manqua là un geste de grand homme, pour ne pas dévier la renommée. . . . .

S'il avait fait ce geste, je n'aurais pas eu à le faire pour lui.

Si Rodin n'a pas inventé ce qui l'illustra, si ce fut Rosso qui l'initia à cette spiritualité de la sculpture, il me semble que cette spiritualité est éternelle comme l'art et qu'elle éclaire l'art grec aussi bien que l'art égyptien et même et surtout l'art gothique. Rodin, pas plus que Rosso, n'ont rien inventé de nouveau, ils se sont contentés d'être de grands artistes et de s'adapter à la sensibilité humaine, toujours la même. C'est ce qui fait qu'en sculpture comme en peinture, en poésie et en littérature, les chefs-d'œuvre échappent au temps et à la mort, comme les dieux.

M. Archag Tchobanian, le traducteur des Trouvères Arméniens, nous donne aujourd'hui en une édition de luxe le tome premier de la **Roseraie d'Arménie**, consacré à Arakel de Sunik, qui appartient au même cycle que les Trouvères Arméniens. Ce sont, dit-il, des pages choisies dans la partie la plus originale et la plus savoureuse de la poésie arménienne, celle rédigée dans le parler vulgaire, inauguré au moyen-âge par les bardes errants, cultivée plus tard par les poètes savants et par les chantres ecclésiastiques eux-mêmes. C'est donc ici la poésie arménienne la plus pure, celle qui exprime directement l'âme de la race. En outre, pour donner une idée de certains aspects de l'art arménien, si peu connu, M. Tchobanian a songé à illustrer ces textes poétiques de reproductions d'œuvres d'art, de miniatures et de dessins, correspondant aux époques où ces poètes ont vécu. Cette iconographie est très curieuse et ajoute à notre compréhension du mysticisme arménien. Que l'on imagine maintenant le poète Arakel de Sunick, ter (Seigneur) Arakel, appartenant à une grande famille sacerdotale, écrivant son œuvre poétique à un des moments les plus effroyables de l'histoire d'Arménie, en pleine invasion de Tamerlan (1387), réfugié dans le couvent de Tathev, qu'une image nous représente comme un nid d'aigles au sommet d'une

montagne. Il est prodigieux, écrit M. Tchobanian, qu'Arakel, au milieu d'un tel cataclysme, ait pu produire une œuvre aussi raffinée, où cependant, dans sa description de l'Enfer on trouverait un reflet des terribles événements contemporains.

Ces poèmes, *Visions de l'Enfer et du Ciel,* et le *Livre d'Adam*, sont d'une rare beauté, et d'une haute inspiration religieuse, même parfois dans leur naïveté qui fait songer à notre propre poésie religieuse du moyen-âge.

Plutôt qu'un commentaire pour donner une idée de cette poésie mystique arménienne, voici quelques strophes de *Visions de l'Enfer et du Ciel.* L'Enfer : les damnés :

Ils ont toujours envie d'une goutte d'eau,
Car leurs bouches se dessèchent de soif ;
Et leur cœur brûle dans leur sein
Au milieu du feu qui flamboie.

Le Ciel : les élus :

Ils brillent au temple du Ciel,
Comme des étoiles qui ne tomberont jamais.

Et cette gracieuse naïveté : Dieu prépare à ses élus une table opulente remplie de toutes sortes de bonnes choses, et le poète dit :

Les friandises qui y seront servies
Nous ne pouvons savoir maintenant comment elles seront.

Un très bel hymne à la Sainte Vierge, mère de l'Indicible Lumière :

La douce senteur
Qui s'exhala de toi, ô fleur rayonnante,
Fit pâmer les chœurs des esprits de feu,
Sainte Vierge, mère de l'Indicible Lumière !

Mais le plus curieux de ces poèmes et le plus beau, est certes le *Livre d'Adam*, où le poète nous montre le premier homme déjà vaincu par l'amour et par la femme qui l'entraîne dans le péché. Ève dit subtilement à Adam : « Si tu as pour moi quelque tendresse, prends ce fruit, et mange-le

Pour que je reste avec toi au Paradis.

Elle n'est même pas intimidée devant le Seigneur qui l'interroge sur l'aventure du pommier. Elle lui répond avec beaucoup de logique : « C'est toi qui créas le serpent funeste, — et le fruit de

l'arbre de mort; — je n'ai pas été à la recherche du Malin. » Et cela est si péremptoire que le Seigneur lui-même ne sait que répondre.

M. Archag Tchobanian, qui a écrit un petit livre sur **La Femme Arménienne**, où il nous raconte toutes les souffrances et les héroïsmes de la femme arménienne pendant la guerre, récits qui dépassent en horreur les tortures qu'imagina le Dante dans son Enfer, — nous donne encore **Les plus belles chansons de Djivani**, le plus grand poète populaire arménien. On ne lira pas sans émotion ces lamentations presque bibliques, qui sont d'un grand style :

Aux jours de péril, un seul couteau vaut mieux que mille larmes ; Le loup n'est nullement ému par les pleurs : pourquoi pleurerais-je ?

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Marius Fraisse : *Les Feuilles de la Tourmente* : *1914-1919*, Louis Conard. — Paul Morand : *Lampes à Arc*, avec un dessin de l'auteur, « au Sans-Pareil ». — Guy Envin : *Du Fond de l'Ombre* (sans nom d'éditeur). — René Arcos : *Le Sang des autres*, avec huit bois hors-texte par Frans Masereel, « éditions du Sablier ». — Jacques d'Avray : *Les Tragi-poèmes*, 2e série (1906-1917), Sao-Paulo (Brésil). — Oscar-Paul Gilbert : *L'Humble Bonheur*, « Les Forgerons ». — Francis Picabia : *Pensées sans langage*, E. Figuière.

Voici un livre comme on aimerait voir son propre livre imprimé : **les Feuilles de la Tourmente, 1914-1919**, par M. Marius Fraisse, sont réunies dans un volume de format agréable, sur bon papier, en caractères nets, purs et clairs, bien mises en pages, sans aucune recherche d'étrangeté quelconque, sans crispation du goût, sans prétention à d'autre luxe qu'un équilibre parfait dans la présentation du texte. Ce doit être une joie d'être édité par M. Louis Conard et imprimé chez Lahure.

Les vers de M. Fraisse semblent avoir existé de toute éternité, d'une éternité qui remonte pour le moins à Victor Hugo et qui ne s'est pas éteinte en Paul Déroulède. Avec de bons, loyaux sentiments de patriote sincère, de citoyen respectueux des droits d'autrui et qui rend un hommage convaincu à l'aide apportée par tous les Alliés de la grande Guerre, avec une éducation et des habitudes d'humaniste, avec une pratique de la langue française appréciable, on peut n'aboutir qu'à écrire des poèmes de valeur assez banale ou dont les qualités originales n'apparaissent pas

assurément. Par contre, on ne saurait, je crois, découvrir dans ce volume ni balourdise ni erreur grossières, à peine quelques vétilles, telles que cette inattendue « *camargue* » — pour : *càmarde* sans doute — qui n'est là, semble-t-il (page 64), à la gloire d'Edmond Rostand, que pour rimer avec *nargue*.

La « Collection de littérature *au Sans Pareil* » s'est enrichie d'un sixième ouvrage, **Lampes à Arc**, par M. Paul Morand, édité, comme les précédents, dans un format et des caractères fort agréables. Comme les précédents il se compose de poèmes du goût le plus récent. Moins crispés peut-être que les poèmes de M. Blaise Cendrars ou de M. Philippe Soupault, les poèmes de M. Morand accueillent le cri jailli presque au hasard d'impressions rapides, successives, momentanées, sans qu'un lien apparent de l'une à l'autre, sinon dans leur irruption quasi simultanée, soit établi par la volonté de l'auteur. Art qui étonne lorsqu'il est réussi et dont le tourbillonnement va jusqu'à étourdir la réflexion. Mais on ne peut contester que, en maintes rencontres, il n'atteigne à l'effet qu'il se propose. Il serait, néanmoins, excessif de s'imaginer que ces images naissent toujours spontanément : les traces d'un travail vers une ordonnance à l'aspect incohérent s'y décèlent avec fréquence et le dessein de surprendre, sinon de choquer, s'y découvre de-ci de-là. Du moins M. Morand ne tombe pas dans le défaut de plusieurs autres, qui consiste à briser le charme d'une image au moyen d'une trivialité hors de propos. Bien des parties de poèmes créent une sensation colorée amusante ou pénétrante. En faut-il demander davantage pour reconnaître un poète, un artiste en M. Morand ?

Les « petits poèmes d'un soldat aveugle » (vendus, nous dit-on, pour la constitution d'une bourse d'études pour un camarade aveugle), **Du Fond de l'Ombre**, seront, en comparaison, bien calmes, bien sereins, bien traditionnels même, puisqu'ils ne peuvent se réclamer que d'un métier et d'un tour de pensée parnassiens, s'ils ne sont pas plus simplement classiques. Qu'importe cela ? Ce n'est pas en raison de la bonne intention dans laquelle il publie ses vers, ni en raison de la compassion qu'éveille son infirmité, que M. Guy Envin intéresse seulement le lecteur. M. Guy Envin est un poète, sûr de ses expressions, évocateur dans ses images, précis et habile dans la conduite de ses strophes. Dirai-je que presque partout il montre la passion des clairs

espaces vastes et colorés, et que ses sentiments s'évoquent par des visions mouvantes et plastiques ? Sans haine et sans amertume, même à l'égard de celles qu'il nomme *les Gardiennes*, filles de la douleur, dont chacune accompagne la destinée des hommes, guettant le moment d'en faire sa proie, il chante d'un cœur pur l'extase des saisons, l'aurore, les astres, la beauté mobile des visages féminins. Il aime la vie et la célèbre avec la plus fervente simplicité.

Des éditions luxueuses « du Sablier », ornées de bois très beaux par Frans Masereel, **le Sang des Autres** de M. René Arcos n'est pas la moindre. De ce poète ardent et parfois hasardeux, les poèmes que lui ont inspirés, durant la guerre, ses impressions personnelles et ses réflexions ne pouvaient pas, on le suppose bien, ne pas refléter les tendances et un état d'âme qu'il est permis, sinon de lui reprocher, d'estimer tout au moins contestables. Il n'en est pas moins certain que les épisodes de vision directe même, qui vont s'élargissant à l'aide de l'idée révoltée et hautaine, en particulier *Champs de bataille* (*la Marne*), toute la première partie de : *A la mémoire d'un ami*, s'imposent en d'amples chants qui emportent et satisfont une totale admiration. Oui, M. René Arcos est demeuré le poète, de plus en plus vigoureux, sonore et maître de ses moyens, qui, aux côtés de Jules Romains, de Georges Duhamel, de Charles Vildrac, se révélait dans *l'Ame essentielle*, dans *la Tragédie des Espaces*, dans *Ce qui naît*. Mais de même que, alors, il se laissait entraîner au vertige de tumultueuses pensées cosmiques, où l'on avait peine à le suivre, à présent il oublie quelquefois que ses dégoûts, ses mépris, sa colère en présence des mouvements sociaux qu'il réprouve, gagneraient à être exposés en bonne, savante, disserte prose, sans se mêler par afflux d'abstractions hybrides au torrent retentissant et profondément limpide de son lyrisme originel. Il verse par endroits dans une véhémence d'orateur, n'ayant pas exercé sur lui-même et ses convictions un contrôle qui le domine assez pour tranformer en sereines lignes d'harmonie et de beauté les élans de sa débordante indignation. En dépit de ce qui, non par la nature mais seulement par la qualité des sentiments exprimés, me choque comme l'erreur foncière d'un poète incontestable, ce livre, *Le Sang des Autres*, est beau, d'un souffle généreux qui se maintient, d'une puissance verbale et d'une sûreté de vision rares et solides.

M. Jacques d'Avray, pseudonyme sous lequel, je crois, se dissimule mal la nationalité de l'auteur, ardent et vieil ami de la France, avait naguère publié une première série de vers, réunis, comme celle d'aujourd'hui, sous un livre commun : **Les Tragi-poèmes**, à Sao-Paulo (Brésil). Plusieurs ont été mis en musique, exécutés au théâtre de Rio-Janeiro, ou interprétés (*les Naufragés*) par Mme Suzanne Desprès. Ils méritent d'être ainsi distingués, non seulement parce qu'ils tendent à maintenir dans l'Amérique méridionale le prestige de notre civilisation et de notre langue, mais parce qu'ils révèlent de franches qualités de poète convaincu et adroit, en vérité précieuses chez un étranger.

N'a-t-on point remarqué souvent que le choix d'une épigraphe dans l'œuvre d'un poète aimé se fixe avec une étrange prédilection sur ce qui s'y rencontre de moins ingénûment imagé ou sonore ? En tête de **l'Humble Bonheur**, « huit poèmes en vers libres », M. Oscar-Paul Gilbert place quatre vers de Charles van Lerberghe. Je confesse que, si le nom de l'auteur n'y était adjoint, je ne me fusse pas souvenu ni douté que cette mauvaise sentence pouvait provenir d'un lyrique aussi spontané, aussi délicieusement frais et sans cesse odorant que Charles van Lerberghe :

> Ne pense pas ; chante.
> Toute science est vaine,
> N'aime que la beauté,
> Et qu'elle soit pour toi toute la vérité.

Selon la poétique désirée, ces vers ont, certes, quelque chose en eux de frêle, d'immatériel, de dépouillé, dont le charme, dans l'équilibre d'un poème entier, peut ne pas s'évanouir, mais, à les détacher de la sorte, ils prennent une apparence de maxime doctrinale un peu sèche, un peu revêche, et transformeraient en barbacole odieux le faune le plus sensible, le plus délicat. Je redoute qu'à M. Gilbert manque un peu le sentiment des nuances : ses huit poèmes en vers libres s'en vont trop au hasard de l'inspiration, humble reflet de mélodies précieuses, mouvantes et déjà lointaines, visions à demi-effacées « d'entrevisions » de naguères ou soupirs déjà entendus aux jardins enchantés par la divine naissance d'Eve. En outre, quelque mot savant (atavisme) se carre avec importance au milieu d'un rythme, ou un pesant adverbe à la manière (chez lui seul nécessaire et justifiée) de Verhaeren. M. Oscar-Paul Gilbert manque sur sa volonté et sa facture d'une

maîtrise consciente, épurée, solide : même pour faire fluide il faut faire solide, et ce serait là, peut-être, le meilleur enseignement à tirer de van Lerberghe.

Sous une couverture ornée par lui d'élégants dessins de rouages mécaniques, M. Francis Picabia nous présente ses **Pensées sans langage.** On croirait assez volontiers à des mots sans suite, mais le mot est l'image ou le vêtement de la pensée ; le langage s'ordonne par une suite de mots liés les uns aux autres. Ne chicanons pas l'auteur. Ne nous occupons pas de son langage, puisque, de son propre aveu, il n'existe pas. Contentons-nous de reconnaître ses pensées aux mots qui les doivent traduire : on y trouvera des heurts de sons ou de couleurs par éclairs un instant fascinateurs, puis tout se brouille, et un art de patience et de science semblerait nécessaire à démêler tout ce chaos, à rejeter les scories, à recueillir la lave dans ce bouillonnement embrasé. Un don d'images inné, exacerbé par l'habitude des nerfs, quand donc apprendront-ils que c'est peu de chose, même ayant produit l'effarement ou la stupeur, s'il ne s'est pénétré des qualités stables de la réflexion, du choix, de l'agencement, de l'équilibre ? Que de ressources gaspillées, mais cette dilapidation distrait et plaît sur l'heure ; on n'en demande pas davantage. J'ai connu un prétendu amateur de poésie qui ne pouvait supporter la pensée de lire deux fois un même poète. M. Picabia l'aura émerveillé, puis il songera à celui qui ira encore plus loin dans l'inattendu et dans l'inordonné. Ah ! cette tare abominable de notre époque : « tout cela durera bien aussi longtemps que nous » — et cette horreur du travail bien fait, cette horreur du travail.

ANDRÉ FONTAINAS.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Paul Claudel : *L'Ours et la Lune*, farce pour un théâtre de marionnettes, « Nouvelle Revue française ».

La fin naturelle de tout ouvrage dramatique est ou doit être la représentation. Cela ne signifie point que tout ce qui est écrit pour le théâtre soit représenté, tant s'en faut, ou même vaille de l'être. Non. Çela signifie tout simplement qu'une œuvre écrite selon cette formule doit être conçue et réalisée en fonction de la scène. Car, à quelque genre qu'elle appartienne : tragédie ou farce,

drame ou féerie, comédie ou vaudeville, sa réelle valeur dramatique ne saurait se prouver autrement que par la représentation. Il lui faut, pour se manifester pleinement, les collaborations du comédien et du décorateur. Alors, en possession de tous ses pouvoirs effectifs, l'ouvrage apparaît dans toute sa splendeur et montre si l'auteur l'a si parfaitement composé que la part de chacun s'y trouve avec ce qu'elle demande de mesure pour l'excellence du spectacle. D'où suit, qu'à en juger par celui-ci, ce genre littéraire comporte un ensemble de conditions qui en font la plus synthétique des interprétations artistiques de la vie. A la représentation on constate que l'action en est le principe et que l'œuvre a pour objet d'en exprimer la beauté. Tout s'y rapporte et tout en porte la marque; encore ne faut-il point la confondre avec son apparence qui est l'agitation. Elle nécessite le décor, lequel n'est pas seulement un cadre dans lequel se meuvent des personnages, mais un arrangement de choses réelles dont toutes sont utiles tant à son déploiement qu'à sa détermination objective; elle provoque la mimique et le jeu du comédien dont les mouvements de physionomie et les gestes appropriés en signifient les multiples et diverses conséquences psychologiques; c'est elle qu'exprime la parole et c'est par elle que l'écrivain trouve le rythme et la cadence de son développement littéraire et le récitant ceux de ses mouvements oratoires. Omniprésente dans l'étendue de l'œuvre, elle y marque tout de son signe; elle est l'ineffable principe unitif en qui et par qui se résolvent les multiples antinomies des éléments hétérogènes qui la constituent. Elle les dote d'une valeur nouvelle, car tout n'existe et ne se meut qu'en fonction d'elle-même. Génie subtil comme celui de la vie, et pareillement inexprimable d'autre manière que par ses effets, l'action est rendue sensible à la fois par l'ensemble et le détail de l'ouvrage et de façons innombrables et variées : elle en assure l'unité par sa présence insaisissable et réelle; elle en mesure l'étendue et en fixe les limites par la constance de ses pouvoirs; elle en régit la vie intérieure par le déploiement de ses effets comme elle règle l'ordre et l'harmonie des apparences de tous ordres en s'enveloppant des réalités immédiates qui entrent dans la composition de l'ouvrage dramatique ou qui en servent le spectacle. Elle en détermine le choix et fait de l'œuvre, en même temps qu'une émanation glorieuse de l'idée selon la nature de laquelle elle opère, un attribut

de son pouvoir créateur appelé à se continuer, par le spectacle, dans l'âme des spectateurs.

C'est donc en fonction de l'action qu'il comporte que se doit critiquer un ouvrage dramatique, et non, comme on a coutume de le faire, en fonction de l'auteur ou du spectateur. Car un genre littéraire aussi simple dans ses apparences, mais aussi complexe par le travail de synthèse qu'il réclame de l'écrivain, offre nombre d'œuvres où la formule dramatique, mise au service de quelqu'une des parties du tout, a pour fin, non la beauté de l'action, mais la richesse ou l'originalité de la mise en scène, la mise en valeur d'un talent d'écrivain ou d'acteur, l'affirmation d'une doctrine artistique, politique, ou philosophique, ou l'expression de vues purement objectives. De là des œuvres intéressantes, mais incomplètes, parmi lesquelles viennent se ranger naturellement toutes celles qui manifestent l'effort d'une tendance ou d'une recherche nouvelle. A cette catégorie appartient le théâtre de Paul Claudel et tout aussi bien **L'Ours et la Lune** publié assez récemment.

Dans cette œuvre, l'application de la formule dramatique se réduit aux apparences extérieures. Ne nous y trompons point, bien que divisé en scènes et dialogué, l'auteur ne nous propose pas davantage qu'une manière de poème narratif écrit selon sa méthode personnelle. D'action point — du moins d'action effective, — bien qu'il s'agisse, au dire de « La Lune », de nous montrer la Vie. Le spectacle en vaut la peine, et les points de vue sont innombrables qui peuvent fournir matière à une œuvre. Encore faut-il nous montrer, puisqu'il s'agit d'art dramatique, la « Vie » telle qu'elle opère pour le bien ou le mal des hommes et ne pas nous en donner, si poétiquement obscure qu'en soit l'expression écrite, une interprétation spécieuse procédant de cette façon de mécanisme intellectuel dont Paul Claudel formule, dans son *Art poétique*, la singulière et savante transposition littéraire.

Et cependant nous ne trouvons pas davantage dans *L'Ours et la Lune. Farce pour un théâtre de marionnettes*, lisons-nous au-dessous du titre. De ce que l'auteur essaie, par cette indication, de légitimer, quant à soi, les libertés excessives qu'il prend avec l'esthétique dramatique, afin de la soumettre aux exigences de sa méthode personnelle, s'ensuit-il que le chimérique puisse échapper aux conditions du genre appelé à le traduire? Non pas certes!

Quelle que soit la substance dont elle s'enveloppe, chimérique ou réaliste, psychologique ou sentimentale, l'action opère selon un ordre chronologique qu'on ne peut transgresser parce qu'il est nécessaire à la perfection même de l'ouvrage. Qu'importe, en fait, que les comparses soient de bois recouverts de chiffons ou de chair et d'os vêtus d'oripeaux, qu'importe aussi que chacun d'eux ait une voix pour s'exprimer ou que tous empruntent celle du récitant qui les agite au bout d'un fil. Ils ne valent qu'en fonction de l'action qu'ils déterminent, ils n'ont d'existence que celle utile à l'œuvre et de vie que ce qu'elle leur en communique. Leurs apparences n'importent guère, leur personnalité esthétique vaut seule et, tout en procédant de celle humaine de l'auteur, en demeure parfaitement distincte.

Or ici, nous constatons exactement le contraire, en vertu d'un système préconçu qui, dans l'interprétation littéraire qu'il engendre, superpose le métaphysique au réel afin de révéler *le sens* secret de la Vie. Encore faut-il se rappeler que, pour Paul Claudel, *sens* veut dire à la fois signification et direction, ainsi qu'il l'explique dans son *Art Poétique*, la signification dépendant de l'intelligence et la direction ayant pour origine l'impulsion émotionnelle.

Dans l'œuvre le *sens* intelligible nous sera fourni par la somme des caractères généraux tirés de tous les domaines, sans considération de temps ou de lieu, attribués à un même objet réel pour le métamorphoser en symbole. Quant à la direction, mouvement, elle nous est indiquée par les multiples et diverses allusions rattachant chacun de ces symboles au corps de doctrine élaboré par l'auteur.

C'est ainsi que « L'Ours », protagoniste de cette farce pour théâtre de marionnettes, nous apparaît, objectivement, sous les espèces d'un jouet de peluche fauve jeté au pied d'un lit où des enfants sont couchés et dorment. Il y demeurerait inerte et vain, attendant que ses possesseurs lui accordent cette vie purement imaginaire que les enfants prêtent aux choses dont ils jouent, si la Lune, se substituant à eux, ne l'appelait à une existence particulière, celle du drame qu'elle nous propose, déclarant non sans orgueil :

> Je vais vous montrer la Vie.

C'est aussi qu'elle jouit du magique pouvoir de révéler jus-

qu'au plus intime des choses et des êtres. Elle exalte toute lumière intérieure, accuse puis exclut toute ombre ; elle est l'imagination en qui tout se réfléchit et qui précise ou déforme ce qu'elle réfléchit. Elle est pourvue de tant de caractères différents et contradictoires que l'on ne saurait dire ce qu'elle est exactement. Il en va de même pour l' « Ours » qui, baigné de clarté lunaire, se révèle comme le symbole de toutes les turpitudes humaines. Ce jouet porte en lui l'âme de l'Homme d'affaires. Il représente le Roi de la Finance. Doué d'ubiquité, il est non seulement en France, dans une chambre d'enfants, mais encore et dans le même moment en Amérique du Sud, dans une forêt vierge (!) où il tient hôtel (!!). Il est le spéculateur qui ruine et se ruine indéfiniment, le trafiquant qui s'enrichit de la misère humaine, le voleur qui porte, sous la peau ridée de son ventre, le merveilleux diamant bleu qu'il a volé aux enfants dont il est le jouet.

Cette pierre précieuse est leur unique trésor et leur héritage. Elle est de la lumière thésaurisée que l'Ours porte en soi, parmi les chiffons de papiers ornés de son paraphe et qui lui servent de chair et d'os, car d'eux est bourrée la peluche fauve dont il est fait. Et :

> Cette étoile dévorante aura raison de lui un jour ou l'autre.

Tout le drame tient dans cette phrase où se résume aussi le sens de la Vie. Ayant découvert le diamant, la Lune s'efforce d'en obtenir la restitution à ses légitimes propriétaires. Elle emploie, pour y parvenir, tout ce dont elle dispose d'arguments persuasifs. Pour si moraux qu'ils puissent être, l'Ours ne manque pas de lui en opposer de très positifs, qui ne sont pas moins valables. Et il en est des discours de nos personnages comme de leur figure symbolique. Ils manquent d'unité. Leurs parties n'ont pas davantage de rapports directs que les divers caractères superposés à la réalité pour la transformer en symbole. Ici et là tout est abondance et confusion. Le sentiment et l'imagination, les sens et la raison mêlent leurs produits littéraires coulés en une même forme objective, modelés selon le même procédé d'un curieux réalisme poétique dont la puissance évocatoire n'est point à dédaigner, car elle révèle un don réel d'écrivain.

Quand l'Ours et la Lune sont à bout d'arguments, celle-ci commence à divaguer et nous ne saurions de la Vie que ce qu'ils en symbolisent, à quoi s'ajouterait le peu qu'ils en expriment, si

le Chœur n'intervenait pour que soit continuée, et menée à bien, la divulgation entreprise du *sens* (direction et signification) de la Vie.

Qui le Chœur ? Voici :

C'est moi, dit-il, qui suis chargé d'escorter cette pièce intéressante et de veiller à ce qu'elle aille jusqu'au bout, et de donner un petit coup de main de temps en temps.

Comme un pauvre homme qui suit à pied son petit bien, que des déménageurs suspects traînent pour lui dans une charrette à bras.

Ainsi le chœur n'est autre chose que l'action elle-même transformée en abstraction et désormais indépendante de ceux dont elle devrait procéder, savoir : L'Ours et la Lune. Metteur en scène docile, le Chœur règle tout selon le système métaphysique de l'auteur et ce qu'il nous montre est moins la suite nécessaire et logique du drame amorcé que des interprétations du réel en fonctions d'une exégèse poétique des dogmes chrétiens. Pour résoudre le conflit existant entre l'Ours et la Lune, le Chœur en appelle à des arguments de sentiments ou de raison qui prennent figures de personnages dramatiques sous les noms de : Rhodo, L'Aviateur, le Rhabilleur. Ce sont aussi des symboles à la manière de la Lune et de l'Ours. Ainsi Rhodo est la femme française; héroïque et sentimentale, elle travaille dans les usines de guerre, elle nourrit les orphelins à qui l'Ours appartient en tant que jouet, et le diamant qu'il leur a volé est non moins son diamant que le leur. En outre elle aime l'Aviateur, homme courageux, esprit scientifique, réaliste, dont le domaine est l'espace lumineux. A son intervention est dû le dénouement du drame. Il plonge le coupe-lune dans le ventre de l'Ours d'où jaillit le diamant volé. Et comme ses légitimes propriétaires ne sauraient le reprendre sans de désastreuses compensations morales, le Chœur le dissout par le seul effet d'un rapide moulinet de ce même coupe-lune.

Tout le bien de mon enfant qui disparaît,

proteste le Prisonnier de Guerre enfermé dans un camp de l'Allemagne du Nord, personnage initial, non moins symbolique que tous les autres, non moins abstrait, d'ailleurs, mais à qui la Lune offre la petite fantaisie poétique et mystique dont le Chœur révèle le sens (signification et direction) en répliquant :

Il ne disparaît pas. Il est en lui reconstitué.

Tu ne lui as pas donné la vie, mais tu as ensemencé en lui la lumière. Cette parcelle de lumière éternelle en nous qui ne nous laisse pas de repos jusqu'à ce qu'elle soit débarrassée de ce corps aveugle. L'esprit de vol et de bond et de cri et de joie et de vision et de désir !

Cet atome d'eau inaltérable en nous qui de tout l'azur est la quintessence glorifiée ! Une seule étoile en lui faite de tant de sacrifices.

S'adressant ensuite à la Lune, il annonce, avec autant de bonhomie que de simplicité :

Madame, c'est fini. Notre petit complot a réussi.

Et la Lune d'interroger :

Cet enfant que je protège, mon filleul, il a donc retrouvé son trésor ?

Et le chœur d'affirmer péremptoire et dogmatique :

Il est en Lui et ne lui sera plus ôté.

bien que l'Ours ait, précédemment, déclaré le contraire.

Quoi qu'il en soit, le but que se proposait la Lune est atteint. En tant que Lumière des ténèbres de notre existence terrestre, elle nous a offert le spectacle imaginaire de ce qu'est notre vie d'ici-bas et l'intelligence du drame nous a été donnée par le Chœur reprenant à son compte une tâche que l'astre ne pouvait mener à bien. Il ne reste plus qu'à rétablir l'ordre réel des choses, à revenir de la vision intérieure à la réalité. Rien de plus simple. Le jour va naître, et nos personnages de fuir devant la venue certaine du Soleil. Si rapide que soit leur fuite en automobile, elle ne s'opère point sans qu'ils tirent les conclusions philosophiques du petit complot si parfaitement réussi. Puis ils s'enfoncent dans l'ombre éternelle où les hommes vivent, dans le tourment et l'agitation, leur pauvre existence terrestre. Et le jour se lève... qui sera le prix de leurs sacrifices et de leur martyre pendant la guerre.

Car la Guerre est, en fin de compte, la substance de l'œuvre. Et l'Ours, ce jouet, bourré de chiffons de papiers qui portent son paraphe, cet Ours rapace qui s'est établi dans l'Amérique du Sud, cet âpre spéculateur qui porte en lui une lumière condensée et durcie, n'évoque-t-il point l'Allemagne? Et la Lune, l'incertaine clarté aux effusions sentimentales, ne rappelle-t-elle point la France d'avant-guerre ?... A aller ainsi au fond des choses, on s'aperçoit que l'intention de Paul Claudel est, peut-être, de nous donner le sens mystique de la tragédie de 1914-1919. Ambition

louable et qui ne manque pas de grandeur, au service de laquelle Paul Claudel peut mettre un don d'écrivain plus que suffisant pour nous en exprimer toute la beauté et nous en faire sentir la vérité avec force. Mais l'ouvrage ne nous apporte point les satisfactions artistiques que nous pourrions en espérer. Pourquoi ? Parce que Paul Claudel n'écrit qu'en vertu d'une méthode d'exégèse imaginée par lui et laborieusement formulée dans son *Art Poétique*. C'est à elle qu'est dû ce souverain mépris des conditions du temps et de l'espace ainsi que cette méthode de généralisation qui tire d'objets différents et disparates des traits contradictoires attribués à un même objet pour l'ériger en symbole. Elle explique cette inconsistance d'une œuvre où tout procède de l'allusion, ce dont résulte une équivoque permanente, douloureuse à l'esprit et dans laquelle on a voulu voir la grandeur du mystère. Le discours est lui-même dépourvu de suite logique. Nul développement qui assure l'unité des parties. Et cependant, en dépit de la monotonie du procédé littéraire, qui, souvent, force la syntaxe et alourdit la forme, que de puissance et de variété dans la couleur et le relief, que de force dans l'expression, que de vraie grandeur poétique dans le pur et simple réalisme des images. En cela réside la véritable conquête artistique de Paul Claudel et son réel mérite d'écrivain. Et l'on peut se demander à quels résultats ce précurseur aurait pu prétendre, si, libéré du joug qu'il s'est imposé et s'inspirant tout simplement des livres sacrés comme certains de nos auteurs, et non des moindres, il en eût développé le génie intime avec les moyens de son art au lieu de soumettre les dogmes aux conditions spécifiques d'une formule personnelle. *L'Ours et la Lune*, sans rien perdre de son caractère de farce, atteindrait à la grandeur par sa simplicité même, les éléments qui le composent se fondraient en une harmonieuse unité, nous n'assisterions point à l'obscur et complexe travail d'une intelligence positive qui tire des abstractions de la réalité pour les formuler ensuite avec des moyens poétiques ; mais nous verrions la Vie même se déployer devant nous, nous constaterions les métamorphoses qu'y subissent êtres et choses et, pour si mystérieux que soit le principe engendrant l'ordre des faits, ordre qui révèle le sens de la vie en tant que direction, nous en percevrions la présence réelle dans la logique de leur variation et de leur succession. Et ceci ôterait à l'œuvre cette incohérence vo-

lontaire que l'on peut prendre pour de la fantaisie mais qui n'est, en fait, qu'une imperfection, conséquence, parmi tant d'autres, de la doctrine littéraire de l'auteur. En un mot nous aurions le spectacle dramatique de la Vie, tel que la Lune semble nous le proposer et non point celui de la vie intérieure d'un écrivain jouant avec des abstractions. Et nous y gagnerions tous : lecteurs, œuvre, auteur et sans doute aussi la doctrine religieuse que celui-ci se propose de servir par son talent.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

HISTOIRE

René Johannet : *Le Principe des Nationalités*, Nouvelle Librairie Nationale. — Jean Larmeroux : *La Politique extérieure de l'Autriche-Hongrie*. I : La marche vers l'Orient ; II : La politique d'asservissement, Plon-Nourrit, 2 volumes. — Etienne Fournol : *De la Succession d'Autriche*. Etude sur le Régime des Pays Autrichiens avant, pendant et après la Guerre, Berger-Levrault.

Voici, sur **Le Principe des Nationalités**, un livre qu'un critique n'a pas sitôt en mains qu'il en reçoit cette espèce d'avertissement qui sort tout seul des œuvres de bonne foi. On l'ouvre avec grande considération. On trouve une étude historique et doctrinale qui, à chaque ligne, crie la compétence, le savoir et l'intelligence. L'ouvrage, entre des pages d'introduction et de conclusion, se divise en quatre parties. La première, dans « Nationalité », étudie le mot et la chose, — la méthode d'investigation de l'auteur, méthode purement historique, indiquant assez que la dite chose est recherchée et saisie par l'auteur en dehors de toutes déterminations abstraites, ou artificiellement logiques. La seconde, la plus développée, est l'histoire du principe des nationalités ; la troisième, l'exposé critique des théories allemande et française de ce principe. L'on trouve enfin dans le livre quatrième de fortes considérations sur le Fait et le Droit en matière de Nationalisme.

L'ouvrage, tout imprégné d'esprit positif, peut apparaître, dans son ensemble, comme une tentative puissante pour restituer au vocabulaire expérimental le mot de « Nationalisme », que le vocabulaire idéologique attirait de plus en plus à soi, depuis la Grande Guerre. Je suis pour le vocabulaire expérimental ; et c'est pourquoi je signale et recommande vivement cet ouvrage remarquable.

Je ferai seulement une réserve, au sujet de la Révolution Fran-

çaise, que M. René Johannet méconnaît, semble-t-il, quelque peu dans son aspect nationaliste. Impérialiste, le nationalisme révolutionnaire le fut assurément à l'extérieur (1) ; et il s'est trouvé promener et imposer partout où il a pu le fait de Force, — auquel on n'échappe jamais. Mais à l'intérieur, ce n'est pas l'idéologie seulement qui trouve à se réjouir dans la manière dont la Révolution a *réalisé* la Nation française. Pas l'idéologie seulement. Et, par exemple, l'annexion d'Avignon et du Comtat Venaissin ne saurait être blâmée, car une France avec ces enclaves ne serait pas admissible. L'illusion libérale a fort peu gouverné, en somme, l'unitarisme des hommes de la Révolution, et ce n'est pas seulement pour les « libérer » que les Assemblées révolutionnaires ont fait droit à la demande des populations du Comtat.

Cette réserve faite, je n'ai plus qu'à applaudir, et je suis tout prêt à mettre parmi mes livres de chevet un ouvrage tout nourri de science historique, où l'on trouve d'abord cette déclaration, au sujet des abstracteurs : « Entre notre cerveau et l'événement s'amoncelle tout un peuple de chimères qu'on appelle suivant l'occurrence des idées, des idées-forces, des abstractions, des nuées, des idéologies, des théories, des principes, des mythes, des « vérités », ou encore le Droit, qui imposent leurs solutions toutes faites à la solution de chaque conjoncture... » D'autre part, on ne saurait, mieux que dans les lignes suivantes, parler du Droit et de la Force, et annuler leur fameuse séparation, si chère aux idéologues :

Il saute aux yeux que ni le droit ni la force ne figurent des entités privées de relations avec le monde et l'humanité; elles ne poursuivent pas dans le vide une course stérile sans provenance ni destination. Notons, pour commencer, qu'un droit sans titulaire ne peut pas mieux se concevoir qu'une existence sans droit. Le fait d'exister comporte par soi-même la droit à la vie et aux moyens de la sauvegarder. Il ne saurait donc se concevoir non plus sans un minimum de force. Exister, c'est, dans une mesure variable, mais certaine, être fort. La faiblesse n'est qu'une force moindre. Par conséquent, du fait qu'un droit se rattache nécessairement à une existence, il rentre dans la catégorie de la force, et du fait que la force n'est qu'un autre nom de l'existence, elle rentre dans la catégorie du droit. Pas d'existence sans force. Pas de force sans droit.

(1) Il y aurait ici des correctifs de détail à introduire, — la plupart fournis par M. Raymond Guyot, dans son livre sur le *Directoire et la Paix de l'Europe*

La doctrine nationaliste à laquelle me paraît se rattacher l'auteur de ce livre remarquable, quoique déduite de l'Histoire de France, n'est pas sans comporter, d'ailleurs, des questions, des problèmes, des difficultés. Notamment en ce qui concerne le socialisme. Un nationalisme, dès qu'il entre dans le programme d'un gouvernement, devient une politique ; et je vois ici une politique, — une politique intérieure, — à laquelle j'aurais des objections à faire, surtout en ce qui concerne la place prépondérante, tyrannique, qu'elle donne à la bourgeoisie réactionnaire. Mais je ne m'y arrêterai pas en ce moment.

Au point de vue extérieur, la critique de M. René Johannet prend toute sa valeur. Le grand avatar du Principe des Nationalités, sous l'action immédiate de la guerre mondiale, a été son développement en une théorie d'une Société des Nations. Quelqu'un, que je connais particulièrement, avait entrevu jadis que la démocratie tendait à supprimer l'histoire. Or, c'est là aussi, non plus avec des procédés *inconscients*, naturels, vivants, mais avec des méthodes discutablement systématiques, *voulues*, artificielles, la tendance de la Société des Nations. Ecoutez M. René Johannet :

... Le point capital est celui-ci : on ne veut plus que s'accumule quelque part une provision de force qui écrase tout d'un coup les voisins inattentifs. Sous le couvert de la limitation des armements qui est le but — fort louable — de la Société (des Nations), on prétend instituer un réseau légal d'où la force ne puisse plus jaillir à sa fantaisie. En d'autres termes, *on veut mettre fin à cet itinéraire mystérieux de la force dans les sociétés humaines qui s'appelle l'histoire*, par la pétrification des forces existantes ou leur nivellement automatique.

On ne saurait mieux dire.

L'on mesurerait l'inanité de cette tentative de « suppression de l'histoire », si l'on demandait à la Société des Nations comment elle s'y prendrait pour supprimer l'histoire, les histoires, dont, sous prétexte justement de nationalisme, l'Orient est en ce moment le théâtre. Des hurluberlus devant des tohu-bohus : voilà ce qu'on verrait. En présence du chaos déchaîné là-bas par les revendications nationalistes (revendications souvent légitimes, notez-le bien, comme elles le sont assurément en Egypte, par exemple, et ailleurs), — on se demande comment ces imbroglios du nationalisme pourraient bien se débrouiller par l'internationalisme juridique de la Société des Nations. Cet internationalisme-

là ne fera rien aux nationalismes exaspérés. Les bolcheviks mènent une propagande active pour exciter les sentiments nationalistes en Orient, partout, notamment, où la fortune de la guerre a favorisé l'Angleterre. Que fera la Société des Nations, dans de telles conjonctures ? Ira-t-elle décréter d'accusation les petits peuples qui s'agitent contre l'impérialisme au nom du principe des nationalités ? A voir ce qui se passe, on dirait, en effet, que c'est ce qui a lieu, du moins de la part des gouvernements plus ou moins engagés dans un projet de Société des Nations. Mais, en attendant, c'est l'histoire qui n'est pas près d'être « supprimée » ; l'histoire, les histoires! Ah! le béat « pas d'histoires » ! Il n'y en eut jamais tant, d'histoires! Et je songe à Salonique ; et je vois des enfants de la classe 19 envoyés là-bas, et de là en Asie-Mineure, dans la Haute-Cilicie, et ailleurs, au diable ! Comme si le sang de France n'avait pas assez coulé!

Jamais les dangers de l'Idéologie dans le gouvernement des peuples ne furent mieux décrits, — faits historiques en mains (1), — que dans ce livre de M. René Johannet. Je remercie l'auteur de la joie intellectuelle qu'il m'a donnée, et je me permets de le féliciter du rude coup qu'il porte à l'esprit d'abstraction cher aux pontifes.

Des circonstances indépendantes de toutes les volontés, de la mienne et de celles qui s'agitent de nos jours au milieu d'un magma de difficultés, m'ont empêché de signaler plus tôt le considérable ouvrage de M. Jean Larmeroux sur **La Politique extérieure de l'Autriche-Hongrie** de 1875 à 1914. Je ne veux plus tarder, car, entre tous les travaux historiques parus depuis la guerre, il faut, en première ligne, au moins mentionner ceux qui aident à reprendre la trame interrompue des faits, et tel est l'office dont s'acquitte celui-ci, en ce qui concerne la Monarchie Dualiste. On se dit : l'Autriche ? Et l'on a la sensation d'un trou. M. Larmeroux nous montre ce qu'il y a au fond du trou, de la fosse. Son ouvrage, en effet, se trouve à souhait pour nous rappeler, à cette heure, ce qu'il y avait hier et ce qui s'était fait hier en Autriche-Hongrie, et pour nous indiquer les points de rupture et de cessation d'où il faudra repartir.

Il se divise en deux parties. Le premier volume, qui comprend

(1) On n'en a jamais tant recueilli, depuis les enquêtes historico-sociologiques de Taine et Gabriel Tarde.

l'histoire des années 1875 à 1908, étudie la marche de la Double Monarchie vers l'Orient ; le deuxième retrace la « Politique d'asservissement » pratiquée de 1908 à 1914. En 1875, l'Autriche, après bien des vicissitudes, se trouvait « appuyée sur l'Allemagne, d'accord avec la Russie, en bonnes relations avec l'Italie », et c'est donc alors qu'elle se mit en marche pour Salonique. M. Jean Larmeroux fait un exposé très détaillé des événements qui marquèrent les étapes de cette marche jusqu'en 1908 : l'Insurrection de Bosnie-Herzégovine et des Balkans contre la Turquie (première et fatidique manifestation des Yougo-Slaves ; d'autre part, la politique d'Andrassy est beaucoup plus à considérer ici que la répression turque elle-même) ; le congrès de Berlin (qui ouvrit la porte à l'Autriche, la ferma à la Russie, malgré sa récente victoire sur les Ottomans) ; l'occupation de la Bosnie-Herzégovine ; la formation de la Triple-Alliance (qui rendit plus aisée la position de l'Autriche du côté de l'Italie) ; puis, — retour du grand thème, du leit-motiv, — la rivalité austro-russe sur le Danube (avec l'accord sorti de la Conférence de Londres, 1883, accord qui n'empêche point le Danube de devenir « voie du Germanisme ») ; la guerre Serbo-Bulgare (avec la politique autrichienne des Obrénovitch, les luttes d'influences autrichiennes, — germaniques, — russes, — slaves, — en Bulgarie) ; les débuts de l'antagonisme austro-serbe, après l'assassinat du roi Alexandre ; l'alliance franco-russe ; enfin, transformation et péroraison piteuse du leit-motiv, l'accord austro-russe dans les Balkans, accord dont la dégénérescence croissante, pendant et après la guerre de Mandchourie, puis la rupture définitive laissèrent se former puis s'aggraver le risque de guerre contre lequel l'Europe devait finalement faire chapechute. C'est à ce moment, après la révolution des Jeunes-Turcs, que l'Autriche-Hongrie déclara l'annexion de la Bosnie-Herzégovine (1908). Le second volume de M. Larmeroux s'ouvre sur cet événement, dont il met aussitôt en valeur les conséquences : indépendance de la Bulgarie, guerre italo-turque, aggravation de l'antagonisme austro-serbe, inquiétudes de la Russie, politique anti-slave de l'Allemagne et adhésion de la Turquie à cette politique, où elle cherche des compensations ; guerres balkaniques et politique des Etats des Balkans tiraillée entre Vienne et Saint-Pétersbourg. « L'équilibre né du traité de Bucarest ne pouvait être accepté par la cour de Vienne. On le vit bien dans les affaires

d'Albanie, dans les difficultés grandissantes avec le Serbisme. » Vint alors l'attentat de Sarajevo...

L'ouvrage de M. Jean Larmeroux est un exposé d'ensemble considérable, soutenu, suivi, complet ; l'information en est serrée, multiple, bien mise en valeur dans un récit clair. La liste des publicistes, dont l'auteur a utilisé les travaux, nous a rappelé maint nom et mainte recherche ayant marqué dans les enquêtes de ces dernières années. Dans l'état actuel des investigations historiques touchant le sujet traité par l'auteur, il nous semblerait difficile de demander davantage à celui-ci.

Si l'ouvrage de M. Jean Larmeroux sur l'Autriche-Hongrie est l'histoire d'hier jusqu'au point précis où elle s'arrête brusquement, je dirais comme un bas-relief tronqué si elle avait suffisamment de rapports avec l'*Iliade*, M. Etienne Fournol, le publiciste dont on connaît les curieux tableaux d'histoire politique étrangère, nous donne, lui, en nous entretenant **De la Succession d'Autriche**, l'histoire qui s'est faite et qui doit se faire après et à l'issue. Son livre est, dans l'ensemble, un « Essai sur le régime des pays autrichiens avant, pendant et après la guerre. » Dans la première partie, « avant » et « pendant », l'auteur s'est surtout efforcé « de reconnaître et de suivre le sentiment national des trois peuples Slaves (de la Double-Monarchie) : Tchèques, Polonais, Yougo-Slaves », étude qui se trouve accentuée et développée dans la seconde partie.

Tchèques, Polonais et Yougo-Slaves ayant affirmé leur volonté de sortir de l'Empire d'Autriche, il n'y a plus d'Empire d'Autriche. Rappelant un fait connu, M. Fournol insiste : « Les Polonais de Galicie furent toujours, de l'aveu des Allemands eux-mêmes, les meilleurs Autrichiens de la Monarchie... »

Quels bons Autrichiens que ces étrangers-là !

« ... Comment penser que l'Autriche subsiste quand ils s'évadent ! » Or, parvenus à l'indépendance, que doivent faire ces trois peuples ? M. Fournol, qui les a étudiés tout le long de son livre, répond, aux dernières pages : Garder les portes de l'Orient en les interdisant au Germanisme ; et pour cela, être constitués, au moyen d'un lien fédéral et autrement, en un corps politique suffisamment fort pour assumer un tel rôle. Tel est, proprement, si je ne me trompe, d'après M. Etienne Fournol, le statut principal de la nouvelle et dernière « Succession d'Autriche ».

« Lien fédéral », « valeur relative » de chaque Etat, surtout de chaque petit Etat (de style balkanique et danubien), les grands Etats contrôleurs étant, eux, présumés assez sages, ou assez accablés de grandes affaires, pour avoir une prudence et un désenchantement pouvant tenir lieu de sagesse, — l'on a ici un aperçu des solutions préconisées par M. Fournol, dans le domaine de la nouvelle doctrine politique. M. Etienne Fournol est un partisan résolu des idées juridiques ; résolu mais sagace, et, je crois, préparé, par son sens historique et réaliste, aux désillusions possibles.

Le manque de place nous oblige à remettre à la prochaine fois notre compte rendu périodique des Revues d'histoire.

EDMOND BARTHÉLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les trois derniers mois des *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. — Une symbiose entre fourmis et chenilles. — Un poisson cannibale. — Castration chez les coqs soumis au régime carné exclusif. — La houille blanche et le reboisement. — Le « vieillissement » des rails de chemins de fer. — Rôle des mouches dans la propagation des maladies.

Pour suivre le mouvement scientifique, il faut lire non seulement les livres et les mémoires qui paraissent, mais encore les comptes rendus des sociétés savantes.

On avait prédit un renouveau scientifique après guerre. Le constate-t-on déjà en parcourant les derniers **Comptes rendus de l'Académie des sciences** ? Les notes de mathématiques, de physique mathématique, de chimie, sont toujours les plus nombreuses. Parmi les autres, je vais signaler ici quelques-unes des plus intéressantes.

Une symbiose entre fourmis et chenilles. — Les *Lycæna* sont de petits papillons bleus ; la chenille de *L. arion* vit sur le Serpolet, celle de *L. alcon* sur les Gentianes, celle de *L. euphemus* sur la *Sanguisorba officinalis* ; mais, après une courte consommation de la fleur de ces plantes, la chenille de chacune de ces trois espèces refuse obstinément de continuer à se nourrir du végétal sur lequel la femelle du papillon avait pondu ses œufs.

Avec son collaborateur Harold Powel M. Charles Oberthür, le distingué entomologiste de Rennes, a constaté que les chenilles de *Lycæna* sont alors transportées dans des fourmilières par les fourmis elles-mêmes ; les chenilles sécrètent une sorte de miel

dont les fourmis se montrent très friandes; en revanche les chenilles mangent les larves des fourmis.

Il y a là un curieux changement de régime, et un exemple fort intéressant de symbiose. Mais que dire de ces fourmis qui sacrifient pour un intérêt immédiat le sort de leur progéniture ? Généralement, quand les désharmonies individuelles sont par trop flagrantes, les finalistes disent : qu'importe l'individu, pourvu que l'espèce soit sauve. Ils trouveront sans doute que les fourmis en prennent trop à leur aise.

Un poisson cannibale. — Voici également un cas où le régime alimentaire varie, mais cette fois avec la saison. Il s'agit d'un petit poisson de 5 à 10 cm., l'*Eleotris Legendrei*, qui vit dans les marais, rivières et canaux de Madagascar et qui est comestible; les Européens le qualifient de *goujon*. M. Jean Legendre a étudié avec soin, pendant les diverses périodes de l'année, le contenu du tube digestif. C'est l'hiver (mai à septembre) que l'Eleotris montre le plus d'appétit, avale le plus de grosses proies, des poissons surtout, et presque toujours (35 fois sur 43) des poissons de son espèce, 6 fois seulement des cyprins, 2 fois des perches indigènes. Le *cannibalisme* est la caractéristique du régime alimentaire hivernal de l'Eleotris : il s'exerce aux dépens des alevins de 2 à 3 cm., âgés de 3 à 6 mois. En automne, on observe la diminution rapide du cannibalisme, puis sa cessation complète ; il y a encore cependant, à cette époque, d'innombrables alevins, et comme la faune entomologique aquatique est alors d'une extrême pauvreté, nos poissons jeûnent et ont presque tous le ventre vide. Il n'en est plus de même en décembre et en janvier : l'Eleotris, qui dédaigne toujours les petits poissons, se nourrit de chironomes, culicides, notonectes, éphémères, et autres insectes.

Il est curieux de constater que l'ichtyophagie de l'*Eleotris* se limite presque entièrement à sa propre espèce ; ces habitudes gastronomiques sont en opposition avec la sollicitude dont il fait preuve envers sa famille à l'époque de la reproduction, en gardant le nid où il a fixé son œuf et en se laissant parfois capturer plutôt que de les abandonner. Ne les élèverait-il que pour les dévorer plus tard ?

Giard avait déjà signalé des cas analogues dans sa belle étude sur l' « amour » naturel chez les animaux.

Castration chez les coqs soumis au régime

carné exclusif. — Dans une série d'expériences poursuivies de 1901 à 1906, Fr. Houssay a étudié les modifications produites chez les gallinacés par un régime carné exclusif. L'auteur a signalé entre autres une diminution du dimorphisme sexuel : coqs perdant l'instinct batailleur, poules prenant des ergots...

M. Albert Pézard, qui a publié une thèse fort intéressante sur les *hormones sexuelles*, attribue ces résultats à une *castration alimentaire*. Le régime exclusivement carné détermine une intoxication lente de l'organisme, à laquelle les glandes génitales ont été particulièrement sensibles ; dans beaucoup de cas, celles-ci n'ont pu résister et se sont atrophiées graduellement ou ne se sont pas développées ; il s'est alors produit, *secondairement*, les modifications bien connues, consécutives à la castration. Les coqs carnivores à testicules très réduits, pesant moins de 0 gr. 75, sont en effet les seuls qui ont perdu l'ardeur belliqueuse.

§

La houille blanche et le reboisement. — La question de la houille blanche est à l'ordre du jour ; de sa solution dépend sans doute celle des grands problèmes économiques, qui devraient préoccuper nos gouvernants; si l'Etat réussit à capter, dans de bonnes conditions, l'énergie des chutes d'eau, pour la substituer à celle du charbon de terre, il évitera à coup sûr la faillite qui le menace.

Pendant longtemps, les pluies furent regardées comme l'origine à peu près unique des eaux courantes ; on ne tenait guère compte des condensations des eaux météoriques sous forme de rosées et de brouillards. Or, dans les régions boisées, ce dernier facteur est loin d'être négligeable, car des rosées abondantes se déposent à la surface des arbres.

En Californie, où il ne pleut pas du début de juin à la fin de septembre, les arbres ruissellent d'humidité et les prairies restent vertes dans leur voisinage, au lieu de roussir comme en terrain découvert. Aux Canaries, le feuillage du Garoë, arbre saint, recueille assez d'eau pour abreuver les habitants de l'Ile de Fer, île dépourvue de sources.

Voici une expérience assez frappante faite par le Dr Marloth dans la région du cap de Bonne-Espérance. Sur la montagne de la Table, haute de 1.163 m., il installa deux pluviomètres ; au-dessus de l'un d'eux, il plaça un faisceau vertical de baguettes et

de joncs, longs de 30 centimètres ; or, en 56 jours, il recueillit 2 m. 27 d'eau au-dessous de cet arbre artificiel, et 126 mm. seulement — moins du seizième — dans le pluviomètre témoin. La quantité d'eau soutirée dans ces conditions à l'atmosphère par le petit arbre artificiel représente environ 15 fois celle provenant des pluies pendant le même temps.

M. Paul Descombes, dans sa récente note à l'Académie, montre d'une façon très nette que les arbres provoquent *sans pluie* une abondante condensation des eaux météoriques. Le bassin du lac Léman, alimenté par le canton de Vaud boisé à 25 p. 100 et par la Haute-Savoie boisée à 28 pour 100, débite une quantité d'eau supérieure à celle qu'y déversent les pluies ou neiges. La plupart des bassins montagneux dont la houille blanche utilise les eaux sont malheureusement peu boisés ; dans des montagnes suffisamment boisées, la nouvelle industrie aurait, avec la même dépense, capté des eaux bien plus abondantes, mis en action des forces motrices bien plus considérables, et obtenu le kilowatt à un prix de revient bien moins élevé.

Il faut donc au plus vite reboiser les montagnes.

§

Le « vieillissement » des rails de chemins de fer. — On parle beaucoup en ce moment d'accidents de chemins de fer; on attribue certains d'entre eux à l'usure des rails.

Plusieurs observateurs ont déjà indiqué que l'une des causes les plus fréquentes de rupture des rails, lorsque ceux-ci ne présentent pas de défauts locaux provenant de la fabrication, consiste dans la formation de fissures très fines sur la surface de roulement. Dès qu'on constate cette altération, qui enlève toute solidité aux rails, on doit retirer ceux-ci.

MM. Georges Charpy et Jean Durand ont cherché à préciser le mode de formation de ces fissures, à les reproduire artificiellement, afin de voir s'il ne serait pas possible d'arriver à un remède préventif moins coûteux et plus sûr que la suppression pure et simple des rails altérés.

Les craquelures de l'acier rappellent celles des vieilles poteries. Elles se produisent *à la longue*, le métal subissant un durcissement graduel, une sorte d'écrouissage superficiel. Au bout de 10 ans environ, le nombre des ruptures, qui était jusque-là très faible, s'accentue rapidement. 10 ans, pour un rail, représente

donc un « âge critique ». Mais le durcissement produit par l'écrouissage peut être à chaque instant supprimé par un recuit convenable; si on effectue ce recuit avant que les craquelures se soient formées, on annule complètement l'altération produite, on supprime l'effet du « vieillissement », on effectue un « rajeunissement » du métal qui le replace sensiblement dans les conditions initiales.

Le recuit superficiel des rails, maintenus en place, est une opération assez facile à exécuter. En recuisant avant l'âge critique de 10 ans on éviterait certainement bien des accidents.

§

Rôle des mouches dans la propagation des maladies. — On attribue aux mouches la transmission de bien des maladies, mais on n'a pas encore fait le compte de tous les méfaits de ces vilaines bestioles.

D'après MM. Charles Nicolle, A. Cuénod et Georges Blanc, elles propageraient la plus grave des conjonctivites, la conjonctivite granuleuse ou tracome, du moins en Tunisie.

Les mouches sont un fléau des régions méditerranéennes. Harcelant sans cesse l'habitant, elles ne lui laissent, dans certaines localités, aucun repos, à moins qu'il n'ait pris soin de protéger sa maison par des toiles métalliques. Et, tandis que l'Européen réagit au contact de l'insecte et le chasse sitôt qu'il se pose sur lui, l'indigène n'oppose souvent à son persécuteur aucune résistance; il arrive que les mouches se posent sur la conjonctive, en particulier à l'angle interne des yeux.

Or, par des expériences sur les singes, les auteurs précités ont prouvé qu'une mouche qui a touché un œil tracomateux est capable de transmettre l'infection pendant 24 heures au moins.

Et c'est ce qui expliquerait les épidémies de tracome en Tunisie.

§

En somme, dans tout ceci, rien de bien original. On continue à décrire les faits et gestes des animaux. On se préoccupe, sans doute plus qu'avant la guerre, des applications de la science pure à l'industrie et à la médecine.

Toutefois la note de M. Pézard touche à un problème biologique important.

J'ai laissé de côté le domaine de la physique : il me faudra y

revenir prochainement, car on voit surgir des vues nouvelles sur la propagation de la lumière et sur la radio-activité.

GEORGES BOHN.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Abraham Flexner : *La Prostitution en Europe*, Payot. — Les bandits en auto, « Le Matin », 1er janvier 1920.

La Prostitution en Europe, le livre d'Abraham Flexner, a paru à New York en décembre 1913. M. Monod nous en donne aujourd'hui une traduction française et y a joint quelques pages d'introduction dont nous détachons ce passage :

Aux Etats-Unis comme en Europe la question de la prostitution s'est révélée d'une gravité plus considérable à mesure que l'attention s'est davantage portée sur elle. Il n'y a guère plus de deux ou trois décades, la discussion de cette question soulevait encore partout maintes difficultés, par suite de sa nature et de la répulsion instinctive dont elle était l'objet de la part du grand public. C'est à peine si, à ce moment-là, les journaux lui accordaient de brèves et rares notices ; elle était délibérément bannie des sujets dont s'occupait la société et se trouvait, de ce fait, reléguée dans l'ombre. En conséquence, le problème de la prostitution n'était guère envisagé que sous une seule face et par un nombre restreint de spécialistes et d'administrateurs. C'est ainsi que les dispositions répressives et sanitaires qu'ils adoptèrent à son égard dans l'ancien continent ont rencontré l'approbation tacite de la généralité du public et se sont implantées, pour ainsi dire, automatiquement dans les mœurs. Aussi, a-t-on pu dire, à juste titre, que les mesures en question ont ressemblé à ces organismes qui ne peuvent prospérer qu'à la faveur de l'obscurité. Mais, depuis lors..., le débat a fini par s'imposer et a franchi les limites primitives, si bien qu'au sein même du corps médical les meilleurs esprits ont enfin dû reconnaître qu'il ne s'agissait pas d'une simple question de prophylaxie et d'ordre matériel, mais bien d'un problème essentiellement moral et social.

On s'est donc préoccupé aux Etats-Unis d'enrayer la prostitution, non seulement pour la corruption qu'elle engendre, mais pour éteindre, avec elle, le foyer le plus virulent de ces trois fléaux qui, fruits de la civilisation industrielle, dévorent la société moderne : la tuberculose, l'alcoolisme, l'avarie. Faute de précédents, les législateurs américains se sont tournés vers l'Europe et les pays qui se flattaient d'y être parvenus, à l'aide d'une régle-

mentation sévère. Ils leur ont emprunté leur système de répression, mais se sont vite aperçus (de même que les Anglais l'avaient fait dans les Indes) que ce système tant vanté, et de qui l'on espérait tant, produisait tout juste l'effet d'un cautère sur une jambe de bois. C'est pour souligner cette constatation que M. Flexner a écrit son livre, et voici ses arguments. Le système de réglementation actuellement en vigueur, en France par exemple, est défectueux à tous les points de vue. Il est arbitraire, illégitime, ne s'appuyant sur rien que sur l'usage. Il est anti-social, parce qu'en inscrivant les filles sur les contrôles de la police, il crée une catégorie de parias qu'il met hors la loi et auxquelles il enlève tout espoir de relèvement possible. Il est immoral, parce qu'en tolérant des lieux de débauche il donne patente au vice et s'en fait le « souteneur ». Il est dangereux, parce qu'il maintient des sources de démoralisation et qu'il expose une partie de la police, celle qui a charge de l'appliquer, autrement dit, la police des mœurs, à la corruption. C'est surtout par ce côté qu'elle se rend vulnérable et impopulaire. La déconsidération en rejaillit sur le corps tout entier. La police parisienne — prenons-la pour exemple — dit pour sa défense : « En réglementant officiellement la débauche, je fais la part du feu et la circonscris au profit de la collectivité. En la surveillant, je surveille l'armée du crime qui nage dans ses eaux, mais, surtout, la raison d'être de mon intervention, c'est de protéger la santé publique. Là est ma justification.

— Pardon, lui rétorque M. Flexner : « Les honnêtes femmes ne sont point molestées là où l'on se refuse à faire la part du feu. Nulle part elles ne circulent avec autant de sécurité qu'aux États-Unis et en Angleterre où la jeunesse ne trouve pas de lieux patentés pour calmer son effervescence. Ces maisons publiques que vous protégez, loin de servir l'ordre, sont des sources de trouble et de scandales, et, pour la population mâle, une invite au débordement, une provocation incessante à la débauche. Pour ce qui est de l'armée du crime, il y aurait tout profit à la désagréger en la privant de l'un de ses plus naturels éléments. En tous cas, la police n'a pas besoin de se couvrir du prétexte des mœurs pour intervenir, quand se commet quelque part un délit de droit commun. Et comment votre action serait-elle efficace pour protéger la santé publique, puisque, par suite de la diffusion de la prostitution dans les grandes villes, il ne vous est loisible

de vous occuper que des prostituées de bas étage ? Celles-là, même, peuvent gangrener toute une génération, en dépit de votre surveillance. Que de filles faussement reconnues saines à la suite d'une visite expéditive ! Ignorez-vous que la gonorrhée chronique peut se dissimuler aux yeux d'un examinateur distrait et qu'une plaie syphilitique cicatrisée peut se rouvrir instantanément, au sortir du dispensaire, sous l'influence de la fatigue ou de l'alcool ? Quand même votre certificat médical serait un brevet d'immunité, songez-vous à l'immense courant d'infection qui reste en dehors de votre contrôle ? Il y a la prostitution clandestine, tout un commerce de galanterie occulte qui se dissimule dans les replis de la Cité ; la promiscuité des usines, des ateliers, le monde des théâtres et des cabarets de nuit où vous n'osez pénétrer, crainte d'un scandale, et il y a surtout cette légion de mineures que, sous la pression de l'opinion, vous vous refusez à inscrire sur vos listes et qui constituent, pourtant, l'espèce de prostituées sinon la plus bruyante, du moins la plus dangereuse. »

M. Flexner établit que, dans les villes, c'est entre 18 et 20 ans que l'avarie se contracte le plus ordinairement et il prouve, statistiques en mains, que les ravages en sont plus foudroyants dans les pays réglementés que dans les autres. Quelle folie, d'ailleurs, de vouloir arrêter la contagion en ne s'occupant que de la femme ! L'homme n'est-il pas, lui aussi, un agent de contamination aussi actif ? Il faut donc, si l'on veut aboutir à des résultats satisfaisants, abandonner nos pratiques surannées et chercher autre chose. M. Flexner se range résolument dans le parti des abolitionnistes, c'est-à-dire de ceux qui réclament l'abolition de la police des mœurs, telle qu'elle est conçue en France, mais cela ne veut pas dire qu'il soit partisan du « laisser-faire ». Pour lutter efficacement contre la prostitution, il faut examiner dans quelle mesure elle est « due à l'alcool, à l'illégitimité, aux foyers brisés, aux mauvais intérieurs, aux bas salaires, aux mauvaises conditions économiques ». De ce côté, il n'y a d'amélioration à espérer qu'avec l'aide de l'éducation, de la science, de l'hygiène. Il faut solliciter des pouvoirs publics « une politique éclairée et clairvoyante ». Il faut surtout ne pas tenter la jeunesse et offrir à ses appétits une satisfaction moins aisée. Il faut fermer tous les lieux de débauche. Il faut faire rentrer même les prostituées dans le droit commun. Plus de décisions arbitraires dépendant

du caprice d'un fonctionnaire. La prostitution, assimilée à un délit, doit relever des tribunaux ordinaires On peut douter de la vertu de cette méthode. Pourtant des États qui l'ont mise à l'essai prétendent s'en bien trouver. Depuis 1906, le Danemark se passe très bien de la police administrative des mœurs. Le législateur y laisse en dehors de sa surveillance les faits de prostitution individuels et privés, mais en poursuit avec une rigueur impitoyable toutes les manifestations publiques et tous les essais d'organisation. Le proxénétisme y est traqué sous toutes ses formes. Plus de tolérances. Et la répression n'y va pas par quatre chemins : la prison, les travaux forcés. Ce n'est pas tout. La transmission d'une maladie vénérienne : gonorrhée, chancre, avarie, même involontaire, y est regardée comme sujet à réparations et à dommages, assimilée à un délit de coups et blessures. La transmission volontaire, j'entends simplement consciente, est punie de prison. La déclaration des maladies contagieuses y est décrétée obligatoire pour les individus des deux sexes. Il est vrai qu'en retour les malades y trouvent la facilité de se faire soigner gratuitement dans des cliniques ouvertes à profusion, mais ils y restent soumis, tout le temps nécessaire, à la surveillance des médecins et ne peuvent s'y dérober.

J'avoue que cette législation peut nous paraître assez draconienne, mais, comme dit l'autre, « on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs ». En attendant que nous nous décidions d'aller jusque-là, peut-être pourrions-nous, comme nous y invite M. Flexner, envisager l'autre côté de la question et nous préoccuper davantage, en France de l'éducation sexuelle. Beaucoup de jeunes gens pèchent par ignorance et défaut d'hygiène. Ce serait déjà autant de pris sur l'ennemi que de les mettre en garde contre des dangers qu'ils ignorent, et pourquoi ne pas chercher à réduire le mal en nous employant à remonter ce courant fâcheux d'opinion qui tend à prévaloir dans les ateliers, dans les casernes et jusque dans nos écoles, où l'on s'excite au vice par défi, où l'on considère les blessures de Vénus comme simple matière à rigolade et où il advient qu'on s'en glorifie comme d'un certificat de virilité ? Ce serait déjà mettre une digue salutaire à l'entraînement.

§

Les difficultés de la police à mettre la main sur **les Bandits en auto** qui viennent de terroriser la Bretagne inspirent au *Matin*

(nº du 1er janvier 1920) quelques réflexions désabusées. Ce qu'il faut en retenir, c'est moins la défaillance du téléphone et l'insouciance des services compétents qui laissent ignorer au magistrat enquêteur, trente heures après sa découverte, que l'auto des malfaiteurs a été trouvée abandonnée entre Saint-Cloud et Buzenval, que ce règlement, qui ne permet pas à un limier de la brigade de Rennes de poursuivre son instruction sur le territoire de la brigade de Caen, n'y eût-il que la route à traverser. On reconnaît là la trace du créateur de ces brigades mobiles, l'ineffable Hennion, et le système de cloisons étanches que ce grand démolisseur de notre organisation répressive avait introduit, avec les districts, jusque dans la police parisienne, où elles ont donné les pitoyables résultats que l'on sait. La défectuosité en est si évidente que M. Raux, l'actuel préfet de police, qui n'a rien d'un hurluberlu ni d'un brouillon, aurait, paraît-il, senti la nécessité de procéder à une refonte complète de son administration. Il a déjà liquidé l'état-major Hennion comme on avait jadis procédé à la liquidation de l'état major Puybaraud. L'exemple de ce dernier aurait dû suffire pour nous éviter un second désastre, mais on a bien raison de dire qu'en France l'expérience ne sert de rien et que nos hommes d'Etat, depuis longtemps, ont l'habitude de s'en remettre, pour gouverner, aux seuls soins de la Providence.

ERNEST RAYNAUD.

LES REVUES

The Anglo-French Review : M. Camille Mauclair : « L'abandon de l'idée en peinture ». — *L'Encrier* : « Semailles », par M. Jean Saint-Guy. — *Rythme et Synthèse* : but ; fragment d'un poème de M. Paul Jamati. — *Le Verbe* : projet pour une « Fête des mères ». — *La Vie* : discours de M. l'abbé Baume aux obsèques d'Auguste Renoir. — Memento.

M. Camille Mauclair, il y a quelques années, osa dénoncer la « crise du laid » en peinture. Il fallait un véritable courage. Le mal a terriblement empiré depuis, aggravé par les tendances fâcheuses d'une critique d'art que la peur de ne pas comprendre fait louer ce qui offre, d'abord, les apparences de l'absurde. Exceptionnel parmi ses confrères, M. Mauclair déplore aujourd'hui « l'Abandon de *l'idée* en peinture ». Son article a paru dans **The Anglo-French Review** (décembre).

La peinture est en train de se priver de la plupart de ses motifs d'intéresser et d'émouvoir, par cette malsaine « phobie du sujet » qui l'en-

gage à se ravaler à une simple combinaison ornementale, c'est-à-dire au tapis. Et le tapis de laine ou de soie sera toujours mille fois plus beau par sa matière que la toile et son enduit de graisses colorées. Les peintres qui se défient d'être les esclaves d'un sujet ne comprennent pas que, pour les écrivains tout comme pour eux, la façon de traiter un sujet garde son importance : il n'est guère de sujet de roman ou de drame qui ne se réduise à quelques lignes de commentaire sur un ou deux sentiments que tout le monde a pu éprouver. Le génie d'interprétation et de style fait tout. Mais le sujet est une armature, aussi essentielle que cachée.

Nous voyons la peinture, ainsi dépossédée, descendue à un degré misérable.

... Depuis Carrière, personne n'a su représenter un homme de pensée. Depuis Puvis, qui a tenté et réussi une composition ? Il existe toujours des croyants : mais qui peint une Vierge ? Nous vivons une époque héroïque et terrible ; où est notre jeune Delacroix ? La beauté de la femme provoque toujours l'adoration de l'homme ; mais nous voyons partout exposer des nudités qui semblent poussées à la hideur par des misogynes délirants. Il est aisé de répondre que tout cela est « littéraire » et qu'il faut trouver « du nouveau ». Mais si ce nouveau n'est qu'une rétrogradation vers un primitivisme factice, il n'est qu'un retour en enfance et une dégénérescence balbutiante.

Voici la conclusion de l'article de M. Camille Mauclair :

Mais ces erreurs ne sont, heureusement, que le fait d'une minorité de peintres plus bruyants que nombreux et elles sont moins l'effet d'une éclipse irrémédiable de la peinture elle-même que d'une fatigue passagère, due à un dévoiement excessif de l'individualisme. Cette fatigue est toujours décelée par une surabondance de théories, et dans les époques où la force de création décroît dans un art, on est toujours certain de voir se multiplier les discussions byzantines sur les recettes et les procédés techniques. Pour le moment, la peinture « indépendante », débarrassée des obligations de vraisemblance, d'étude, de logique, et livrée à la seule fantaisie incontrôlable, est devenue par trop facile et on y obtient des résultats médiocres, mais prompts, alors que les réalisations des maîtres ont exigé de très longues années d'apprentissage. Mais il y a toujours eu et il y aura toujours entre la nature visible et l'œil et l'esprit de l'homme une convention que rien n'a pu modifier, qui est toute de vérité admirée et aimée, et dont on ne saurait s'écarter sans se stériliser dans l'absurde. Quand on sera las de chercher à forcer le tableau (qui ne sera jamais un objet décoratif, mais d'intérêt intimiste et psychologique), à déchoir au rôle superficiel et secondaire de l'arabesque, quand on sera las de répudier la vérité stable

des formes et des aspects pour tâcher d'inventer et de représenter un monde imaginaire, arbitrairement obtenu par la déformation et la corruption de ce qui nous entoure, — alors nous reverrons des peintres réapprendre humblement le dessin de l'homme et de l'arbre, se réimposer l'étude minutieuse du réel, et tenter de rendre communicable leur émotion d'hommes aux autres hommes par l'harmonie évocatrice des heures, par le style du terroir et de la race. Ils redeviendront par là même, selon l'expression de Baudelaire parlant de Ricard et de Delacroix, « dignes de converser avec des philosophes et des poètes ».

§

L'Encrier (1er décembre) publie ce poème de M. Jean Saint-Guy :

SEMAILLES

Tu avais quitté caraco
Et corselet de toile bise !
Fichu, jupon court et chemise :
Tout et tout, jusqu'à tes sabots.

Odorante dans l'ombre tiède,
Tu mûrissais dans la nuit d'août
Et je sentais ton ventre doux
Frémir sous mes doigts, comme un lièvre.

J'ai mis, au creux chaud d'un sillon,
Ainsi qu'une caille endormie,
Ton corps doré comme un brugnon.

Et, pillant sur ta chair offerte,
J'ai connu l'ivresse et les fêtes
Des vendanges et des moissons.

§

MM. Charles Cousin, Paul et Georges Jamati, viennent de fonder **Rythme et Synthèse** (novembre), revue mensuelle, 77, rue de Lille. Les trois directeurs de ce nouvel organe recommandent leur esthétique des travaux de M. René Ghil. Si ce poète a pu dire : « L'art est *une* métaphysique émue », les éditeurs de *Rythme et Synthèse* élargissent ainsi sa proposition : « l'art est *la* métaphysique émue ». Ils en déduisent leur programme :

La forme expressive de l'Art, donc, incarne et manifeste chaque fois un aspect de l'Ame universelle.

L'Art confère à la connaissance du Nombre et des Lois l'émotion ressentie des Gestes de la vie et il en apprend sa vertu d'expression, pour la synthèse en l'œuvre et selon le vœu d'Unité,

— à quoi voue notre effort.

Ainsi voulons-nous aujourd'hui, et nos volontés se résolvent en RYTHME ET SYNTHÈSE.

Sans doute, cela n'est pas écrit très simplement. Non plus, le « Traité de l'origine de la Poésie », de M. Ch. Cousin, sinon par les emprunts heureux de l'auteur à Louis Ménard, Ernest Renan et F. Schlegel.

M. Paul Jamati donne des fragments d'un poème : « Le vent de Guerre », qui est empreint d'une véritable grandeur :

Ils ne savent pas où ils vont...
Ils ont marché
par toute route de la nuit et trébuché
et cahoté, poussés dans l'ombre pesamment.
L'espace s'est peuplé de leur fourmillement
qui bourdonne, comme en rumeur.
Ils ont dormi
tout harnachés, partout : dans l'herbe, au bord des champs,
sous bois et sur la terre dure et en marchant,
au rythme lourd et sourd de l'invincible pas
qui les entraîne en flot humain qui passe et va
et ne s'arrête.
Ils ont marché par toute route,
et traversé des villages et des villages,
qui sonnaient de cloches parfois sur leur passage,
comme d'appel ! Ils sont la nuit qui grouille et vit,
continûment roulant.
Ils ont marché par toute
route, rencontré des maisons et des maisons,
des jardins en fleurs, et passé toujours, et ri
aux belles filles qui allaient le long des routes —
légèrement, passé comme en soif d'horizon :
plus loin, plus loin ! franchi des rivières, gravi
à longs efforts pesants des côtes et des côtes
et traversé des villages et des villages
dévastés, en bras étendus de poutres hautes,
en chemins de mort que l'on suit comme à tâtons ;
dans les tanières des canons, crachant le fer.
Ils ont marché par toute route, calme ou dure,
comme en rumeur qui passe et va et ne s'arrête...

Ils ont tout vu, tout fait : hantés ! Ils ont souffert
et vu souffrir et vu mourir. Ils ont passé,
d'un même élan opiniâtre et harassé,

lents, lourds, dans les boyaux sans fin, en file obscure,
chargés de planches, dans la boue et s'enlisant,
portant des morts, foulant du sang, heurtant des têtes,
en file obscure et sinueuse — où chacun suit,
comme au hasard et sans pensée, en un présent
sans fin de nuit sans matin, de rêve sans fond,
qui les étreint
et les emporte
à pas pesants.

Ils ont marché par toute route de la nuit
en flot humain, comme en rumeur qui ne s'arrête
et passe et va...
Ils ne savent pas où ils vont.

Sans doute, on se rappelle un peu Verhaeren, en lisant ces vers martelés, volontairement lourds ; mais ils provoquent une grande et profonde émotion.

« La légende de Trempe-bleue, le petit Californien », contée par M. Noël Bureau, pour ses « neveux de l'an 2070 », est une histoire où abondent les lettres majuscules et de jolies images.

§

L'économie politique ne compte pas assez avec les sentiments, quand elle recommande la maternité aux femmes, après les effroyables tueries. On ne remplacera jamais la jeunesse massacrée. Les moins sûrs de la vérité de cette affreuse constatation ne sont plus certains, aujourd'hui, que la guerre ait tué la guerre. Il faut travailler au triomphe de cette idée et à son triomphe réel. Quand on aura résolu de ne plus tuer par millions les hommes, on aura préparé dans une large mesure la repopulation.

Ces réflexions nous viennent d'avoir lu, dans **Le Verbe** (décembre-janvier), un article de M. André Romane pour proposer la célébration, par toute la France et à Paris, de « La fête des Mères ». M. Romane y convierait les « mères ayant donné un certain nombre d'enfants à la patrie et les ayant élevés honorablement jusqu'à un âge déterminé ». La cérémonie aurait pour cadre « le Trocadéro, l'Opéra, l'Hippodrome même », lisons-nous, et « tout devrait être fait avec tact et distinction ». Evidemment, cela vaudrait mieux.

Si le nombre des invités était trop considérable, on pourrait organiser simultanément plusieurs galas identiques dans différents édifices parisiens.

Les hommes les plus éminents dans la Politique, les Sciences, les Arts, honoreraient cette cérémonie de leur présence, quelques-uns d'entre eux exprimeraient aux mères, en termes congrus, la reconnaissance du pays tout entier.

Puis on remettrait solennellement aux femmes ayant eu le plus d'enfants des objets d'art, propres à orner le foyer, ou des bijoux de valeur que l'on serait fier de se léguer ensuite, de génération en génération, dans la famille des bénéficiaires, comme on le faisait jadis pour les armes d'honneur, données par les rois, sur les champs de bataille, à leurs plus valeureux guerriers.

Enfin ce serait aux artistes à célébrer le nouveau culte de la femme, créatrice de toute richesse nationale et inspiratrice des plus nobles œuvres.

Ne croyez-vous pas qu'après l'audition de quelques chefs-d'œuvre de notre littérature, choisis à bon escient et lus par nos meilleurs acteurs, après avoir entendu réciter des poèmes tels que le « Sacre de la Femme », de Victor Hugo, et « le Paradis » de Verhaeren, après l'exécution d'une symphonie de Beethoven, celle de « la Joie » par exemple, ou des fragments caractéristiques du « Messidor » de Bruneau, après que serait monté, vers la Venus-Genitrix, tout ce merveilleux encens poétique et musical, dites, ne croyez-vous pas que ceux qu'on aurait conviés à cette fête auraient une idée plus haute et plus religieuse de la Mère et de la reconnaissante vénération dont il convient de la combler ?

On peut douter de ce beau résultat. Que, pourtant, la foi généreuse de M. André Romane n'attribue pas ce doute à une intention d'ironie. Il est moins important d'honorer les mères en leur montrant des gens en place que de protéger l'enfance pauvre. Une fête officielle n'a jamais porté de fruits durables. Elle ennuie les grands bourgeois qui en sont la parure et elle se termine généralement, pour les autres, au cabaret. Il faut que, par le jeu des lois, les familles nombreuses soient aidées par l'Etat au moyen de ses reprises sur les héritages monstrueux, sur les richesses de l'Académie Française, etc. La fête des mères, souhaitable et qui ne prêterait à aucune critique, ce serait un état quotidien de bien-être pour les enfants par une assistance qui perdrait tout caractère humiliant ; — et la certitude que ces enfants grandis ne seront jamais envoyés à la guerre.

§

M. Emile Wéry a adressé à **La Vie**, qui le publie dans son numéro du 1er janvier, le discours prononcé « en l'église de Cagnes

sur le cercueil de Renoir », par le curé doyen, M. l'abbé Baume. C'est le fervent hommage d'un homme de cœur qui a été le témoin d'une belle vie laborieuse :

Toujours égal à lui-même, à toutes les heures de sa vie, dans l'adversité comme dans le succès, aux années de sa jeunesse et de sa force comme au milieu des infirmités qui avaient fait de son existence un martyre constant, on saluera en lui le parfait ouvrier du beau, le mystique que sa foi ardente en son art soutint sans cesse au-dessus des luttes épiques que se livrent les écoles, et aussi le vieux maître dont les souffrances n'eurent pas plus raison de la fraîcheur de son pinceau que de l'indulgence de son naturel si accueillant.

Oui, on dira tout cela et bien d'autres choses encore que savent dire les écrivains amis des Arts et les connaisseurs capables de livrer leur jugement au public sous une forme attrayante.

Ce sera pour les uns un devoir professionnel, pour les autres l'occasion de payer une dette de reconnaissance, pour tous un besoin de rendre hommage de manière aussi affectueuse qu'éclatante à celui qui vient de s'éteindre en plein triomphe, chargé d'ans et d'honneur.

Pour moi, son curé et un peu son ami et celui des siens, ma tâche est plus simple. Plus simple, dis-je, mais non moins belle, — plus belle peut-être que celle des autres, puisque j'ai le devoir de saluer ici le spiritualiste fervent et l'idéaliste chrétien que fut Auguste-Pierre Renoir.

M. l'abbé Baume a prononcé des paroles émouvantes et justes sur l'art du grand peintre et son caractère. Celles-ci, nous les retenons en particulier, pour le souvenir qu'elles répandent d'une minute auguste des dernières années du pur artiste :

Il me souvient d'un soir où la lumière du couchant semblait plus prenante que d'habitude : — je dirai ce simple trait sans plus, — Renoir, rivé sur son fauteuil d'infirme, avait le visage tourné vers l'horizon fait d'eau et de clarté mourante où semblait descendre et s'endormir le paysage du cap d'Antibes. Tout à coup, sortant de son silence de méditatif, le maître me dit à demi-voix : « Quelle doit être la beauté du Dieu qui a fait cela !... »

— « Vos paroles, lui répondis-je, après un instant de recueillement qui ressemblait à une prière, me font souvenir de celles d'Ampère s'écriant subitement dans son laboratoire, au sortir d'une découverte fameuse : « Que Dieu est grand ! » et répétant cela près d'une heure de suite : « Que Dieu est grand, que Dieu est grand !!! »

Et Renoir de reprendre, un moment après, toujours à demi-voix, comme en confidence : « Qu'elle est belle votre mission, mon cher curé : enseigner l'existence de Dieu, prêcher sa beauté... »

Et ce vieillard illustre semblait m'envier.

C'est que Renoir aussi était prêtre à sa manière, prêtre fidèle de l'art qui ne meurt pas, parce qu'il est, sur terre, le reflet de la divine et éternelle beauté. C'est à ce titre qu'il s'est présenté devant Dieu ; c'est avec cette réputation d'artiste intègre qu'il restera parmi les hommes... et c'est pour cela que je l'aimais comme vous l'aimiez vous-mêmes.

§

Memento. — *Revue des Deux Mondes* : — (1er décembre) M. A. Nekludoff : « Auprès de Ferdinand de Bulgarie ». — « Edmond Rostand », par M. René Doumic. — (15 décembre) « Ludendorff », par M. le général Buat. — Nouvelle série des « Lettres à l'Etrangère », de Balzac. — *** : « Berlin depuis l'armistice ». — « Poésies », de Mme Gérard d'Houville.

Le Monde libre (1er décembre) publie son n° 1. C'est le « magazine des Nations ». Il est dirigé par MM. F. Jean-Desthieux et Paul Lombard et a son siège 95, boulevard Saint-Michel. Sa couverture porte en grosses lettres cet avis : LA PAIX N'EST PAS FAITE.

La Revue des Indépendants (novembre-décembre) : « Les volontaires étrangers », par M. Bokanowski.

La Revue de l'Epoque (5 janvier) publie un manifeste énergique et clair de M. Marcello-Fabri, contre les puffistes et joueurs de tambour qui font scandale dans les lettres et les arts. — « La veuve aux pains de Dragomir » est un poème de guerre de M. R. Canudo, coloré, violent, elliptique.

La Grande Revue (novembre) : *** : « Les « Big Interests », la paix et le Président Wilson. » — « Autour de Toulouse-Lautrec », par M. Paul Leclercq.

La Minerve Française (1er décembre) : Pages inédites de A. de Musset présentées par M. Maurice Allem. — « L'élégie italienne », poème de M. Joachim Gasquet. — (15 décembre) : M. J. Variot : « L'Acropole alsacienne ». — Poèmes de MM. A. Erlande et M. Levaillant.

Les Marges (15 décembre) : — M. Pierre Leguay : « Autour de Sainte-Beuve ». — « Le ministre », par M. de Faramond. — « L'abus de l'esprit », par M. Michel Puy.

La Nouvelle journée (1er décembre) inaugure une série nouvelle. — « Un ménage mystique : les Helyot », par M. H. Brémond.

Le Thyrse (1er décembre). « Bientôt tu vas partir », poème de M. Nicolas Beauduin.

La Revue Mondiale (1er décembre) : Polycrate : « Pour abattre la bureaucratie ». — « Alfred Roll », par M. Camille Mauclair. — « Semences de haine », par M. L. Rosenthal. — Champfleury : « Lettres inédites », très curieuses, où nous trouvons ces lignes datées du 13 octobre 1856 :

Ce que je sais, c'est que *les Paysans* de Balzac viennent de me fatiguer à la lecture ; c'est qu'un romancier nouveau, M. Flaubert, vient de publier dans *la Revue de Paris* une *Madame Bovary*, qui pourrait être de moi. D'où le danger de l'observation accumulée et du roman impersonnel.

Je sais tout (15 décembre) : « L'escalier d'or », roman de M. Edmond Jaloux.

La Nouvelle Revue Française (1er décembre) : « Aurore ou la Sauvage », par M. Paul Morand. — « L'abeille », poème de M. P. Valéry. — « De la nécessité des Théories », par M. André Lhote. — « Deux Elégies », de M. Georges Duhamel. — La fin du conte cinématographique de M. Jules Romains : « Donogootouka ou les miracles de la Science ». — « Autour de Jean Giraudoux », par M. A. Thibaudet.

L'Œil (janvier) donne des bois admirables de M. A. Kristians, artiste hollandais d'une vigueur peu commune.

Le Correspondant (10 décembre) : « Les voix qui crient dans le désert », par Ernest Psichari.

Le Crapouillot (1er décembre) : « Les fêtes foraines », de M. J. Galtier-Boissière.

La Revue de Paris (1er et 15 décembre) : « Laurence », une très belle nouvelle de Mme Marcelle Tinayre.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Vaudeville-Lyrique : *L'Enfant prodigue, la Damoiselle Elue, la Boîte à Joujoux*, de Claude Debussy ; *Méphistophélès*, drame lyrique d'Arrigo Boïto. — Opéra-national : *Sylvia*, ballet de Léo Delibes ; *Goyescas*, de Enrique Granados ; Concert de Musique espagnole. — Memento.

Le Vaudeville-Lyrique s'évertue à se former un répertoire avec une activité digne de tous éloges, sinon peut-être avec un parfait discernement. Ce fut très bien de promettre du Debussy, et mieux encore de tenir la promesse. Mais sans doute était-il surérogatoire de vouloir en remplir un spectacle tout entier. Au fond, hormis *Saint-Sébastien* qui ne ressortit pas à la scène lyrique, Claude Debussy n'écrivit pour le théâtre que *Pelléas et Mélisande*, qui appartient à l'Opéra-Comique, et *Jeux*, à l'intention des Ballets russes. J'ignore si le droit de représenter ce dernier ouvrage est la propriété de M. de Diaghilew ou si MM. Gheusi et Deval en avaient la libre disposition, auquel cas il eût avantageusement remplacé **l'Enfant Prodigue** sur leur affiche. Il est déplorable que la gloire de Debussy ait incité les interprètes, chefs d'orchestre ou arrangeurs à exploiter indistinctement tout ce qui tomba de sa plume, et arraché à un oubli charitable cette somni-

fère cantate de Prix de Rome. Elle ne fait guère honneur aux vingt-deux ans d'un tel artiste. Non seulement l'intérêt purement musical y est nul, peut-être parce que, redoutant d'être recalé, le candidat se garda d'y en insérer un fétu, mais l'œuvre s'édulcore d'une fadeur poncive d'un obsédant massenettisme. Le texte est du pompiérisme de derrière les fagots traditionnel en ces productions académiques. C'est trahir la mémoire de Claude Debussy que de transporter au théâtre une sorte de pensum de concours qui ne lui fut jamais destiné et y fait la plus piètre figure. On excuserait volontiers la perplexité des acteurs, à savoir comment congrûment y remuer leur individu, mais, vraiment, Me Viodé exagère le jeu de trois quarts et de face en dévissant sa tête en angle droit et fixant le public pour dire à « son fils adoré », qu'elle serre de profil entre ses bras, de « rouvrir les yeux à la lumière » et de « lever un front pâli ». D'une façon générale, les directeurs de théâtres lyriques devraient bien imiter Wagner à Bayreuth en placardant dans leurs coulisses cet avis aux trop routiniers protagonistes : « Ne jamais regarder dans la salle, mais toujours son interlocuteur ; sinon en haut ou vers le sol. » Et ils seraient sans doute aussi agréablement surpris que les spectateurs des conséquences de cette recommandation si simple.

La Damoiselle Elue ne fut point non plus écrite pour le théâtre. Néanmoins elle est apte à y constituer poétiquement une manière de prélude à un spectacle de caractère adéquat. On ne peut pas dire que d'être offerte ainsi, en sandwich, entre la fastidieuse cantate et le ballet qui suit, soit absolument favorable à son genre de beauté. Sa partition harmonieuse est fort intéressante à l'égard de l'évolution du jeune musicien qui, dès 1887, y apparaît échapper à l'ascendant wagnérien alors dominateur. MM. Gheusi et Deval l'ont montée avec une sollicitude visible, encore que peut-être un peu déconcertante : « la barrière d'or du ciel » que la Damoiselle élue « échauffe de son sein » se trouvant autant qu'on en pouvait juger sans lorgnette à l'obscure clarté qui tombait de quelques étoiles, au milieu d'une vallée sylvestre qui évoquerait bien plutôt les abords de l'Enfer dantesque. C'était cependant plein de charme et mérite des compliments. Le mieux réussi de la séance fut pourtant **la Boîte à Joujoux**, « ballet pour enfants », imprimait le programme, et, en effet, d'assez mince teneur musicale ou quelconque, d'un comique à

fleur de peau qui certes détonnait au contact immédiat de *la Damoiselle Elue*, mais à sa place, lui, sur les planches, spirituellement mis en scène, excellemment dansé et mimé par Mlle Sakhy et M. Quinault, duquel la maîtrise est décidément remarquable. En résumé, le Vaudeville-Lyrique acquiert avec ces deux ouvrages des éléments de répertoire heureusement utilisables, quoique plutôt séparément. Il est assez piquant, après quelques réserves sur leur présentation de Debussy, de se sentir quasiment acculé à féliciter chaleureusement MM. Gheusi et Deval de nous avoir octroyé le **Méphistophélès** d'Arrigo Boïto. Mais tout est relatif. Pour apprécier équitablement cette œuvre, il faut se souvenir de sa date lointaine, qui est 1868. Il y a bien longtemps que nous devrions la connaître, qu'elle eût dû figurer au répertoire de notre Opéra subventionné à côté d'*Aïda* et préférablement à un tas d'autres choses. Aujourd'hui elle nous arrive évidemment un peu tard, avec un air de revenant d'une époque définitivement révolue, mais peut-être cet anachronisme est-il propre à souligner ses qualités. On aperçoit désormais nettement, à la honte des « véristes » actuels, que *Méphistophélès* est au théâtre, l'unique œuvre d'art sincère qui nous soit venue d'Italie en dehors de Verdi et depuis lui, la dernière émanée de nobles aspirations, respirant une élévation d'âme et de pensée. Postérieure de neuf années au *Faust* de Gounod, la partition de *Méphistophélès* dénote chez Boïto une personnalité moins marquée que celle du compositeur français, mais à la fois plus de style et de préoccupations purement musicales. Sans doute, les influences subies y sont flagrantes, mais ce sont celles de Beethoven et de Wagner. On ne saurait assurément nier qu'il n'y ait çà et là des coins d'italianisme fâcheux, tel avant tout le duo d'Hélène et Faust dans la Nuit du Sabbat classique, mais le duo précédent de Faust et Marguerite, de non moins nationale essence, le rachète surabondamment. On ne peut méconnaître non plus que Boïto ne se décèle, au fond, plus peut-être littérateur que musicien ; que son emploi de thèmes conducteurs à la Wagner n'aboutisse guère qu'à un « rappel de motifs » tout extérieur ; bref que la musique de *Méphistophélès* ne trahisse quelque peu un semblant d'amateurisme inhérent, au surplus, à la superficialité italienne. On mesure souvent aisément la distance entre ce que rêva le poète et ce que le musicien réalisa. Néanmoins, les recherches

harmoniques, originales et assez inopinées pour le temps, y abondent. Certes, cela n'est pas profond, quoique pourtant bien davantage qu'il n'est, depuis on n'ose dire quand, coutume au delà des Alpes. Il n'y manque pas de clinquant, de panache, mais, sous cette « italianité » débordante, transparaît un souci constant de la vérité d'expression. L'inspiration, fréquemment, est d'une poésie pénétrante. Enfin, le traduisant musicalement selon son tempérament national, le poète a compris le chef-d'œuvre de Gœthe. Auprès de ce qu'en fit Boïto, le livret de Gounod est du Guignol inepte. *Méphistophélès* est une œuvre de bonne foi d'un artiste intelligent et probe. Il convient d'en rendre à sa mémoire un hommage trop rare à décerner à ses compatriotes. Et cet artiste, en outre, était modeste. Il travailla sa vie durant à un *Néron* qu'il refusa de publier, exemple peu commun d'une implacable autocritique. Il serait intéressant cependant de connaître cet ouvrage. Il est certain que Boïto, librettiste d'*Othello* et de *Falstaff*, contribua à l'évolution de Verdi de l'opéra au drame lyrique. L'analogie de la mort de Marguerite ici et de celle de Desdémone dans *Othello* laisseraient volontiers soupçonner aussi quelque influence musicale qu'on aimerait à vérifier avec *Néron*. MM. Gheusi et Deval ont adroitement monté *Méphistophélès* ; la vaporeuse fantasmagorie de la Nuit du Sabbat classique en récolta une ovation. M. Vanni Marcoux déploya sa magistrale autorité habituelle et on applaudit de Mlle Edith Mason une voix admirable. Mais où, diable ! les directeurs du Vaudeville-Lyrique ont-ils donc déniché le ténor Sardini, qui, affligé d'un facies de polichinelle enrhumé, a chanté comme une seringue et joué comme un cornichon ?

§

Que les embarras de notre Opéra insuffisamment subventionné n'aient point empêché son directeur de monter deux spectacles nouveaux, c'est de la part de M. Rouché un acte d'héroïsme véritable, encore que financier. En effet, les recettes ne parvenant dorénavant à couvrir les frais quotidiens d'exploitation courante, que seulement quand le maximum est atteint, ce qui n'advient pas tous les jours, il en résulte que le prix de tout ce qu'on nous sert de neuf sort sans compensation de la pocho directoriale. Quelque stoïcisme où sa situation de fortune puisse induire à cet égard M. Rouché, on en est d'autant plus surpris qu'il ait voué

la moitié de ce conscient sacrifice à la résurrection d'un vieux ballet de Léo Delibes, dont un tutélaire incendie du magasin des décors avait purgé le répertoire. L'existence de tout temps onéreuse de notre première scène lyrique ne peut se justifier que par la diffusion d'une culture artistique. Ce serait galvauder le mot art que d'en oser la plus minime application à une production de cet acabit. La partition de **Sylvia** est de la pire musique de salon, oiseuse, pommadée, bébête, d'un néant à dormir debout. Elle fit florès en 1876 dans les couvents, où on disait les vers en changeant « amour » en « tambour ». Sauvant depuis deux ou trois morceaux du désastre, les musiques militaires en ravissaient l'âme des midinettes qui trouvaient ça « joliment joli », tandis que les maîtresses de piano en infligeaient la scie aux invités des mamans de leurs élèves. N'était-ce point assez, sinon trop? M. Rouché pense-t-il sérieusement attirer aujourd'hui chez soi les mélomanes avec *Sylvia?* Et, si ce n'est à eux, pour lesquels est fait l'Opéra, à qui s'adresse cette reprise ? Aux abonnés? Mais chacun sait que la musique est le cadet de leurs soucis ou, pour le moins, que leur « abonnement » ne s'y rattache que par la destination du monument où les affaires, le plaisir ou la mondanité les rassemble. Ils y entendraient n'importe quoi, même des chefs-d'œuvre. J'ouïs en la circonstance prétexter du devoir pour notre Opéra de perpétuer « nos classiques du ballet ». Mais que peut-il et put-il bien jamais y avoir dans *Sylvia* de « classique », ô mânes de Lully, de Rameau, de Vestris? Ce n'est sûrement pas la camelote musicale. Il serait admissible que ce fût la danse, dont on prétendit conserver les transformations et l'histoire avec, ici, les évolutions et les « pas » inventés jadis par Mérante. Mais le nom de M. Staats sur l'affiche était bien superflu pour nous convaincre qu'il chambarda de sa façon la chorégraphie originale. Reste donc l'argument de M. Jules Barbier, de quoi la niaiserie s'avère certes à souhait « classique » en la spécialité. C'est peu. Il pourrait rester autre chose, à savoir l'authentique aspect manifestant le goût, le « style » contemporains. M. Rouché, qui nous restitua inoubliablement le *Castor et Pollux* de Rameau dans son ambiance XVIIIe, en eût pu pareillement agir envers cette *Sylvia ou la Nymphe de Diane* que vit naître l'année 1876. Sans doute estima-t-il inutile de nous démontrer par le fait à quel degré piteux le jeu n'en valait pas la chandelle, et il

se résolut au paradoxe d'encadrer cette parodie pseudo-mythologique de décors commandés à M. Maxime Dethomas, dont l'harmonieuse et pure grécité faisaient cruellement ressortir la misère de la sotte caricature. Et on en regrettait doublement le temps, l'art, les efforts et l'argent gaspillés pour un objet indigne au détriment de tant d'emplois meilleurs et à la portée de la main. A la répétition générale, *Sylvia* était accompagnée des **Goyescas** d'Enrique Granados. M. Rouché, qui reçut cet ouvrage au commencement de 1914, avait autorisé l'auteur à le faire jouer pendant la guerre en Amérique. Le succès n'y répondit point à l'attente de Granados, lequel se proposait, paraît-il, de retoucher sa partition lorsque, précisément à son retour en Europe, il périt dans le torpillage du *Sussex*. Ces *Goyescas* sont une adaptation de charmantes pièces pour le piano d'un espagnolisme schubertien, inspirées de Goya, d'où leur titre. On éprouve à l'audition de cette œuvre au théâtre une impression confuse et déroutante. On retrouve bien tout d'abord la gracieuse musique des compositions originales, mais on est envahi peu à peu par un sentiment de fatigue et d'ennui péremptoire. Est-ce l'orchestration, d'une extrême faiblesse, qui éteint leur couleur, en émousse la verve, affadit leur saveur et étend sur le tout le gris et lourd manteau de la monotonie ? Ne serait-ce pas que ces menus morceaux ne contenaient point la substance idoine à la métamorphose ambitieuse à laquelle les voulut soumettre leur auteur? S'il est plausible qu'un bon sonnet puisse valoir un long poème, une douzaine de sonnets bout à bout feraient malaisément sans doute une excellente tragédie. Les *Goyescas* de l'Opéra s'intitulent d'ailleurs « scènes lyriques » et peut-être Granados eût-il dû se contenter d'en confectionner un ballet avec chœurs. Le drame qui s'y mêle ou, mieux, s'y superpose, fruste, succinct, d'une psychologie « véristement » brutale, leur nuit plutôt qu'il ne les sert. La troisième, en particulier, est d'un artificiel languissant et d'une maladresse pénibles. Il est vrai que Mlle Chenal y regarde mourir son amant en pensant ostensiblement à autre chose. Ce dernier tableau, au surplus, nous fournit, sur les mœurs transpyrénéennes aux confins des deux siècles passés, un enseignement curieux à l'égard duquel il paraît difficile de récuser la compétence autochtone de l'auteur. C'est naturellement dans un parc, et par une belle nuit d'été, que les deux amoureux échangent serments et doux bai-

sers, mais dans une partie de ce parc qui n'est séparée que par une grille monumentale et à barreaux très espacés d'une rue où tous les passants les peuvent contempler s'enlacer et s'étreindre, sur un banc de pierre, à tout juste six pas du trottoir. Les gens qui prétendent que nos voisins cloîtraient alors leurs filles, leurs femmes et leurs maîtresses, feront bien de mieux s'informer. Notre Opéra a élaboré pour ces *Goyescas* un spectacle merveilleux capable à soi tout seul de leur assurer un durable succès. Les décors de MM. Zuloaga et Dethomas sont de superbes œuvres d'art. M. Jacques Rouché, dans les costumes, étala aux regards éblouis les trésors d'une érudition somptuaire inépuisable et du goût le plus sûr. A trois semaines de là, l'Opéra donnait, « au bénéfice des associations agricoles des Ardennes dévastées », un grand **Concert de Musique Espagnole**, où l'*Iberia* d'Albeniz éclipsa tout le reste, même la *Nuit dans les Jardins d'Espagne* de M. Manuel de Falla, duquel on se rappelle la savoureuse et éphémère *Vie brève* sacrifiée par notre Opéra-Comique au Moloch « vériste » insatiable. Outre quelques compositions de Granados, les noms de MM. Conrado del Campo, J. Guridi, T. Breton et J. Turina attestaient la formation, au delà des Pyrénées, d'une jeune école symphonique honorable, effervescente et pittoresque, qui gagnerait beaucoup à se soustraire à l'influence aujourd'hui tardigrade de notre d'indyste *Schola*. Cette cérémonie fut, d'autre part, une espèce de petit scandale : la salle était vide aux trois quarts et les premières loges béaient désertes. Les Ardennes dévastées connaissent mal nos nouveaux riches. Que n'ont-elles organisé un tango ?

Memento. — Cet article était écrit quand les journaux ont annoncé la fin du Vaudeville-Lyrique, « écrasé par les frais », déclaraient les intéressés, et par « la difficulté de se créer un répertoire ». C'est dommage. MM. Gheusi et Deval avaient pourtant la partie belle pour encaisser de magnifiques recettes. Pourquoi, au lieu de *Cléopâtre* et de *Tarass-Boulba*, n'ont-ils pas tout bonnement joué du Wagner ? M. Henry Russel prouva jadis, au Théâtre des Champs-Elysées, qu'une scène rien moins que vaste et des décors appropriés permettaient de monter fort bien *Tristan*, *Parsifal* et jusqu'aux *Maîtres-Chanteurs*, plus facilement même que *Lohengrin* et *Tannhaeuser*. Pourquoi MM. Gheusi et Deval n'ont-ils point essayé ? Ils eussent refusé du monde.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition de la Société internationale de peinture et sculpture, galerie Georges Petit. — Exposition de la Cimaise, galerie Devambez — Exposition de l'Art intime, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Béatrice Howe, galerie Georges Petit. — Exposition Georges Leroux, galerie Georges Petit. — Exposition de la Jeune Gravure sur bois, galerie Devambez. — Exposition d'Indépendants, galerie Crès. — Exposition Feguide, au Tableau d'art.

Quelques bons tableaux émergent de l'ensemble lisse et terne que tend aux parois de la galerie Georges Petit la **Société internationale** : la sculpture est de meilleure qualité. Dans ce genre de groupements sympathiques les organisateurs s'arrangent toujours à présenter des artistes de hardiesses diverses ; ils juxtaposent une droite timide et une gauche plus audacieuse ; l'audace des uns est relative à la sagesse et à la bonne tenue scolaires des autres. On peut observer une discipline fidèle aux visions académiques ou s'en tenir aux premières libertés de l'impressionnisme et paraître, auprès de MM. Cormon et Lorimer, un réformateur décidé. Ici la franchise de l'exécution et la sensible observation de la nature sont représentées par M. Gumery avec un grand portrait de femme au bord de la mer, bien campé, d'une belle allure, de physionomie très vivante, une plage hérissée de baigneurs dont les silhouettes ont de la carrure ; des études de falaises sont solides dans une atmosphère joliment observée. M. Claudius Denis est heureux dans d'éclatantes natures mortes, fruits et fleurs d'une large facture ; son tableau à personnages est un peu pâle. M. Victor Marec, auprès d'un bon portrait, expose des aspects de Moret, d'une exécution un peu prudente, mais diverse en ses notations. M. Caputo décrit la Provence avec luxe et avec détail ; de jolies femmes parées de robes florales, aux précieux arrangements de couleur nuancés par les flèches d'or du soleil parmi l'ombre fraîche, jasent ou cousent dans de beaux jardins ; c'est d'un aspect très aimable. M. Eugène Burnand exerce un art un peu sévère, avec des partis pris de sobriété, avec une volonté d'exprimer la vie sentimentale du modèle humain qui est d'un grand intérêt. Ce n'est point à l'éclat qu'il vise, mais à une solidité psychologique, à une révélation de la mentalité qu'il atteint dans ses portraits. Des effets de soleil et de neige de M. Communal offrent de beaux émaux ; la coloration générale est curieuse ; très simplifiée, elle ne dit pas tout ; mais il y a transcription d'un effet général. Un nu de M. Biloul est d'un dessin

très correct. Il y a de l'intimité et un bel accent de vérité naturiste dans les paysages de M. Henri Foreau, et puis il y a MM. Carrier Belleuse, M. Léon Félix, M. Saint-Germier, toujours familier des fêtes vénitiennes, M. Zo, pâle Espagnol, M. Gorguet, qui évoque à sa manière les danses antiques, d'autres encore, bruyants, ternes ou minutieux.

Un nu de M. Baqué, un fort joli buste de fillette de M. Max Blondat, un masque de ton très moderne de M. Berthoud donnent le meilleur de la sculpture.

§

A l'exposition de la **Cimaise**, autre groupe sympathique dont les affinités sont plus amicales qu'esthétiques, de jolies visions décoratives et un charmant petit portrait, œuvres de M. Jaulmes, des pastels de M. Chahine, élégants et expressifs, des natures mortes largement peintes avec un grand souci du détail et de l'harmonie du tableau par Mme Galtier-Boissière, des figures décoratives de M. Jean Gabriel Domergue, d'un art spirituel et libre d'allures, non sans coquetterie, quelques notations claires de M. Du Gardier, une tête de faune de joli aspect, bon marbre de Mme Maugendre-Domergue.

§

L'**Art intime**, galerie Marcel Bernheim, présente un heureux ensemble de statuettes, d'émaux, de céramiques et de tableautins. La sculpture y est représentée par M. Halou, avec de jolies figurines aux souples mouvements, et par Mlle Anna Bass, dont les statuettes sont exquises de grâce légère, de justesse, de mouvement, d'harmonie de lignes; c'est de l'art classique dans la vérité du terme. Mlle Angèle Delasalle nous montre de menus paysages, des coins de jardins aux verdures tendres, autour de délicates silhouettes féminines. M. Jouhaud traite ses émaux de façon très personnelle, couvre sa plaque de véritables tableautins aux couleurs vives, mais justes, très vivants ; cette modernisation d'un art jusqu'ici demeuré très hiératique est fort captivante. Quelques notes de Mlle Esté voisinent avec des impressions couleur de fête de Mme Marie Gautier; des pâtes de verre de M. Argy-Rousseau présentent, dans une belle matière, des décors aimables. M. Rumèbe pare de somptueuses couleurs les lignes élégantes de ses poteries. M. René Juste transcrit avec vérité et variété des atmosphères grises. M. André Thomas, par souci de la traduction des volumes,

prend avec les formes de curieuses libertés, mais ses colorations ne manquent point de fraîcheur dans leur simplicité voulue.

§

Mlle **Béatrice Howe**, par la volonté de fraîcheur et de blancheur de sa peinture, par la grâce de sa vision aussi, rappelle Mme Berthe Morizot. Son talent ne manque point non plus d'affinité avec l'art de Carrière, mais dans une harmonie opposée nivéale et rose, créée pour faire chanter la couleur sans éclats de polychromie. De nombreuses études de bébés, des maternités charment par la jolie expression de sérénité tendre chez les mères, d'éveil riant chez les petits; la souplesse gauche du corps de l'enfantelet est bien traduite. C'est une belle série récapitulative des efforts de l'artiste pendant une dizaine d'années, qui prouvent sa valeur dans la spécialité de sujets et de technique afférente qu'elle s'était choisie. Elargissant sa manière tout en demeurant fidèle à son parti pris de légèreté et de ténuité dans les lignes et d'harmonisation fluide du décor, Mlle Howe s'est attaquée au nu féminin, qu'elle traduit avec une grande élégance de mouvement. Cet art si coquettement mesuré donne d'ailleurs les indications de musculature, cambre les corps avec une très élégante exactitude. Des natures mortes, fleurs et fruits, sont de jolis bouquets de couleur où l'artiste a recours à des colorations plus vives et obéit très franchement aux indications d'éclat que lui donne la nature.

§

M. Georges Leroux a rapporté d'Italie et du midi de la France une série de paysages bien construits, peut-être trop construits, un peu froids. Une esquisse, « un dîner dans une villa romaine », indique qu'avec moins de souci de la carrure M. Leroux atteindrait au pittoresque. La présence du costume moderne parmi l'architecture antique dote cette page d'intérêt.

§

Chez Devambez, la **jeune gravure sur bois** est représentée par d'excellents artistes, tels que MM. Laboureur, Hermann-Paul, Dufy, Galanis, Gaspard Maillol, Lebedeff, Morin-Jean, Paul Véra, Daragnès, Schmied, Gabriel Belot, Dubray, Beltrand ; c'est donc une exposition très satisfaisante et très variée, sinon complète, car tous nos bons graveurs du bois ne sont

pas réunis par ce groupe, et le plus complet, peut-être, d'entre eux, Paul-Emile Colin, est absent. Des bois en couleur vigoureux et secs de Laboureur, de superbes pommiers de Schmied voisinent avec la Danse macabre d'un ton si moderne d'Hermann-Paul. M. Lebedeff interprète les légendes russes avec un sens ingénieux de l'imagerie populaire, exécute des portraits simples et appuyés, note des paysages d'un art un peu abréviateur. M. Gaspard Maillol, technicien excellent et varié, fait preuve de style dans ses études féminines. Les bois de M. Gabriel Belot procèdent de la plus esthétique sobriété ; le goût délicat de M. Morin-Jean s'affirme dans des illustrations ; l'illustration livresque est aussi soutenue ici par M. Marchand, en des frontispices bien ordonnés, par M. Daragnès, plus dramatique. M. Dubray grave avec relief des *Heures noires*. M. Bruyer est pittoresque et divers. Par la volonté des artistes et le bon accueil des amateurs, la gravure originale du bois est actuellement en large développement et produit de la beauté. Des graveurs sont tout prêts à collaborer avec l'écrivain et le typographe, et une belle période du livre pourrait être réalisée.

§

A la galerie Crès, exposition d'**Indépendants**, ingénieusement combinée ; la plupart des artistes qui ont créé la Société des Indépendants y sont représentés par des œuvres de leur période de début : ce qui donne un intérêt à cette rétrospective et lui donne bien l'aspect d'une sélection prélevée par un collectionneur ingénieux et connaisseur sur une ancienne exposition du groupe... pas tout à fait à ses débuts. Pour être tout à fait complet, il eût fallu montrer au moins une toile de Dubois Pillet, dont le rôle d'organisation fut si actif ; par contre, Luce est représenté par la toile même qui lui valut son premier succès ; Rousseau n'est point oublié ; au contraire on a largement pensé à lui. Mais, à côté de cette amusette, on revoit avec plaisir le portrait de Georges Pissarro par Camille Pissarro, des œuvres anciennes un peu sombres d'Henri Matisse, un beau port de d'Espagnat, un solide portrait de Marquet jeune par Mme Marval, un très beau dessin d'Angrand (mais n'était-ce point l'occasion de rappeler le talent de peintre d'Angrand, de montrer une de ces *Seines* qu'il transcrivait si largement, à ses débuts?) Il est évident qu'on a dû se borner. Telle quelle, l'exposition fait revoir beaucoup de choses

intéressantes et suggère de nombreux souvenirs, par ce qu'elle présente et par ce qu'elle évoque.

En même temps la galerie Bernheim-Jeune nous a donné l'occasion de revoir la *Baignade*, le premier grand tableau de Georges Sensat. L'œuvre n'a rien perdu de sa magnifique jeunesse. C'est un admirable exemple de synthèse et qui a compté dans le développement des peintres de notre moment.

§

M. **Féguide** est un esprit un peu inquiet, un chercheur qui demande surtout à la peinture un moyen d'évocation; il en voudrait faire un véhicule de rêve. Il dessine et décore en poète, espérant que sa mise en page, son dessin, son arabesque colorée seront pour qui le regarde autant d'invitations au voyage vers l'Orient, vers le lyrisme, vers la contemplation; c'est d'une belle ambition. La peinture littéraire est des plus séduisantes, des plus décevantes aussi, car on risque d'avoir tout sacrifié à l'image littéraire et de ne point assez réaliser l'image peinte. Peut-être est-ce parfois le lot de M. Féguide, mais ce ne l'est pas toujours, et c'est en ce mode de recherche, pour un jeune artiste, déjà un franc succès. M. Féguide est très en progrès sur sa dernière exposition, précisément parce que son langage pictural est devenu plus solide, son vocabulaire plus riche et plus sonore. Devenu meilleur peintre et plus peintre, le voici plus près de réaliser son ambition, qui est d'évoquer des idées ou des nuances.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

J.-L. Courcelle-Seneuil : *Atsina*, Edition du Livre Mensuel. — Henri Focillon : *Les Pierres de France*, Laurens. — Le dégagement de Saint-Séverin. — Memento.

L'ouvrage de M. J.-L. Courcelle-Seneuil, **Atsina**, — « la recherche de l'utile dans les temps préhistoriques », — est un tableau des époques géologiques et des premières civilisations. Mais il faut toujours se rappeler qu'en ce qui concerne les âges où put commencer la vie humaine nous en sommes toujours aux tâtonnements, — aux suppositions. On a pensé pouvoir faire remonter nos ancêtres à l'époque tertiaire; mais les instruments qu'on leur attribue, — vestiges paléolithiques, silex portant des retouches, —

« ne présentent aucune forme définitive », fait observer l'auteur lui-même C'est dire qu'on n'est pas très certain de leur authenticité, et l'on doit arriver à l'époque quaternaire pour signaler des vestiges d'une origine certaine. — On sait toutes les discussions, tomes et mémoires que la question nous a valus, ainsi que les essais de classification imaginés. L'art apparaît dès ces temps anciens, — par exemple dans les célèbres grottes d'Altamira. On peut citer encore les grottes des Eyzies, où de multiples vestiges ont été rencontrés; de même au Mas d'Azil (Ariège) où plusieurs couches de dépôts sont superposées; en Danemark et en Portugal, — et il est certain que diverses figurations des cavernes préhistoriques pourraient être mises sous le nez de nos modernes déformateurs, — qui n'ont rien inventé, sinon un certain genre de caricature. Autrefois, on nous parlait de convulsions, de transformations subites de la croûte terrestre. Une évolution graduelle des conditions et circonstances dans lesquelles se trouvèrent les tribus primitives, du climat et des productions du sol paraît aujourd'hui beaucoup plus vraisemblable. De lentes modifications dans l'écorce terrestre ont d'ailleurs été constatées à notre époque, — le mouvement de la péninsule scandinave, par exemple, et aux temps passés l'affaissement de la mer du Nord, la séparation de l'Angleterre et de la France, etc... Des glaciers couvrirent bientôt tout le nord de l'Europe, dont on a établi les limites méridionales, passant par Londres, Anvers, Berlin, Moscou et le lac Aralo-Caspien. Mais l'histoire de cette longue période est à peine ébauchée. Une suite de cataclysmes paraît avoir constitué enfin ce qu'on a nommé le Déluge, dont le souvenir a été conservé par diverses légendes, et M. Courcelle-Seneuil s'y arrête longuement. Peut-être se donne-t-il beaucoup trop de mal pour nous démontrer leur caractère historique, et il exagère sans doute lorsqu'il nous parle de tempêtes ayant pu durer « un, deux ou plusieurs siècles ». Le fait certain, c'est qu'on retrouve le souvenir du déluge dans les traditions des Chaldéens, des Juifs, des Indous, des Grecs, — si en Egypte on peut croire à des apports. Le volume finit en exposant les croyances religieuses en Chaldée, Egypte et Grèce, à propos desquelles il raconte le début des plus vieilles civilisations. La « recherche de l'utile à travers les âges » c'est toute l'histoire du développement de l'humanité, mais dont on ne peut donner encore qu'une esquisse bien incertaine.

§

Une intéressante publication encore est le livre de M. Henri Focillon, **les Pierres de France**, — étude d'art monumental qui se trouve une œuvre de logique et de clarté et que l'auteur s'est donné la peine d'écrire, — ce dont les érudits se préoccupent rarement. Son système est ramené d'ailleurs à des éléments ; il ne décrit pas des édifices et ne fait que les passer en revue en leur consacrant quelques lignes brèves ; il les évoque avec leur décor, leur atmosphère d'histoire ou même de légende, — et donne en même temps la vie des provinces, l'âme des foules qui les élevèrent. Les paysages comme les monuments, ajoute-t-il même, sont l'œuvre de la race. Il n'a pas, en somme, aligné de sèches monographies des constructions qui couvrirent le sol du pays, mais en a évoqué le décor. — Il passe ainsi en revue les premières ébauches des hommes préhistoriques, arrive aux Celtes qui n'édifièrent rien de durable, — et donne de jolies pages sur la Bretagne où s'en trouva si longtemps conservé le souvenir. Puis, c'est la Gaule Romaine, qui eut sa personnalité spéciale, et dont les vestiges du Midi, de la Provence attestent encore la grandeur, le souvenir bien effacé de l'époque mérovingienne et du haut moyen-âge, pour arriver à l'époque romane, dont l'art se retrouve surtout au sud de la Loire, avec des constructions typiques, « dont les fenêtres médiocres semblent devoir non répandre la lumière, mais révéler la profondeur des murs ». M. Henri Focillon a écrit de très bonnes pages sur l'iconographie de l'époque et ce qu'il appelle le génie monastique ; sur l'art en Provenee ; en Auvergne, qui éleva ses sombres monuments de granit et de lave ; en Aquitaine, — où l'on peut citer Saint Front de Périgueux, Cahors, Solignac ; en Poitou, etc. Avec les grandes églises bourguignonnes, Vézelay, Cluny, l'art ogival n'est pas loin. Il apparaît dans l'Ile-de-France à Morienval, Saint-Leu-d'Esserent, à Saint-Denis, Noyon, Soissons, — et c'est bientôt la féerie des cathédrales. Après les fastes de la Renaissance et l'art officiel du XVIIe siècle, nous arrivons à Louis XV et Louis XVI, — mais nous avouerons ne plus suivre l'auteur dès lors, et l'enthousiasme qu'il manifeste pour des œuvres de cette dernière période, — le Panthéon, les bâtisses lyonnaises — nous laisse plutôt froid. Tout cela d'ailleurs est pour en arriver à nous chanter la gloire de quelques constructions modernes, — en fer et ciment armé ; mais nous constatons qu'il le fait sans

grand enthousiasme. M. Henri Focillon nous paraît trop artiste pour que nous puissions croire qu'il s'est extasié longuement sur des bâtisses comme la gare de l'Est, la bibliothèque Sainte-Geneviève, ou les Halles centrales, — qui sont à peu près tout ce que l'âge actuel peut produire à notre admiration. —Je n'ai d'ailleurs pu indiquer que bien imparfaitement le charme de ce livre, une des bonnes publications de la librairie Laurens et qu'elle a édité avec son soin habituel.

§

Le dégagement de Saint-Séverin. —Quelques journaux, récemment encore, ont cru devoir se réjouir du fait qu'il est question de compléter le dégagement du côté méridional de l'église, par-delà l'ancien charnier qu'on a rabiboché en partie,— tant bien que mal. De ce côté, la vieille rue de la Parcheminerie a été complètement détruite,et ce n'est plus qu'un terrain vague. Par delà des monticules de gravats, des tas de décombres, on aperçoit des pignons refaits de l'ancien cimetière.On doit maintenant démolir, paraît-il, des annexes de l'église,—une chapelle des catéchismes, le presbytère, et achever de dégager, — et de reconstituer le charnier. « Sur l'emplacement laissé libre et dans les chantiers actuels, on dessinerait des jardins ; on poserait de belles grilles à la place des palissades »,et chacun pourrait déclarer sans doute que c'est beaucoup mieux de la sorte. — A la vérité, il faut le dire une fois encore, on a surtout gâté un des coins les plus pittoresques de Paris, et c'est une nouvelle sottise à l'actif du modernisme. C'est que les dégagements sont presque toujours absurdes. Les monuments d'autrefois doivent subsister avec leur gaine de vieilles maisons. On n'a pas le droit de changer leur physionomie, de modifier leur décor. Avec les dégagements on leur prépare des cadres hideux comme celui de l'abside à Saint-Germain l'Auxerrois, celui de l'abside de Saint-Maclou, à Pontoise,depuis qu'on a supprimé les pittoresques maisons attenantes ; le parvis de Chartres,dont une aquarelle d'un des derniers Salons montrait la percée, dégageant la façade. L'église Saint-Séverin, isolée du côté sud, l'a été de même à l'est, et, toutefois qu'on ait mis à découvert de curieux pignons de chapelles, elle a le mauvais voisinage de la rue Saint-Jacques, qui n'est plus la vieille rue historique d'autrefois, mais une voie large et quelconque, où dévalent les autobus, où se précipitent les fiacres et les

taxis. Sur le côté nord subsiste encore la rue Saint-Séverin, a
ses ruelles pittoresques rejoignant la rue de La-Harpe, et la
rieuse impasse Salembière. Mais tout ce quartier est condamn
on va continuer à le démolir ; on y mettra des voies bien droi
« parcourues au galop par tous les courants d'air », dis
Huysmans, et un des coins les plus précieux du vieux Pa
aura encore été sacrifié, — sacrifié aux dégagements et a
« embellissements » de l'administration.

Memento. — Un journal régional, *le Réveil Fougérois* (numéros
7 juin au 12 juillet), a publié une longue étude sur *le château de Ma
gny,* vieux manoir féodal qu'habita la famille de Chateaubriand, et d
il partit pour la Cour de Louis XVI, où passa Balzac lorsqu'il écr
les Chouans et qui a été sacrifié récemment par son propriétaire,
presque complètement détruit, le parc saccagé, tant qu'il n'y reste qu
vieux moulin, la chapelle et la maison du chapelain utilisée com
grange, — de vagues ruines et quelques décombres. — Aux derni
numéros du *Moyen-Age* (janvier-décembre 1918) on trouvera une ét
de M. Eugène Anitchkof sur l'*Esthétique du Moyen-Age ;* le travail
Maurice Prou sur les *Bulles d'Alexandre IV concernant la Franc*
la suite des *Notes d'histoire littéraire* de M. Gédéon Huet, des comp
rendus et nouvelles, avec une bibliographie abondante.

CHARLES MERKI.

L'ART DU LIVRE

A propos du livre illustré. — Malgré les difficul
matérielles, de toutes parts des éditeurs nouveaux surgissent.
Bibliophilie se propage comme une fièvre. Jamais on ne déc
tant d'ouvrages. Que d'unions bâclées au lendemain de la guer
entre écrivains et dessinateurs ! Mariages souvent mal assort
mariages d'argent, d'inclination — ils sont rares — ou mariag
forcés.

Mariage forcé quand, par exemple, Rochegrosse ose touch
aux *Fleurs du Mal* : illustrer Baudelaire, la naïve audace !
quels cris celui-ci dut remplir les Enfers ! Mariage d'arg
quand Anatole France cède à quelque méchant peintre qui le t
hit dans sa pensée et dans son style.

Il est de grands auteurs qu'il conviendrait de respecter.
cherchez pas à les vêtir, surtout à la dernière mode : ils n
plaisent nus. Ne troublez pas leur voix. Défendez-les des fl
teurs et des ignorants. L'illustrateur, avouons-le, loin d'unir

crivain et le lecteur, trouble souvent leur communion (tel le ciné quand il prétend commenter un roman ou un drame). Doute-t-on à ce point de notre imagination qu'on juge indispensable de la guider ? Les collections à bon marché témoignent d'une singulière incompréhension artistique. Mais qu'on n'espère pas rencontrer plus de goût dans les éditions luxueuses. La plupart des éditeurs ne soupçonnent pas ce qu'est une page d'impression, déclarait un jour Henri Béraldi. C'est qu'il en va du livre comme des autres arts industriels : de célèbres maisons s'attachent un dessinateur professionnel, ignorant les lois essentielles de la typographie et incapable de pénétrer le texte qu'on livre à sa fantaisie. Citer des noms ? A quoi bon. Les amateurs avalent tout. Aveu cruel encore : la majorité des bibliophiles ne sont guère plus avertis que les éditeurs et d'illustres Sociétés n'acceptèrent qu'à contre-cœur les rares livres — comme *A Rebours*, de Lepère — dont elles s'enorgueillissent aujourd'hui.

§

Pourtant un mouvement se dessine, qui tend à relever l'art du livre. MM. Crès, Helleu, Pichon, la « Société littéraire de France », l'« Art Catholique », la « Sirène », « le Sablier », la « Belle Edition », poursuivent des efforts qui méritent d'être signalés. Le bois original, seul capable, au dire de Bracquemond, de réaliser l'harmonie entre le texte et l'image, connaît, avec Raoul Dufy, Laboureur, Jou, Daragnès, H. Paul, Masereel, Marchand, Lebedeff, etc..., une floraison nouvelle.

Lebedeff, qui s'inspira des imageries russes (*Contes de Pouchkine*) ou des tapisseries normandes, nous plaît surtout lorsqu'il s'exprime dans une langue franchement moderne (l'archaïsme est d'ailleurs le défaut où tombe plus d'un xylographe). Des bois vivants et un très beau portrait de Duhamel ornent l'édition de la *Vie des Martyrs* parue chez Mornay.

Les ouvrages publiés par « Le Sablier » affirment la fécondité de Frans Masereel, qui, non content d'interpréter la pensée d'autrui, innove en gravant au couteau des suites sans texte, films passionnants, tout pénétrés de vie sociale et d'une imagination que beaucoup d'écrivains lui envieront (*Mon livre d'heures ; le Soleil*).

Bertrand Guégan reprend une tradition charmante en donnant à « la Sirène » son *Almanach de Cocagne*, où des petits bois

anciens alternent avec ceux de Dufy, de Fournier, de Marchand, de Girieud et de Lewitska.

Drésa ruse avec l'engoûment excessif dont jouit le siècle des crinolines. Son dix-huitième est imaginaire comme ces *Princesses* qu'il évoque à « la Société littéraire de France » ; René Kieffer fut bien inspiré en confiant à cet élégant petit maître l'illustration du *Bon plaisir*.

Collaborer avec Verlaine est un problème autrement grave. Presque tous ceux qui s'y risquèrent prouvent que nos plus grands écrivains demeurent des incompris. On ne vit, notamment pour les *Fêtes Galantes*, que les apparences, ce qui, chez Verlaine, était le moins verlainien ; Bonfils — qui vient de décorer très agréablement *Sylvie* — se laisse aller à toutes les fantaisies de la couleur, à toutes les libertés du dessin (Messein, éditeur). Seule, l'interprétation de Charles Guérin (chez René Helleu) nous semble respectueuse. Ses lithographies sont aussi dignes du poète que les mélodies de Fauré et de Debussy. Guérin en a banni toute violence ; il a voulu que les personnages, masqués à peine, vivent surtout au fond de nous, et que le passé féerique conserve la couleur du rêve. L'âme de la pierre, inégale et tendre, soumise au caprice de l'heure et de la saison, s'accorde entre toutes avec celle de Verlaine.

Voici l'exemple d'un beau livre : un mariage d'inclination.

CLAUDE ROGER-MARX.

LETTRES ALLEMANDES

Richard Dehmel : *Zwischen Volk und Menschheit*, *Kriegstagebuch*, Berlin, S. Fischer, 16 M. 50 — Richard Dehmel : *Kriegs-Brevier* (*Insel Bücherei*, n° 229), Leipzig, Insel-Verlag, 1 M. 20.

En 1795-96 Schiller publiait dans les *Horen* un traité « de la poésie naïve et de la poésie de sentiment ». Le livre de guerre de M. Richard Dehmel pourrait s'intituler avec une légère variante *Ueber naïve und sentimentale Kriegsführung*. L'auteur est entré dans la guerre avec toute sa candeur de poète. Engagé volontaire au mois d'août 1914, non sans avoir surmonté de nombreux obstacles bureaucratiques, et bien qu'il eût passé la cinquantaine, il s'est du reste comporté très bravement, supportant pendant près de deux ans les multiples désagréments de la vie des tranchées. Si, durant cette longue période, il a perdu beau-

coup d'illusions, notamment celles qu'il se faisait sur le militarisme allemand, il en a conservé beaucoup d'autres, dont la plus singulière est certainement la foi en le génie rédempteur de son pays. Les rodomontades des pangermanistes tonitruants avaient entraîné M. Richard Dehmel dans un vertige qui s'est calmé peu à peu, mais dont le journal de guerre conserve de nombreuses traces. En s'engageant, il croyait accomplir une véritable mission et travailler pour l'humanité de l'avenir. Le titre même de son recueil, **Zwischen Volk und Menschheit**, indique ce dessein, car le poète ne doute pas un instant du rôle sacré que va jouer l'Allemagne. Quand il fait un retour sur lui-même, au moment où il célèbre son cinquante et unième anniversaire, il ajoute sur un ton sibyllin qu'il a été initié à « la force active de tout notre peuple, au réveil de sa volonté historique ». L'auteur ne se demande même pas si l'agression allemande est justifiée, et jusqu'à la fin de son livre la question des responsabilités ne se pose pas. Si la guerre l'a déçu (et il tient à marquer par des notes infrapaginales, ajoutées après coup, qu'il s'est souvent trompé), c'est surtout parce qu'elle n'a pas été conduite comme il l'entendait et que sa vanité a été blessée.

Voyons tout d'abord, et avant d'entrer dans le détail de ce journal de guerre, l'illusion capitale de M. Richard Dehmel. Aussi bien nous touche-t-elle de très près et verrons-nous comment le poète n'a cessé de se tromper sur les rapports entre l'Allemagne et la France. Dans son introduction il reproduit la lettre qu'il écrivit à ses enfants, au moment où il contracta un engagement volontaire. On y relève le passage suivant :

> La nation française a survécu à elle-même ; cela est regrettable, mais on ne peut rien y changer, à moins que, pendant qu'il en est temps encore, elle ne se renouvelle par une union du sang avec l'Allemagne. Ce qu'elle a produit pour la culture humaine nous l'avons absorbé, sans l'avoir encore assimilé complètement, pourtant à un degré suffisant pour pouvoir le développer en nous et le faire grandir d'une façon féconde. Il en est de même de l'Italie, sauf que, dans la Haute-Italie, il y a beaucoup de sang allemand, lequel retardera pendant un certain temps encore la décadence romaine... !

On peut négliger les compliments à l'adresse du « mercantilisme brutal de l'Angleterre ». Il y en a comme cela plusieurs pages, au cours desquelles ce qui frappe le plus, c'est la suffisance

de l'auteur. Persuadé que la culture allemande triomphera définitivement par la guerre, Dehmel arrive à l'arrière du front de Picardie avec toutes les illusions du conquérant. Il note au passage : « On a malheureusement l'impression que cette vieille et solide culture des Français se décompose, par manque de soins et de propreté. » Mais il ne peut s'empêcher de constater que la réserve de nos braves paysans en impose aux soldats allemands. « Le plus fruste tirailleur ne parvient pas à se débarrasser d'un certain sentiment de pudeur devant eux, et, malgré ses injures contre les *sales Français*, il respecte leurs manières plus fines. » Le poète admire nos cathédrales et nos châteaux, il se réjouit de l'architecture des villages ; il fouille dans les bibliothèques et s'étonne du grand nombre d'ouvrages historiques qu'il y découvre. « Du reste, nous pouvons en bonne conscience nous établir en France, en conquérants, non seulement par le droit que nous confère notre nature plus forte (*sic*), mais encore parce que notre culture est susceptible d'une évolution plus vigoureuse. » Ici il y a, à propos de vestiges carolingiens que l'auteur signale dans la région de La Fère, une note ajoutée après coup qui est particulièrement caractéristique : « Les bavardages scolaires de la culture plus ancienne des Français ne sont qu'une fable convenue ; la culture allemande est toute aussi ancienne et s'est épanouie avec une force au moins égale depuis l'époque romaine jusqu'à la Renaissance ; plus tard elle s'est malheureusement laissé franciser politiquement. » — Naïve présomption ou ignorance barbare ?

M. Richard Dehmel avait déjà prêché les mêmes hérésies, quand il répondait, en juillet 1914, à l'Enquête de la *Grande Revue* en affirmant qu' « ensemble nous chantions les légendes du héros Roland et que nous bâtissions des cathédrales ». Il se console facilement dans son journal d'avoir vu ces cathédrales « endommagées par les nécessités de la guerre », en se disant « qu'elles datent de l'époque glorieuse où l'Allemagne et la France n'étaient pas des ennemis héréditaires, alors que nous avons créé en commun la culture du christianisme chevaleresque, qui prit racine sous le sceptre gigantesque de Charlemagne, pour culminer ensuite dans les tours gothiques ». On se demande où M. Dehmel a bien pu apprendre l'histoire, pour en arriver à écrire de pareilles insanités. Et il ne faudrait pas croire qu'à me-

sure que la guerre se prolonge son enthousiasme pour le germanisme tende à diminuer. A la dernière page de son livre, il chante encore les vertus prodigieuses du peuple élu. La défaite, la révolution, les multiples déboires de sa carrière militaire ne lui ont rien appris. « L'esprit allemand, affirme-t-il, sera assez puissant pour conquérir le monde, même sans la puissance des armes ! »

Le *Journal de Guerre* de M. Richard Dehmel est l'œuvre d'un intellectuel présomptueux. Ses réflexions politiques sont du même acabit que ses dissertations « culturelles ». Pour rappeler au lecteur qu'il est poète, il intercale dans son texte des pièces de vers qui ne rappellent que de très loin l'envolée et la vigueur d'expression de ses premières productions. Il faut croire cependant qu'il leur attribue une certaine valeur littéraire, car il les a réunies séparément en un petit volume qu'il intitule : **Kriegs-Brevier**. On a peine à s'imaginer que ces strophes maniérées aient été composées au milieu des soldats. Si l'on fait abstraction de tout ce fatras, le journal intéressera par les multiples détails qu'il fournit sur la vie militaire allemande, aussi bien à l'arrière que dans les tranchées.

M. Richard Dehmel, après que se fut accompli dans son âme « un miracle de flammes » (*ein seelisches Flammenwunder*), a quitté Altona pour le front, le 6 octobre 1914. Bien que n'ayant jamais fait de service militaire, six semaines de préparation avaient suffi pour faire de lui un bon sous-officier. Mais, dès son arrivée à Tracy-le-Val, nous le trouvons à la table des officiers en train de vider de bonnes bouteilles. Son départ avait attiré l'attention et on rivalise de courtoisie à son égard. Le 1er novembre, il est même invité à la table du général von Kluck en personne et le vaincu de la Marne lui réserve l'accueil le plus gracieux. Rapidement populaire parmi les hommes de la troupe, où on l'appelle « le père Dehmel », il s'efforce de remonter le moral et d'empêcher les pillages, ce qui lui réussit assez bien au début, mais lui paraît bientôt tout à fait impossible. C'est à Tracy-le-Val que se place l'incident dont il fut beaucoup question dans les journaux, au mois de novembre 1914. Pour obtenir des renseignements sur le front adverse, le lieutenant Manitius et le poète Dehmel eurent l'idée d'entreprendre des tentatives de fraternisation avec « les soldats français courageux », auxquels ils

annoncèrent, par une lettre accrochée à un arbre, que celui qui passerait dans les lignes allemandes serait reçu « hospitalement » (*sic*). La réponse ne se fit pas attendre et il convient d'ajouter, par respect de la vérité, qu'elle était en aussi mauvais allemand que le texte Dehmel-Manitius était en mauvais français. Mais, de notre côté, on ajouta au poulet le dernier menu de la table des officiers, ce qui fait dire à Dehmel : « Une vraie rodomontade gauloise, mais spirituelle et chevaleresque. »

Nos défaitistes de l'époque se sont extasiés sur la haute tenue de cette correspondance. Ils liront avec fruit l'explication qu'en fournit dans son *Journal* M. Richard Dehmel :

Nous voulions seulement nous amuser (*unseren Spass haben*); peut-être quelque sujet douteux cantonné en face mordra-t-il cependant à notre initiative et nous aurons alors, au sujet des troupes ennemies, toutes sortes de détails, sans exposer (de notre côté) des vies humaines.

Il était alors si difficile d'avoir des renseignements précis sur les rassemblements français que le commandant avait promis la « croix de fer » à qui ramènerait un prisonnier vivant.

M. Richard Dehmel prend très au sérieux son métier de soldat. Il nous apprend qu'il a une Bible dans sa poche, mais il ne semble pas qu'il l'ait lue souvent. Le poète passe à plusieurs reprises la nuit dans les tranchées, mais il ne prend jamais part à aucune attaque. Le premier hiver s'achève, après un cantonnement de quelques semaines à Audignicourt, dans les tranchées de soutien près d'Autrèche. Au retour de sa première permission (28 mars-9 avril 1915), M. Dehmel est affecté au quartier général de la Ire armée. Il a passé lieutenant et on l'utilise comme orateur ambulant, ce qui le fait parler avec ironie de sa « carrière de barde ». Après un tour à la *commandantur* de La Fère et à celle de Crépy et une nouvelle permission, au cours de laquelle il prononce à Berlin l'invraisemblable discours dont nous avons déjà parlé ici même (voir *Mercure*, 1er mars 1916), il passe en Alsace (Strasbourg, 30 septembre 1915), où il est affecté au secteur tranquille de Sainte-Marie-aux-Mines jusqu'au 6 juillet 1916. Nous le retrouvons plus tard en mission en Lithuanie, puis au ministère de la Guerre à Berlin.

On peut se demander à quel moment M. Richard Dehmel a commencé à « en avoir assez ». Dès le 28 octobre 1914, il note le *dégoût* que lui inspire l'existence militaire. Le 5 novembre

suivant, il signale déjà la « fatigue de la guerre » parmi les troupes et parle de l'absurdité qu'il y a à se battre entre hommes civilisés. Plus tard les plaintes apparaissent de plus en plus fréquentes. Le poète est profondément mortifié de se voir attribuer l'ordre de l'Aigle rouge de quatrième classe. A Waldersbach, où il est au repos en mars 1916 et où on le loge dans la propre maison d'Oberlin, il gémit sur la tristesse de son sort. « Que je sois volontaire de guerre, cela m'apparaît depuis longtemps comme une mauvaise plaisanterie. » Le plus souvent, et surtout dans les debuts, une bonne bouteille suffit disperser ces mouvements de mauvaise humeur. Il en vient de partout, de la table des officiers, des dons volontaires envoyés par des admirateurs de l'arrière, des caves françaises, pillées ou réquisitionnées. Jamais on n'a vu défiler tant de bouteilles que dans les 500 pages de ce livre, où les beuveries et les goinfreries tiennent une place considérable, sans oublier les détails scatologiques, auxquels l'auteur semble également se complaire. Il étale naïvement ses joies grossières. Cette « vie de cochon » ne serait pas supportable si « quelques bonnes bouteilles » ne faisaient oublier la réalité. Quand les meilleurs de la nation pensent et parlent ainsi, que nous étonnons-nous de la vulgarité des autres! L'auteur relate qu'à une fête de Noël, à Sainte-Marie-aux-Mines, à laquelle prenaient part 230 hommes, y compris les officiers, on a absorbé 600 litres de bière, 3 quintaux de salade de pommes de terre avec du fromage de cochon. Quoi d'étonnant si les vivres ont fini par manquer en Allemagne!

Bien que dégoûté de la guerre, M. Richard Dehmel a voulu la continuer. Pendant les pourparlers de paix du mois d'octobre 1918 il a lancé un appel au peuple, intitulé « le seul salut », en vue d'organiser la défense nationale. Dans une pièce de vers pompeuse, qui porte le titre imprévu de *Victoire*, il salue ensuite le drapeau rouge et demande aux comités révolutionnaires de Hambourg d'agir en vue de refuser les conditions de l'armistice. Ces manifestations trépidantes n'ont eu naturellement aucun succès, mais il est bien regrettable qu'on n'ait pas pu rendre le calme à l'esprit échauffé de M. Richard Dehmel, en lui faisant toucher du doigt la réalité de la défaite.

HENRI ALBERT.

LETTRES CATALANES

Carlos Rahola. — L'autre jour, un bienveillant hasard m'a mis entre les mains quelques-uns des nouveaux fascicules de la *Biblioteca d'autors catalans* que publie, par cahiers hebdomadaires, la *Ilustració Catalana*. Les lettres catalanes ont trouvé, dans cette série d'humbles brochures — si on les compare aux plus élégantes et, aussi, plus chères *Publicacions de « La Revista »* et à sa *Bibliothèque* variée (*Col-lecció de Lirics Mundials ; Les belles edicions de « La Revista »* (1); *Col-lecció d'Estudis Polítics, etc., etc.*) — autant de messagers persuasifs et efficaces. Il y a là, en effet, à l'heure actuelle, une vingtaine de volumes — le XVIIIe, qui contient : *Autonomía*, de Cambó, *Poesíes* de Manel Folch y Torres et *Visions Empordaneses* de Rahola, est sur ma table et c'est l'un des derniers parus — dont la variété bigarrée n'est pas loin d'embrasser tout ce que l'actuelle Catalogne contient de littérateurs un peu en vue, et Dieu sait si, en cette bienheureuse province, la pensée est active et si l'on y brasse des idées, chimériques parfois, belles toujours.

Aujourd'hui, je me bornerai, dans la masse de cette production, à extraire un nom, un seul, qui est aussi celui d'un des plus sincères amis que compte la France en Catalogne : j'ai nommé Carlos — ou, pour ne pas commettre l'hérésie du castillanisme : *En Carles* Rahola.

Fils de cette lumineuse *costa brava*, Rahola a vu le jour à Cadaqués, le 28 juin 1882. Je ne sais rien de sa vie, n'en veux rien savoir, puisque, de goûts délicats, d'enthousiasmes puissants, de studieuse assiduité, il a pu, sans jamais quitter sa résidence de Gérone ni la *Diputación Provincial* de cette cité, dont un *Episodio Nacional* de feu Pérez Galdós — traduit en français par l'infortuné Francisco Oroz, mon camarade d'études à Toulouse — a immortalisé le siège héroïque de sept mois, en 1809, sous le célèbre Alvarez de Castro, il a pu, disais-je donc, maintenir son noble esprit ouvert à tous les courants, à toutes les nuances de la culture moderne.

Moderne, en effet, il l'est autant que le sont un Gabriel Alomar, un Rovira y Virgili, dont les noms réapparaîtront dans ces

(1) Nous recommandons, par exemple, *La Catalunya Pintoresca*, de Xavier Nogués, commentée par Francesc Pujols, avec *préface* de Joan Sacs.

chroniques catalanes, ainsi que ceux d'autres paladins de la modernisation de la vieille Espagne des *señoritos* réactionnaires, qui font leur éducation dans l'*ABC*, cultivent, sans enthousiasme, leurs *novias gordas*, ainsi que — mais avec enthousiasme — le tapis vert des *timbas*...Comme Salvador Albert et d'autres poètes, ses compatriotes, il me semble, cependant, que l'essentielle caractéristique de Rahola — ce qui, par exemple, le différencie nettement du toujours raffiné, mais trop castillanisé Alomar, — c'est la parfaite répartition, en son esprit, des dons du savant et des facultés du vulgarisateur. De plus, je crois bien aussi que Rahola possède une autre qualité, assez rare, et qui est que, chez lui, l'admiration pour certains penseurs a pris la forme d'un véritable culte. Anatole France en sait quelque chose, j'imagine. Hâtons-nous d'ajouter que ce culte n'est pas un prétexte — ainsi qu'il arrive avec quelques épigones — pour dissimuler une absence de personnalité, la pauvreté de fonds propre, l'indigence d'originale inspiration...

Il ne serait besoin, pour s'en convaincre, que de lire son volume sur *Guyau*, qui est de 1909, son magnifique *Libre del August d'Alzina*, de la même année, et *La Joventut de Catalunya davant Europa*, parue en 1911. Sa collaboration à *El Poble Calalà* et à *Renaxement* est chose du passé, ces organes ayant disparu, mais nul, qui est tant soit peu au courant des aspects de la grande guerre en Espagne, ne saurait ignorer que c'est là que l' « *aliadophilie* » de Rahola s'est manifestée avec cette loyauté totale de convictions, cet absolu désintéressement qui marquent aussi l'orientation de ses articles analogues dans la vaillante *Publicidad* des grands armateurs barcelonais, les frères Tayá, journal où je retrouve, de temps à autre, la signature de Rahola, ainsi, d'ailleurs, que dans *Las Noticias*, dans le *Mercurio* barcelonais, revue trop ignorée chez nous et qui devrait figurer sur la table des périodiques de notre *Nationale*, — où il n'y a, actuellement, *pas un seul* organe de langue espagnole! — et dans l'organe mensuel de Salvador Canals, *Nuestro Tiempo*, qui se publie, sous pavillon libéral, à Madrid. En outre, Rahola collabore à l'*Enciclopedia España*, monument unique d'érudition espagnole, seule *Encyclopédie* actuellement à jour en Europe et qui, pour cette raison, fait naturellement défaut dans la déplorable *Salle de Travail* de la grande nécropole livresque de la rue de Richelieu.

Le talent de vulgarisateur que Rahola possède à un degré éminent ne pouvait mieux s'exprimer que par des conférences populaires. Celles qu'il a données dans l'Ampurdan et à Barcelone sur Rousseau, Guyau, Rizal — le célèbre patriote et savant philippin, fusillé à Manille en 1896 et dont les œuvres ont vu le jour en Espagne—et sur ce père de catalanisme philosophique que fut Maragall, sont, là-bas, dans toutes les mémoires. Ce m'est un devoir particulièrement doux d'avoir à signaler, pour la première fois en France, celles qu'il a prononcées au *Foyer Français* de Barcelone sur *Les hispanologues Français* et sur *Les Enfants et la Guerre*, d'autant plus que, dans la première, Rahola m'a fait l'injuste honneur de citer mon nom, bien qu'alors nous n'eussions pas échangé une seule ligne. Et pour le payer de retour, je lui dirai ici, en catalan, ce que je pense de lui, à savoir que « *sa potent intelectualitat, la modernitat de ses idées, la elegant justesa y la natural distinció de son estil, convertexen molts de sos treballs en preuats instruments de cultura. Per ells y per son ardent patriotisme, En Carles Rahola es un dels escriptors que certament fan honor al actual moviment literari de Catalunya* ».

Il importe que nous ayons, en France, une attention de plus en plus bienveillante pour ces porte-flambeaux catalans de l'idée culturelle, c'est-à-dire de l'idée française en Espagne. L'Italie, sur ce domaine, semble vouloir nous devancer. Le professeur Giannini vient, en effet, d'y donner —, *Scrittori italiani ei Stranieri*, de l'éditeur G. Carabba — une version de *Solitud* par Victor Catalá, qui, chez nous, est aussi inconnu que la presque totale production littéraire contemporaine en Catalogne, et la *Veu de Catalunya* du 8 janvier dernier, relevant le fait, y voit « un indice très vif de l'extension du catalan dans les meilleurs noyaux spirituels de toutes les terres méditerranéennes ». Quoi que l'on puisse penser du catalanisme politique, il faudrait que le catalanisme littéraire devînt un simple appendice régional de l'histoire de nos lettres nationales, puisque, en son essence, il n'est, quant à sa pensée essentielle et ses tendances directrices, que cela...

Memento. — En l'absence d'organes français s'occupant sérieusement et systématiquement, de bibliographie catalane, signalons pour mémoire que l'*Argus* suisse de la presse (23, rue du Rhône, Genève)

insère, dans ses bulletins bibliographiques, une liste. sinon complète, du moins étendue de publications en langue catalane.

D'autre part, *The Athenæum* continue, sous le titre général de *lettres espagnoles*, la publication d'une série d'articles sur le mouvement intellectuel catalan et la renaissance du parler catalan. M. A. Rovira y Virgili, qui donne des chroniques catalanes à la *Veu* et castillanes à la *Publicidad*, a résumé les premiers parus de ces articles et nous lisons dans la *Veu de catalunya* du mercredi 14 janvier que « *caldrà, més endevant, fer-ne una Critica de conjunt* ». Attendons cette critique, pour en parler à notre tour.

Enfin, la section bibliographique de l'*Athenæum* contient souvent d'intéressantes critiques de livres catalans : voir, p. ex., dans le numéro du 4 novembre 1919 celle du livre de M. Fr. Curet sur l'Art dramatique dans la renaissance catalane. On pourra comparer cette critique avec l'article auquel a donné lieu ce même volume dans le *Supplément littéraire* de *The Times* (numéro du 20 novembre 1919) sur *le Théâtre Catalan et le diable*. C'est un érudit travail de synthèse, sans grandes nouveautés, au surplus.

Signalons, pour finir, les curieuses interviews prises à M. J. Romains par un rédacteur de la *Veu* qui signe E. Dans la troisième et dernière (*conversant amb Jules Romains*; *La Nostra literatura* : *L'obra de Catalunya en el món*), insérée dans la *Veu* du lundi 12 janvier, M. Jules Romains déclare que « lorsque les Catalans feront la statue de la Catalogne, ils ne l'assoiront pas sur un affût de canon ». Belle synthèse de l'esprit catalan moderne, qui en est aussi la plus grande louange, à notre humble avis.

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES TCHÉCO-SLOVAQUES

Reprise. — La revue la *Nation tchèque*. — Le Président Masaryk. — La nouvelle « matière tchèque ».

Quelle intense émotion à reprendre, encore en exil, ces *Lettres tchèques* dont les dernières paraissaient au moment même de l'entrée en guerre de l'Autriche contre la Serbie, dans un numéro qui ne devait même plus m'atteindre. J'y rappelais quel honneur ç'avait été pour Kaizl d'être le premier Tchèque entré dans un ministère de la Monarchie... Bien mince honneur, qui nous avait été pourtant si grande bonne nouvelle en son temps! Et aujourd'hui il n'y a plus de monarchie; la Bohême est maîtresse de ses destinées ; nous-mêmes, Slovaques, les éternelles victimes des

Magyars et de leurs Juifs, nous voici libérés ! Et c'est cela peut-être le plus étrange de tout ! Nous habitions un édifice en délabre, mais qui avait comme une « habitude de tenir »... Aucun de nous n'espérait pour lui-même en sortir. Toutefois, si l'appartement tchèque y avait les murs les plus solides, la prison hongroise avait pour nous d'encore plus solides verrous. Nous sommes libérés de ces Asiatiques et rendus aux nôtres... Dieu soit loué ! Car c'est à peine croyable, même au prix des événements formidables de ces cinq dernières années. Et quand, au lieu de *République*, on dira *Confédération* tchécoslovaque, tout sera pour nous au mieux dans le meilleur des mondes. En attendant, espérons que les Tchèques ne nous traiteront pas en minorité de frères mineurs. Notre langue est plus ancienne que la leur et nous y tenons. Le testament de Svetozar Hurban-Vajansky nous est cher Nous sommes les frères égaux des Tchèques, mais nous nous accorderions mal d'une tutelle d'aînés à cadets. Bon pour le régime hongrois ces façons-là !... Nous sommes en République, nous assure-t-on.

Le premier devoir maintenant est de nous remettre immédiatement au travail. Nos sociétés artistiques et musicales déjà se sont réveillées et ont promené, les unes à travers la Suisse et la France, les autres seulement en Suisse, les efforts de la propagande en faveur de l'art national. Les expositions de la société *Manes* à Berne et à Bâle ont démontré une fois de plus les relations étroites de la peinture moderne de Prague avec Paris. La société *Manes* — du nom du fondateur de l'école tchèque moderne — est la plus vaillante et la plus vivace de nos sociétés d'artistes. Les noms de MM. Preissler, Svabinsky et Uprka en furent la plus pure gloire. Et l'on se rappelle peut-être les magnifiques solennités en l'honneur de Rodin dont elle avait été l'instigatrice à Prague. Les concerts de l'orchestre du Théâtre National, sous la direction du maître Karel Kovarovic, ont eu un encore plus grand succès. Puisse la musique de Smetana, de Fibich, de Novak, de Suk et d'Ostrcil trouver bientôt à s'acclimater en France où l'on a toujours eu beaucoup trop la tendance de croire que Dvorak fut le représentant unique de l'art musical tchèque.

Quant à une « offensive » littéraire tchèque, il faut aussi l'espérer pour les temps meilleurs où l'on aura le temps de lire, de traduire quelques-uns de nos romans les plus révélateurs, mais

dont la longueur ordinairement n'est pas... faut-il dire le moindre défaut ou la moindre qualité ?

En attendant, une revue en français, la **Nation Tchèque**, toujours sur la brèche pendant ces années inoubliables, a mené le bon combat et a profité de la sage et habile direction du maître Ernest Denis. Son activité finit avec le triomphe de la cause. Mais les volumes que constitue cette revue demeurent un document historique de premier ordre. Certaines pages de M. Ernest Denis y sont des fragments de fresques historiques qui surpassent de beaucoup la simple actualité même d'une période héroïque... Je n'en discute pas l'impartialité absolue. M. Denis est protestant. Moi aussi. Mais les premiers errements de la république tchécoslovaque furent à l'égard du catholicisme: or il fut un peu maladroit de vouloir susciter un schisme national, dont le moindre était de rappeler singulièrement le *los von Rom* des députés allemands de Bohême. Mais j'ai vécu trop loin du pays pour voir à l'œuvre les débuts du gouvernement Masaryk.

Je regrette particulièrement de n'être pas à même aujourd'hui d'inaugurer ces chroniques — elles aussi plus libres que jamais, je l'espère — par un tableau de la très grande activité littéraire, économique et pédagogique de notre président avant son quasi-avènement. Si quelqu'un a bien mérité de la patrie, certes, c'est lui. Et le temps est passé où M. Ernest Denis voyait surtout en lui « un fin dénicheur de merles » dont, par ailleurs, il déclarait ne goûter point trop la manière. Pour notre humble part, nous nous garderions bien de discuter l'existence patriotique au-dessus de tout éloge du président Masaryk ; simplement nous aurions voulu dire ici quel grand écrivain préside désormais aux destinées du pays et quelle reconnaissance lui doivent toutes les nations slaves et non seulement la nôtre, car ses travaux sur la Russie et la Serbie valent ceux qu'il a voués à sa patrie. Nous souvenir de Vajansky ne nous empêchera jamais, nous, Slovaques, de lui rendre toutes les justices. Et nous espérons bien trouver en lui un sain appréciateur de nos droits à une autonomie fraternelle de celle des Tchèques.

Ces temps nouveaux vont nous apporter forcément une littérature nouvelle. Et ce qui variera plus encore que les formes, ce sera sans doute le fond. Car il faut bien se rappeler que sous la domination autrichienne il était interdit aux Tchèques de tailler les

sujets de leurs drames et romans dans ce qui précisément était la *matière tchèque* par excellence, soit la lutte de la Bohème slave contre le pangermanisme. Quant à ce qui était de nous par rapport aux Hongrois, il ne nous était pas même permis de souffler, à peine de parler notre langue et encore moins de conserver indemnes nos écoles. Je laisse donc complètement de côté le pays slovaque. Mais en Bohème, où il y avait un théâtre national, des éditeurs, des journaux! Il fallait user de subterfuges pour aborder le problème sacré, le situer dans la Borussie ou la Lusace (*Pad Arkuna*, *Gero*, etc.), le dissimuler derrière la lutte du peuple contre le Seigneur (*Psohlavci*), ou derrière le combat du Hussite pour la réforme de l'église. Désormais tout cela sera changé. Un livre comme *Mistr Kampanus*, qui déjà fut un acte de courage, pourra être écrit tout autrement. Enfin nous pourrons aussi écrire de complètes biographies de Havlicek, de Smetana, de Palacky et de Rieger. Et nous aurons des drames qui se passeront sous François-Joseph ; des romans qui mettront en scène l'*Omladina*, et surtout, je l'espère, des mémoires, des souvenirs qui retraceront fidèlement l'existence assombrie de la nation pendant ces premières années de guerre qui furent des années de désespoir et de martyre. J'espère, alors, dans l'intérêt de la justice, qu'on saura faire la part de la bonne foi, des bonnes intentions du jeune empereur Charles et de l'impératrice Zita et ne pas les englober dans une réprobation qu'ils n'ont rien fait pour mériter. De plus touchantes victimes n'ont jamais existé des circonstances dont l'héritage était impossible à la meilleure volonté du monde. Or, cette parfaite volonté du bien, nous avons toutes les raisons de croire qu'elle n'a jamais manqué aux jeunes souverains non pas déchus, mais grandis par l'exil.

Sur quoi j'éprouve une certaine vergogne à parler du partage des dépouilles de la maison impériale. Ce chapitre des prises et reprises des œuvres d'art est un des plus déconcertants et délicats qui soient. La thèse du retour désirable des œuvres d'art à leur lieu d'origine est tellement battue en brèche par des questions de propriété, d'honnêteté et de justice ! Et telles œuvres d'art ont fini par perdre la physionomie de leur école natale pour prendre celle du Musée de leur exil. Il faut pouvoir tout étudier partout. Que les Italiens se soient servis sans mesure à Vienne, les ravages et l'exposition de l'Isonzo à Berlin en fournissaient le prétexte.

Mais pour telles reprises de prétexte antérieur où était le bon droit ? La fameuse digue qui rattache Venise à la terre ferme et autres grands travaux d'utilité publique demeurent alors, comme disait le prince de Valori, « cadeau impérial ». Et si la France et l'Angleterre doivent trouver aux Musées de Vienne des garanties à leur créances, du moins nous sera-t-il permis de rappeler les droits imprescriptibles de la nation tchèque à une grande partie des trésors de la Maison d'Autriche ; à tout ce qui, depuis les primitifs de l'école de Bohême (Théodoric de Prague), est entré au Musée impérial et ailleurs par l'héritage des rois de Bohême, surtout de la dynastie de Luxembourg ; à tout ce qui provint des châteaux et églises de Bohême, des Hradschany de Karlouv-Tyn, et du Belvédère de Prague au Belvédère de Vienne et aux collections d'Ambras. La nation a droit sans discussion au total héritage de la Couronne de Bohême et à sa quote-part de l'héritage des empereurs d'Autriche. Pour ne citer qu'eux, les plus beaux Velasquez à Vienne sont marqués au châssis comme provenant des collections de Prague, ce dont je suis en mesure de faire témoigner. Les inventaires d'ailleurs ne cèlent rien de ces origines.

Les thèmes nationaux rendus pleinement à l'art et à la littérature tchèques, se rend-on compte de ce que cela signifie ? Je ne vois vraiment pas à quelle comparaison en appeler pour bien faire comprendre l'importance d'un tel fait : le droit de mettre en scène sans subterfuges les luttes nationales contre *tous* nos ennemis *naturels*, censés jusqu'ici nos concitoyens dans l'économie de l'Empire et nos frères en un même père. Imaginez une France où tous les ennemis de la France auraient droit à interdire à ses écrivains de parler de la lutte contre eux de la France ; une France où il ne serait permis de mettre en scène rien de ce qui agite le véritable problème de son existence ; où on ne pourrait parler que d'une façon anecdotique par exemple de Jeanne d'Arc, de la formation des Communes, de la Révolution française, de Napoléon... Qu'on ne m'allègue pas la Restauration. Les derniers rois furent pourtant des Rois nationaux et qui eurent l'orgueil et l'amour de la France. Jamais les lettres françaises ne furent plus courageuses et la censure plus intelligente à se laisser déjouer que sous la Restauration. Chez nous, Slovaques, ce fut la cloche pneumatique, et chez les Tchèques ce fut la persécution la plus bureaucratiquement mesquine de toutes. Chez nous, nos écri-

vains passaient régulièrement le tiers, la moitié de leur vie dans les prisons hongroises et pour n'avoir rien dit... Ou si peu de choses que l'on peut réellement parler de ces peines formidables comme de prisons *préventives*. Dans un discours électoral mon oncle avait désigné les Hongrois comme un *parti opposé*. Soixante témoins honorables en témoignèrent. Trois, dont un repris de justice, soutinrent avoir entendu « nos ennemis les Hongrois » et cet oncle fut gratifié d'une année de prison politique à Waitzen, dut payer une amende de dix mille couronnes et perdit son mandat de député. Chacun, même Madgyar, convint qu'il s'agissait surtout de casser son élection. — Quant à la surveillance tâtillonne et agaçante qui régnait en Bohême, un seul exemple. A un écrivain en séjour à Prague la revue *Art et Décoration* commanda une fois un article sur l'école d'art appliqué de cette ville. Il fallait, pour la visiter, une permission du ministère (autrichien bien entendu). La permission ayant été demandée, le ministère fit appeler l'écrivain par la police qui l'interrogea sur ses intentions. Par ailleurs ce même écrivain traitant d'art autrichien était cité avec éloge dans les publications du même ministère. Du premier au dernier le roman historique tchèque qui s'occupera de ces années, aujourd'hui déjà singulières, du règne de François-Joseph, devra donner une place prépondérante à un type qui n'a jamais revêtu apparence souffreteuse, humiliée et misérable comme chez nous, le mouchard. En Russie, le personnage était dans l'ordre des choses. Chez nous, c'était plus particulièrement le chien fouetté... Mais il était partout. Et cependant on nous assurait de toutes les « loyautés » du gouvernement. Et la Hongrie, elle, n'avait à la bouche que « sa constitution la plus libérale du monde » et que son « caractère chevaleresque ». Qui racontera jamais, qui même saura à fond l'existence de ce pauvre poète dévoyé qui signa le libretto charmant de la *Prodana Nevesta*, le chef-d'œuvre national de Smetana ? Ainsi la juxtaposition dans la même œuvre du nom du plus grand de nos génies et patriotes avec celui d'un espion ! C'est tout le symbole des temps que nous avons vécu... Où le fondateur de l'Académie tchèque dépensait en œuvres d'utilité publique de l'argent si étrangement acquis, qu'il était obligé à ces dépenses patriotiques pour ne pas encourir la vindicte du souverain ! Et pour finir le souverain se voyait obligé de le décorer ! Ah ! oui... ce furent d'étranges temps ! Et

François-Joseph un peu partout dans ses Etats avait été à une école du mépris qui n'excuse rien, mais qui expliquera peut-être bien des choses.

M. Masaryk a tous les droits à être l'homme le plus populaire de Bohême, puisqu'il fut le plus actif à en servir la cause. Grand penseur, grand écrivain, doué d'un regard clairvoyant, d'un esprit d'observation rigoureusement scientifique, paré du prestige que confère une vie dépensée tout entière au service de la nation et qui connut la menace du martyre, l'exil et la persécution en les êtres qui lui sont les plus chers, il est certes la plus grande figure politique de notre histoire depuis Georges de Podiebrad. L'accession au pouvoir d'un tel homme est une consolation comme elle est une promesse. Puisse-t-il échapper aux dangers du pouvoir, l'intolérance à l'égard de qui ne pense pas exactement comme lui, les décisions précipitées de la colère ou de l'impatience slaves, les suggestions de la flatterie, le manque de souplesse à l'égard des dissidents de sa politique et le manque de tendresse à l'égard du poète ou du rêveur. Sa pratique des Etats constitutionnels, Amérique et Angleterre, autant que son expérience des errements du despotisme russe lui ont fait une trop forte éducation politique pour que rien de pareil soit à craindre. Et le dernier vœu que nous formons pour lui s'adresse à l'écrivain. Puisse-t-il quelque jour trouver assez de loisir, dans une Tchécoslovaquie rendue à la paix et au travail normaux, à sa littérature, à sa musique et à son art populaires comme savants, puisse-t-il y trouver assez de loisir pour écrire ses mémoires. Ils auraient une autre importance encore que ceux de Kaizl !

JANKO CADRA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Pierre Loti : *Les Alliés qu'il nous faudrait*, Calmann-Lévy.— S. Tchernoff : *Les Nations et la Société des Nations*, F. Alcan. — Zdenko Mozavec : *L'Italie et les Yougo-Slaves*, Lang, Blanchong et Cie, 7 rue Rochechouart.— Achille Viallate : *Les Etats-Unis d'Amérique et le conflit européen*, F. Alcan. — Divers : *Les Droits nationaux des Juifs en Europe orientale*, Beresniak.

Les Alliés qu'il nous faudrait, d'après M. Pierre Loti, ce sont naturellement ces « pauvres Turcs » qui « nous restaient fidèles » depuis François Ier et que nous avons « insultés » en les accusant « de commettre les pires horreurs... alors même qu'il était prouvé par cent commissions internationales que les tortion-

naires et les massacreurs étaient du côté de ces soi-disant chrétiens (!!). En dernier lieu enfin, c'est nous qui... avons lancé l'Italie contre eux sur la Tripolitaine (!!)... Et après tout cela, nous avons la naïveté de nous indigner de ce que ces pauvres Turcs, reniés par nous et trouvant une occasion, sans doute unique, d'échapper à la menace séculaire d'écrasement par le colosse russe, se soient jetés dans les bras de l'Allemagne » ! Il est probable que M. Loti n'ignore pas que la France et l'Angleterre leur garantissaient l'intégrité de leur territoire s'ils restaient neutres, mais il escamote la difficulté en disant que le « comité *jeune-turc* responsable de tout ne représentait en Turquie qu'une minorité infime... Sur ses 25 membres, il comprenait à peine cinq véritables Osmanlis, les autres étaient des Métèques de toute provenance : Grecs, Crétois, Juifs, Arméniens, etc. ». Si les Arméniens ont été « réprimés »,c'est qu'ils n'avaient pas « hésité à courir au-devant des armées de l'invasion russe, à servir d'espions et de pisteurs... à incendier, torturer, massacrer à tour de bras ». D'ailleurs, « le récit des tueries des Turcs a toujours été follement exagéré et les détails enlaidis à plaisir » (il serait curieux de connaître à combien P. Loti estime les Arméniens massacrés. L'évaluation la plus faible est 600.000 âmes, mais avec probabilité pour 900.000, et cela sans compter les victimes des massacres antérieurs à 1914). Malgré cela, M. P. Loti supplie que l'on « isole » les Arméniens des Turcs à cause de leur « haine *réciproque* absolument irréductible ». Les Grecs et les Bulgares sont non moins l'objet de son animadversion. Il essaie de donner à celle-ci l'appui d'une raison politique en représentant les Turcs comme désireux de collaborer avec nous, les Anglais comme cherchant à ruiner notre influence et les chrétiens d'Orient comme en abusant. Je crois plutôt que les Turcs n'auraient pas été fâchés de nous voir tirer les marrons du feu pour eux avec l'intention de nous payer d'ingratitude si nous les aidions au détriment de nos Alliés. M. Loti ne comprend pas que chacun de ceux-ci a droit à tirer parti de l'alliance et que les Serbes et nous sommes ceux qui en ont tiré le plus grand profit, car la guerre avait pour but notre destruction: les autres sont venus à notre secours.

ÉMILE LALOY.

§

Le terrible cyclone qui a dévasté notre petite planète a laissé

derrière lui tant de ruines, de morts, d'épouvante que l'humanité, sans doute de très bonne foi, devait faire le rêve de supprimer dorénavant la guerre. L'idée d'une Société des Nations, dont parle M. Tchernoff dans le volume qu'il a publié chez Alcan : **les Nations et la Société des Nations** *dans la politique moderne*, n'est pas absolument nouvelle, on peut le savoir, si les événements de ces dernières années l'ont fait revenir dans la politique générale et, sans remonter à la Grèce antique comme on le fait quelquefois, on peut toujours rappeler le bon abbé de Saint-Pierre, qui dort aux plis désuets de sa *Polysynodie* et s'attendrirait sans doute en nous écoutant, — puisqu'à son époque on s'attendrissait sur tout. — Mais M. Tchernoff, s'il a écrit un ouvrage curieux, a voulu effacer d'un trait de plume tout ce qui est antérieur à la Révolution et son livre étudie le processus juridique devant infailliblement conduire à adopter ce régime trois grands pays : l'Amérique du Nord, la France et la Grande-Bretagne. Ses débuts, à la vérité, ne sont guère encourageants après les pénibles débats du Sénat américain; en France, les idées de ce genre portent toujours le costume un peu trop romantique de 1848 ; quant au *Commonwealth* des nations, c'est surtout une chose anglaise, admirable peut-être, mais qui reste encore « sur les genoux des Dieux ». L'établissement d'une Société des Nations se heurtera toujours, d'ailleurs, à deux très grosses difficultés : l'acceptation sincère et *permanente*, par tous les peuples, d'un super-Etat et la constitution d'une force coercitive susceptible de faire respecter et d'imposer au besoin les décisions prises. C'est dire que pour supprimer la guerre on risque toujours de la rétablir, et, en attendant que l'humanité devienne raisonnable, la solution rêvée ne semble pas prochaine.

L'Italie et les Yougo-Slaves, *avec un exposé des relations italo-yougo-slaves pendant la guerre et des documents à l'appui,* par Zdenko Moravec, est une brochure de discussion et qui revendique d'abord l'ancienneté de la désignation des peuples serbe et croate dont on indique le rôle pendant la guerre ainsi que les ambitions italiennes. Ce sont les persécutions et tortures endurées par les populations du fait de la tyrannie autrichienne, et où l'on rapporte que la plupart des otages pris dans la population furent massacrés de sang-froid, fusillés ou

pendus. Les Yougo-Slaves ont pourtant grossi les rangs des alliés de 80 à 100.000 hommes. Certains, captifs en Russie après la déconfiture de l'armée de François-Joseph, passèrent dans les troupes serbes. En France beaucoup s'enrôlèrent dans la légion étrangère. D'autres formèrent un corps de 42.000 hommes qui se battirent contre les Bulgares en 1916. M. Zdenko Moravec parle cependant des relations avec l'Italie durant la période de 1915-1919 ; Yougo-Slaves et Tchéco-Slovaques essayèrent vainement d'intervenir de ce côté et ne recueillirent que de la défiance. Les Italiens ne tenaient pas — et pour cause — à les voir grossir leurs rangs, ayant jeté leur dévolu sur les mêmes territoires de l'Adriatique. La récente équipée de d'Annunzio est le dernier épisode de cette controverse. — De curieuses pièces justificatives sont données en appendice de la publication de M. Zdenko Moravec qui reproduit également diverses photographies des atrocités autrichiennes.

Avec **les Etats-Unis d'Amérique et le conflit européen**, M. Achille Viallate a retracé l'historique de l'intervention américaine, — intervention qui fut lente à se produire sans doute, mais fit définitivement pencher la balance. Le récit suit jour après jour l'évolution des idées outre-atlantiques, où l'on ne vit d'abord dans les événements d'Europe qu'une occasion de gagner de l'argent. Mais la violation de l'indépendance belge, les attentats de Reims, de Louvain, le bombardement d'Anvers causèrent une impression fâcheuse. Naturellement la crise européenne, l'établissement du moratorium avait eu sa répercussion sur les marchés d'Amérique. La grosse difficulté aussi fut de faire entendre raison aux originaux d'Allemagne — qu'on a estimés à 9 millions — et dont la sympathie allait au pays natal. A propos de la question économique et des fournitures aux Alliés, M. Achille Viallate parle, longuement, d'ailleurs, des intrigues de ce parti, — complots et entreprises criminelles allant jusqu'à l'incendie, à la destruction des usines. Mais on sait quelle impression produisit le torpillage du *Lusitania*. Il fallut bientôt comprendre que la formidable guerre européenne, dans laquelle les Etats-Unis avaient pu jusqu'alors éviter d'être entraînés, se trouvait avoir autant d'importance pour eux, restés neutres, que pour les nations aux prises. Lors des élections, l'Amérique avait voté pour Wilson surtout, parce qu'il avait évité

la guerre ; mais l'Allemagne devait se charger, elle-même, de faire changer d'avis au président et au pays tout entier. — Le revirement actuel, même s'il avait l'importance qu'on a pu craindre et s'il était unanimement approuvé, tient à des causes très diverses et qui, d'ailleurs, ne seront pas moins curieuses à examiner.

Dans un recueil d'études sur **les droits nationaux des Juifs en Europe orientale**, le « Comité des délégations juives auprès de la Conférence de Paris », enfin, plaide *pro domo*, en partant de ce principe qu'on a nommé le Droit des minorités. Mais les « minorités » sont très relatives ; les Juifs se trouvent nombreux en effet dans certaines régions de Russie, de Roumanie, d'Autriche-Hongrie, où l'on cite des endroits où ils constituent 70 o/o de la population.

Ce qu'ils revendiquent, c'est une sorte d'indépendance ; ils voudraient être reconnus, en effet, comme « élément national » avec des droits et des avantages spéciaux.

Toutefois il ne faut pas oublier qu'avec les meilleures intentions du monde, ils introduisent ainsi l'Etat dans l'État, — ce qui se trouve peut-être déduit des principes de M. Wilson, mais constitue un avantage plutôt douteux.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Paul Deschanel : *La France victorieuse*, Fasquelle. — Général Gabriel Rouquerol : *Après la Victoire*, Berger-Levrault. — Général Percin : *Lille*, Bernard Grasset. — A. Morizet : *Le Plan 17*, Edit. de l'Humanité. — Admiral of the fleet Lord Fisher : *Memories*, London, Hodder and Stoughton.

Je lisais **La France victorieuse** de M. Paul Deschanel pendant que se posait sa candidature à la présidence de la République, et j'admirais les merveilleuses qualités d'esprit de l'auteur. Nous autres écrivains, nous sommes trop portés à dédaigner le genre oratoire (peut-être, un peu, *le Renard et les Raisins*)! Assurément il ne reste rien au bout de cinquante ans des plus brillants discoureurs, mais d'abord reste-t-il beaucoup plus de certains brillants gendelettres? et puis ce n'est pas sur l'avenir, mais sur le présent que l'orateur cherche à agir. Or cette action demande des dons intellectuels aussi précieux que ceux de l'écrivain.

Parler à l'improviste, sur n'importe quoi et n'importe quand et où, et toujours trouver l'expression juste, courtoise, claire, fine ou forte, c'est vraiment un mérite et pas mince ! Ce mérite, M. Deschanel l'a comme M. Poincaré, et nul n'était plus digne que lui de succéder à notre premier magistrat. Non, certes, que je nie les mérites analogues de M. Clemenceau, mais celui-ci est trop personnel, trop nerveux, trop plaisantin parfois : il n'a pas les qualités de sérénité un peu grave et d'impartialité un peu froide qui conviennent à un chef d'Etat. M. Deschanel, à ce point de vue, est en tous points l'homme de l'emploi, et le fait même qu'il n'a jamais été ministre est une qualité de plus ; il sera mieux ainsi au-dessus de tous les partis, comme il convient à un représentant du pays. J'ajoute que les 400 pages de *La France victorieuse* ne sont pas une simple enfilade d'improvisations, d'allocutions et de salutations ou congratulations ; on y trouve aussi, çà et là de très fortes pages, comme cette étude sur *Les Allemands et la science* qui a servi de préface à l'Enquête Petit-Lendet ; l'homme qui a écrit ceci est un esprit aussi documenté que judicieux.

HENRI MAZEL.

§

Sous le titre **Après la Victoire**, le général Gab. Rouquerol livre au public des notes et critiques qui sont, nous dit il, « une manifestation de l'état d'âme des gens du front, dans la première période de la guerre ». Ces notes concernent le commandement, les états-majors, les conceptions de la guerre, sa direction, son exécution, etc. Présentées sous la forme la plus discrète, sur le ton d'objectivité nécessaire pour leur donner toute leur portée, elles n'en constituent pas moins une critique très vive, parfois très mordante, implacable même, des errements suivis par certaines directions de la guerre. On éprouve quelque satisfaction à trouver sous la plume d'un officier général que, « conçue et conduite autrement la guerre aurait peut-être duré moins longtemps, qu'elle aurait coûté moins d'hommes et moins d'argent ». Beaucoup avaient le sentiment de cette vérité et n'osaient pas la formuler avec assurance. Voilà un homme du métier qui ne craint pas de la laisser entendre. Y aurait-il donc des constatations d'une certaine gravité à relever, d'une manière générale, dans le fonctionnement des organes du commandement? A coup sûr, oui. L'effacement de celui-ci, sa subordina-

tion aux états-majors, conséquence le plus souvent de la vieillesse du chef et aussi de la conception particulière de la guerre, ramenée à des opérations à grands fronts offensifs, avec le minimum de manœuvre, et seulement des mouvements tactiques, de faible envergure, que dirigent les organes subalternes du commandement. Il s'ensuit que les véritables dirigeants sont le plus souvent de jeunes officiers d'état-major, pour lesquels le général Rouquerol est particulièrement sévère. A la vérité, chacun, avec la forme inattendue qu'avait prise la guerre, avait à refaire son instruction militaire :

> Mais, tandis que les exécutants commençaient le rude apprentissage de la guerre de tranchées et apprenaient leur métier par la pratique, les dirigeants restaient enfermés dans leurs bureaux.

L'expérience, payée avec le sang, montait donc du bas vers le haut, « pour en redescendre ensuite, ajoute l'auteur, parfois longtemps après » et le plus souvent déformée par de fausses interprétations. L'effacement du commandement, qui se borne à homologuer les décisions prises par des subalternes, tel est donc le grand fait qui domine la première période de cette guerre. La sincérité réfléchie avec laquelle ce livre a été rédigé, sans qu'un seul nom soit cité, son ton désintéressé lui donnent une incontestable autorité. Souhaitons qu'il n'ait pas pour seul résultat de susciter de graves inimitiés à son auteur. Par le temps qui court, seule a droit de cité une vérité mitigée, fardée, qui n'offense personne.

Le général Percin et M. André Morizet font, chacun de son côté, le procès de l'état-major dans deux ouvrages intitulés, l'un : **Lille**, l'autre : **Le Plan 17**. Je regrette que ces ouvrages aient paru prématurément ; leurs auteurs auraient dû avoir la sagesse d'attendre. Les hommes qui dirigent nos affaires, à l'heure actuelle, sont en droit de prétendre qu'avant de prêter leur attention à des histoires aussi lamentables, ils ont à débrouiller une situation inextricable où nos intérêts généraux sont en jeu. Alors de quel poids peuvent être des intérêts particuliers? Ils peuvent ajouter, avec une apparence de raison, que notre dignité nationale nous fait une loi de conserver le silence sur nos affaires intérieures, si douloureuses qu'elles soient, tant que nos comptes à régler avec l'ennemi restent en souffrance. Il faut admettre cette thèse : d'autant plus qu'il n'y a plus longtemps à

attendre le moment où l'on pourra, sans inconvénient, rendre à chacun son dû. L'aventure du général Percin est l'exemple le plus saisissant des déformations que peut inspirer la passion politique. Je crois qu'il n'y a pas eu d'homme plus abominablement calomnié au cours de cette guerre. Le récit de ses tribulations pour arriver à se faire rendre justice est singulièrement instructif. On peut imaginer, en se rapportant à ce mémorable exemple, la peine qu'aurait un simple mortel, privé des hautes relations dont disposait le général Percin, à se faire rendre un semblant de justice, eût-il cent fois raison, contre les puissants de cette république égalitaire. M. André Morizet a donné pour sous-titre à son ouvrage : *Etude sur l'incapacité de l'Etat major avant et pendant la Guerre.* Ce sous-titre est suffisamment clair. Mais ne serait-il préférable d'apporter dans une telle étude moins de passion et de parti pris? Elle comporte l'histoire intérieure, à grands traits du Conseil supérieur de la Guerre depuis 1910 jusqu'au début de la guerre. La cabale qui aboutit, en 1911, à évincer le général Michel de la vice-présidence du Conseil supérieur de la guerre, parce qu'il annonçait l'attaque allemande par la Belgique et parce qu'il pensait à organiser nos réserves, constitue une page piquante de notre histoire militaire contemporaine.

JEAN NOREL.

§

Les **Mémoires** de Lord Fisher, dictés par lui en septembre 1919, n'ont rien, dit-il, « qui approche de l'idée d'une biographie ». Ils ne sont en effet qu'une suite de chapitres se suivant sans aucun ordre et n'ayant de commun que d'être des souvenirs de l'auteur et de viser à son apologie. Ils n'en sont pas moins fort intéressants, car non seulement Fisher sait raconter et a la passion de l'humour anglais, mais, de plus, c'est un des plus grands génies en matière de guerre navale. Essayons donc de résumer son livre.

Petit-fils d'un clergyman, fils d'un capitaine de Highlanders, Fisher, orphelin de bonne heure, fut élevé par un oncle tombé dans la pauvreté. A 13 ans, le 12 juillet 1854, il devenait aspirant à bord du *Victory*, le vaisseau de Nelson : toute sa vie, il sera hanté par le désir de renouveler les exploits de celui-ci. A 19 ans, en Chine, il commande par intérim H. M. S. *Coromandel.* Il passe ensuite à l'école des torpilles, ce qui lui valut, vers

1867, d'être délégué pour assister à la prise de possession de Wilhelms Chaven par Guillaume Ier. « Le roi me demanda au lunch pourquoi j'avais été envoyé, et s'il n'y avait personne d'autre s'y connaissant en matière de torpilles. Je ne pense pas en effet qu'il y en eût. » De là, Fisher alla à Kiel voir les mines sous-marines allemandes.

Autant que je sache, celles d'aujourd'hui sont à peu près ce qu'elles étaient alors et les goëlands se reposaient sur leurs protubérances comme maintenant... Mais le premier Lord naval de cette époque ne croyait pas aux mines, torpilles et sous-marins... Avec une extraordinaire impudence, je lui avais dit que la mine sous-marine allemande de Hertz révolutionnerait la guerre navale au point d'empêcher une flotte d'en poursuivre une autre, celle qui fuirait lâchant des mines sous-marines dans son sillage, et que les opérations marines soudaines à la Nelson seraient entravées. Le premier Lord me traita de jeune désespéré : il se souvenait de la folie que j'avais eue de prophétiser la condamnation des mâts et des voiles, alors encore souverains... Je fus donc embarqué pour la Chine. Longtemps après, Sir H. Yelverton, qui devint premier Lord naval, déterra mon mémoire que j'avais intitulé : « La guerre sur l'Océan » et en soutint les vues. Il discourait sur les sous-marins et les mines, et énonçait le principe [que Fisher ne cessa de préconiser] : « *Frappez juste le premier, avec toute la force possible, et continuez sans interruption.* »

Cette mine de Hertz est encore *la reine des mines*, et si dans les années qui ont précédé la guerre nous n'en avions pas fabriqué d'autre (au lieu de chercher à l'améliorer), nous n'eussions cessé d'abattre du gros gibier. Mais nos mines n'étaient que des pétards : les vaisseaux ennemis leur survivaient toujours et revenaient au port, tandis que les nôtres coulaient... De bonne heure, pendant la guerre, je recommandai aux autorités de semer la mer du Nord de mines au point de rendre les opérations impossibles et alors de pénétrer dans la Baltique avec la flotte anglaise. Nous eussions ainsi bloqué le débouché du canal de Kiel dans la mer du Nord et réglé le compte des neutres. Lorsqu'ils auraient sauté, *nous aurions juré que c'était sur une mine allemande.* Les Allemands avaient commencé d'en poser, et une mine, quand elle saute, ne donne pas un ticket pour indiquer sa nationalité. Sans doute, nos mines étaient si mauvaises qu'on ne pouvait les prendre pour des allemandes, mais quoique n'étant que des pétards, elles suffisaient pour couler un vaisseau marchand. On eût de plus paralysé les sous-marins allemands, moins en les faisant sauter qu'en accrochant leurs hélices. Ce n'est qu'à la fin de la guerre (ce fut le 15e « trop tard » du discours si vrai et si mémorable de M. Lloyd George) que le Foreign

Office anglais permit ces mesures ; les Etats-Unis envoyèrent alors des mines par milliers...

J'avais acheté un certain nombre de vaisseaux superbes et rapides pour poser les mines, mais, après mon départ en mai 1915, ils furent détournés pour d'autres usages.

Revenu de Chine, Fisher commanda un vaisseau de la flotte de Hornby devant Constantinople en 1878, puis fut nommé au commandement de l'*Inflexible*, produit plus fameux que réussi de la collaboration des plus fameux constructeurs de l'époque. Il prit part sur ce navire au bombardement d'Alexandrie. En 1899-1902, il termina sa carrière sur mer en commandant la flotte de la Méditerranée. Il devint ensuite deuxième Lord naval, puis premier le 20 octobre 1904. En cette qualité, il allait préparer la guerre contre l'Allemagne.

Il commença par supprimer les dépenses inutiles, fit vendre tous les vaisseaux ne pouvant rendre pendant le combat des services justifiant leur entretien et fit entamer et achever la construction du premier dreadnought en un an.

En mars 1907, il résumait ainsi les conséquences de son œuvre :

C'est un fait certain que l'Allemagne n'a pas encore commencé la construction d'un seul dreadnought, ni d'un seul navire de combat ou grand croiseur depuis 18 mois. Elle a été paralysée par le *Dreadnought*. Plus l'Amirauté allemande a réfléchi sur ses qualités, et plus elle s'est convaincue que toute sa flotte de bataille actuelle était sans valeur, faute d'une artillerie assez puissante ! La moitié de la flotte allemande actuelle est juste aussi forte que les croiseurs cuirassés anglais.

L'Amirauté allemande a lutté avec le problème du Dreadnought et n'a rien fait. Pourquoi ? Parce qu'elle est contrainte de dépenser 313 millions de francs à élargir et approfondir le canal de Kiel et à draguer ses ports et leurs approches. Si elle ne le faisait pas, elle ne pourrait construire des dreadnoughts allemands, car ils ne pourraient flotter. Mais il y a encore une raison que l'on n'a pas indiquée : nos cuirassés ont un trop fort tirant d'eau pour s'approcher de la côte et des ports allemands (nous devons y embarquer assez de combustible pour qu'ils puissent aller au loin), mais les Allemands vont dépenser 313 millions à des dragages qui permettront à nos vaisseaux actuels d'aller les combattre dans leurs propres eaux, ce qu'ils ne pouvaient faire auparavant.

Et en mai 1907, Fisher écrivait encore :

L'Angleterre a 7 dreadnoughts et 3 croiseurs dreadnoughts (meilleurs

à mon avis que les dreadnoughts proprement dits), au total 10 dreadnoughts construits ou en construction. Il est douteux qu'un seul dreadnought allemand ait été commencé.

En 1906, Fisher avait reçu les félicitations de M. Loubet, alors président de la République, et le grand cordon de la Légion d'honneur dans les circonstances suivantes :

Les Allemands demandèrent impérieusement au Portugal des concessions à Madère. La plus significative équivalait à une station de charbon isolée et fortifiée. Un samedi, à 10 h. du soir, l'ambassadeur d'Allemagne rendit visite au premier ministre portugais et lui dit que s'il n'avait pas de réponse le lendemain à la même heure, il demanderait ses passeports. Les Portugais nous envoyèrent un télégramme. Cette nuit-là même, la flotte anglaise reçut l'ordre de partir. Le lendemain, l'ambassadeur d'Allemagne dit au premier ministre qu'il avait mal déchiffré, en était consterné et ne partait pas, car il avait été réprimandé par son gouvernement.

Fisher préconisait de « copenhaguer » la flotte allemande comme Nelson celle du Danemark. Guillaume le savait et le mentionna dans un entretien avec le financier Beit, probablement avant Algésiras. En 1908, Fisher renouvela sa proposition, l'Angleterre ayant beaucoup de bons sous-marins et 7 dreadnoughts, tandis que l'Allemagne n'avait que 3 sous-marins et pas de dreadnought.

Je m'adressai, dit Fisher, à Sa Majesté et je lui citai des maximes de Mr Pitt au sujet de la façon de traiter un ennemi probable avant qu'il ne soit trop fort... Par suite, en vue du dessein publiquement et inébranlablement poursuivi par le gouvernement allemand de rendre dangereuse la situation de la puissante marine anglaise, il me semblait simplement sage (*sagacious*) de saisir la flotte allemande pendant que c'était si facile (peut-être même sans verser de sang), de la façon que j'avais esquissée à Sa Majesté. Mais hélas ! ce simple chuchotement exaspéra contre le premier Lord naval que l'on supposait belliqueux et qui était en réalité pacifique, et le projet fut condamné. A cette époque l'Allemagne était particulièrement ouverte à cette *pénétration pacifique* (ses ports et le canal de Kiel venant d'être dragués pour permettre la construction des dreadnoughts allemands)... Les Allemands avaient ainsi rendu possible aux 33 pre-dreadnoughts anglais d'attaquer leurs rivages, trop peu profonds pour cela auparavant. La détresse et l'impréparation de l'Allemagne à ce moment étaient telles qu'il fallait agir à l'instant favorable comme Nelson à Copenhague. Hélas ! nous, nous n'avions ni Pitt, ni Bismarck, ni Gambetta !

Cette proposition ayant été rejetée, nous fûmes réduits pour notre inévitable guerre avec l'Allemagne à concentrer toute notre force navale sur le décisif théâtre de la guerre dans la mer du Nord. Ce fut fait si silencieusement que le public n'apprit que par un article de l'amiral Mahan dans le *Scientific American* que 88 o/o des canons anglais étaient pointés contre l'Allemagne.

Déjà, en 1903, une Commission composée de Lord Esher, Sir George Clarke et Fisher avait été chargée d'étudier la réforme du War Office. Fisher y préconisa une forte réduction de l'armée, celle-ci coûtant presque aussi cher que la marine et ne constituant qu'un instrument fort médiocre. A la fin de 1908, consulté sur la possibilité d'une descente en Angleterre, il déclara que l'on pourrait faire débarquer *par surprise* un corps d'une douzaine de mille hommes, mais pas deux, et suggéra que « comme mesure de précaution pour rassurer le pays, ce serait une bonne chose de décider que *deux divisions de troupes régulières resteraient toujours dans la Grande Bretagne* comme la Home Fleet ». Ce principe fut malheureusement appliqué pendant la guerre, au moins jusqu'à la fin de mars 1918. Fisher fut d'ailleurs toujours l'adversaire irréductible de l'envoi d'un corps expéditionnaire sur le continent, comme on le fit en 1914. Il n'admettait que des expéditions en liaison avec la marine. Celle qu'il préconisait surtout devait avoir lieu sur une grève sablonneuse de 14 milles de longueur située en Poméranie à 90 milles de Berlin et dont il est impossible de défendre le sol plat contre les obus d'une flotte, « aucune fortification ne pouvant résister à des projectiles de 1450 livres ».

Fisher se démit de ses fonctions de premier Lord naval en 1910, mais continua à s'occuper de la flotte. En 1912, il batailla en faveur de l'emploi du pétrole comme combustible à bord des navires de guerre.

Sans aucun doute, écrivait-il le 20 septembre, un croiseur allemand de ce genre est en construction ! Nous devons nous hâter... mais ces damnés politiciens l'empêchent... Quoi, disent ces tremblants idiots, encore une autre révolution à la dreadnought !... Ils ne peuvent comprendre qu'il y a là un « plus grand que le dreadnought »! Imaginez une cible présentant 33 o/o de moins qu'aucun vaisseau existant. Ni cheminée, ni mâts, ni fumée; il emporte 5.000 tonnes de pétrole, assez pour faire le tour du monde sans en reprendre. Songez à ce que cela signifie. A la place des cheminées et des chaudières, il a un trou cuirassé contenant 10 bateaux à moteur... lançant des torpilles de 21 pouces

parcourant 5 milles ! Imaginez qu'on les lâche dans un combat naval ! [*N. B. de 1919.* Ce sont ces bateaux-là qui ont coulé ces jours derniers deux cuirassés bolcheviks.] Imaginez des projectiles de plus d'une tonne allant un mille (et même davantage) plus loin que les projectiles de ces canons de 34 cent., qui ont à bon droit stupéfié l'humanité et qui ont été cause que tous mes collègues (sauf un, et c'est notre futur Nelson ! [Jellicoe]) m'ont cru fou parce que je les imposais malgré leur désapprobation. Mais voyez où nous en sommes en conséquence ! Nous allons avoir 16 dreadnoughts anglais à canons de 34 cm. avant que les Allemands en aient un !!! Il en sera ainsi avec le *Non-Pareil* ! Il nous faut l'avoir... Jamais durant toute ma vie je n'avais travaillé aussi dur que pour l'avoir. . . . .

Recopiant cette lettre en 1919, Fisher ajoutait :

Après cela, vint le canon de 37 cm 1/2, puis celui de 45 ; on était prêt pour le construire le 22 mai 1915 et l'*Incomparable,* de 40.000 tonneaux et 40 nœuds, devait en être armé. . . . . . .

Au commencement de la Grande Guerre, Callaghan, qui commandait la flotte anglaise, fut remplacé par Jellicoe, conformément à l'avis de Fisher, mais il ne réalisa pas toutes ses espérances. Fisher lui reproche d'avoir cessé la poursuite par crainte des mines après l'anéantissement du *Blücher* et dit que des témoignages allemands prouvent que les autres croiseurs allemands étaient à ce moment hors d'état d'échapper. Dans les 24 heures de la destruction des deux croiseurs de Cradock par von Spee, Fisher fut nommé de nouveau premier Lord naval. Il détacha aussitôt deux croiseurs dreadnoughts

qui firent un voyage de 7000 milles sans un accroc à leurs chaudières ou à leurs machines. Ils arrivèrent aux îles Falkland presque en même temps que von Spee et ses 11 navires. Cette nuit-là même, von Spee, nouveau Casabianca avec son fils à bord, gisait au fond de l'eau avec tous ses vaisseaux, sauf un (qui fut coulé aussi peu après). Je réitère au sujet de von Spee, car notre peuple ne comprend pas encore que son anéantissement fut notre salut, que, sans cette victoire, 1, nous n'aurions pas eu de munitions, car notre nitrate venait du Chili ; 2-3, nous aurions perdu le Pacifique, car les Falkland devenaient un autre Héligoland et une base sous-marine (von Spee avait recruté des réservistes pour les fortifier) ; 4, il serait allé au Cap de Bonne-Espérance et y eût massacré notre escadre... ; 5, le général Botha et sa grande flotte de transports, en route pour la conquête du Sud-Ouest africain allemand, eussent été détruits ; 6, l'Afrique, sous Hertzog, serait

devenue allemande ; 7, von Spee, dispersant son escadre, eût exterminé le commerce anglais sur tous les océans.

Dès le 4 novembre, 4 jours après sa réinstallation, Fisher, avec l'appui d'Asquith et de Lloyd George, commandait la construction de 612 navires pour réaliser son expédition de la Baltique. Ses plans furent traversés par la demande des Russes, le 2 juin 1915, pour une attaque des Dardanelles et par les plans de Sir John French pour une attaque contre la côte de Flandre. Fisher consentait à la seconde, à la condition que l'armée et la marine coopérassent, mais il resta irréductible contre la première (elle coûterait 12 navires avant de réussir, disait-il). Même après ce qu'ont dit Schreiner et Morgenthau, il soutient que les mines seules suffisaient à rendre impossible une attaque *exclusivement navale*. Or, au commencement de 1915, Kitchener ne croyait même pas pouvoir disposer d'une division (la 29e) pour une opération à laquelle finalement il consacra 200.000 hommes. Après avoir donné une première fois sa démission pour cette raison, Fisher, le 22 mai, voyant que les Dardanelles allaient absorber les ressources destinées à l'expédition de la Baltique, donna sa démission.

Outre les 612 navires (parmi lesquels les 37 fameux monitors), il avait fait pousser la construction des aéroplanes et des dirigeables, négligée avant lui. Il avait aussi fait mettre en chantier 5 grands croiseurs de bataille filant 33 nœuds et ayant un léger tirant d'eau et des canons de 45 cm. portant à 26 milles. Le secret gardé à leur égard les fit nommer en Angleterre *Hush Hush* (silence). Ceux qui les critiquaient, écrit Fisher, « ne comprenaient pas que la vitesse est une armure quand elle est associée à de gros canons, car la vitesse permet de maintenir le vaisseau à une distance où l'ennemi ne peut l'atteindre et où on peut soi-même atteindre l'ennemi à chaque coup, puisqu'on a des canons tirant plus loin ».

Après le départ de Fisher, ses plans furent abandonnés et les constructions ordonnées par lui plus ou moins retardées (à ce qu'il dit). Il n'en doit pas moins être considéré comme un des grands vainqueurs de la guerre et comme une figure à opposer à Hindenbourg et à Ludendorff. Le jour où Edouard VII l'avait appelé à l'Amirauté, il avait damé le pion à Guillaume II et trouvé *un plus grand que Tirpitz.*

ÉMILE LALOY.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

LES « BOURGEOIS ROUGES » DU DÉFAITISME IMPÉNITENT. — Au cours de ma chronique du 1er décembre, j'avais parlé en quelques lignes, tout à fait incidemment, de M. Paul Colin, correspondant occasionnel, à Bruxelles, du journal *l'Humanité.* J'écrivais que ce correspondant renseignait ses lecteurs d'une manière complètement inexacte sur ce qui se passe dans le parti socialiste belge. Et, comme indice de sa déformation spéciale, je citais une déclaration impie, tapageuse et ridicule, faite surtout pour attirer l'attention sur sa personne, et qu'il avait publiée dans un périodique bruxellois, *l'Art libre* : « J'espère vivre assez vieux pour voir l'Allemagne victorieuse, etc... »

Or, dans une lettre au directeur du *Mercure de France,* et qui n'est qu'une bordée d'injures à mon endroit, M. Paul Colin affirme n'avoir jamais publié de telles choses : c'es donc qu'un de nous deux, lui ou moi, ment, travestit, falsifie. M. Colin va plus loin. Dans le dernier numéro de *l'Art libre*, que j'ai sous la main, il accuse le socialiste Jules Destrée, notre éminent ministre des Sciences et des Arts, d'avoir forgé cette machination contre un petit journaliste bruyant mais insignifiant, un petit « bourgeois rouge », comme s'intitulent les collaborateurs de *l'Art libre,* cocasse feuille de défaitisme impénitent, dans laquelle, malgré son titre, j'ai vainement cherché la moindre trace d'art, de style ou de pensée. M. Jules Destrée, à en croire M. Colin, aurait fabriqué de toutes pièces la déclaration imputée au correspondant occasionnel de *l'Humanité*, puis l'aurait fait répandre par ses « valets » (*sic*). Cette explication ne résiste pas à l'examen des textes. Et tout d'abord, elle est invraisemblable : on ne s'imagine pas un Jules Destrée, un de nos principaux orateurs parlementaires, un de nos meilleurs écrivains, un des socialistes belges de la toute première heure, et la figure la plus caractéristique et la plus attachante de notre Wallonie, s'abaissant à poursuivre d'une haine souterraine un petit quidam sans portée... Et puis, les « valets » de Destrée, qu'est-ce que cela veut dire ? Mon ami Louis Piérard, député socialiste du Borinage, c'est-à-dire de la fraction la plus enthousiaste du socialisme belge, n'a rien d'un valet. Eh bien, c'est le

député et poète Louis Piérard qui m'a signalé, sans y attacher, je dois le dire, d'autre importance qu'un haussement d'épaules, l'élucubration grossière du très incidentel M. Paul Colin. Mais avant Piérard, avant que les électeurs belges ne se fussent prononcés dans un sens à la fois démocratique et national, M. Jules Destrée, agissant sous sa propre responsabilité, avait cru devoir avertir l'*Humanité* qu'elle risquait de fausser l'entendement de ses lecteurs quant aux choses de Belgique en continuant sa confiance à son correspondant bruxellois. Et Destrée appuyait son avis en citant, de mémoire, la déclaration de *l'Art libre*. Cette déclaration, telle que la rapportait Destrée, fut reproduite par quelques journaux français, notamment *l'Eclair* de mon brillant confrère et ami Emile Buré. L'*Humanité* protesta, cria au faux, tout comme elle se remit à crier quand l'*Action francaise*, dont j'avoue admirer la bonne besogne d'éclaircissement de l'esprit public, me fit l'honneur de reproduire une partie de ma chronique du 1er décembre. Cependant, le très scrupuleux titulaire de la « Revue de la Presse » à l'*Action francaise*, M. R. Havard de la Montagne, tint à tirer les choses au clair. Il se reporta, ainsi que l'y conviait le journal socialiste, aux explications fournies par M. Colin dans l'*Humanité* du 8 novembre et il y releva, authentifié par le petit « bourgeois rouge », le texte suivant : « J'espère être encore en vie (au lieu de j'espère vivre assez vieux) au jour où l'Allemagne victorieuse dictera, sans leur avoir permis de la discuter, une paix infâme à ses ennemis, car ce jour-là, je me référerai à ma protestation d'aujourd'hui. » Et M. R. Havard de la Montagne de conclure : « La différence est-elle si grande ? Le texte authentique comme le résumé qu'en a donné le *Mercure* contient l'expression d'un vœu sacrilège. » (*Action francaise* du 4 décembre 1918.)

L'opinion de M. Paul Colin sur le Traité de Versailles n'est évidemment d'aucun poids, et je pense que personne ne se serait donné la peine de la relever, en tant que limitée à sa collaboration à l'*Art libre*, mais il était inadmissible de le laisser continuer à tromper les lecteurs de *l'Humanité* sur les véritables sentiments populaires belges. Que M. Colin méprise les sentiments admirables de notre prolétariat, c'est son droit de « bourgeois rouge ». Seulement, il outrepasse ce droit quand il déforme ces sentiments, comme ce fut, à nouveau, le cas dans sa

dépêche à *l'Humanité* sur les élections belges du 18 novembre. Il les représentait comme une victoire de la Révolution et ajoutait que désormais la question dynastique était posée en Belgique.

La vérité est tout autre, aussi bien en ce qui concerne l'opinion des socialistes belges sur le Traité de Versailles, que sur la signification des récents succès électoraux du Parti ouvrier et sur les rapports du socialisme national avec la monarchie. En ce qui touche le Traité de Versailles, M. Barthou a très justement fait observer au Parlement français que pas une voix d'extrême gauche ne s'était élevée à la Chambre des Représentants de Belgique pour demander un adoucissement des conditions faites à l'Allemagne. Bien plus, de nombreux élus socialistes de mon pays n'ont pas dissimulé les déceptions que leur causait la paix wilsonienne, et quelques-uns d'entre eux ont lutté pour la réintégration du Grand-Duché de Luxembourg dans la communauté belge, pour la restitution d'une partie de notre Limbourg annexée en 1839 par la Hollande, pour la libre disposition de la rive gauche de l'Escaut. Quant aux dernières élections, le Congrès général du Parti ouvrier belge s'est chargé lui même, sans prendre conseil du correspondant de *l'Humanité*, d'en tirer des conclusions, dont l'essentielle a été de se rallier à une majorité considérable à la participation socialiste au Gouvernement du roi. Le Président de la Chambre, M. Emile Brunet, ministre d'Etat, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats, est un socialiste. Le 1er janvier, au nom de la députation nationale, il est allé au Palais présenter des vœux au Roi, à la Reine et aux Princes, qui sont l'incarnation du principe de continuité du principe monarchique. Les cadres monarchiques ne sont pas incompatibles avec l'évolution démocratique, voire socialiste. Les ministres socialistes Vandervelde, Anseele, Destrée et Wauters sont de loyaux et fidèles conseillers du roi Albert. Personne ne songe dans notre pays à renverser la monarchie, qui apparaît comme un trait d'union entre les partis. En cette période de reconstitution nationale, où ce n'est pas trop de la convergence de tous les efforts, ce serait un joli désordre si les partis venaient à se chamailler sur l'élection d'un tel ou d'un tel à la Présidence de la République... Ce sont des faits, simplement des faits que je cite là. Qu'ils ne soient pas selon le goût de la majorité actuelle du parti socialiste français, je n'en disconviens pas. Mais la déconvenue de *l'Humanité* n'excuse pas les déformations de M. Colin. Du

reste, je tiens cet incident pour clos, depuis que M. Auguste Dewinne, journaliste foncièrement loyal et socialiste nettement patriote, semble être redevenu le correspondant régulier de *l'Humanité*.

Les injures de M. Paul Colin m'ont toutefois incité à me procurer le dernier exemplaire de *l'Art libre* et à examiner ce journal. M. Paul Colin nous y apprend que M. Clemenceau est « un vieillard sadique et fou » et que, sous lui, « la France vit dans l'abjection ». Il nous révèle aussi que « Noske s'appuie sur M. Clemenceau par l'intermédiaire de ses mitrailleuses » (???) Un autre collaborateur se plaint d'être plongé dans la « nuit noire de la Victoire ». Serait-ce forcer sa pensée que d'écrire qu'il eût souhaité le soleil clair de la Défaite ? Un correspondant parisien de *l'Art libre* écrit « qu'il ne faut plus procréer pour ne pas fournir un soldat de plus à la gueuse » et qu'en cas de guerre, le mieux serait de « s'amputer des bras et des jambes ». Les colonnes de *l'Art libre* sont largement ouvertes à des collaborateurs boches — et comment ! — qui exposent en de lourdes colonnes des questions esthétiques qu'un rapin de Montparnasse résumerait en trois lignes. Mais tout ce qui touche à la France horrifie ces messieurs ; ils bafouent le génie de Verlaine et opposent des manifestations d'un art étranger et déjà démodé à la jeune école française de peinture, cependant qu'il fait grief au *Mercure de France* d'accorder trop d'importance à Edmund Gosse dans ses « Lettres Anglaises ». Ce qu'ils reprochent à Edmund Gosse, le grand critique anglais, c'est d'être trop préoccupé... des questions anglaises. Sans doute le préféreraient-ils de formation boche, ou hottentote ! Mais le plus joli, c'est le passage où ils expliquent pourquoi ils sont devenus des bourgeois rouges : « parce que les officiers n'ont pas su découvrir sous nos uniformes de soldats de deuxième classe les bourgeois que nous étions et nous ont imposé des besognes domestiques ». Je crois que cela se passe de commentaires. Il y a dans tout cela un effroyable relent d'aigreur, d'envie, d'impuissance, de médiocrité, d'incohérence et de puffisme.

On me signale que dans un succédané de *l'Art libre* je suis traîné dans la boue. Cela m'honore ; je tiens à faire remarquer toutefois que dans sa lettre au directeur du *Mercure de France*, datée du 27 décembre, M. Colin écrit qu'il vient seulement de

prendre connaissance de ma chronique, ce qui ne l'empêche pas de m'injurier ou de me faire injurier au sujet de cette chronique antérieure d'un mois à sa lettre.

M. Paul Colin m'appelle « le juif Fuss-Amoré ». Que l'admirateur du juif Trotzki et de tous les juifs trépidants et sanguinaires de l'ignoble bolchévisme se détrompe, je ne suis pas un juif, mon hérédité est foncièrement catholique, encore que dans son avant-dernière génération ma famille, du moins un de ses membres, feu mon père, ait évolué vers la libre pensée. Je suis fier de mes ascendants, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont été et surtout du désintéressement complet qui a été leur caractéristique aussi bien dans le haut enseignement que dans la magistrature, le barreau et la politique belges. Il est bien facile de savoir si un homme descend ou non de lignée juive : avant la Révolution française, l'état civil n'était tenu que par les paroisses et les juifs n'y étaient pas inscrits. Bien au delà de 1789, je retrouve les traces des miens, aussi bien du côté paternel que maternel, et nul d'eux n'a jamais tenu d'emploi vil ni de lucre.

M. Paul Colin m'accuse d'évolutions nombreuses. C'est encore un mensonge. Un de mes frères a été anarchiste militant, c'est vrai. Il est devenu syndicaliste. Mais c'est lui qui signa avec Kropotkine, Malato et Cornelissen le manifeste des libertaires préconisant la résistance armée au crime allemand. Il paya d'exemple en s'enrôlant. De 18 à 20 ans, j'ai été séduit par l'humanitarisme. Dès mes vingt-deux ans, je m'étais repris. Mes amis peuvent l'attester. Je vais avoir 43 ans. Ce que j'ai écrit entre mes vingt-deux ans et mon âge d'aujourd'hui se relie par le sentiment que les nécessités nationales doivent tout primer et que la politique est éminemment réaliste, s'accommode mal des idéologies et des dogmes. Je n'ai jamais été inscrit à aucun parti et les partisans ne m'intéressent qu'en fonction de la vigueur et de la précision de leur sentiment national. C'est pourquoi mes sympathies belges s'étendent à la fois à certains catholiques, à certains libéraux, à certains socialistes et même à certains libertaires, comme Jules Moineau, qui se conduisit en héros pendant la guerre. Et, M. Paul Colin dût-il en être suffoqué, j'admire, dans plusieurs de leurs parties, les doctrines de l'*Action française*, dont je ne manque jamais de recommander la lecture à ceux de mes amis belges ou français qui tiennent à mettre de l'ordre dans

leurs idées. Mais les Belges possèdent un beau sens foncier et les petits « bourgeois rouges » du défaitisme impénitent n'ont chez nous aucune action.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Espagne.

LE BILAN POLITIQUE DE 1919. — Le *Temps*, jaloux des lauriers de son grand homonyme anglais, a édité, lui aussi, un *Supplément* spécial dédié à l'Espagne (1). Illustré avec goût, écrit en partie par d'illustres financiers de *tras los montes*, il constitue un document à conserver pour tous ceux qu'intéresse l'avenir économique de nos voisins — et ils sont, certes, nombreux en France. Nos amis d'Espagne ne sauraient se plaindre qu'on les délaisse.... On demande même l'alliance (V. *L'Exportateur Français*, 1919, n° 174, p. 26). Ce n'est, partout, que protestations d'amour tendre.

Dans *La Marche de France*, 1919, *volume* 7, M. Paul Deschanel, évoquan *L'Amitié franco-espagnole et l'essor nouveau de la famille humaine*, va jusqu'à invoquer — au passé — une « fraternité d'armes » et, en un âge où Corneille se voit attribuer les chefs-d'œuvre de Molière, rappeler la dette du *Cid*. « L'histoire — ajoute-t-il — dira un jour quels concours discrets nous ont donnés les ressources de l'Espagne » à travers « la tourmente qui vient de bouleverser le monde ». Certes. Mais l'histoire, si elle veut être digne de sa mission, dira aussi autre chose. Dans notre dernière chronique, nous suggérions qu'il serait fort édifiant de pouvoir dévoiler, pièces en mains, le petit jeu des diplomates, au plus fort de la mêlée. Et voilà que nous avons lu, dans le *Daily Telegraph*, que le « contre-amiral Decker », dans une lettre adressée à M. Daniels, secrétaire de l'Amirauté américaine, s'est livré à de sensationnelles révélations, qui, à bref délai, feront l'objet d'une stricte enquête parlementaire... (N° 20189, p. 12 : *U. S. Ambassador to Spain.*)

De quoi s'agit-il donc? Mais ce contre-amiral Decker, n'est-ce

(1) Numéro du 29 décembre 1919 : *Relations commerciales entre l'Espagne et la France*, par D.-J.-M. Gonzalez, Secrétaire général de la Chambre de Commerce de Madrid ; *Chemin de fer direct de la frontière à Algésiras*, par l'ingénieur A. González y Echarte ; *L'énergie hydro-électrique en Espagne*, par M. Urrutia, Ingénieur-Directeur de la *Hidro-Eléctrica; Le développement industriel de l'Espagne*, par le comte de Bugallal, *etc.*, *etc.*

pas le « capitaine Decker », ex-attaché naval américain à Madrid? Précisément. Et comme, seul des employés du *Bureau Naval* français capable de rédiger au courant de la plume, voire de « taper » à la machine, un rapport en anglais, nous fûmes, depuis son arrivée à Madrid en l'été de 1917, durant de longs mois en constante communication technique avec lui, nous pouvons bien lui rendre ce témoignage public qu'il a été, pendant la guerre, entre tous les chefs de missions alliées dans la capitale espagnole, l'un des plus constamment et scrupuleusement et méticuleusement dévoués pour le bien du service. Or que dit M. Decker dans sa lettre? Simplement ceci : que M. Joseph Willard, ambassadeur des Etats-Unis en Espagne, faisait de son mieux pour déjouer ses efforts et ceux de ses collègues en vue d'empêcher l'utilisation des ports espagnols par les sous-marins allemands. Et il va jusqu'à l'incriminer d'avoir voulu persuader l'Espagne de faire cause commune avec les Centraux, après les premiers succès allemands dans l'offensive de 1918......Nous lisions cela dans le *Daily Telegraph* le jour même où nous parvenait, de Madrid, — avec la protestation de M. Dato, ex-ministre des Affaires Etrangères en 1918, contre les allégations de M. Decker — le texte — daté du 29 décembre — d'un manifeste insolent du chargé d'affaires de l'ambassade d'Allemagne aux journaux de là-bas à propos de la publication, par eux, de documents empruntés au livre de Kautsky. Ce boche avait le front — ô République démocratique d'Ebert! — de prendre la défense de son Kaiser, attribuant les criminelles annotations que l'on sait à une exaltation d'esprit passagère, et de réaffirmer les sottises légendaires d'antan sur les causes de la guerre, due uniquement..... aux attaques aériennes et à la violation des frontières allemandes! La voilà bien, la diplomatie, dans sa virginale splendeur, et comment voudriez-vous, mon cher D. Manuél Aznar, directeur de *El Sol*, que, correspondant à vos aimables objurgations, je peignisse des tableautins d'une Espagne à la Watteau, quand tout l'art impitoyablement réaliste de votre Goya national ne suffirait point à en fixer l'aspect troublé actuel (1)?

(1) Le 27 décembre, D. Manuel Aznar nous écrivait qu'il nous « lisait toujours » et « suivait avec intérêt nos jugements sur l'Espagne », ajoutant, entre autres phrases, celle-ci, à laquelle nous souscrivons pleinement : « *Estimo que España está atravesando una profunda crisis de transformación dolorosa, pero que cuando esta crisis haya pasado, brotará con más fuerza que nunca*

L'année qui finit aura été, pour l'Espagne, une année de crises politiques. Quatre gouvernements s'y sont succédé au pouvoir. Tous se sont présentés aux *Cortes* avec de fort beaux programmes d'action, une infinité de projets nouveaux. L'un d'entre eux, même — celui de M. Maura — s'est payé le luxe de la fabrication, *por arte de birlibirloque*, de *Cortes* sur mesure, à sa pointure, à sa taille, pour mieux gouverner encore. On sait quel fut l'aboutissement de cette comédie et comment ce Parlement — qui siège toujours sur les bancs du *Congreso* — vit la plus grande partie de ses mandats taxés de fraude et le ministère, qui l'avait créé à son image et à sa ressemblance, contraint d'abandonner le *banco azul* avant même d'avoir pu réunir l'Assemblée! Le Cabinet de M. Sánchez de Toca, dont nous saluâmes, en fin juillet dernier, l'avènement en un article de *la Dépêche* de Toulouse, avait réussi à se conquérir la confiance des gauches parlementaires et eût vécu, sans l'obstruction de M. La Cierva, qui, délaissant le calme de ses pinèdes de Murcie, vint spécialement à Madrid — *missus dominicus* du troglodytisme agonisant — pour lui mettre, comme on dit, des bâtons dans les roues. Après la chute de ce ministère conservateur, les conseillers de la couronne imaginèrent la formation d'un cabinet mixte, où, à l'exception des partisans de La Cierva, des régionalistes et des réformistes, figurent des représentants de tous les groupements politiques monarchistes et que préside M. Allendesalazar. Son but unique serait, d'après son propre aveu, de mettre sur pied un budget inexistant depuis 1914 : tâche que ne purent mener à bien ses trois prédécesseurs, à commencer par le premier, le si intelligent comte de Romanones. Il est probable qu'il y réussira, étant donné que tous les parlementaires, sans distinction de filiations, y sont intéressés, et qu'au bout de quelques séances, on arrivera enfin à « *aprobar los presupuestos* », sans quoi nous assisterons à une crise nouvelle et à la constitution d'un autre Cabinet...

Dans le *Supplément* du *Temps*, auquel nous renvoyions tout à l'heure, l'actuel ministre des Finances, D. Gabino Bugallal, a écrit un article de trois pages sur le développement industriel de l'Es-

hacia un medio día luminoso... » Mais D. Manuel Aznar nous force — puisqu'il ne le met plus en vente à Paris, par suite des conditions draconiennes de la maison Hachette, nous dit-il,— à lire d'autres journaux que *El Sol*, en particulier : *La Corres......* Alors, croit-il que ce qu'y écrit M. L. Romeo (*alias* : *Juan de Aragon*, à moins que : *Un Provinciano*) soit si optimiste ?

pagne. Alors que *El Fígaro*, dans son magnifique numéro d'*ano nuevo* sur 48 pages — richement illustrées et vendues 10 centimes ! — en approuve sans restrictions les conclusions optimistes (1), D. Baldomero Argente se fâche tout rouge, en tête du *Heraldo de Madrid* du 26 décembre (2), parce que le *señor Conde* a eu l'audace d'y révoquer en doute les aptitudes industrielles de la race espagnole. Ce n'est point — raisonne-t-il — la race, ni ses infériorités naturelles, mais la structure sociale et les lois existantes qui nous handicapent. Triste refrain, que nous ne connaissons que trop ! Serait-ce donc que l'Espagne manquerait d'hommes politiques adéquats ? Lisez, de grâce, lecteurs hispanophiles, le dernier volume de M. Cambó : *Ocho meses en el Ministerio de Fomento. Mi gestión ministerial.* C'est un gros morceau : 322 pages. Mais vous serez récompensés de vos peines. Ah ! qu'ils sont loin les jours où — s'en souvient-il encore ? — le porte-parole de la bourgeoisie capitaliste catalane entreprenait, pour le public spécial de *Pages Libres* (3), l'exposé des problèmes d'autonomie ! M. Cambó, ministre d'Alphonse XIII, se peint, dans ce livre récent, « *de cuerpo entero* ». Et, sans doute, zélé Directeur d'*Expansió Catalana*, qui m'avez, ces dernières semaines, adressé de si intéressants documents sur le mouvement catalaniste, sans doute a-t-on, à Barcelone, de l'intelligence — politique, industrielle et commerciale — à revendre. Mais alors, pourquoi ne pas suivre l'exemple donné par Cambó ! Pourquoi, au lieu de désagréger l'unité nationale, ne pas la cimenter en un apport généreux de forces vives, jusqu'à présent inopérantes, émiettées qu'elles sont à la poursuite d'une chimérique sécession ? Pourquoi ne pas vous imposer à ceux de Castille par absorption, conquérant ainsi, du même coup, votre autonomie *et celle de l'Espagne totale ?*

CAMILLE PITOLLET.

VARIÉTÉS

Fautes d'orthographe et écriture de Molière. — Le *Mercure* a bien voulu donner l'hospitalité à une lettre que

(1) Page 19 : *El numero de « Le Temps » dedicado á España*, signé : *C. G.*

(2) Article : *Las aptitudes de la Raza.*

(3) Qui n'était point, alors, une simple prolongation de la *Grande Revue* de M. Paul Crouzet, Inspecteur de l'Académie de Paris, mais un organe d'avant-garde ; — il ne sera pas inutile de marquer ce détail.

j'ai écrite à Félicien Fagus à propos de Molière et Corneille. Je suis très honoré que cela ait été l'occasion de judicieuses remarques de la part de deux éminents professionnels de la grammaire et de la graphologie. Comme je ne me reconnais aucune compétence spéciale en l'une et l'autre sciences, je m'étais abstenu de recourir à elles au cours de mon argumentation et il m'a été fort agréable de pouvoir m'instruire aux observations de ces messieurs. Elles m'ont suggéré quelques réflexions que je demande la permission de leur soumettre en toute simplicité et par reconnaissance.

J'ai, en particulier, à remercier très vivement le grammairien qui, sans en avoir l'air et sans le dire, a la délicatesse de me faire entendre qu'en mettant ma lettre sous les yeux du public, je m'exposais au risque d'être lu par des... connaisseurs, et que j'aurais dû, par prudence, éclairer ma lanterne.

Eclairons-la donc, pour répondre à la discrète courtoisie de monsieur le Maître de Grammaire.

Je n'ignore pas que dans les petites classes on enseigne ce pont-aux-ânes que le participe passé conjugué avec l'auxiliaire *avoir* s'accorde avec le complément direct, si celui-ci est placé avant le verbe, et reste invariable, si le complément est placé après ; qu'avec l'auxiliaire *être*, il s'accorde avec le sujet, qu'il soit placé avant ou après, et que, sans auxiliaire, il s'accorde avec « le mot auquel il se rapporte ». Tout cela me semblait, dans mon jeune âge, un galimatias bien compliqué à retenir, et, de fait, ce n'est réellement qu'un *pont-aux-ânes*, un procédé mnémotechnique qui n'a rien à voir avec la raison et ne s'adresse qu'au mécanisme de la mémoire, sans satisfaire l'esprit.

Par un travers d'écolier indocile contre quoi je ne puis, hélas, plus rien aujourd'hui, j'ai pris, il y a bien longtemps, le mauvais pli de ne pas me soucier de la place qu'occupent les mots dans la phrase, mais seulement de leur signification. Et cela me révéla un beau jour cette règle, qui me parut basée sur la logique et le raisonnement : que le participe, avec ou sans auxiliaire, s'accorde comme un adjectif quand il est adjectif et reste invariable quand il est verbe. Ce qui fait que pour moi — mais qu'il ne vous déplaise — la règle d'accord des participes ne comporte que deux cas, au lieu des cinq cas du pont-aux-ânes. Et le participe passé de l'exemple de Vaugelas : *les lettres que j'ai reçues*, rentre — je

ne dis pas selon l'orthodoxie de l'école primaire, mais pour mon usage personnel — dans le même cas que ceux des documents de Montpellier attribués à la main de Molière. Voilà ce que j'aurais dû prendre la précaution de dire, à l'intention des connaisseurs.

Il ne m'est pas venu à la pensée de le faire, parce que mon argumentation ne reposait en aucune façon sur une question de grammaire. Ce n'est pas à titre de grammairien que j'ai évoqué Vaugelas, mais *uniquement* à titre d'historien. En le citant, je voulais montrer, et pas autre chose, qu'en son temps des gens faisant profession de bien écrire n'ajoutaient pas grande importance aux fautes d'accord que pouvait laisser échapper leur plume. Mon argument se bornait là. Il n'avait qu'une force relativement restreinte, il signifiait : « Du temps de Molière la faute d'orthographe n'était pas comme de nos jours la preuve qu'on fût illettré, Vaugelas en témoigne. » A mon sens, et si je ne l'ai pas exprimé en toutes lettres, il me semble que je l'ai donné à entendre, l'explication la plus plausible, si les documents sont de la main de Molière, est un *lapsus calami* et non l'ignorance. Je viens par hasard de contempler aujourd'hui même une page de la main de Racine ; c'est, non pas un papier insignifiant, mais une lettre importante, adressée en haut lieu, une requête du 4 février 1696, où il sollicite « une des *cinquantes* charges de conseiller secrétaire du Roy ». Racine, de sa belle écriture bien connue, a écrit *cinquantes* avec un *s*, ce qui est, je pense, un beau lapsus. La pièce est au musée des Archives nationales, dans la vitrine n° 73, on n'a qu'à y aller voir.

« Si les documents sont de la main de Molière. » Ceci m'amène à aborder la question graphologique. Je m'étais bien gardé d'y toucher, n'y entendant rien, de même qu'à la question de grammaire, comme j'ai dit. Du moins, j'avais cru utile de donner des facsimilés pour permettre aux curieux de juger par eux-mêmes. Et, tant par l'intéressant article de l'expert qui a bien voulu écrire au *Mercure*, que par ce qu'on m'a dit dans mon entourage, je constate que l'on est généralement volontiers partisan de l'authenticité. En ce qui me concerne, je n'ai pas d'opinion bien arrêtée. Je vois, pour et contre, des raisons qui se contre-balancent et m'empêchent de me prononcer. C'est pourquoi, en conscience, je n'ai pas voulu brandir l'argument de la non-authenticité. J'ai dit

que je voulais bien tenir les pièces pour vraies jusqu'à plus ample information.

Je ne prétends pas faire œuvre scientifique; je n'ai pas d'autre objet que de me divertir. On pense bien que je suis tout à fait fixé sur le fond même de la question, et *qu'à ce point de vue* il m'est absolument indifférent que les reçus de Montpellier soient ou non de la main de Molière. On ne pourrait donc me taxer de partialité si je disais qu'ils sont pour moi douteux.

Sans rien connaître à la graphologie, je suis tout disposé à admettre qu'elle est un moyen d'investigation qui peut donner d'appréciables résultats ; il m'est arrivé comme à tout le monde d'en constater des exemples surprenants. Mais ce n'est pas à la manière du graphologue que mes moyens me permettent de recourir pour interroger les manuscrits. Le Maître de Graphologie verra dans quelques lignes d'écriture : « Grande lucidité d'esprit, culture intellectuelle, pénétration, etc., etc. », chez celui qui les a tracées. Je le veux bien, et j'admire sans le contester ce don d'observation ; mais, en admettant le graphologue infaillible, qu'en conclure? que la personne qui a tracé ces lignes avait ces qualités, et non pas que cette personne est Molière. Il faudrait, préalablement, que nous sussions avec certitude que Molière possédait toutes ces qualités et n'en possédait aucune autre que l'écriture ne révélerait pas. Nous pouvons, à cet égard, faire des suppositions, mais nous ne savons rien.

On verra ici peut-être avec intérêt la reproduction d'une signature certainement authentique de Molière qui se trouve dans un registre de baptêmes à Saint-Germain-en-Laye, au bas d'un acte du 15 novembre 1670. Le nom, comme à toutes les signatures connues de Molière, est suivi d'un trait accolé de deux points, qui n'est pas un paraphe, et, au-dessous, se voit le véritable paraphe qu'on retrouve aux diverses signatures de Molière conservées à la Bibliothèque nationale, mais non à celles de

Montpellier. Ici, le trait accolé de deux points présente une « incurvation concave », dirigée dans l'autre sens que celui de la signature de 1656 ; sur d'autres signatures, la ligne, oblique est droite et non courbe. Je ne sais si cela signifie quelque chose pour les graphologues, non plus que la très grande différence qu'on peut constater entre le B de la présente signature et la même lettre à la quatrième ligne de la quittance de 1656.

Le trait entre deux points appartient bien à la signature de Molière ; on l'y retrouve toujours et il ne signifie pas l'intervention de la main ou du nez d'un notaire. Comme je le disais plus haut, ce n'est pas un paraphe, c'est tout simplement une manière de point final. Molière n'est pas le seul qui en ait usé. Ne serait-ce pas l'indice d'un esprit ordonné ? On peut, à ce sujet, citer la correspondance de J.-J. Rousseau.

Le 10 novembre 1761, le philosophe écrivait à Mme Latour de Franqueville :

... J'ai cru vos lettres de la main d'un homme, je l'ai cru, fondé sur l'écriture, ainsi liée, aussi formée que celle d'un homme... ajoutez à cela certain petit trait accolé de deux points, qui finit toutes vos lettres et qui me fournissoit un indice décisif au gré de ma pointilleuse défiance. Où diantre avez-vous péché ce maudit trait qu'on ne fit jamais que dans les bureaux, et qui m'a tant désolé ?

Et Mme Latour de Franqueville répondait, le 24 novembre :

... Revenons au trait accolé de deux points qui termine toutes mes lettres, j'oublie tout dès qu'il s'agit de m'instruire. On peut être femme, entendre l'italien, savoir l'orthographe, lier son écriture, ponctuer correctement, et ignorer bien des choses, personne ne sait mieux cela que moi. Ce trait, *qui vous a tant désolé*, est-il si ridicule ailleurs que dans un bureau ? Je ne sais où je l'ai *péché*, ni pourquoi je le fais : je crois pourtant que cette habitude me vient de ce que j'aime les choses achevées.

J'ajouterai que ce trait entre deux points se voit également à presque toutes les signatures de Racine.

Mais je me vois entraîné plus loin que je ne pensais aller. Les raisons qui, je le répète, m'empêchent de prendre un parti sur la question d'authenticité des deux reçus de Montpellier, parce qu'elles se contre-balancent, ne sont pas exclusivement du domaine de la graphologie, et je ne me crois pas obligé de les exposer pour l'instant, puisque j'ai consenti à ne pas en tirer argument.

PIERRE-PAUL PLAN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Stéphane Gsell : *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord.* Tome IV : *La Civilisation carthaginoise ;* Hachette. 25 »

Gustave Schelle : *Œuvres de Turgot et documents le concernant.* Tome III ; Alcan. » »

Littérature

Adolphe Boschot : *Une vie romantique : Hector Berlioz ;* Plon. 6 50

Claude Cochin : *Dernières pages* ; Hachette. 5 »

Eugène Figuière : *Walt Whitmann* ; Figuière. 2 »

Eugène Lassalle : *Comédiens et amateurs.* Préface de Frédéric Pelletier ; Imp. du Devoir, Montréal. » »

Maurice Lecat : *Pensées sur la science, la guerre et sur des sujets très variés* ; Lamertin, Bruxelles. » »

Man'Ha : *Le trésor des caravanes ;* Figuière. 3 50

Christian de Navacelle : *Lettres désenchantées à ma marraine* ; La Tribune. » »

André Négis : *Quand le bateau penchait* ; Edit. Phocéa, Marseille. 4 »

Arthur Pellegrin : *La littérature nord-africaine* ; Bibl. Nord-Africaine, Tunis. 4 »

Edmond Pilon : *Aspects et Figures de femmes.* Préface de Camille Mauclair ; Renaissance du livre. 3 75

Fernand Vandérem : *Le miroir des lettres* ; Flammarion. 5 »

Musique

Claude Laforêt : *Introduction à la culture musicale* ; Arnette. 3 50

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

André Balsen : *Après la victoire, Haut les cœurs ;* Duvivier, Tourcoing. 4 «

Raoul Leguy : *Une saison en Artois* ; Figuière. 2 50

Poésie

Luigi Amaro : *Elégie héroïque pour la mort de Galliéni* ; Rome. » »

Marie Cavadia : *Pluriel* ; Figuière. 3 50

Blaise Cendrars : *Du monde entier* ; Nouv. Revue franç. 5 »

Edmond Coutances : *Du sourire et des larmes* ; Maison des poètes. » »

Marthe Deshayes : *Et j'ai noué ma gerbe* ; Fischbacher. 5 »

Albert Flory : *Le cœur du brave* ; Maison franç. Art et édition. 3 »

Julien Guillemard : *Vers pour mon frère* ; La Mouette, le Havre. » »

Jane Hugard : *Le voile sur les Heures* ; Figuière. 15 »

Loys Labèque : *Poèmes primitifs* ; Messein. 3 »

Lieut. H. Martin : *Poèmes d'Alsace* ; Tolra. 3 50

Ernest Prévost : *Poèmes de tendresse* ; Jouve. 3 50

Politique

Léon Bourgeois : *Le traité de paix de Versailles* ; Alcan. 5 »

Comte de Fels : *Au lendemain de la paix* ; Europe nouvelle. 2 50

Publications d'art

Emile Bayard : *Le Style moderne.* (L'Art de reconnaître les styles.) Avec 170 grav. ; Garnier. 5 »

A.-C. Coppier : *Rembrandt.* Avec 24 pl. h. t. ; Alcan. 6 »

Louis Hourticq : *La jeunesse du Titien.* Avec de nomb. illust. ; Hachette. 20 »

Roman

Henri Bachelin : *Le Petit*; Flammarion. 5 »
J. Berr de Turique et André Bisson : *Château historique*; Rouff. 3 50
F. Chavannes : *Musique de Tambour*; Cahiers vaudois. 4 »
Camille Gagnon : *Trois pointes sèches de tendre amour.* Illust. de Sauvage ; Picart. » »
Paul Ginisty : *La Terreur*; Soc. an. Libr. et Edition. 5 »
Jacques Grandchamp : *Pardonner* ; Calmann-Lévy. 4 90
Rudyard Kipling : *Diverses créatures.* Traduit de l'anglais ; Edition franç. illust. 4 50
André Martinet : *Victorien* ; Stock. 5 »
Edouard Maynial : *Les petits réfugiés.* Avec 34 vignettes par Benzon ; Hachette. 4 »
Henri Pagat : *La mort-aux-bourgeois*; Ollendorff. 2 »
Jules Pravieux : *S'ils connaissaient leur bonheur* ; Plon. 5 »
Henri de Régnier : *Histoires incertaines;* « Mercure de France ». 5.25
Louis-Frédéric Rouquette : *Notre-Dame des voluptés sans nombre* ; Albin Michel. 4 90
Robert Scheffer : *Le vol d'Icare*; Soc. an. édition et librairie. 5 »

Sciences

Stanislas Meunier : *Les glaciers et les montagnes* ; Flammarion. 5 75

Sociologie

Francis Delaisi : *La coopérative de construction* ; Bibl. de la Renaissance des cités. 2 25
Adolphe Dervaux : *L'Edifice et le milieu* ; Leroux. 5 »
A. Duchêne : *Pour la reconstruction des cités industrielles* ; Bibl de la Renaissance des cités. 2 50

Théâtre

André de Lorde : *Le Théâtre de la peur.* Tome I; Figuière. 3 »
Alfred Poizat : *Echo et Narcisse,* comédie en un acte, en vers ; Plon. 3 »

Varia

Almanach Vermot, 1920 ; Vermot. 3 75

Voyages

Odette Keun : *Les oasis dans la montagne* ; Calmann-Lévy. 4 90

MERCVRE.

ÉCHOS

Au sujet de l'offensive du 16 avril 1917. — Perez Galdos. — Hommage de la Belgique à Verhaeren. — Le Thé chez Miranda. — Les Bolchéviks et la socialisation des femmes. — Généalogie d'Annunzienne. — La signature et les reçus de Molière. — Sur la tombe d'Auguste Maquet. — L'origine du mot hydropathe. — L'homme de lettres et la politique. — La Compagnie du Saint-Sacrement. — La mort de Louis XVI et le prix des livres. — Petit historique du prix Nobel de littérature. — Concours littéraire. — Publications du *Mercure de France.*

Au sujet de l'offensive du 16 avril 1917. — Notre collaborateur Jean Norel a reçu d'un officier, dont il ne peut actuellement divulguer le nom, la lettre ci-dessous. Cette lettre apporte les dernières précisions sur un événement d'une extrême gravité. Il s'agit de la capture par les Boches d'un sergent-major du 3e zouaves, porteur du plan d'attaque de la Ve armée (général Mazel). Cet incident eut lieu dans la soirée

du 4 avril, et non le 5 ou le 13, comme on l'a écrit. Le général Mazel en était informé dans la journée du 5. Le général Nivelle en a-t-il été informé avant la Conférence de Compiègne, qui eut lieu le 6 ? Ni M. Painlevé, ni le commandant de Civrieux, qui nous ont donné, chacun, une version des discussions qui eurent lieu au sein de la Conférence, n'y font allusion. M. Painlevé semble n'avoir connu cet incident que postérieurement. On comprendra l'intérêt que présentent ces questions en lisant cette lettre :

En fin mars 1917, le zouaves, relevé depuis quelques jours du secteur de Bétheny, vint cantonner aux carrières de Marzilly, à quelques kilomètres en arrière du front Loivres-Sapigneul.

Vers le 25 ou le 26 mars, des plans d'engagement furent distribués aux officiers en vue d'une attaque en préparation dans la région.

Le 30 mars, le 5e bataillon du 3e zouaves (auquel j'appartenais) vint occuper le secteur de la Neuville (entre Sapigneul et le Govat, en face de la cote 100, mont Spain, qui devait être le premier objectif du régiment. Deux compagnies, la 17e (capitaine Béranger) et la 18e compagnie (lieutenant Benneteux), tenaient en première ligne le front qui, le jour de l'attaque, devait servir de base de départ aux deux bataillons de première vague (1er et 5e bataillons). La 19e compagnie (lieutenant Defroux) était en réserve dans le village ruiné de la Neuville.

Aucune relève n'étant prévue jusqu'au jour J, les officiers emportèrent en première ligne leurs plans d'engagement et leurs cartes qu'ils n'avaient pas encore eu le temps d'étudier.

Le 4 avril, vers 18 heures, après une furieuse préparation d'artillerie, les Boches déclanchèrent une attaque sur un front de plusieurs kilomètres, de Sapigneul au Govat. A notre droite et à notre gauche, les troupes d'infanterie abandonnèrent la rive Est du canal de la Marne à l'Aisne, laissant de nombreux prisonniers. A mon bataillon, les deux compagnies de première ligne furent presque complètement enlevées. Seuls échappèrent les deux commandants de compagnie et quelques zouaves. L'ennemi ne put s'emparer du P. C. du Chef de bataillon défendu par le commandant Chaifneon lui-même et son adjoint le lieutenant Ducollet, les téléphonistes et les agents de liaison. La compagnie de réserve brisa l'élan des stoss-truppen et les arrêta sur le petit ruisseau, la Loivre, aux lisières du village de la Neuville. Une tête de pont et les deux passerelles de la Neuville furent ainsi conservées, ce qui permit de rétablir la situation dès le lendemain matin.

Le chef de bataillon et le lieutenant Benneteux avaient pu sauver leurs papiers. Il n'en était pas de même du capitaine Béranger. Au cours du bombardement précédant l'attaque, il avait confié tous ses documents à son sergent-major en lui donnant l'ordre de partir vers l'arrière. Comme le sergent-major sortait de l'abri, l'attaque se déclanchait : il fut fait prisonnier. Le capitaine put s'échapper, mais le plan d'attaque était aux mains des Boches.

M. Painlevé a récemment raconté cette histoire à la tribune de la Chambre, mais il a ajouté que les plans pris par les Boches n'avaient pas grande importance.

Je ne suis pas de son avis. En effet, les Boches ont pris, le 4 avril 1917, deux sortes de plans sur l'importance desquels il faut s'entendre :

1°) Plusieurs plans saisis sur les chefs de section faits prisonniers (lieutenants Béleurgey, Aubert, adjudant Ordinaire et quelques autres). Ces plans n'avaient qu'un intérêt relatif. Ils ne donnaient qu'une toute petite tranche du champ de bataille, le front de départ, l'axe de marche et les objectifs de la section et ceux des deux sections qui l'encadraient.

2°) Un plan de commandant de compagnie, saisi sur le sergent-major de la 17ᵉ compagnie. Ce plan, accompagné d'une carte au 5000 m/m très détaillée, donnait des indications très précises *sur l'attaque de toute la 5ᵉ armée* : lignes de départ, axes de marche, indications des barrages roulants, temps d'arrêt de l'infanterie pour permettre à l'artillerie d'allonger son tir, passage de la Suippe, mouvement tournant le long de l'Aisne, objectifs en fin de journée (la région du bois des Grands Usages). Ainsi, par la prise de ce plan, aucun renseignement ne manquait à l'ennemi sur l'attaque projetée par la 5ᵉ armée, si ce n'est l'indication du jour J et de l'heure H.

Le 5 avril, un capitaine de l'état-major de la 5ᵉ armée vint à la Neuville. Le commandant Chaifneon avertit cet officier qu'un plan de commandant de compagnie avait été pris. Le général Mazel a donc su le fait dans la journée du 5 avril. Le 6, au Conseil de guerre de Compiègne, le général Nivelle et M. Painlevé devaient être au courant.

Le bruit courut dans la 5ᵉ armée qu'un second plan de commandant de compagnie avait été pris au cours de la même affaire à un régiment du 32ᵉ corps, qui tenait le secteur à notre gauche entre Berry-au-Bac et la Neuville. Il serait fort intéressant de vérifier ce fait. En effet, le 32ᵉ corps était en liaison à sa gauche avec la 6ᵉ armée. Les plans devaient donc donner des renseignements généraux sur les mouvements et les objectifs de cette armée. Il est donc possible, sinon certain, que les Boches ont connu dès le 4 avril les projets d'opérations des 5ᵉ et 6ᵉ armées.

Il n'y avait alors qu'une mesure à prendre, une seule ! Décommander l'attaque ! Or, non seulement elle ne fut pas décommandée, mais pas une ligne ne fut changée au plan primitif. Sur le front de la 37ᵉ division, l'attaque échoua lamentablement. Pas un homme du 3ᵉ zouaves n'atteignit la 1ʳᵉ ligne boche.

Il serait très intéressant de savoir quand et comment le général Nivelle et M. Painlevé ont été mis au courant de la prise des plans et s'ils en ont connu l'importance. Il y a là une responsabilité écrasante pour le Chef qui, sachant ses projets connus de l'ennemi, aurait envoyé délibérément à la mort près de 100.000 hommes. Qui porte cette lourde responsabilité ? Nivelle ou Mazel ?

§

Perez Galdos. — Ce n'était pas chez nous un des écrivains les plus connus de l'Espagne. La renommée de Blasco Ibanez effaça la sienne dans notre esprit depuis dix ans. Pourtant il fut pendant longtemps le plus populaire représentant du libéralisme, et même de l'anticléricalisme, au delà des Pyrénées. Il était né en 1840 aux Iles Canaries ; à trente et un ans, il publiait sa première nouvelle. A partir de 1871 ; il donna une série d'*Episodes* qui exaltaient le patriotisme espagnol à travers l'histoire, et lui valut une grande réputation, dont il aurait pu se contenter, s'il n'avait voulu renouveler son talent.

Il donna alors des romans d'études psychologiques sur la bourgeoisie, d'un style très brillant et qui, d'ordre plus général que ses ouvrages précédents, obtinrent en Europe un succès d'estime.

Perez Galdos ne pensa pas que la gloire littéraire pure lui suffisait ; il fit de la politique militante, fut député et écrivit pour le théâtre quelques pièces dont une, entre autres, *Elektra*, provoqua les véhémentes protestations du clergé. C'était une âpre critique de la morale des Jésuites. Elle fut jouée en France à la Porte-Saint-Martin. Elle souleva moins de polémique, mais elle n'eut pas la carrière formidable que l'Espagne et l'Amérique du Sud lui réservèrent.

Perez Galdos avait pourtant à la fin de sa vie connu tous les honneurs. Il était malade, presque aveugle, assista à l'inauguration de sa statue et reçut de la jeunesse tous les hommages qu'on devait sinon à un grand novateur, du moins à un esprit libre.

Les funérailles ont donné lieu à des manifestations imposantes à Madrid, où le peuple avait voulu rendre un témoignage éclatant de son affection à celui qui avait tenté, à maintes reprises, de secouer pour lui les jougs qui l'accablaient.

L'Hommage de la Belgique à Verhaeren. — La solennité en l'honneur d'Emile Verhaeren a eu lieu à Bruxelles le 19 janvier. Voici un passage caractéristique du discours qu'a prononcé M. Henri de Régnier, au nom de l'Académie et des lettres françaises :

Hugo, Verhaeren, ce n'est pas par hasard, Messieurs, que ces deux noms viennent à ma pensée. Une similitude les rapproche et ils s'accordent dans un même rayonnement de gloire nationale. N'ont-ils pas été, tous deux, des maîtres du verbe? Plus encore, n'ont-ils pas souffert la douleur sacrée de voir la terre des aïeux foulée par l'envahisseur? Tous deux n'ont-ils pas éprouvé les angoisses déchirantes des heures sombres où coulait le sang de la Patrie agonisante? Comme le grand Hugo, le grand Verhaeren n'a-t-il pas vécu l'année terrible? Mais, hélas! l'année triomphale, que ne lui a-t-il pas été donné de la voir? Que n'a-t-il vu se fermer les « ailes rouges de la guerre » et s'ouvrir les lumineuses ailes de la victoire et de la paix! Le Destin ne l'a pas voulu. Brutal, il a frappé ce noble vivant avant l'instant réparateur. Verhaeren est mort trop tôt, mais pas avant d'avoir, toutefois, exprimé en vers admirables et vengeurs sa haine et son mépris du barbare, sa confiance dans le Droit, sa foi dans la Justice et son amour pour sa Patrie martyre. Oui, Verhaeren est mort trop tôt ou, pour mieux dire, il est entré trop tôt dans l'Immortalité. Il y est entré pleinement conduit par l'admiration de tout un peuple, dans l'acclamation fervente de ses fidèles, avec l'assentiment des génies où il s'égale et qui l'accueillent parmi eux.

Le Thé chez Miranda. — Par ce petit livre, écrit en collaboration avec Jean Moréas, Paul Adam marquait, en 1886 son éloignement du

naturalisme. C'est à ce titre surtout que *Le Thé chez Miranda* doit être retenu et que la lettre inédite ci-dessous (qui nous est communiquée par M. Henry Kistemaeckers père) est intéressante. Les deux auteurs exposent, en effet, dans ces quelques lignes, qui sont de la main de Paul Adam, et le plan de leur œuvre, et leurs intentions.

Paris, 18 janvier 1886.

Monsieur,

Nous avons tout prêt à l'impression un recueil de nouvelles intitulé : *Le Thé chez Miranda.*

Ce recueil est conçu dans une ordonnance particulière lui donnant une allure entièrement neuve. Il est divisé en six soirées. Chaque soirée comprend deux récits lus, par une fiction des auteurs, pour l'agrément d'un personnage imaginaire, Miranda, et dans un décor spécial à chaque soirée. Ils portent les titres : *Boudoir parisien, La Haye, les Bords du Rhin, Gênes, les Pyrénées, Retour de chasse.* Ils se trouvent écrits dans un style *très recherché*. C'est une tentative pour introduire dans la platitude littéraire du jour une note plus brillante et plus chaude. Cela vous effrayerait-il ? Aurez-vous l'audace de tenter l'aventure ? Nous serions heureux d'être édités par vos soins.

Les nouvelles sont d'ailleurs écrites, elles, d'une manière simple. Elles visent des théories psychologiques qui sont poussées assez loin.

Nous avons voulu vous écrire d'avance, afin que cette question préalable du style fût épuisée entre nous. Si vous n'êtes pas absolument contraire à cette innovation, nous vous expédierons le manuscrit, peu volumineux et susceptible de comporter des illustrations, s'il vous convient ainsi.

Veuillez agréer, Monsieur, nos salutations empressées et l'assurance de notre très cordiale sympathie.

PAUL ADAM, auteur de *Chair molle.*
JEAN MORÉAS, auteur des *Syrtes.*

A tort ou à raison, M. Kistemaeckers n'aime pas les ouvrages écrits en collaboration, hormis lorsqu'il s'agit de livres d'histoire ou de documentation. Il ne donna donc pas suite à ce projet. C'est chez Tresse et Stock que parut, le 30 juin 1886, en un petit in-18 de 214 pages, *le Thé chez Miranda.*

§

Les Bolchéviks et la Socialisation des femmes. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, 9 janvier 1920.

Monsieur le Directeur,

Permettez à un bolchevik rouge à point et hirsute à souhait, ou, s'il vous plaît mieux, à un trublion, à un hurluberlu, de demander à M. Bienstock d'être un peu moins partial quand il rendra compte, à l'avenir, d'un ouvrage dont l'esprit ne sera point de son goût.

Dans son article sur l'ouvrage du capitaine J. Sadoul : *La Révolution bolchéviste*, M. Bienstock nous annonce, avec un air de triomphe radieux, que le capitaine Sadoul a, comme on dit vulgairement, mangé le morceau en ce qui regarde ce sujet délicat : la socialisation des femmes.

M. Bienstock écrit avec ravissement (p.253 du *Mercure de France*) : « Un autre exemple de la partialité de Sadoul en faveur des bolcheviks. La presse française a beaucoup parlé, en temps, voulu de la socialisation des femmes sous le régime bolchéviste ; ceux des journaux qui, en France, soutiennent les bolcheviks, ont nié énergiquement ce fait, l'attribuant au bourrage de crâne de la presse bourgeoise. Or le capitaine Sadoul, dans une de ses lettres confirme le fait : la socialisation des femmes a été décrétée dans *certaines villes et chefs lieux* de districts de la Russie soviétique. De nouveau, pas un mot de blâme, nulle indignation ; il cite ce fait comme s'il s'agissait de quelque chose de tout naturel. » Or, je demande pardon à M. Bienstock de troubler sa béatitude, je prends l'auteur en flagrant délit... d'invention (pour ne pas trahir ma férocité bolchéviste).

M. Bienstock a peut-être parcouru le livre à la hâte. Moi, qui l'ai lu plus posément, je prie ce monsieur d'ajuster ses besicles et de méditer ce passage tiré d'une lettre de Sadoul datée du 16 avril 1918 (p. 313-314).

« Un autre fait moins sérieux, assez extravagant, et qui démontre à quel point le bouleversement est profond dans tous les esprits.

« Un journal officiel des Soviets vient de publier un règlement sur la socialisation des femmes dans *la ville et le district* (c'est toujours moi qui souligne) de Klivolinsk.

« Après avoir déclaré que les jeunes filles n'ayant pas 18 ans sont garanties contre le viol, ce règlement indique qu'à partir de l'âge de 18 ans, toute jeune fille est déclarée propriété nationale, doit se faire enregistrer au bureau de l'amour libre et est tenue de se choisir un époux parmi les citoyens âgés de 19 à 50 ans inscrits à la ligue permanente des hommes à choisir. Les hommes ont légalement le droit de choisir une jeune fille parmi les membres de l'amour libre. Les enfants nés de ces unions deviennent propriété de la République. »

(J'entends d'ici M. Bienstock me dire : Avais-je pas raison ?)

« Ce règlement est appliqué déjà dans quelques petites villes *soumises à l'autorité des anarchistes*. Trotzky m'assure cependant en souriant que de tels règlements *ont peu de chance d'être pris sérieusement en considération* par le Gouvernement des Soviets.

Voilà qui modifie singulièrement les affirmations de M. Bienstock, qui, du reste, n'est pas curieux, car, dans son compte rendu, il ne souffle mot de M. Noulens dont le rôle..... mais M. Bienstock n'est pas un homme curieux ou tout au moins il est discret. J'aurais mauvaise grâce de lui en faire grief.

Dans certaines feuilles qui vivent de polémique il est peut-être de bonne guerre (heu) de tripoter ou d'interpréter les textes d'un adversaire, mais j'affirme, sans craindre un démenti de votre part, que de telles manœuvres ne sont pas à leur place dans une revue aussi répandue, aussi estimée, aussi pure que le *Mercure de France*. Il n'y a que les officines boches qui préparent les offensives comme celle du 16 novembre.

Sachant quel respect vous professez à l'égard de la vérité, peut-être suis-je bien inspiré, Monsieur le Directeur, en pensant que vous voudrez bien insérer, si possible, cette pauvre petite rectification dont ni le *Mercure*, ni ses lecteurs ne sont indignes.

Ayant, pour vous écrire, déposé loin de moi le poignard bolchéviste qui

tenais à la bouche, permettez-moi, Monsieur le Directeur, de vous témoigner l'expression de ma parfaite considération.

RENÉ PIAT
du groupe « Clarté ».

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à M. Bienstock, qui nous répond :

Paris, le 20 janvier 1920.

A Monsieur Vallette, directeur du *Mercure de France*.

Cher ami,

Je vous remercie de m'avoir communiqué la lettre de M. René Piat. Ma réponse sera bien simple ; M. Piat confirme, en somme, tout ce que j'ai dit dans mon article sur le livre du capitaine Sadoul. Il me reproche seulement de ne pas citer le passage de la lettre de Sadoul où il est dit que « ce règlement (la socialisation des femmes) est appliqué déjà dans quelques petites villes *soumises à l'autorité des anarchistes* ». (C'est M. Piat qui souligne). Je me permettrai de faire observer à mon contradicteur qu'évidemment il ne connaît le bolchévisme que d'après le livre du capitaine Sadoul. Car, s'il avait eu d'autres ouvrages sur le bolchévisme, s'il voulait se documenter sérieusement, il aurait su que de nombreux soviets locaux n'obéissent pas du tout au pouvoir central des bolchéviks, et sont traités par celui-ci *d'anarchistes*. Pour le Gouvernement bolcheviste, tous ceux qui ne sont pas bolchévicks, que ce soient les démocrates les plus éprouvés, des socialistes révolutionnaires ayant passé de longues années dans les bagnes et les geôles de l'ancien régime, sont des contre-révolutionnaires et des tsaristes. De même, des Soviets locaux tout ce qu'il y a de plus bolchéviks, mais n'obéissant pas au pouvoir central, sont traités par eux d'anarchistes. Mais, en réalité, ces « anarchistes » sont d'excellents bolchéviks qui appliquent consciencieusement les théories fondamentales du régime soviétique et en tirent toutes les conséquences.

Croyez, etc.

W. BIENSTOCK.

§

Généalogie D'Annunzienne. — Les journaux italiens, français, américains se sont beaucoup occupés dernièrement des origines de Gabriele D'Annunzio en des *filets* la plupart du temps moins exacts que fantaisistes. Certains le faisaient descendre d'un juif galicien dont le nom de Rapoport se serait transformé en Rapagnetta par on ne sait quel phénomène philologique. La vérité, sans être simple, n'est point si étrange ; et il suffisait pour la connaître de consulter les registres de l'état civil de Pescara, ville natale du poète, située presque sur le bord de l'Adriatique, dans les Abruzzes.

Le grand-père de Gabriele s'appelait Camillo Rapagnetta, et il exerçait la profession de cordonnier. Il était marié avec Rita Lolli. Il avait quarante-quatre ans et sa femme trente-cinq, lorsque, le 20 octobre 1838, naquit celui qui devait être le père du poète et qui porta d'abord le nom de Francesco Paolo Rapagnetta.

Mais Rita Lolli avait une sœur, Donna Anna Lolli, mariée à un riche

propriétaire, Don Antonio D'Annunzio. Ce ménage n'ayant pas eu d'enfant adopta le petit Francesco Paolo Rapagnetta, neveu de Donna Anna. L'acte d'adoption fut régulièrement dressé le 4 décembre 1851, et Francesco Paolo porta dorénavant le patronyme de D'Annunzio.

Il se maria avec Donna Luisa De Beneditis, et, le 13 mars 1863, les deux époux étant âgés de vingt-cinq ans, il leur naquit un fils, Gabriele d'Annunzio. Un des témoins à l'état civil fut le grand-père Camillo, indiqué non plus comme cordonnier, mais comme propriétaire.

Il est à remarquer que le *Don* ne signifiait pas grand'chose dans le royaume des Bourbons. Quant à la particule, on sait qu'en Italie, loin d'être un indice de noblesse, elle indiquerait plutôt une origine plébéienne. Ce qui n'a d'ailleurs rien à voir avec le génie de Gabriele D'Annunzio : Giotto était fils d'un pâtre, et Léonard de Vinci d'une paysanne, pour ne citer que ces deux-là.

Ceci comme contribution à la biographie de celui que les volontaires fiumains appellent *le Commandant*, les journalistes *le Poète*, le public D'Annunzio tout court, et le seul Zanella, maire de Fiume, dédaigneusement *il Signor D'Annunzio*. Ah ! les anciens amis !....

§

La signature et les reçus de Molière.

Paris, 19 janvier.

Monsieur le Directeur,

M. Francis Baumal demande (*Mercure de France*, 15 janvier 1920) si « Molière plaçait toujours à droite de sa signature ce signe cabalistique ./· ».

Les deux points séparés par un trait se trouvent dans les diverses signatures de Molière que j'ai examinées et notamment dans celle qui figure sur l'obligation, en date du 31 août 1670, donnée par Alexandre Dumas fils à la Comédie-Française. Ils remplacent déjà dans la signature « J. B. Poquelin » du contrat de mariage de Du Parc (19 févrisr 1653) le paraphe qui accompagnait la signature « Jean Baptiste Poquelin » du 3 novembre 1643.

Je vois avec plaisir que M. Francis Baumal s'est rencontré avec moi. Il y a trois mois (*Comœdia*, 23 octobre 1919), je disais : « Pour les reçus de 1650 et de 1655, dont l'authenticité a été mise en doute, en voici les fac-similés. En 1650, Molière fait accorder le mot *ordonnées* non avec *somme*, mais avec *quatre mille livres* ; en 1656 même accord, mais, par un lapsus, Molière écrit *accordez* au lieu de *accordées*. »

« D'ailleurs, ajoutais-je, si une faute dans l'accord d'un participe devait priver un auteur de la propriété de son œuvre, en prouvant qu'il était incapable de l'écrire, à qui faudrait-il attribuer *Théodore* ou *Rodogune* ? On lit dans l'une (vers 819 et 820) :

> Pardonnez donc, Seigneur, à la première idée
> Qu'a *jeté* dans mon âme une peur mal fondée ;

et dans l'autre (vers 235 et 236) :

> C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frère
> Trouve encore les appas qu'avait *trouvé* le père.

Veuillez agréer, etc.

JULES COUET
Bibliothécaire de la Comédie-Française.

§

Sur la tombe d'Auguste Maquet. — M. Gustave Simon a écrit dernièrement l'histoire de la collaboration d'Alexandre Dumas père avec Auguste Maquet : la preuve est faite aujourd'hui que ces deux noms doivent, en toute équité, figurer sur les couvertures de la plupart des romans signés par le seul Dumas.

La famille d'Auguste Maquet, qui, bien entendu, n'ignorait aucun des documents publiés en 1919, avait, depuis longtemps, accordé à son parent une juste réparation posthume.

C'est sur la tombe d'Auguste Maquet qu'on peut en trouver le témoignage.

Ce monument, la concession à perpétuité nº 173.497, a été édifié au cimetière du Père-Lachaise et se trouve dans la 54e division, chemin Mont-Louis, non loin des sépultures de Balzac, de Nodier et de Michelet.

Au-dessous d'un grand médaillon de Maquet par le sculpteur A. Allar, on peut lire, après les deux dates : 1813-1888, les titres suivants :

La Jeunesse des Mousquetaires; Vingt ans après; Monte-Cristo; La Reine Margot; Le chevalier de Maison-Rouge; Catilina; La Dame de Monsoreau; Le Chevalier d'Harmental; Le Courrier de Lyon; Valéria, etc.

Or, si nous nous reportons au catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale, tome XLIV, pages 10 à 141 (la bibliographie de Dumas père ne comporte pas moins de 131 pages et un total de 1537 numéros de cotes), nous constatons que tous ces ouvrages, sauf les deux derniers et le drame *Catilina*, sont attribués à Dumas.

Souhaitons qu'au moment où les rédacteurs du catalogue en viendront au nom de Maquet ils renvoient tout au moins le lecteur à la bibliographie de Dumas père.

§

L'origine du mot hydropathe.

Decazeville, le 16 janvier 1920.

Monsieur Alfred Vallette,
Directeur du *Mercure de France*.

Sur l'origine du mot *hydropathe*, dont il est question dans vos der-

niers Echos, j'avais déjà recueilli quelques renseignements. Veuille me permettre de vous les communiquer :

M. Léon Séché trouvait ce nom « aussi mirifique qu'inintelligible » « Si vous interrogez, disait-il, les survivants de cette époque fabuleuse il vous sera expliqué qu'Emile Goudeau ayant, certain soir, assisté à u concert où l'on joua une valse qui avait pour titre *Hydropathen-Walz* fut tellement intrigué par ce titre qu'il ne pouvait rencontrer un am sans lui en demander l'explication. De là à le surnommer l'hydropath il n'y avait qu'un pas. Aussi bien, puisque Goudeau devenait le prési dent de la nouvelle société, rien de plus naturel que celle-ci ait pou parrain son président. »

D'autre part, dans un article paru récemment dans *le Petit Parisien* M. Paul Ginisty nous disait :

« Le nom de l'initiateur de ce groupement, Emile Goudeau, n'avai pas été étranger, par un jeu de mots helléniques, au choix du titre d cette société : « Hydropathes » (traduction littéraire du grec : « Qui le goût de l'eau »). »

Laquelle des deux traductions ou versions — celle de M. Jules Lév et celle de M. Paul Ginisty — est exacte?

Veuillez agréer, etc..

JEAN DELON.

§

L'homme de lettres et la politique.

Monsieur,

Eugène Montfort, dans la réponse à l'article de Duhamel que vou publiiez le 1er janvier, « pense que la politique est basse » ;... qu l'écrivain, sans se désintéresser du spectacle de la vie sociale et pol tique, doit l'observer dans un esprit purement philosophique.

Peut-on rappeler ce que Guey de Balzac écrivait dans le même sen il y a deux siècles et demi ?

> Les affaires publiques sont souvent sales et pleines d'ordure : on se gas pour peu qu'on les touche. Mais la spéculation en est plus honneste que maniment : elle se fait avec innocence et pureté.
>
> Balzac, *Aristippe ou de la Cour*, Paris, Courbé, 1658.

Agréez, etc. D. VELLUT.

§

La Compagnie du Saint-Sacrement.

Monsieur le Directeur,

Je me permets de relever, dans le numéro du 15 décembre dernie une appréciation que je crois injuste au sujet de la Compagnie du Sain Sacrement. Je la trouve à la page 720, au début d'un article sig Emile Magne. La voici textuellement :

> La Compagnie avait pour but d'anéantir l'athéisme et l'hérésie et d'épurer

mœurs. Elle groupa des fanatiques sanguinaires, des politiciens féroces, une horde de coquins et de chattemites qui exerça son contrôle sur les familles et sur les corps de l'Etat. Elle ne recula devant aucun crime pour obtenir le triomphe de ses doctrines.

Si votre collaborateur connaissait mieux la littérature du sujet, il saurait que la Compagnie avait d'autres buts que d'*anéantir l'athéisme et l'hérésie*, et qu'elle fut, parmi les misères du temps de la Fronde, la promotrice de nombreuses œuvres de charité, dont les pauvres, les malades et les souffrants de toutes sortes éprouvèrent les bienfaits. Beaucoup de victimes de la guerre civile furent protégées efficacement par elle contre les mauvais riches d'alors, et peut-être ne serait-il pas impossible de trouver dans son histoire de bons exemples dont nous pourrions encore tirer profit. Cela doit d'autant moins étonner que la Compagnie comptait dans ses rangs l'élite de la France et que nous voyons figurer sur ses listes de braves soldats comme Schomberg et La Meilleraye ; de grands magistrats, comme Lamoignon, d'Ormesson, Loyseau ; de saints prêtres, tels Olier, Abelly, Bossuet et Vincent de Paul. L'auteur de la chronique du *Mercure* avouera, je pense, qu'il y a bien un peu d'excès à qualifier ces personnages de *fanatiques sanguinaires, de politiciens féroces, de coquins ne reculant devant aucun crime*. N'est-ce pas votre avis ? Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, que je défende en tout l'action de la Compagnie : mais tout de même on aurait pu la juger avec un peu plus de mesure à raison de ses bonnes intentions et de ses incontestables bienfaits.

Veuillez agréer, etc. P. TALON.

§

La mort de Louis XVI et le prix des livres. — Le lendemain du jour de l'exécution de Louis XVI, l'annonce d'une nouvelle édition des *Liaisons dangereuses* paraissait dans *La Gazette nationale* ou *Moniteur universel* (numéro du 22 janvier 1793) sous la forme suivante :

Liaisons dangereuses, 4 volumes in-12. Prix 3 livres, ci-devant 6 livres. A Paris, Guillemard, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 41.

Ainsi le citoyen qu'affligeait le premier de ces événements pouvait du moins essayer de se consoler en achetant à meilleur compte que la veille quatre volumes de Choderlos. Aujourd'hui les événements affligeants ne s'accompagnent même plus d'une baisse du livre.

— Mais, comme le faisait observer la marquise de Merteuil à Valmont, pourquoi s'occuper encore d'un bonheur qui ne peut revenir ?...

§

Petit historique du prix Nobel de littérature. — Par suite d'une erreur matérielle la notice relative à l'attribution du prix Nobel en 1912 a été omise dans la *Variété* publiée le 15 janvier. Voici ce texte :

1912. — Gerhart Hauptmann, né le 15 novembre 1852, à Salzbrunn (Silésie).

Principalement en hommage à son activité féconde, diverse et éminente dans le domaine de la littérature dramatique.

§

Concours littéraire.

Le prix littéraire de l'*Aide aux femmes de professions libérales*, consistant en l'édition du roman, récit de voyage ou volume de vers d'une inconnue qui n'a rien publié, sera décerné le 25 mars. Adresser les manuscrits au siège social de l'Association, 27 quai d'Orsay, avant le 20 février.

§

Erratum.

Adolphe Retté m'écrit : « Voilez-vous la face, ô Jean de Gourmont ! Vous écrivez (*Mercure* du 16 janvier) : « Le major Adam mourut en *1830* après avoir commandé la garde nationale sous la Monarchie de Juillet ! » Quel lapsus ! »

Non, ce n'est qu'une coquille, due à mon écriture hiéroglyphique. C'est *1860* qu'il faut lire.

JEAN DE GOURMONT.

§

Publications du « Mercure de France » :

HISTOIRES INCERTAINES, par Henri de Régnier. Vol. in-16, 5 fr. 25. La première édition a été tirée à 1320 ex. sur vergé pur fil des Papeteries Lafuma, savoir : 1.295 ex. numérotés de 537 à 1831, à 12 fr., 25 ex. marqués de A à Z, hors commerce (59 Chine à 30 francs, souscrits ; 477 hollande Van Gelder, à 25 fr., souscrits).

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France (Marc TEXIER, 7, rue Victor-Hugo.)

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinede. 4.90

Alfred de Musset
Correspondance.......... 4.90
Les plus belles pages d'Alfred de Musset......... 5.25
Lettres d'amour à Aimée d'Alton................. 5.25
Œuvres complémentaires. 4.90

Gérard de Nerval
Correspondance.......... 4.90
Les plus belles pages de Gérard de Nerval.......... 5.25

Alfredo Niceforo
La Génie de l'Argot....... 4.90

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge............... 5.95

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 10 »

Peladan
Les Idées et les Formes.... 4.90

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne......... 4.90

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature...... 1.50
Muses et Bourgeoises de jadis................. 4.90
Portraits de Sentiment..... 4.90
Portraits tendres et pathétiques................. 4 90

Camille Piton
Paris sous Louis XV (I, II, III, IV, V). Chaque vol..

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps............ 4.90

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques........... 5.75

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens....... 4.90

Rachilde
Dans le Puits............. 5 25

Arthur Ransonne
Oscar Wilde.............. 4.90

Ernest Raynaud
Baudelaire et la religion du Dandysme 1.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française....... 1 50
Figures et Caractères...... 5.75
Portraits et Souvenirs..... 5.75
Sujets et Paysages........ 5.75

Rétif de la Bretagne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne....... 5.25

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz. 5.25

Arthur Rimbaud
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud.................. 5.25
Une Saison en Enfer....... 3 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 4.90

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol................... 5.25

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 4 90

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1.50
Visages des Contemporains. 4.90

John Ruskin
La Bible d'Amiens......... 5.75
Sésame et les Lys......... 5.25

Saadi
Le Jardin des Fruits....... 4.90

Jules Sageret
Les Grands Convertis...... 4.90

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant........... 4.50

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond......... 5.25

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon............ 5.25

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier........ 4.90

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires............. 4.90

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol................. 9.80
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol........... 9.80
Les Amitiés de Lamartine.. 4.90
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol........... 9.80
Le Cénacle de la Muse Française.................... 4.90
Delphine Gay............. 4.90
Hortense Allart de Méritens 4.90
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe......... 4.90
Lamartine (1816-1830)..... 4 90
Madame d'Arbouville...... 4.90
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol................. 9.80

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain............. 4.90

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui................. 5.95

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine........... 4.90

Joseph de Smet
Lafcadio hearn........... 4.90

Georges Soulié
Essai sur la littérature Chinoise............... 4.90

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 4 90

André Spire
Quelques Juifs............ 5.95

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal............... 5.25

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 4 90

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e série)............... 4.90

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 5.25

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 4.90

Tei-San
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 4 90

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique.................... 4.90
Le Théâtre Libre.......... 4.90

Théophile
Les plus belles pages de Théophile............... 4.50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol.................. 14. 0

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite....... 4.50

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 4.90
La Salle à manger de Sainte-Beuve... .... 4.90

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 5 95
Parisiennes de ce temps... 5.95

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 1.50

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny.......... 5.25

Léonard de Vinc
Textes choisis............. 5.95

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain............... 4.90

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading....... 4.90
Les Origines de la Critique historique............... 4.90

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre............ 4.90

Envoi franco du Catalogue.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais, 14 février 1920, à 3 heures, 3 lots **MAISONS A PARIS : 93, RUE ST-LAZARE.** M. à p. 500.000 fr. Rev. br.: 43.400 fr. **12, RUE MALHER.** M. à p. 180.000 fr. Rev. br.: 18.900 fr. **22, RUE ST-LAZARE,** ANGLE rue St-Georges. Mise à pr.: 24.000 fr. Rev. brut : 24.300 fr. S'adr. Raverne, r. de Grammont, Joseph Chartier, Maurice Roche av. et Philippot, not. à Paris.

Vente au Palais à Paris, le 4 février 1920, 2 heures. **GRAND TERRAIN** et quatre bâtiments ou hangars à usage d'habitation, de bureaux, magasins, forges, écuries sis à **ISSY-LES-MOULINEAUX** (Seine), quai d'Issy nº 188. Conten. totale 1895m environ. Rev. brut : 8.500 fr. **Mise à pr. : 130.000f.** S'adr. à Me Fagniez, av., 44, r. d'Amsterdam, Péronne, av. et Rochette, synd. 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

Vente au Palais, Paris, samedi 14 février 1920, 3 h. en un seul lot : 1º **TERRAIN** rue de St-Cloud, à **BILLANCOURT (SEINE).** Cont. 2.151m26. Loué. 2º **TERRAIN**, sis même lieu, r. de St-Cloud, 20. Cont. 420m60, loué. 3º **PROPRIÉTÉ** même lieu, sente Deschandeliers, 24. Cont. 262 m. q. 16. Loué. **M. à p. : 170.000 fr.** S'adresser Beaugé, Ch. Martin, avoués, Fouchet, not. à Nogent-sur-Marne (Seine).

VENTE en l'étude de Me Ferrand, not. à Paris, le 14 fév. 1920 à 16 h. Fonds de commerce de **PHARMACIE**, dite **PHARMACIE INTERNATIONALE.** sis à Paris, 71, rue du faub. St-Honoré. **Mise à p. : 110.000 fr.** Loyers d'avance à rembourser, 3.250f. Consignat. p. enchérir. : 50.000 fr. S'adresser pour renseignements à Me Louis Ferrand, notaire à Paris, 5, rue Auber, et à Mes Delacourtie et Fromageot, avoués à Paris.

Adj. à Vanves, ét. Bauduin, not., 9 févr. 20, 14 h. **Maison de rapport** à **VANVES** (Seine), place du Val, 6, et rue d'Issy, 2. Revenu brut : 5 164 fr., suscept. augment. **M. à p. : 50.000 fr.** S'adr. à Me Bauduin, et s. les lieux pour visiter.

NICE-CIMIEZ, belle Villa, eau, gaz, électr., jard. 1.663m. **M. à p. : 180.000f.** Adj. ét. Me Grimaldi, not. Nice, 10 févr. 1920.

Maison à Paris RUE DE VAUGIRARD, 375, angle rue Eugène-Gibez, 2. Cont. 219 m. 93. **M. à p. : 100.000 fr.** Rev. br. 12.595 fr. A adj. ch. not. Paris, 24 fév. 1920. S'adr. Me Cousin, not., Paris, 6, Pl. St-Michel.

BULLETIN FINANCIER

L'élection de M. Deschanel et la composition du nouveau ministère ont causé une impression favorable dont nos rentes sont les premières à profiter. Le 3 o/o est particulièrement ferme à 58,90 ainsi que le 5 o/o à 88,55. Les séries 4 o/o 1917 et 1918 sont respectivement soutenues à 71,30 et 71 fr. Le marché des obligations du Crédit National a pris beaucoup plus d'ampleur, s'avançant jusqu'au cours de 500 francs.

Escomptant peut-être avec un peu trop d'optimisme la partie des arrangements survenus entre les grandes puissances au sujet de la Russie, les fonds d'Etat et les valeurs industrielles de ce pays ont enregistré d'appréciables plus-values. Voici au surplus quelques cours qui montreront la vigoureuse reprise de ce groupe : Russe Consol. 4 o/o, 36 fr. ; Russe 93-94, 34 fr. ; Russe 5 o/o 1906, 53 fr. — Bakou 1928 fr. ; Maltzof 576 ; Briansk 280 ; Taganrag 347 ; Hartmann 448 ; Donetz 770.

En grande majorité, nos principaux établissements de crédit restent bien orientés.

On inscrit la Banque de Paris à 1412, le Crédit Lyonnais à 1428 ; le Comptoir d'Escompte à 995 ; la Société Générale à 704 ; l'Union Parisienne à 1179 ; la Banque Nationale de Crédit à 873 ; la Banque Française à 289. Le Crédit Foncier de France s'avance à 858, on sait le succès que vient de remporter la récente émission de ses obligations 5 1/2 o/o.

On observe toujours un peu de flottement aux actions de nos chemins de fer qui ne montrent qu'une médiocre amélioration : Est, 675 ; Nord, 960 ; Orléans, 915 ; P.-L.-M., 720.

La perspective d'une réorganisation générale des transports en commun a redonné de l'activité aux titres de certaines entreprises. On échange les Tramways de Paris et du Département de la Seine à 138,50 et les Tramways Sud à 172 francs.

Au groupe métallurgique, très soutenu, on note l'avance importante prise par Fives-Lille à 2800 et la grande fermeté de la Basse-Loire à 300 fr. et des Tréfileries du Havre à 232 ; Peñarroya se consolide aux environs de 1500.

Les valeurs de produits chimiques et de phosphates restent bien achalandées et on relève dans ce compartiment la hausse importante des Etablissements Kuhlmann qui passent de 700 à 900 fr , ainsi que celle des Phosphates Tunisiens à 634 francs.

On retrouve la même animation sur le marché des valeurs de pétrole qui continuent à progresser après chaque fléchissement. La Royal-Dutch est à 41.800, la Shell à 652, la Mexican Eagle à 576. Les pétroles russes subissent l'ambiance de reprise des valeurs industrielles russes. Après Bakou, dont nous avons déjà parlé, voici Lianosoff à 422 et Grosnyi à 2790 francs.

Les diamantifères restent en vedette, la De Beers se maintenant aux environs de 1400 fr. et la Jagersfontein à 315 francs.

Le marché des caoutchoucs est assez calme ; parmi les valeurs coloniales, Pointe-à-Pître reste en faveur et progresse à 2.240.

Les mines d'or sud-africaines ne varient pas sensiblement, tandis que les mines mexicaines maintiennent leurs progrès antérieurs. El Oro a valu 315 et l'Estrellas 252 francs.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7 rue Victor-Hugo.